



ALDO GIRAUDO

**LE PÈRE PAUL ALBERA
MAÎTRE
DE VIE SPIRITUELLE**

CENTRO STUDI
DON BOSCO

Publications du
CENTRE D'ÉTUDES DON BOSCO

Études et instruments - 2

ALDO GIRAUDO

LE PÈRE PAUL ALBERA
MAÎTRE DE VIE SPIRITUELLE

LAS - ROMA

En couverture: illustration de Cyril Uhnák

Traduction française: P. Morand Wirth et collaborateurs

© 2021 by LAS - Libreria Ateneo Salesiano
Piazza dell'Ateneo Salesiano, 1 - 00139 ROMA
Tel. 06 87290626 - e-mail: las@unisal.it - <https://www.editricelas.it>

ISBN 978-88-213-1394-3

Traitement électronique: RMG  *Impression:* Tip. Abilgraph 2.0 srl - Via P. Ottoboni 11 - Roma

INTRODUCTION

Le charisme d'un fondateur comporte non seulement une manière originale d'imiter le Seigneur, mais aussi la capacité de transmettre son esprit et d'impliquer les autres dans la mission reçue. En la personne de Paul Albera nous avons un homme personnellement formé par Don Bosco, et un de ses fils qui ont le plus contribué à la transmission et à la propagation de son esprit et de sa mission. Le livre d'Aldo Giraudo, *Le Père Paul Albera, maître de vie spirituelle*, nous donne un portrait saisissant de la personnalité et de la contribution que le deuxième successeur de Don Bosco a apportée au développement du charisme salésien. Il est vrai que Don Albera est resté quelque peu dans l'ombre jusqu'à aujourd'hui; grâce à l'année qui lui est dédiée à l'occasion du centenaire de sa mort, il revient maintenant en pleine lumière, comme une figure attirante et remarquable.

On connaît le récit dans lequel Paolo Albera décrit l'irrésistible fascination exercée par Don Bosco sur ses jeunes. Moins connue est l'impression ressentie par Don Bosco lui-même devant les qualités humaines et la sensibilité spirituelle de ce jeune, à l'aspect plutôt délicat. Entré à l'Oratoire de Valdocco à l'âge de 13 ans, il s'était confié totalement à lui comme à un bon père, se laissant guider par lui dans les voies de l'Esprit. C'est ce que nous découvrons dans la première partie du livre de Don Giraudo, de nature biographique, riche de beaucoup d'informations qui illustrent la vie de ce jeune qui deviendra le successeur de Don Bosco.

La timidité naturelle de Paolo Albera contraste avec l'énergie de Giovanni Cagliero, extraverti et vigoureux. Et pourtant ce salésien des premiers temps – le plus jeune parmi ceux qui avaient signé la liste des premiers membres de la Société salésienne en juin 1860, et l'un des pionniers à Mirabello, sous la conduite de Don Rua – manifeste non seulement un réel esprit d'initiative et une capacité enviable de conquérir les cœurs, comme fondateur de l'œuvre salésienne à Gênes et en France, mais aussi une surprenante ténacité de caractère, qui se révèle, par exemple, dans l'extraordinaire voyage de trois ans en Amérique, où il visita toutes les présences salésiennes en tant que représentant de Don Rua.

Mais le domaine où Albera se révèle peut-être le mieux est celui où il agit comme directeur spirituel de la naissante Congrégation. En parcourant les pages de Giraudo, on découvre la figure d'un homme qui a eu le souci prédominant de la formation des salésiens, à travers les visites des maisons de formation, la préparation des formateurs, la vigilance dans l'application des Constitutions, des Règlements et des délibérations capitulaires sur le

thème de la formation et des études. Particulièrement impressionnante est son application à lire, à méditer, à prendre des notes et à s'approprier les nombreux écrits de spiritualité qu'il approfondit. À partir de ce travail intense et constant, on découvre les fruits du service qu'il a pu offrir comme guide spirituel et dans les innombrables retraites qu'il prêchait.

Devenu Recteur Majeur, Don Albera continua à donner une grande importance à la vie de prière et aux études comme sources de fécondité apostolique. C'étaient des thèmes sur lesquels il insistait beaucoup. Il faisait constamment référence à Don Bosco, à ce Don Bosco qui l'avait guidé, lui, jeune garçon, à la suite du Seigneur: "*Tout pour Jésus et uniquement pour lui !*" Son amour de la lecture lui a sans doute ouvert et fait apprécier d'une manière nouvelle ce que François de Sales avait été pour Don Bosco. C'est ce qui apparaît en particulier dans la deuxième partie du livre de Giraud, qui nous fait deviner le feu qui brûlait en lui sous une expérience de vie si intense et si pleine, et de même dans l'anthologie des écrits de Paolo Albera, dans la troisième partie.

Les premiers salésiens étaient des hommes profondément marqués par Don Bosco, mais chacun d'eux reflétait son charisme de manière diverse, comme on peut le voir dans la magnifique fidélité de Don Rua, dans le dynamisme missionnaire de Cagliero, dans les compétences du formateur Barberis et dans le génie littéraire de Francesia. Parmi ces pères fondateurs de la Congrégation Salésienne, Paolo Albera se distingue, selon Giraud, comme *un maître de vie spirituelle*, par sa capacité de comprendre le cœur de Don Bosco et de le communiquer aux salésiens et aux membres de la Famille Salésienne en expansion. À travers Albera nous sommes en mesure d'entrer en contact avec les sources du charisme salésien d'une manière jusqu'ici encore largement inexplorée. Ses journaux intimes, écrits en italien, en français et même en anglais, sont comme un rayon de lumière éclairant le dialogue continu entre la grâce et la liberté dans le cœur de l'homme, une fenêtre ouverte sur les ressources offertes par le charisme de Don Bosco en matière de formation, un témoignage émouvant sur notre humanité, qui est toujours là et qui pourtant se transforme en instrument de l'Esprit. Albera portait en lui un sentiment d'incapacité et un fond de mélancolie, et pourtant sa personnalité émerge comme un don constant d'amabilité, de délicatesse et de bonté.

Digne de remarque est la dévotion d'Albera envers Don Rua: il a compris que le successeur de Don Bosco n'était pas simplement une pâle imitation du fondateur. « Pourquoi Don Bosco a-t-il été tant aimé? Pourquoi tous les cœurs étaient-ils avec lui? » se demande Albera, qui répond : « Parce qu'il

a eu la chance d'avoir à ses côtés un Don Rua, qui a pris sur lui toutes les missions ingrates ». Puis il ajoute: « Quand [Rua] fut élu Recteur Majeur, certains craignaient un gouvernement rigoureux, mais c'est alors qu'on vit toute la bonté qu'il avait dans le cœur. Ce constat restera une des plus belles pages de sa vie, et on verra combien il a contribué à faire briller le halo de lumière qui entourait Don Bosco ».

À Don Bosco et à Don Rua nous devons maintenant ajouter Paolo Albera, « le petit Don Bosco », qui a apporté à son rectorat sa connaissance personnelle des œuvres salésiennes dispersées dans le monde, et une sensibilité particulière aux nouveaux contextes et situations. La douceur de son caractère et sa sensibilité devinrent particulièrement évidentes dans la situation dramatique et inattendue dans laquelle la Société Salésienne s'est trouvée durant la première guerre mondiale, alors que la moitié de ses quelque 3.000 membres étaient directement engagés sur les différents fronts du conflit. « Quand tu auras le bonheur de dire ta première messe – avait murmuré Don Bosco aux oreilles de Paolino – demande à Dieu la grâce de ne jamais te décourager ». Ce conseil se révéla précieux durant les quatre longues années de guerre, quand Albera a su encourager les confrères restés dans les maisons pour combler les vides laissés par ceux qui étaient partis au front. Non seulement Albera ne permit aucune fermeture de maison, mais il n'hésita pas à ouvrir des orphelinats et d'autres œuvres d'assistance pour les jeunes.

J'exprime ma sincère gratitude à Aldo Girauda au nom de tous ceux qui, grâce à cet ouvrage, pourront mieux entrer dans le monde de Paolo Albera. Mon désir et ma prière est que nous puissions être ensemble les dignes héritiers du patrimoine spirituel légué à l'Église par Don Bosco et par ceux qui, comme Albera, se sont laissé former par lui.

Les temps changent, ainsi que les situations, mais l'essentiel demeure dans toute sa vérité et vitalité: il vaut toujours la peine de le saisir, ou mieux, de nous laisser saisir et surprendre par lui, comme il arrive quand on médite les pages des Évangiles et la vie des saints. C'est ce qui devrait arriver quand nous fixons notre regard et notre cœur sur Don Bosco et sur les hommes qu'il a formés. Que le don que représente Paolo Albera nous surprenne, qu'il réchauffe nos cœurs et renouvelle en nous le désir de suivre le Seigneur sur la voie tracée par Don Bosco. C'est ce que désirait ardemment Don Paolo Albera pour ses confrères, et c'est ce qu'il désire certainement pour nous tous.

Ivo Coelho
Conseiller pour la formation

Tous ceux qui ont rencontré le Père Paul Albera aux différentes périodes de sa vie ont eu l'impression de voir en lui une personnalité d'une grande douceur. Son visage juvénile, illuminé d'un perpétuel sourire, resta tel même dans la vieillesse. Seuls ses cheveux étaient devenus blancs comme la neige. Ses yeux limpides fixaient ses interlocuteurs avec la gentillesse et la luminosité d'un enfant. Sa manière lente et pénétrante de parler allait droit au cœur. Il était maigre, de santé délicate. Il était tourmenté par diverses souffrances physiques, qu'il cherchait à minimiser. Il avait l'air extrêmement fragile.

Cependant, si nous regardons ses actions, ses voyages inlassables, la ferveur de son apostolat, la multiplicité de ses fondations, alors un homme complètement différent nous apparaît, d'une ardeur incroyable.

Lorsqu'il réfléchissait sur lui-même, il était souvent rempli de mélancolie. Il se sentait inapte, dépourvu des qualités nécessaires pour un successeur de Don Bosco, loin de la perfection exigée d'un religieux. La pensée de la mort l'accompagnait constamment.

Dans ses relations avec autrui apparaissaient toute la gentillesse, la délicatesse, la bonté de son humanité. Il était doué d'une profonde capacité d'écoute et avait le don du discernement.

Nous ferions du tort à ce salésien si doux, si aimable et si indulgent envers le prochain si nous ne rappelions pas qu'il fut l'un des tempéraments les plus fermes, solides et tenaces, qui a su guider la Société salésienne avec intelligence et courage au cours d'une des périodes les plus difficiles de son histoire.

* * *

Ce volume est divisé en trois sections.

La **première** présente une courte biographie de Don Paolo Albera, deuxième successeur de Don Bosco. Les principales sources de cette section sont la biographie bien documentée publiée par Domenico Garneri en 1939, les Lettres circulaires, la correspondance avec Don Giulio Barberis lors de la visite canonique en Amérique, le Bulletin salésien, et les cahiers autographes de son « journal spirituel » conservés dans l'Archivio Salesiano Centrale (ASC B0320101-109).

La **deuxième** section expose les points clés de son magistère spirituel.

La **troisième** section contient une anthologie de ses écrits les plus significatifs extraits des Lettres circulaires aux salésiens (Turin 1922).

ABRÉVIATIONS ET SIGLES

- AAT Archivio Arcivescovile Torino
- ACS *Atti del Capitolo superiore* (1921ss)
- ASC Archivio Salesiano Centrale
- BS *Bollettino Salesiano* (1877ss)
- Garneri D. GARNERI, *Don Paolo Albera secondo successore di don Bosco. Memorie biografiche*, Torino, Società Editrice Internazionale 1939.
- Em G. BOSCO, *Epistolario*. Introduzione, testi critici e note a cura di F. Motto, 8 voll., Roma, LAS 1991-2019.
- L P. ALBERA - C. GUSMANO, *Lettere a don Giulio Barberis durante la loro visita alle case d'America (1900-1903)*. Introduzione, testo critico e note a cura di B. Casali, Roma, LAS 2000.
- Lasagna P. ALBERA, *Mons. Luigi Lasagna. Memorie biografiche*, San Benigno Canavese, Scuola Tipografica Salesiana 1900.
- LC *Lettere circolari di don Paolo Albera ai salesiani*, Torino, Società Editrice Internazionale 1921.
- LCR *Lettere circolari di don Michele Rua ai salesiani*, Torino, Tip. SAID "Buona stampa" 1910.
- Lm ASC E444, *Lettere mensili ai salesiani soldati (1916-1918)*
- Manuale P. ALBERA, *Manuale del direttore*, S. Benigno Canavese, Scuola Tipografica Salesiana 1915.
- MB *Memorie biografiche del venerabile servo di Dio don (del beato ... di san) Giovanni Bosco*, voll. VI-XVI, S. Benigno Canavese - Torino, Scuola Tipografica Salesiana - Società Editrice Internazionale 1907-1935.
- ms manuscrit

Première Section

LA VIE (1845-1921)



Chapitre 1

LES ANNÉES DE FORMATION (1845-1868)

*Don Bosco confesse le jeune Paolo Albera
(photo Francesco Serra, 21 mai 1861)*

Enfance et adolescence

Paolo Albera est né le 6 juin 1845 à None, commune agricole du Piémont à mi-chemin entre Turin et Pinerolo. D'après les documents présentés à la Curie épiscopale pour l'examen d'admission à la prise de soutane¹, nous savons que ses parents s'appelaient Giovanni Battista et Margherita Dell'Acqua. Ils s'étaient mariés en 1825. Son père était paysan,

¹ AAT 12.17.4, Elenco dei giovani aspiranti allo stato clericale 1855-1867, anno 1861.

propriétaire d'un modeste domaine agricole (environ six hectares), d'une valeur de mille trois cents liras piémontaises. Ils eurent sept enfants, six garçons et une fille. Paolo était le dernier. Il fut baptisé le jour même de sa naissance et reçut les noms de Paolo, Sebastiano et Norberto. Trois de ses frères devinrent religieux: Lodovico fut franciscain avec le nom de Père Telesforo, Luigi devint lazariste de saint Vincent de Paul, et Francesca entra chez les Filles de la Charité avec le nom de Sœur Vincenzina.

L'atmosphère sereine et affectueuse de la famille eut une influence bénéfique sur la formation du garçon et sur le développement de ses capacités personnelles. Don Giovanni Matteo Abrate, curé de la paroisse, le suivait avec une attention particulière. Il lui apprit à servir la messe, le prépara au sacrement de confirmation (1853) et à la première communion, reçue à l'âge de onze ans, selon la pratique de l'époque.

Paolo fréquenta l'école du village où il obtint d'excellents résultats. Après les classes élémentaires, il se consacra aux travaux des champs, car sa famille n'avait pas les ressources économiques pour lui faire poursuivre ses études. Don Abrate, qui devinait sa vocation et admirait la bonté et les capacités du garçon, essaya de l'aider. En 1858, il invita Don Bosco à None pour la fête de Notre-Dame du Rosaire, célébrée cette année-là le 3 octobre. Après le service de l'après-midi, il lui présenta le garçon: « Prends-le avec toi. » Et Don Bosco, conquis par la physionomie intelligente de l'enfant, par son regard pénétrant et serein, accepta.

Le 18 octobre 1858, accompagné de son curé, Paolo fit son entrée au Valdocco. Il avait eu treize ans au mois de juin précédent. Il s'inséra dans la vivante communauté des jeunes de la « maison annexe de l'Oratoire », composée de cent vingt étudiants et de quatre-vingts apprentis. C'étaient tous des jeunes issus du milieu populaire, accueillis gratuitement ou presque, très impliqués dans l'ambiance familiale et fervente créée par Don Bosco. La présence active du saint parmi les jeunes, son action éducative intense et motivante, ses relations aimables avec chacun, rendues intimes dans le sacrement de la confession, créaient un environnement éducatif unique, d'une grande efficacité. Don Bosco était secondé par le préfet, le bon père Vittorio Alasonatti, et par une poignée de jeunes clercs qui avaient grandi à l'Oratoire, imprégnés de sa vitalité et de sa méthode. Michele Rua, Giovanni Cagliero, Giovanni Battista Francesia, Giovanni Bonetti, Celestino Durando... avaient à peine quelques années de plus que leurs camarades, mais grâce à leur action multiforme, à leur conduite exemplaire et à leur esprit de dévouement et de sacrifice, ils étaient le ferment efficace de la maison, et des modèles admirés par les plus jeunes.

Dans la maison de Don Bosco on respirait une atmosphère spirituelle intense, mais sans excès. Giovanni Battista Lemoyne écrira, à partir d'un témoignage de Don Albera lui-même: « À l'Oratoire, les grandes vertus étaient cachées. Au milieu d'un environnement d'idées spirituelles, où abondaient les surprises continuelles d'événements et de songes à caractère surnaturel, les prédictions, les révélations des consciences et les annonces des futurs décès, qui semblaient exalter toutes les fantaisies, il n'y avait parmi les jeunes éduqués à l'Oratoire ni visionnaires, ni maniaques religieux, ni bigots, ni pusillanimes, ni superstitieux »².

Lorsque Paul Albera arriva à l'Oratoire, Don Bosco rassemblait la documentation pour écrire la biographie de Dominique Savio, mort en mars 1857. De nombreux compagnons avaient été témoins des vertus et de la ferveur apostolique de ce merveilleux adolescent. Ils parlaient de lui et essayaient de l'imiter. Le nouveau venu se sentit immédiatement à l'aise dans cet environnement fervent et devint l'ami de plusieurs camarades, dont l'exubérant Michel Magon.

C'est au cours de ces années que le collège interne de l'Oratoire se consolidait. À l'automne de 1858, on ajouta une première classe de collège aux petites classes de latin, et l'année suivante Don Bosco réussit à avoir un collège au complet avec ses professeurs. Les trois premières classes étaient confiées aux clercs Celestino Durando, Secondo Pettiva et Giovanni Turchi, les deux dernières à Giovanni Battista Francesia.

À partir de ce moment, la section des étudiants devenait de plus en plus importante. Presque tous les élèves étaient des aspirants au sacerdoce, soigneusement sélectionnés, fort bien accompagnés dans leur formation culturelle et spirituelle. Don Bosco suivait personnellement la croissance de chacun, avec dévouement et constance, avec délicatesse et respect. Albera en était fasciné.

Soixante ans plus tard, il se rappellera le pouvoir transformant de cet amour: « Don Bosco nous aimait d'un amour de prédilection unique, très personnel: on en restait fasciné de manière irrésistible... Encore maintenant, j'ai l'impression de sentir toute la douceur de sa prédilection à mon égard au temps de ma jeunesse: j'avais l'impression d'être prisonnier d'une puissance affective qui alimentait mes pensées... Je sentais que j'étais aimé d'une manière que je n'avais jamais connue auparavant, très différente même de l'amour très fort que me portaient mes inoubliables parents. L'amour de Don Bosco pour nous était quelque chose de singulièrement supérieur

² MB VI 971-972.

à toute autre affection: il nous enveloppait tous et presque entièrement dans une atmosphère de contentement et de bonheur, d'où les douleurs, la tristesse, la mélancolie étaient bannies: elle pénétrait notre corps et notre âme, si bien que nous ne pensions plus ni à ceci ni à cela, persuadés que le bon père s'en occupait, et cette pensée nous rendait parfaitement heureux. Oh! c'était son amour qui attirait, conquérait et transformait nos cœurs!... Et il ne pouvait en être autrement, car de chacune de ses paroles et de chacun de ses actes émanait la sainteté de son union à Dieu, qui est la charité parfaite. Il nous attirait à lui par la plénitude de l'amour surnaturel qui enflammait son cœur, et qui absorbait dans ses flammes, en les unifiant, les petites étincelles de ce même amour que la main de Dieu suscitait dans nos cœurs. Nous étions à lui, car en chacun de nous il y avait la certitude qu'il était vraiment l'homme de Dieu, homo Dei, dans le sens le plus expressif et le plus complet du terme. »³

Lorsqu'ils écoutaient les paroles de Don Bosco, quand ils le voyaient prier et célébrer l'Eucharistie, ces garçons étaient captivés par l'énergie spirituelle qui émanait de sa personne. « Étant entré tout jeune à l'Oratoire – écrivait Don Albera en 1912 – je me souviens que dès les premiers jours, en écoutant son petit mot du soir, je ne pouvais m'empêcher de me dire: combien Don Bosco doit aimer la Vierge! Et qui parmi les anciens n'a pas remarqué avec quel sentiment, avec quelle conviction il nous parlait des vérités éternelles, et comment il est arrivé assez souvent qu'en parlant en particulier des fins dernières, il était tellement ému qu'il en perdait la voix ? Et nous ne pourrions jamais oublier non plus avec quelle foi il célébrait la sainte messe. »⁴

Paolino (comme l'appelait affectueusement Don Bosco) se confia au saint éducateur avec une confiance illimitée et une docilité aimante. Et celui-ci, conquis par la bonté d'âme et les qualités morales et intellectuelles du garçon, lui témoigna en retour une confiance affectueuse. Don Bosco devint l'ami de son âme. Il l'introduisit, étape par étape, dans les voies de l'Esprit. Il lui apprit à s'abandonner à l'action intérieure de la grâce. Il trempa son courage et modela son cœur avec discrétion et équilibre, comme il avait su le faire pour Dominique Savio et pour tous ceux qui lui ouvraient leur âme pour les aider à « se donner entièrement à Dieu ».

³ LC 341-342.

⁴ LC 98.

Parmi les salésiens des origines

On ne sait pas si le jeune Albera a fait partie de la Société de l'Immaculée, ce vivier de vocations salésiennes et cénacle de sainteté. Il est certain qu'un an et demi après son entrée, le 1^{er} mai 1860, sur proposition de Don Bosco lui-même, il fut admis dans la Congrégation salésienne, fondée en décembre 1859. Il n'avait pas encore quinze ans. Le mois suivant, le manuscrit des premières Constitutions fut envoyé à l'archevêque Luigi Fransoni pour approbation. La lettre d'accompagnement était signée par Don Bosco, Don Alasonatti, Don Angelo Savio, le diacre Michele Rua et les autres "salésiens": dix-neuf clercs, deux coadjuteurs et un garçon, notre Paolo, "élève de la première année de rhétorique". « Nous, soussignés, animés uniquement par le désir d'assurer notre salut éternel, nous nous sommes unis pour faire vie commune dans le but de pouvoir nous occuper avec plus de facilité de tout ce qui regarde la gloire de Dieu et le salut des âmes. Afin de préserver l'unité d'esprit, de discipline et pour mettre en pratique les moyens connus et utiles au but proposé, nous avons formulé quelques règles à la manière d'une Société Religieuse qui, excluant toute allusion à la politique, ne tend qu'à la sanctification de ses membres, surtout par l'exercice de la charité envers le prochain... »⁵

À partir de ce moment, Albera se sentit inséparablement uni à Don Bosco, qui le traita avec une certaine prédilection parmi ses compagnons. Peut-être présageait-il sa future mission. On peut le déduire d'un rêve qu'il eut dans la nuit du 1^{er} au 2 mai 1861: « Il vit son Oratoire du Valdocco et les fruits qu'il produisit, la condition des élèves devant Dieu; ceux qui étaient appelés à l'état ecclésiastique, ou à l'état religieux dans la Pieuse Société, ou à vivre dans le monde; ainsi que l'avenir de la Congrégation naissante. » Il vit en songe un vaste champ planté de légumes dans lequel travaillaient les étudiants de Valdocco appelés à une vocation séculière. À côté, dans un vaste champ de blé, il y avait ceux qui récoltaient et battaient le grain, et qui représentaient ceux qui étaient appelés à la vocation ecclésiastique et religieuse. Au loin, on voyait une fumée noire s'élever vers le ciel: « C'était l'œuvre - disait Don Bosco - de ceux qui ramassaient l'ivraie et qui, hors de la limite du champ occupé par les épis, la mettaient en tas et la brûlaient. Ils désignaient ceux qui sont spécialement destinés à enlever les mauvais du milieu des bons, indiquant ainsi les directeurs de nos futures maisons. Parmi ceux-ci se trouvaient D. Cerruti Francesco,

⁵ *Em I* 406

Tamietti Giovanni, Belmonte Domenico, Albera Paolo et d'autres jeunes qui sont actuellement des étudiants des premières années du collège... Et je vis parmi cette multitude de jeunes certains d'entre eux qui portaient une lampe à la main pour donner de la lumière même en plein midi. Ce sont ceux qui seront de bons exemples pour les autres ouvriers de l'évangile et ainsi éclaireront le clergé. Parmi eux se trouvait Albera Paolo qui, en plus d'avoir la lampe, jouait également de la guitare; et cela signifie qu'il montrera le chemin aux prêtres, et leur donnera le courage d'avancer dans leur mission. »⁶ Il est à noter que ces futurs « directeurs » étaient très jeunes à l'époque: Belmonte avait dix-huit ans, Cerruti dix-sept, Albera seize et Tamietti seulement treize.

Les chroniques de l'Oratoire rapportent que quelques jours plus tard, le 19 mai, Francesco Serra, photographe amateur et ancien élève de l'Oratoire, voulut faire la photo de Don Bosco. Il le photographia d'abord seul, puis au milieu des jeunes Albera, Jarach, Costanzo et Bracco, et finalement avec plus de cinquante élèves. Deux jours plus tard, « il le photographia encore en train de confesser: les pénitents les plus proches étaient Reano, Albera et Viale; beaucoup d'autres étaient en retrait en train de se préparer. »⁷ Cette photo est toujours conservée, symbole éloquent de la confiance mutuelle entre le saint et l'adolescent qui sera son deuxième successeur.

En septembre 1861, à la fin du lycée, Albera se rendit à la Curie pour l'examen avant la prise de soutane. On lit dans le registre des archives archiépiscopales qu'il se présenta au Vicaire général avec les appréciations de Don Bosco: « Excellent pour la piété. Excellent pour son intelligence. A conclu la deuxième année de Rhétorique à l'Oratoire de S. François ». Albera réussit fort bien à l'examen de catéchisme et à l'examen de la vocation. Il ne commit qu'une seule erreur de grammaire au test d'italien, deux erreurs à l'épreuve de traduction latine, mais dans les deux écrits, ainsi que à l'examen oral suivant, il obtint la note *optime*. Il fut admis à prendre l'habit ecclésiastique « sous D. Bosco », c'est-à-dire sous sa responsabilité de formateur, comme les autres clercs diocésains résidant à Valdocco⁸. Le rite de la prise de soutane fut célébré par son curé dans l'église de None le 29 octobre. Don Abrate rêvait de l'avoir bientôt avec lui

⁶ MB VI 898 et 910.

⁷ ASC A008, *Cronaca dell'Oratorio di S. Francesco di Sales n. 1*, ms D. Ruffino, 61-62.

⁸ AAT 12.17.4 *Elenco dei giovani aspiranti allo stato chiericale 1855-1867*, année 1861.

comme collaborateur.

En novembre 1861, il commença à suivre les cours de philosophie, qui se faisaient dans une salle de classe du séminaire. Le reste du temps, il était assistant des élèves de l'Oratoire et collaborait avec le préfet. Giulio Barberis, entré à Valdocco cette année-là, se souvenait de lui: « Il était plutôt calme et préférait marcher ou se retirer dans le bureau de Don Alasonnatti qu'il aidait dans les petites choses. Il était très studieux et excellait à l'école, révélant un grand talent et une grande volonté: mais il se distinguait aussi par sa piété, de sorte qu'il était très aimé de Don Bosco. Il obéissait sans réserve à Don Bosco et aux autres supérieurs »⁹.

Au cours de ces deux années d'études philosophiques, il se laissa façonner par Don Bosco, dont l'action formatrice à l'égard du premier groupe de jeunes salésiens fut intense et singulièrement efficace, comme il l'écrira lui-même cinquante ans plus tard: « Les plus anciens parmi les confrères se rappellent avec quelle sainte habileté Don Bosco nous préparait à devenir ses collaborateurs. Il avait l'habitude de nous réunir de temps en temps dans son humble chambre, après les prières du soir, quand tous les autres étaient déjà au repos, et là, il nous donnait une conférence courte mais très intéressante. Nous étions peu nombreux à l'entendre, mais précisément pour cette raison nous nous considérions heureux d'avoir les confidences, d'être mis au courant des desseins grandioses de notre Maître bien-aimé. Nous n'avions pas de difficulté à comprendre qu'il était appelé à remplir une mission providentielle en faveur de la jeunesse, et nous n'étions pas peu fiers d'avoir été choisis par lui comme instruments pour réaliser ses merveilleux idéaux. C'est ainsi que peu à peu il nous formait à son école, d'autant plus que ses enseignements avaient un attrait irrésistible sur nos âmes, attirées par la splendeur de ses vertus ».¹⁰

Ainsi, dans le contact quotidien personnel et confidentiel avec l'extraordinaire personnalité du Fondateur et ses vastes visions apostoliques, ses fils se formaient spirituellement jour après jour. Lorsqu'il les jugea prêts, il les réunit pour officialiser leur consécration religieuse. Nous possédons le rapport rédigé à cette occasion: « 1862, 14 mai. Les confrères de la Société Saint-François de Sales ont été convoqués par le Recteur et la plupart d'entre eux confirmèrent leur adhésion à la Société naissante en prononçant formellement leurs vœux. Cela s'est fait de la manière suivante: le Révérend Père Recteur Don Bosco, en surpris, invita chacun à s'agenouiller et commença

⁹ Garneri 18.

¹⁰ LC 54-55.

la récitation du *Veni Creator*, qui s'est poursuivie en alternant jusqu'à la fin. Après l'Oremus au Saint-Esprit, on récita les Litanies de la Sainte Vierge avec l'Oremus. Puis on dit un Pater, Ave et Gloria à saint François de Sales, en y ajoutant l'invocation propre et l'Oremus. Après cela, les confrères... prononcèrent tous ensemble la formule des vœux, à laquelle chacun souscrivit dans un livre spécial. »¹¹

Ce fut un moment d'une grande intensité, une expérience spirituelle et charismatique qui a marqué les participants. Le clerc Giovanni Bonetti écrivait ce soir-là dans son carnet: « Ainsi nous avons fait nos vœux en grand nombre selon le Règlement. Étant nombreux, nous avons répété la formule ensemble à la suite du prêtre Don Rua. Après cela, notre Révérend Père Don Bosco nous a adressé quelques mots pour notre tranquillité d'esprit et pour nous donner plus de courage pour l'avenir. Entre autres choses, il nous a dit: « ... Mes chers amis, nous vivons en des temps troublés et il semble presque présomptueux en ces moments néfastes d'essayer de mettre sur pied une nouvelle communauté religieuse, alors que le monde et l'enfer travaillent de toute leur force à arracher de la terre celles qui existent déjà. Mais peu importe: j'ai des arguments non seulement probables mais certains que c'est la volonté de Dieu que notre société commence et continue... Je n'en finirais pas ce soir, si je voulais vous raconter les actes spéciaux de protection que nous avons eus du Ciel depuis les débuts de notre Oratoire. Tout nous fait dire que nous avons Dieu avec nous et que nous pouvons avancer dans nos entreprises avec confiance, en sachant que nous faisons sa volonté. Mais ce ne sont pas seulement ces arguments qui me donnent bon espoir pour notre société: il y en a d'autres plus importants, parmi lesquels je rappelle que l'unique but que nous nous sommes fixé est la plus grande gloire de Dieu et le salut des âmes. Qui sait si le Seigneur ne veut pas se servir de notre Société pour faire beaucoup de bien dans son Église? D'ici vingt-cinq ou trente ans, si le Seigneur continue de nous aider comme il l'a fait jusqu'à présent, notre Société, répandue en divers lieux, pourrait même atteindre le nombre de mille membres. Parmi eux, les uns seront adonnés à l'instruction des milieux populaires au moyen de sermons, d'autres à l'éducation des enfants abandonnés; d'autres à l'enseignement, d'autres à la composition et à la diffusion de bons livres; bref, tous prêts à défendre la dignité du Pontife romain et des ministres de l'Église. Que de bien on fera! Pie IX croit que nous sommes déjà ordonnés en tout point: nous voici donc ce soir en ordre, nous combattons avec lui pour la cause de l'Église,

¹¹ ASC D868, Verballi del Capitolo Superiore (1859-69), 9-10.

qui est celle de Dieu. Prenons courage, travaillons avec cœur. Dieu saura nous payer en bon patron. L'éternité sera suffisamment longue pour nous reposer. » Nous avons observé, notait Bonetti à la fin, que ce soir-là Don Bosco paraissait extraordinairement content, il avait de la peine à nous quitter, nous assurant qu'il était prêt à passer toute la nuit en conversation. Il nous raconta encore beaucoup de belles choses, spécialement sur les débuts de l'Oratoire. »¹²

Assistant au petit séminaire de Mirabello (1863-1868)

En 1859, le gouvernement piémontais lança une réforme radicale de l'école qui laïcisait l'enseignement public. Dans cette circonstance, les évêques piémontais sentirent l'urgence de revitaliser leurs petits séminaires pour assurer une solide formation chrétienne aux futurs prêtres. Au cours de ces années de tensions politiques et de crise économique, ils n'avaient pas les moyens de faire face à cette entreprise. Don Bosco se rendit immédiatement disponible pour aider son diocèse. Avec le consentement de l'archevêque Franson, exilé à Lyon, il obtint la charge d'organiser le petit séminaire de Giaveno. Il nomma comme recteur un prêtre de confiance et envoya un groupe de clercs élevés à Valdocco comme assistants. Les années scolaires 1860-1862 furent très positives. Mais à la mort de l'archevêque, en mars 1862, des difficultés surgirent et le saint, pour éviter des tensions avec les supérieurs de la Curie de Turin, se retira et remit au diocèse un séminaire bien organisé et animé.

Cette expérience lui avait appris trois choses: que le moment était venu d'exporter son expérience éducative; que celle-ci était nécessaire pour le bien des jeunes, de la société et de l'Église; qu'à Valdocco il y avait des jeunes salésiens imprégnés de son esprit et capables d'assurer le succès de l'entreprise. Il avait également appris que dans les futures fondations, il devait s'assurer une indépendance totale dans l'administration et l'organisation éducative et scolaire. L'occasion se présenta très vite avec la demande d'ouverture d'un collège à Mirabello Monferrato, dans le diocèse de Casale. Il pouvait compter sur un terrain et une maison mise à sa disposition par le père du salésien Francesco Provera. Il obtint la confiance et le soutien inconditionnel de l'évêque, Mgr Luigi Nazari de Calabiana. On lui laissait une grande liberté d'action. Don Bosco accepta immédiatement. Il

¹² ASC A0040604, Annali III 1862/63, ms G. Bonetti, 1-6.

agrandit le bâtiment existant et présenta la nouvelle institution comme un « petit séminaire » diocésain.

La composition du groupe des formateurs envoyés là le 13 octobre 1863 montre le courage et la confiance de Don Bosco en ses hommes. Il nomma directeur Don Michele Rua, unique prêtre du groupe, à peine âgé de vingt-six ans. Les autres étaient tous des jeunes clercs: le préfet Francesco Provera (vingt-six ans), le directeur spirituel Giovanni Bonetti (vingt-cinq ans), les assistants Francesco Cerruti (dix-neuf ans), Paolo Albera et Francesco Dalmazzo (âgés tous les deux de dix-huit ans). Au cours des semaines suivantes, on leur adjoignit quelques garçons de Valdocco, clercs improvisés, âgés de quinze à seize ans. Cela pouvait sembler une opération imprudente, mais la maturité de ce personnel était certainement plus élevée que leur âge.

À Mirabello on ouvrit trois classes élémentaires et cinq classes secondaires. Les problèmes d'organisation, de nature éducative et didactique, furent résolus progressivement grâce à la solidité du groupe et à l'œuvre de Don Rua, qui sut reproduire chez lui l'esprit et l'ambiance familiale de Valdocco. Don Bosco lui avait remis une lettre-mémoire avec des orientations spirituelles, des règles de gouvernement et des orientations pédagogiques, considérée comme le document capital du *système préventif salésien*¹³. Une version, agrandie en 1870, intitulée *Souvenirs confidentiels*, sera remise par le saint aux salésiens envoyés pour diriger les nouvelles fondations.

Albera vécut cinq années merveilleuses et laborieuses à Mirabello. Il assistait les élèves dans la salle d'étude, au réfectoire, dans la cour et au dortoir. Il faisait la classe et étudiait en même temps la théologie. Un travail surabondant pour lui et pour ses compagnons, mais soutenu par un esprit généreux de sacrifice et par l'enthousiasme, avec la joie d'avoir été choisi par Don Bosco pour mener à bien ses projets.

Pour surmonter l'opposition des autorités scolaires qui ne voulaient pas accorder la reconnaissance légale de l'école, Don Bosco demanda à Albera et aux autres de préparer l'examen de qualification. Le 10 octobre 1864, Paolo passa avec succès l'épreuve en vue de l'enseignement élémentaire et le 10 décembre de l'année suivante, il obtint le diplôme de professeur du secondaire à l'Université royale de Turin. Il aurait pu, comme Cerruti et Dalmazzo, poursuivre le parcours universitaire jusqu'à l'obtention du diplôme, mais il ne voulut pas « par peur de nuire à sa vocation et à sa vertu

¹³ Em I 613-617

», comme il le confiait à son ami Don Giovanni Garino.

En septembre 1865, Don Michele Rua fut appelé à Turin pour remplacer Don Alasonatti qui venait de mourir. Tous souffrirent de ce départ à cause de l'amitié spirituelle qu'ils avaient avec leur directeur et confesseur. Il fut remplacé par Don Giovanni Bonetti, un prêtre de vingt-sept ans, qui continua dans le sillage tracé par Rua sans rien changer, de sorte que le climat de Mirabello n'en fut pas affecté.

Don Bosco visitait souvent le petit séminaire, rencontrait les confrères, parlait aux élèves, communiquant à tous son enthousiasme. Chaque année, il réunissait les salésiens au cours de la retraite, occasion précieuse pour une direction spirituelle plus incisive. « À partir de 1866 – écrit Don Albera – Don Bosco commença à nous réunir à l'occasion des exercices spirituels, de sorte que son action pouvait s'étendre sur une échelle beaucoup plus vaste. Chaque année, profitant de cette bonne occasion, nous avions la possibilité de nous réunir et de nous compter, et c'était pour nous un grand réconfort de voir que nous étions de plus en plus nombreux. Au cours de ses instructions, si pleines de pensées saintes et exposées avec une onction ineffable, le bon père ouvrait continuellement de nouveaux horizons à nos esprits étonnés, rendait nos résolutions toujours plus généreuses et renforçait notre volonté de rester toujours avec lui et de le suivre partout, sans aucune réserve et au prix de n'importe quel sacrifice. »¹⁴

Le saint appréciait la générosité de ses jeunes collaborateurs. Don Giacomo Costamagna, futur évêque missionnaire, raconte: « Le soir du 3 mai 1867, dans le train, de retour à Turin, Don Bosco m'ouvrit son cœur et se réjouit des nombreuses grâces que le Seigneur lui accordait, surtout de lui avoir donné de jeunes collaborateurs pleins de talents. Il nomma Durando, Francesia, Cagliero, Cerruti, Bonetti, Albera, Ghivarello, etc... Et il disait: « Un tel est un bon grammairien, un autre un homme de lettres, un autre un musicien, un tel est un écrivain, un autre un théologien, un autre un nouveau saint... » Pour certains d'entre eux, il annonça les capacités singulières dans lesquelles ils se distingueront plus tard, mais que personne ne pouvait alors entrevoir »¹⁵.

Pendant ce temps, Paolo Albera ajoutait à son travail éducatif l'étude de la théologie. Avec l'approche du temps des ordinations, le curé de None insistait de plus en plus pour l'avoir auprès de lui comme coadjuteur de la paroisse. Il n'avait pas compris que la congrégation fondée par Don Bosco

¹⁴ *LC* 55.

¹⁵ *MB* VIII 773.

était une congrégation religieuse, non une simple société ecclésiastique. Comme le raconte Lemoyne, Don Abrate « avait remué ciel et terre pour que le clerc Paolo Albera, son paroissien, entre au séminaire et lorsque celui-ci, professeur au collège de Mirabello, fut proche des ordinations sacrées, il fit tout pour arriver à ses fins... Bref, disait-il, le séminaire est pour les clercs, et c'est là qu'ils doivent avoir leur instruction: et pourquoi Don Bosco les garde-t-il dans son Oratoire? Je veux mon clerc Albera pour moi et non pour Don Bosco. »¹⁶ Il alla se plaindre au Vicaire général du diocèse, insista auprès de Don Bosco lui-même, mais à la fin il comprit que Paul avait décidé de répondre à un appel spécial du Seigneur. Il se résigna et ne fit plus aucune pression sur lui.

¹⁶ *MB* VII 1004-1005.

Chapitre 2

**PRÉFET À VALDOCCO ET DIRECTEUR À GÈNES
(1868-1881)**

Don Paolo Albera parmi les orphelins de Sampierdarena

Ordination et premières années de sacerdoce

Le nouvel archevêque de Turin, Mgr Riccardi di Netro, opposa une forte résistance avant d'accorder les lettres dimissoriales pour l'ordination des salésiens de son diocèse. Il était préoccupé par la pénurie de prêtres et

voulait que les clercs de Don Bosco rejoignent le clergé diocésain. Finalement, face à la décision de ces jeunes et aux raisons avancées par Don Bosco, il céda. Au fond, lui fit remarquer le saint, la plupart des séminaristes diocésains venaient précisément des instituts salésiens de Valdocco et de Lanzo Torinese, et il avait besoin de ces jeunes pour continuer à fournir de bonnes vocations au clergé séculier. Le 25 mars 1868, dans l'église de l'Immaculée Conception adjacente à l'évêché, Mgr Riccardi conféra les ordres mineurs à Paolo Albera, Giacomo Costamagna et Francesco Dalmazzo, et le sous-diaconat trois jours plus tard. Il les consacra diacres le 6 juin suivant.

Paul se prépara aux ordinations avec une grande ferveur. On a conservé de lui un petit carnet de notes écrites lors de la retraite préparatoire au sous-diaconat (18-28 mars 1868). Sur la page de titre on lit: « Votre Cœur, ô mon aimable Jésus, n'est ouvert que pour me préparer un asile: ici je courrai, ici je trouverai la paix et j'espère que je ne m'en éloignerai plus. Doux Cœur de mon Jésus, fais que je t'aime toujours plus! » Après la première méditation, il nota: « Après ce sermon, que Dieu dans sa souveraine bonté a daigné me faire écouter, je retirerai les fruits suivants: 1. Je penserai souvent à mon néant; 2. J'aurai souvent à l'esprit la grandeur et à la toute-puissance de Dieu. Et avec ces deux pensées bien arrêtées, j'espère, ô mon Jésus, qu'il ne m'arrivera plus de vous offenser par des péchés d'orgueil, et que toutes mes actions auront pour but votre plus grande gloire. Je veux graver dans mon esprit et sur chacune de mes actions ces mots: *Tout pour Jésus* ». À la fin de la retraite, Don Bosco lui suggéra quelques « souvenirs »: « Il y a trois vertus en particulier qui doivent orner la vie d'un prêtre: *charité, humilité, chasteté*. Tu observeras la première en ayant un amour noble pour tous, évitant les amitiés particulières, évitant toute parole, toute action qui te déplairait si elle était faite ou dite à toi. Tu observeras l'humilité en regardant tous tes compagnons comme supérieurs à toi, pour pouvoir les traiter ensuite comme tes égaux en toute charité. Tu te souviendras de tes péchés, tu n'oublieras pas l'humilité et la douceur du Cœur de Jésus, et tu seras vraiment humble. Tu observeras la troisième en travaillant le plus que tu pourras et en tout pour la gloire de Dieu, en priant de tout ton cœur et avec foi, avec la tempérance dans la nourriture et une grande mortification des yeux. »¹

Deux mois plus tard, il fit encore dix jours de retraite (18-28 mai 1868) pour se préparer à l'ordination diaconale. Il écrivit: « Je commencerai

¹ Garneri 35-36.

mes exercices en imprimant bien dans mon esprit ce que mon directeur spirituel m'a dit en confession. Je dois faire attention aux petites choses, car ce sont déjà des défauts très graves en face de la bonté de Dieu, et qui nous privent de grandes grâces; et aussi parce qu'elles conduisent généralement à des fautes graves. C'est ce qu'avec l'aide du Seigneur, j'observerai toujours et en tout, mais surtout quand il s'agit de la modestie. Je fuirai toute relation trop intime, tout regard, tout écrit, tout geste de la main qui pourrait offenser cette belle vertu. Cœur de mon Jésus, le plus pur de tous les cœurs, rendez-moi semblable à Vous. Vierge très pure, Reine des vierges, qui avez tant fait et auriez fait encore bien plus pour vous garder chaste, voici à vos pieds un misérable qui voudrait vous imiter, mais ne le peut pas: aidez-moi en tout, attirez-moi tout à vous. *Auxilium Christianorum, ora pro nobis!* » À cette occasion Don Bosco lui laissa de nouveau quelques souvenirs: «1. *Méditation* le matin, *visite* au Saint-Sacrement pendant la journée, *lecture spirituelle*, même courte mais immanquable, vers le soir. 2. Accepter respectueusement tout conseil, et même remercier ceux qui nous le donnent. 3. Avertir aimablement les compagnons sans offenser personne, donner de bons conseils, travailler avec zèle au salut du prochain. 4. Faire très attention aux petites choses, surtout en fait de modestie ». Albera conclut sa retraite par cette invocation: « Sang très précieux de Jésus-Christ, descendez, sinon sur cette feuille de papier, mais surtout sur mon cœur, et mettez votre sceau sur mes résolutions. Faites que le fruit de ces exercices soit constant et durable. Vierge très Sainte, ne m'abandonnez pas jusqu'à ce que vous me voyiez au ciel à vous louer pendant tous les siècles. Amen, Amen! »²

Le 9 juin 1868, le diacre Paolo Albera participa avec ses confrères et les élèves de Mirabello à la consécration solennelle du sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Valdocco. Ce fut une expérience intense. Cinquante ans plus tard, il rappellera les émotions du moment: « Je me souviens, comme si c'était maintenant, du moment solennel où Don Bosco, tout rayonnant de joie, mais les yeux voilés de larmes à cause d'une émotion profonde, gravit le premier les marches du maître-autel pour célébrer le saint sacrifice de la messe, sous le regard miséricordieux de sa grande Auxiliatrice... À ceux d'entre nous qui étions déjà plus âgés, il n'a pas échappé combien le visage de notre vénérable semblait presque transfiguré, et comme il était infatigable quand il parlait de sa Madone; et nous avons gardé un souvenir jaloux de ce qu'il nous dit dans cette circonstance, en lisant dans l'avenir,

² Garneri 36-37.

sur les merveilles que Marie Auxiliatrice ferait en faveur de ses fidèles »³.

Le même jour, Don Bosco invita Paul à se préparer à l'ordination sacerdotale. Il fut consacré à Casale Monferrato, le 2 août 1868, par la main de Mgr Pietro Maria Ferrè, le nouvel évêque de ce diocèse. La veille, Don Bosco lui avait dit: « Quand tu auras le bonheur de dire ta première messe, demande à Dieu la grâce de ne jamais te décourager. » Bien des années plus tard, lors d'une conférence aux salésiens, Don Albera confia: « Je n'ai pas compris alors l'importance de ces mots: ce n'est que plus tard que j'ai saisi leur pleine valeur. »

Le 19 septembre 1868, il prononça ses vœux perpétuels dans la maison de Trofarello. C'est alors que Don Bosco le voulut avec lui à Turin. Il y resta quatre ans, pendant lesquels il put « jouir de l'intimité de Don Bosco et puiser dans son grand cœur ces précieux enseignements qui étaient d'autant plus efficaces pour nous – écrira-t-il – que nous les voyions déjà mis en pratique par lui dans sa conduite de tous les jours. » Vivant à ses côtés, il restait persuadé que « la seule chose nécessaire pour devenir son digne fils était de l'imiter en tout. » Aussi, suivant l'exemple d'autres salésiens de la première heure, « qui reproduisaient déjà en eux la manière de penser, de parler et d'agir de leur père », il s'efforça lui aussi de faire de même⁴. Il avait vingt-trois ans. On lui confia la responsabilité de la préfecture extérieure, avec la charge de recevoir les visiteurs et d'accepter les élèves. C'était la personne la mieux indiquée. Ceux qui entraient dans son bureau pour la première fois étaient conquis par son doux sourire et ses manières délicates.

En janvier 1869, le Saint-Siège approuva définitivement la Société salésienne. À son retour de Rome, Don Bosco fut accueilli triomphalement au milieu des acclamations des salésiens et des élèves.

À l'occasion de l'ouverture du Concile Vatican I (8 décembre 1869), Don Albera composa un hymne en l'honneur de Pie IX, que Giovanni Cagliero mit en musique. Deux jours plus tard, il fut élu membre du Chapitre supérieur, organe central du gouvernement de la Congrégation, pour remplacer son ancien professeur, Don Francesia, nommé directeur du collège de Cherasco. En tant que conseiller, il assista à un événement important. Lui-même le racontera plus tard: « En mai 1871, Don Bosco réunit le Conseil et recommanda de prier pendant un mois, afin d'obtenir les lumières nécessaires pour savoir s'il devait s'occuper également des

³ LC 262.

⁴ LC 331.

jeunes filles, comme on le lui demandait parfois. À la fin du mois, il réunit de nouveau le Conseil, demandant à chacun son avis; tous furent d'accord. » Puis le saint ajouta: « Eh bien, maintenant nous pouvons être certains que c'est la volonté de Dieu que nous nous occupions également des jeunes filles. »

Au cours de ces années-là, d'autres décisions importantes furent prises pour le développement de la Société salésienne: ouverture des collèges d'Alassio (1870) et de Varazze (1871), agrandissement du collège de Lanzo Torinese, transfert du petit séminaire de Mirabello à Borgo San Martino (1870), fondation d'une maison d'accueil pour orphelins à Gênes-Marassi (1871), acceptation du lycée de Valsalice (1872).

Fondateur de l'œuvre salésienne de Gênes

En 1871, les membres des Conférences Saint-Vincent-de-Paul de Gênes proposèrent à Don Bosco d'ouvrir une maison d'accueil pour orphelins dans leur ville. Ils étaient prêts à payer pour l'entretien des enfants et le loyer de l'établissement. Le sénateur Giuseppe Cataldi mit une maison à sa disposition pour 500 livres par an. Le bâtiment était situé dans le quartier de Marassi, sur une colline à l'est, entre le centre-ville et le cimetière de Staglieno. Ce n'était pas tout à fait adapté à l'objectif, mais le saint, encouragé par l'archevêque, Mgr Salvatore Magnasco, accepta avec l'approbation de son Conseil.

Don Albera y fut envoyé comme directeur, en compagnie de deux clercs, de trois coadjuteurs et d'un cuisinier. Au moment du départ, Don Bosco lui demanda s'il avait besoin d'argent. Il répondit que ce n'était pas nécessaire, puisque l'économe lui avait donné 500 livres. Le saint répondit que commencer une œuvre de charité avec ce montant était un signe de défiance à l'égard de la Providence. Il se fit remettre la somme en question et lui rendit une somme bien moindre, mais en lui confiant quelques lettres pour les bienfaiteurs.

Ils partirent de Turin le 26 octobre 1871. À la gare de Gênes ils ne trouvèrent personne à les attendre. Ils demandèrent des informations aux passants et rejoignirent la maison prévue. Un agriculteur travaillait sur le terrain adjacent. Il leur demanda qui ils étaient. Ils se présentèrent. « Ah, vous êtes ceux des *petits vauriens* », répondit-il en les introduisant dans le bâtiment totalement vide, dépourvu de chaises, de tables, de lits et de provisions. Don Albera ne se laissa pas démonter. Il donna au cuisinier de

l'argent pour aller s'approvisionner en ville. En chemin, il rencontra une caravane de mulets qui transportaient à la villa les produits de première nécessité. Ils avaient été envoyés par le président de la Conférence Saint-Vincent-de-Paul. Ce fut le premier signe de la Providence.

Les jours suivants, d'autres expéditions complétèrent ce qui manquait pour démarrer cette œuvre, qu'on appela Hospice Saint-Vincent-de-Paul. Arrivèrent les deux premiers orphelins, puis d'autres encore. Les débuts furent difficiles, mais les bienfaiteurs ne manquèrent pas, à commencer par les paysans des alentours. Domenico Canepa, qui habitait à proximité, racontera cinquante ans plus tard: « Je me souviens quand Don Albera et ses compagnons sont venus à Marassi. Nous regardions les nouveaux arrivants avec une certaine méfiance. Peut-être en raison de la proximité de *l'Institut des petits vauriens* dans la vallée du Bisagno, on affubla également de cette qualification les premiers jeunes recommandés par la Conférence et accueillis à Marassi; chacun cependant s'est vite convaincu que ce surnom ne convenait pas du tout. À notre grand étonnement et avec plaisir, nous constatons une grande familiarité entre les supérieurs et les élèves: ils conversaient et jouaient ensemble et le soir, sur la terrasse, ils chantaient de belles louanges à la Madone, qui plaisaient énormément aux habitants du quartier, et dont l'écho montait jusqu'au sanctuaire de la Madone du Mont, situé presque en face de l'Hospice. Ce qui nous surprenait surtout, c'était de voir ces jeunes jouer ou se promener au milieu des rangées de vigne, sans céder à la tentation de détacher l'une ou l'autre des magnifiques grappes de raisin: et malgré le grand nombre d'observations que nous avons pu faire, nous n'avons jamais réussi à les surprendre dans cette faiblesse »⁵.

Domenico Canepa était lui aussi un orphelin. Il aidait un de ses oncles dans le travail des champs qui bordaient la maison salésienne. Un soir, alors qu'il était appuyé contre la porte de l'Hospice, il sentit une main sur son épaule. C'était Don Albera qui lui demandait en souriant: « Tu veux venir avec moi? » Conquis par tant de cordialité, il répondit aussitôt: « Oui, monsieur! » Quelques mois plus tard, lorsque l'institut fut transféré à Sampierdarena, il entra dans la communauté et avec le temps il devint salésien.

La première année, on accueillit une quarantaine de jeunes, autant que la maison pouvait contenir. Ils étaient répartis en trois ateliers : tailleurs, cordonniers et menuisiers. Don Albera, seul prêtre, célébrait, prêchait, confessait et faisait la classe. Le petit nombre d'élèves lui permettait de se

⁵ Garneri 48.

consacrer totalement à leur formation. Les résultats ne manquèrent pas: ces garçons agités devinrent peu à peu polis, respectueux, travailleurs et dévoués.

Don Bosco visita Marassi deux fois pendant l'année scolaire. Il se rendit compte immédiatement que le bâtiment était insuffisant et situé dans une zone périphérique avec peu de possibilités de développement. Avec le soutien de l'archevêque, il découvrit un endroit plus approprié à Sampierdarena. La gare en construction allait sans doute favoriser la transformation industrielle de ce village, pour en faire un important centre commercial bien relié à la Ligurie occidentale et à l'arrière-pays piémontais et lombard. Monseigneur Magnasco l'aida à acquérir l'ancien couvent des Théatins et son église délabrée, dédiée à saint Gaétan. Le couvent, supprimé en 1796, avait été utilisé successivement comme entrepôt, caserne, hôpital, fabrique de colle et écurie. Il n'y avait pas de cour. Don Bosco acheta un grand terrain attenant. L'achat du bâtiment et du terrain et la restauration des locaux entraînèrent une dépense de plus de soixante-dix mille liras: une somme énorme qu'il put réunir grâce à la générosité des bienfaiteurs génois sollicités personnellement par le saint avec l'aide du jeune directeur Don Albera, dont l'amabilité et l'humilité avaient gagné la sympathie générale.⁶

Don Bosco n'épargna aucune dépense pour la restauration de l'église. Il agrandit l'estrade de l'orchestre, installa un nouvel orgue, construisit une grande sacristie. Sous la direction de l'architecte Maurizio Dufour supervisé par Don Albera, on refit les plâtres, le toit, les portes et les fenêtres, la corniche intérieure et les stalles du chœur. On mit en place de nouveaux autels en marbre avec balustrades. Enfin, on aménagea un beau sol en marbre.

Après le transfert à Sampierdarena (novembre 1872), le nombre des élèves augmenta. Avec le service pastoral dans l'église publique le travail d'Albera augmenta également. Au fur et à mesure que les travaux de restauration se poursuivaient, les habitants du quartier commencèrent à affluer. Ils aimaient les célébrations liturgiques bien soignées, avec les chants et la musique, le groupe des enfants de chœur et les servants d'autel. Le tout dirigé par le jeune et dynamique directeur, dont on appréciait la prédication, bien préparée, riche de contenus, convaincue et en même temps mesurée. Un grand groupe de coopérateurs se forma autour de l'œuvre, animé par Don Albera. L'archevêque Magnasco lui-même en faisait partie. Leur contribution permit de développer l'institution. Avec l'augmentation

⁶ Garneri 54.

du nombre des demandes en faveur de jeunes défavorisés on dut construire un nouveau bâtiment. L'archevêque bénit la première pierre le 14 février 1875. La construction fut achevée en deux ans. Aux trois premiers ateliers on ajouta progressivement ceux des relieurs, des forgerons-mécaniciens, des typographes et compositeurs. On ouvrit aussi des classes secondaires pour les jeunes qui s'orientaient vers la vocation sacerdotale.

Grâce à son zèle industriel et à l'amabilité de son caractère, Don Albera réussit à reproduire à Sampierdarena le modèle et l'esprit de Valdocco. Les anciens élèves de l'époque ont souligné à l'unanimité « son comportement affectueusement paternel qui lui attachait toutes les âmes, la bonté de son cœur qui le rendait très sensible aux divers besoins de ses enfants, sa piété intense et vive qui édifiait et entraînait au bien, son esprit cultivé et ouvert, prêt à percevoir les dispositions psychologiques de chacun et à offrir à chacun son aide ». Le coadjuteur Carlo Brovia pourra écrire: « En la personne de Don Albera il n'y avait pas seulement le directeur, mais aussi un père très tendre. Très attaché aux élèves, il ne se lassait pas de les exhorter et de les instruire sur leurs devoirs avec la charité de Don Bosco. Et les jeunes répondaient pleinement à ses attentions, ce qui lui apportait les plus douces satisfactions. Oh ! comme il savait susciter la piété et quelle joie il manifestait lors des fêtes, quand il voyait un grand nombre de communions ou quand il pouvait dire que la communion avait été générale! »

En 1875, Don Bosco créa l'*Œuvre des Fils de Marie Auxiliatrice*, une sorte de séminaire pour les vocations adultes. C'était une intuition brillante et novatrice qui, au fil des années, devait fournir de nombreuses vocations pour les diocèses et la Congrégation salésienne. Elle offrait un parcours de formation plus rapide mais exigeant (on l'appelait l'école du feu), adapté aux jeunes adultes qui n'avaient pas pu faire des études au cours de leur adolescence. Comme l'œuvre n'avait pas pu être réalisée à Turin en raison de l'opposition de la Curie, Don Bosco chargea Albera d'obtenir l'approbation de Mgr Magnasco et d'en assurer la réalisation. C'était un bon choix. Au cours de l'année scolaire 1875-76, l'Institut de Sampierdarena s'enrichit de cette nouvelle section qui prospéra grâce au zèle apostolique et à l'énergie spirituelle du directeur.

Le poids du travail devenait lourd, en même temps que les préoccupations quotidiennes pour faire face aux problèmes économiques et à l'insuffisance du personnel. La santé du jeune directeur en souffrit. Les membres du Chapitre supérieur s'en rendaient compte. Dans le procès-verbal de la séance du 18 septembre 1875, nous lisons que Don Rua demanda aux

conseillers présents « s'il convenait de le changer comme directeur de Sampierdarena, car l'air du lieu lui semblait nocif et il ne jouissait plus d'une bonne santé depuis environ trois ans. Quelqu'un proposa de faire d'abord une consultation médicale pour voir si c'était vraiment l'air qui pouvait lui nuire; mais tous furent d'accord pour dire que ce qui altérait sa santé, c'étaient surtout les soucis. Il est tellement sensible, de plus il n'est pas expansif et peut difficilement résister ». Don Albera était absent à ce moment. On décida d'attendre son arrivée pour « l'interroger sur ce qu'il jugeait bon pour sa santé »⁷. La chronique ne dit rien d'autre. Il est probable qu'il chercha à redimensionner les problèmes et se montra disposé à continuer.

En novembre de cette année-là, la maison de Sampierdarena accueillit le premier groupe de missionnaires en partance pour l'Amérique sous la direction de Giovanni Cagliero. Ils arrivèrent le jeudi 11, à minuit. Les deux jours suivants furent consacrés aux préparatifs du voyage et aux formalités légales. Le dimanche suivant, on les accompagna jusqu'au port. Don Bosco et Albera montèrent à bord du navire pour les adieux. Ce fut une scène émouvante, racontée en détail par Don Lemoyne⁸.

Le 2 février 1876, lors des *Conférences annuelles de S. François de Sales*, au cours desquelles les directeurs se réunissaient pour informer les confrères de l'état de leurs instituts, Don Albera présenta un rapport sobre sur l'œuvre de Sampierdarena. La maison dit-il, est en pleine croissance, les apprentis et les étudiants accueillis dans le nouveau bâtiment sont cent vingt et bientôt leur nombre pourra « plus que doubler ». Les confrères « travaillent beaucoup pour le bien des âmes ». Leur santé est bonne. « On travaille beaucoup et on étudie également beaucoup. La piété des confrères est si grande, surtout pour s'approcher de la communion, que beaucoup ont été attirés à l'Église simplement par leur exemple. Nous avons même eu la joie de ramener au bercail quelques brebis égarées, voire même déjà enrôlées dans des sociétés secrètes: un tel, après avoir abandonné le péché, agit maintenant en bon chrétien. Certains confrères vont aussi dans les églises de la ville pour faire le catéchisme. Beaucoup de jeunes fréquentent la maison les jours fériés et comme il n'est pas possible – bien que l'église soit très grande – d'y faire le catéchisme et la prédication, étant pleine surtout les jours de fête, on les conduit dans une salle, et après avoir fait le catéchisme et un peu de prédication, on les porte à l'église pour la béné-

⁷ ASC D869, *Verballi delle riunioni capitolari* 1884-1904, 15-16.

⁸ MB XII 391-394.

diction eucharistique. La population est très contente et nous reçoit très favorablement. Tous les matins, beaucoup font la communion, en particulier les Fils de Marie, qui sont au nombre d'une trentaine »⁹.

Le 6 février 1877, à la conférence générale des directeurs, c'est Don Rua qui fit la présentation des œuvres salésiennes. De la maison dirigée par Don Albera il dit: « Je dois parler avec un peu d'envie de la maison de Sampierdarena, car elle menace de dépasser l'Oratoire. Il y a cinq ans, c'était une masure, où quelques petites chambres servaient de salle de classe, de chambre à coucher, de cuisine et de salle d'étude... Il y avait beaucoup de demandes. Les externes étaient très nombreux. On avait besoin d'un bâtiment correspondant aux besoins. À Sampierdarena, ville célèbre pour son irrégion et sa franc-maçonnerie, c'était une entreprise risquée. La Providence le voulait. Notre supérieur ne prêta aucune attention aux difficultés et entreprit la construction d'un beau et grand bâtiment pour les internes et les externes. Il a été achevé il y a deux ans. En peu de temps le nombre des jeunes a augmenté et ils sont maintenant 260 ou 300, presque autant qu'à l'Oratoire. Cette augmentation est due également à l'Œuvre de Marie Auxiliatrice, qui permet à des jeunes un peu plus âgés d'étudier le latin pour fournir à l'Église et à la Congrégation de bons ministres du Seigneur. Cette année, ils sont soixante-dix à Sampierdarena. Presque tous ceux de l'année dernière ont pris la soutane et la plupart d'entre eux sont entrés dans la Congrégation et sont ici à Valdocco. Sampierdarena a donné cette année quelques clercs, dont quelques-uns sont au séminaire, d'autres sont ici parmi nous. Cette année, on a lancé aussi l'Oratoire aux jours de fête: un couloir a été transformé en chapelle pour le catéchisme et la bénédiction. On leur donne également la commodité de s'approcher des sacrements. Il faut noter également l'imprimerie, d'où sont sortis déjà plusieurs bons livres, dont la diffusion fera beaucoup de bien à la population »¹⁰.

1877 fut une année mémorable pour Don Paolo Albera. Les *Fils de Marie* augmentaient et les demandes d'acceptation se multipliaient même après le début de l'année scolaire. Don Bosco voulait qu'on reçoive tous ceux qui avaient les conditions requises, sans tenir compte du moment où ils arrivaient. Le directeur était préoccupé par leur formation scolaire et par le manque de personnel. Le problème fut débattu au Chapitre supérieur, qui décida que les retardataires devaient être occupés aux travaux manuels

⁹ ASC A0000306, *Discorsetti vespertini. Quad. I 1876*, ms F. Ghigliotto, 19.

¹⁰ ASC A0000301, *Conferenze e sogni 1876*, ms G. Gresino, 52-54.

et à un peu de classe préparatoire, jusqu'à ce qu'ils soient suffisamment nombreux pour former une classe à laquelle on affecterait un enseignant.

Dans les premiers jours de juin, débarquait à Gênes l'archevêque de Buenos Aires à la tête d'un pèlerinage argentin à Rome. Don Bosco l'attendait dans la maison de Sampierdarena. Lorsque Mgr Federico Aneyros arriva, il était dans la sacristie pour l'action de grâce après la messe. Albera voulut aussitôt l'avertir, mais le prélat l'arrêta: "On ne dérange pas un saint pendant qu'il est avec Dieu après la sainte messe!" Et il attendit jusqu'à ce qu'il revienne à l'église. Ce fut une rencontre émouvante¹¹.

Cette même année, Don Albera eut quelques ennuis à propos d'un petit volume de Lectures catholiques sur les grâces accordées par Marie Auxiliatrice à ses fidèles, et imprimé dans la typographie de Sampierdarena. À Turin, Mgr Gastaldi contestait l'opération, car il considérait que le droit de juger de l'authenticité de prétendus miracles survenus dans une église de son diocèse relevait de sa propre compétence. Il considérait que l'imprimatur accordé par la Curie génoise était illégitime. Albera chercha à négocier. Il rencontra plusieurs fois Mgr Magnasco pour l'informer des véritables intentions de Don Bosco et contribua à apaiser les tensions entre Turin et Gênes.

À la demande de Don Bosco, la typographie de Sampierdarena avait été équipée de machines modernes très coûteuses. On fit d'énormes dettes. Pour les payer, Don Albera organisa une loterie autorisée par le préfet de Gênes, qui eut de bons résultats. Le 10 août 1877, le premier numéro du *Bulletin salésien* sortait de la Typographie de l'Hospice Saint-Vincent-de-Paul. On continuera de l'imprimer là jusqu'en septembre 1882, date à laquelle les conflits avec Mgr Gastaldi s'étaient atténués.

Du 5 septembre au 5 octobre 1877, Albera participa au premier Chapitre général de la Société salésienne. Il était membre de trois commissions importantes: la troisième sur la *vie commune*; la quatrième sur l'organisation des *provinces* et les devoirs du provincial salésien; la septième sur les *Filles de Marie Auxiliatrice*. De retour à Sampierdarena, il accueillit les missionnaires de la troisième expédition qui prenaient le bateau le 14 novembre. Il conduisit Don Bosco sur le bateau à vapeur Savoie pour prendre congé. À cette occasion, il eut également la possibilité de rencontrer sœur Marie-Dominique Mazzarello, qui avait accompagné à Gênes les premières religieuses missionnaires.

La complexité de l'œuvre et les préoccupations liées à la gestion d'une

¹¹ MB XIII 133.

communauté aussi diversifiée minèrent progressivement le physique de son directeur. Don Bosco, qui connaissait sa sensibilité, se montrait très délicat à son endroit. Il l'encourageait, le conseillait et le soutenait par des lettres et des visites fréquentes. Mais malgré sa santé précaire, les années passées par Albera à Gênes furent riches d'initiatives et de travail intense. Il ne s'épargnait pas: chaque mois, il recevait les salésiens, les Fils de Marie et des élèves pour un entretien; tous les quinze jours, il tenait la conférence prescrite par les règles à la communauté; chaque matin, pendant la messe communautaire, il se mettait au confessionnal; chaque jour, il adressait à tous le petit mot du soir; le dimanche, il donnait l'explication de l'Évangile le matin et l'instruction religieuse l'après-midi. Il se prêtait également au ministère à l'extérieur, lorsque celui-ci était compatible avec ses engagements prioritaires. Il rendait régulièrement visite à des bienfaiteurs et à des coopérateurs, étant constamment harcelé par le cauchemar des dettes à payer. Sa foi solide, sa confiance en la Providence et sa confiance en Marie Auxiliatrice l'aiderent à surmonter tous les obstacles. Souvent, les confrères le découvraient dans le silence de la nuit, à genoux devant l'image de la Vierge pour implorer la grâce de fournir du pain pour le lendemain. « Il conquiert tous les cœurs: toutes les portes des grands seigneurs génois et des gens du peuple étaient toujours ouvertes à ce jeune prêtre si modeste et si aimable dans son austérité »¹².

Don Raffaele Crippa, plus tard missionnaire parmi les lépreux de Colombie, fut accueilli en mars 1879 par Albera parmi les Fils de Marie. Il raconte: « Pendant deux ans, j'ai été chargé de le réveiller tous les matins avant cinq heures, car en plus d'être le confesseur de ceux de la maison, il confessait aussi de nombreuses personnes de l'extérieur, et son confessionnal était assailli chaque jour. Un prêtre de la maison m'avait suggéré que lorsque je savais que Don Albera était indisposé, je devais l'appeler plus tard pour la messe des apprentis; mais dès que je mis en pratique ces conseils, il m'ordonna d'être ponctuel et sans égard à l'heure indiquée... ; quant au reste, lui-même y penserait... Il avait un sens très vif de l'esprit de pauvreté. Un matin, il vint déjeuner avant les autres et, comme il n'y avait pas encore le responsable, je me préparai à le servir. Pendant que je préparais la place pour lui, j'ai laissé tomber par inattention un petit morceau de pain par terre: il m'en avertit aussitôt et quand je l'eus ramassé, il me demanda de le lui donner. J'ai hésité, mais il a insisté en me disant qu'il mangeait plus volontiers les petits morceaux parce que cela lui

¹² Garneri 68.

épargnait un peu d'effort; et il ajouta avec un beau sourire: « Et puis, nous sommes pauvres et nous ne devons rien dédaigner. » Ces derniers mots m'ont convaincu: une conférence spirituelle ne m'aurait pas impressionné davantage, et je n'ai jamais oublié cette petite leçon. »¹³

Une des principales préoccupations du jeune directeur était le souci des vocations religieuses et ecclésiastiques. Pendant les années où il fut directeur, la maison de Sampierdarena donna un bon nombre de futurs prêtres diocésains et d'excellents salésiens, efficacement formés par sa direction spirituelle.

¹³ Garneri 69.

Chapitre 3

**INSPECTEUR DES MAISONS SALÉSIENNES
DE FRANCE (1881-1892)**

*Don Paolo Albera, directeur de l'œuvre de Marseille et inspecteur
des maisons salésiennes de France et de Belgique
(1881-1892)*

1881-1884

À l'automne 1881, Don Bosco le destina à diriger les institutions salésiennes de France. Il avait besoin d'un homme intelligent, prudent, parlant couramment le français, pour développer l'œuvre salésienne dans ce pays et adapter l'esprit et la méthode de Valdocco au caractère français. Début octobre, Don Paolo Albera remit la direction de la maison de Sampierdarena

à Domenico Belmonte. Puis il alla à Turin pour rencontrer le Fondateur. Il espérait qu'on lui épargnerait cette mission, qui lui semblait au-dessus de ses capacités. « Comment? Tu n'es pas encore parti pour Marseille? – lui dit Don Bosco – pars tout de suite! » Le saint projetait ce transfert depuis un an, sachant qu'il devait vaincre l'opposition d'une grande bienfaitrice de Gênes et d'autres personnes très attachées au directeur de Sampierdarena. Il les avait préparées de loin, avec beaucoup de tact. Il avertit également Albera d'arranger les choses pour qu'il puisse quitter l'œuvre sans trop d'inconvénients.

Après avoir entendu l'ordre de Don Bosco, Albera retourna immédiatement à Gênes. Il présenta le nouveau directeur aux bienfaiteurs, en particulier aux principales coopératrices réunies à la Villa Fanny Ghigliini. Puis il partit. Au cours de ces dix années, il avait gagné l'estime et l'affection du clergé génois, de la curie diocésaine et de l'archevêque. Le vicaire général le salua tout en larmes, lui jetant les bras autour du cou: « Je perds un ami! » Don Albera ressentit lui aussi la douleur de la séparation, mais il fit avec générosité le sacrifice qui lui était demandé¹.

Il avait 36 ans lorsqu'il arriva à Marseille dans la deuxième quinzaine d'octobre 1881. Les quatre maisons salésiennes de France – le Patronage Saint-Pierre de Nice, l'Oratoire Saint-Léon de Marseille, l'Orphelinat Saint-Isidore de Saint-Cyr-sur-Mer et l'Orphelinat Saint-Joseph de La Navarre – avaient été détachées de la province de Ligurie pour créer une circonscription indépendante sous la direction de Don Albera, nommé inspecteur (provincial). Les confrères qui lui étaient confiés, à savoir quarante-trois profès et seize novices, l'attendaient avec confiance. Don Giuseppe Bologna, directeur de Marseille, écrivit à Don Bosco pour le remercier: « L'expérience de Don Albera, sa bonté et ses vertus font que nous attendons avec impatience le moment où nous l'aurons parmi nous. »

En France, ce n'était pas une période heureuse pour les communautés religieuses. L'année précédente, le gouvernement français avait décrété l'expulsion des congrégations non autorisées. À la fin de 1880, 260 couvents avaient été supprimés et 5643 religieux expulsés. Les salésiens s'étaient installés en France sans l'autorisation officielle du gouvernement. Don Bosco affirmait que les salésiens étaient une simple société de bienfaisance, dont les membres jouissaient de tous les droits civils. En attendant, il assurait ses disciples de la protection de Marie Auxiliatrice: « N'ayez pas peur. Vous aurez des problèmes, des tracas et des ennuis, mais ils ne

¹ *MB XV* 455-456.

vous chasseront pas! J'ai vu dans un songe la Madone étendre son manteau sur nos maisons de France... » Les journaux anticléricaux de Marseille avaient lancé une campagne houleuse contre les salésiens, mais à l'arrivée d'Albera, les eaux s'étaient calmées.

Pendant deux ans, il accompagna Don Bologna dans la direction de la maison, jusqu'au départ de celui-ci à Lille où il devait diriger la nouvelle œuvre. Albera entra alors pleinement dans ses fonctions d'inspecteur et de directeur, reprenant le genre de vie qu'il avait pratiqué à Sampierdarena. Il multiplia ses efforts pour reproduire à l'Oratoire Saint-Léon le climat qu'il avait connu à Valdocco pendant son adolescence. Il réussit. Il sut faire grandir la vertu et la piété chez les jeunes. On en vit les fruits dans les nombreuses vocations qui ont fleuri dans la maison pendant son séjour. Un salésien français a pu écrire: « Il n'y eut peut-être jamais autant de vocations qu'au temps de Don Albera, et ce furent ses anciens élèves qui se sont le plus distingués par leur piété et la solidité de leur vie chrétienne. » Un autre confrère, élève à Marseille à son arrivée, a raconté: « J'ai été très édifié par le comportement modeste et humble de notre supérieur, par son sourire constant et encourageant, ainsi que par ses manières douces et aimables qui attiraient. À chaque récréation on le voyait parmi nous; mais il venait également nous rendre visite dans d'autres lieux, notamment au réfectoire et à la chapelle. Il parlait peu, mais sa présence suffisait à nous rendre respectueux. Don Albera a été mon confesseur pendant tout le temps que j'ai passé à l'Oratoire: il m'a fait progresser dans la vie religieuse et sacerdotale avec ses bons conseils et ses encouragements paternels, m'aidant à surmonter les inévitables difficultés. Les membres de la Compagnie de Saint-Louis et du Saint-Sacrement l'avaient fréquemment à leurs réunions hebdomadaires et sa parole les incitait à la piété et à la vertu. »²

Il ne faisait qu'appliquer les « saintes industries » recommandées par Don Bosco dans ses *Mémoires confidentiels aux directeurs*: connaître les élèves et se faire connaître en passant le plus de temps possible au milieu d'eux; glisser de temps en temps une bonne parole dans l'oreille; gagner les cœurs par l'amabilité et les bonnes manières...

C'était un homme d'une grande piété, qui propagea la dévotion au Sacré-Cœur qui lui était particulièrement chère. Albera aimait méditer les auteurs spirituels français, en particulier les œuvres de saint François de Sales. Ses talents, sa bonté et son zèle, ainsi que son amour de la jeunesse et la sainteté de sa vie brillaient tellement aux yeux des Marseillais qu'ils

² Garneri 80-81.

se mirent à l'appeler *le petit don Bosco*, comme s'il était la véritable expression de son image.

Il fut reconnu également comme un bon supérieur. Ses compétences organisationnelles, son activité ordonnée et intelligente et ses nombreuses relations eurent des effets surprenants. Pendant les années où il fut provincial, le nombre des maisons salésiennes en France passa de quatre à treize, malgré le climat de suspicion et de persécution contre les religieux.

Le 7 janvier 1882, le fondateur lui écrivit: « J'espère être avec vous pour la fête de saint François de Sales, afin que notre protecteur puisse briser les cornes d'une foule de démons qui ne nous laissent pas en paix. »³ Il tint parole. La présence du saint à Marseille permit d'acquérir deux bâtiments attenants à l'Oratoire, précieux pour l'extension de l'œuvre. Don Bosco resta jusqu'au 20 février. Albera ne le quittait pas un instant. En présence du Fondateur, il tenait à rester à l'écart pour ne pas le mettre dans l'ombre, tout en le suivant et en étant toujours avec lui dans les nombreuses réunions.

Le 24 février, Albera envoya au cardinal Lorenzo Nina un rapport impressionnant sur tous les prodiges dont il avait été témoin en accompagnant Don Bosco, en particulier les nombreuses guérisons effectuées avec la bénédiction de Marie Auxiliatrice. À cette occasion, il connut aussi la générosité de la Providence, puisque les offrandes pour la maison de Marseille dépassaient quarante-deux mille francs. En réponse, il augmenta l'accueil gratuit des enfants les plus pauvres et en réduisant les pensions.

Madame Eudoxie Olive, bienfaitrice de la maison salésienne de Marseille, demanda conseil à Don Bosco pour le choix d'un directeur spirituel. Le saint se recueillit un instant, puis il répondit: « Prenez Don Albera comme directeur: c'est un homme qui fait des miracles dans la direction des âmes ! »⁴ Ce jugement flatteur est confirmé par la correspondance avec les nombreuses personnes qui l'avaient choisi comme leur guide spirituel. Il savait accompagner avec une prudence éclairée, avec discrétion, une main sûre et, si nécessaire, avec énergie et fermeté.

L'année suivante, Don Bosco retourna en France. Le 29 mars 1883, dans la chapelle de la maison de Marseille, il bénit la belle statue de Marie Auxiliatrice du sculpteur Gallard. Puis il donna une conférence aux coopérateurs de la ville, recommandant l'œuvre dirigée par Albera, accablée de dettes contractées pour la construction du nouveau bâtiment destiné à accueillir

³ *MB XV 476.*

⁴ *Garneri, 79*

une centaine de jeunes pauvres. Après Marseille, il se rendit à Lyon et à Paris, où il séjourna du 18 avril au 25 mai. Ce fut un voyage triomphal. Pendant ce temps, à l'Oratoire Saint-Léon, le mois de mai était célébré avec une ferveur particulière. Devant la statue bénite par Don Bosco, Albera donnait chaque jour un court sermon passionné qui réchauffait le cœur des jeunes. En juin, mois du Sacré-Cœur de Jésus, il prêcha avec une telle ferveur qu'une coopératrice, séduite par ses réflexions, fit don à l'institut d'une statue du Sacré-Cœur. Le 22 juillet, Don Albera la bénit solennellement et fit une instruction sur la nature et l'importance de cette dévotion.

En septembre 1883, il participa au troisième Chapitre général qui se tenait à Turin-Valsalice. Il fut membre de deux commissions: la troisième, chargée de préparer le règlement des paroisses confiées aux salésiens, et la cinquième qui étudiait « l'orientation à donner à la classe ouvrière dans les maisons salésiennes et les moyens de développer la vocation des jeunes apprentis ». Lors de la discussion de l'article relatif à la maison du noviciat, il présenta « les difficultés de faire faire le noviciat aux aspirants français en Italie, à cause de la langue, de l'instruction respective et surtout de l'antipathie nationale ». C'est pourquoi on prit la décision d'ouvrir deux noviciats en France, l'un pour les salésiens, l'autre pour les Filles de Marie Auxiliatrice. Le noviciat salésien fut inauguré le 8 décembre de la même année à Sainte-Marguerite, non loin de Marseille, sur une propriété offerte par une bienfaitrice parisienne.

En raison de la renommée acquise par Don Bosco en France et en Belgique, favorisée par l'action infatigable et zélée de Don Albera et les bons résultats pédagogiques obtenus dans les œuvres salésiennes, l'opinion publique catholique considérait la jeune Congrégation comme un instrument providentiel offert à l'Église en un moment historique problématique. C'est ainsi que les propositions de fondation se multiplièrent. En janvier 1884, Don Albera reprit l'orphelinat de Lille, auparavant dirigé par les Filles de la Charité, le confia à la direction de Don Bologna qui relança l'école professionnelle. En décembre, il prit en charge le Patronage Saint-Pierre de Ménilmontant, un quartier populaire de Paris, que Don Bosco voulut appeler *Oratoire Salésien Saint-Pierre et Saint-Paul*.

Au début de 1884, Don Albera perdit sa mère bien-aimée. Il arriva à None juste à temps pour assister aux funérailles. Il ne put rester longtemps avec sa famille car on inaugurait à cette époque l'œuvre de Lille.

Cette même année, malgré les problèmes de santé, Don Bosco voulut de nouveau visiter la France. Il arriva à Nice le 5 mars. Du 15 au 25, il séjourna à Marseille. Albera chercha à lui assurer des moments de repos.

Il organisa également une consultation médicale avec le docteur Paul-Mathieu Combal de l'Université de Montpellier, qui décela chez le saint un état grave d'épuisement physique. Don Barberis, compagnon de voyage de Don Bosco, a laissé ce témoignage: « C'est surtout dans ces circonstances que je me rendis compte à quel point Don Albera aimait Don Bosco: que de délicatesse et d'attentions il portait à notre cher Père ! Il conduisit Don Bosco pour une visite dans diverses familles qui nous invitèrent à déjeuner; dans ces circonstances, Don Albera soutenait la conversation à merveille, avec vivacité et délicatesse. »

En juin 1884, Marseille fut frappée par le choléra. Il prévint immédiatement Don Bosco, qui promit des prières spéciales pour les salésiens et leurs élèves. Il assurait la protection à tous ceux qui portaient la médaille de Marie Auxiliatrice, répétaient souvent l'oraison jaculatoire *Maria Auxilium christianorum ora pro nobis* et fréquentaient les saints sacrements. Don Albera communiqua les paroles du saint à tous les siens et personne dans la maison ne contracta la maladie. Puis il écrivit au Fondateur pour l'informer sur l'extension du choléra, la fuite de Marseille de plus de cent mille habitants et le nombre des morts dans la ville: de quatre-vingt-dix à cent chaque jour. Il ajoutait: « Dans notre Oratoire, grâce à la protection de Marie Auxiliatrice que vous nous avez promise, et grâce aux précautions prises à temps pour éviter la contagion, nous n'avons pas eu un seul cas. Je dirai mieux: quatre fois nous avons vu tous les symptômes du choléra sur certains jeunes, mais pour notre consolation ces symptômes ont complètement disparu en quelques heures... C'est un miracle de la Madone. Chez nous, nous avons plus de cent cinquante jeunes qui ne partiront pas, soit parce qu'ils sont de la ville même de Marseille, soit parce que leurs parents ne peuvent pas les retirer. Même chez ceux qui sont partis chez eux, l'état de santé est excellent et personne n'a encore été frappé par la terrible maladie... Autre nouvelle consolante: aucun de nos bienfaiteurs et amis jusqu'à présent n'est tombé malade. »⁵

En septembre, l'épidémie prit fin, laissant de nombreux orphelins sans soutien. Albera en accueillit un bon nombre. Pour subvenir à leurs besoins, il lança un appel aux coopérateurs français qui lui vinrent généreusement en aide. Le 3 décembre, Don Bosco parla à Don Viglietti des problèmes économiques du provincial de France: « Comme elle est grande la Providence! Don Albera m'a écrit qu'il ne pouvait plus continuer et qu'il avait besoin tout de suite de 1000 francs; et une dame de Marseille, désireuse

⁵ *Bulletin Salésien* 1884, 91.

de revoir un de ses frères religieux à Paris, heureuse d'avoir obtenu cette grâce de la Madone, lui apporta le même jour les 1000 francs dont il avait besoin. »⁶

1885-1888

Le 28 février 1885, des journaux français annoncèrent la mort de Don Bosco. C'était une fausse nouvelle, mais elle produisit un grand désarroi. Albera la démentit rapidement au cours d'une réunion des dames patronnesses et leur fit part du désir du Fondateur de faire une visite à Marseille aux alentours de Pâques. Cependant, le bruit qui avait couru sur la mort de son père bien-aimé eut un dur impact sur sa santé fragile: « Ce matin – écrivait Don Giovanni Battista Grosso à une bienfaitrice le 3 mars – Don Albera a eu beaucoup de mal à dire la messe. Il ne peut presque pas parler à cause d'un mal de gorge, et il n'a pas fermé l'œil pendant la nuit. Il n'est pas au lit, car quand il est couché, les douleurs des reins, qu'il a depuis longtemps, le font souffrir davantage. »

Don Bosco tint parole. Il arriva à Marseille le 3 avril, deux jours avant Pâques et ce fut une grande fête pour tout le monde. Pendant tout son séjour, Albera ne l'abandonnait à aucun moment. Le mercredi 8, il l'accompagna à déjeuner chez la famille Olive. Après le repas, les cinq fils et les quatre filles rencontrèrent le saint à tour de rôle et en privé pour discerner leur vocation. Il fut édifié par la qualité spirituelle de ces jeunes. Trois d'entre eux deviendront prêtres et deux seront Filles de Marie Auxiliatrice. Le vendredi 10, il rendit visite aux novices de Sainte-Marguerite. Le dimanche 12, Albera organisa un déjeuner en l'honneur de Don Bosco pour les bienfaiteurs de la maison salésienne. Dans son discours de circonstance, Monsieur Bergasse fit l'éloge des élèves de l'institut: « Ces chers jeunes sont aimés et admirés de tous... Il suffit d'entendre comment ils chantent, il suffit de les voir à l'église, respectueux, modestes, disciplinés, pour dire: Voici les enfants de Don Bosco! » C'était un éloge indirect de leur directeur, si attentif à l'éducation des jeunes et si capable de les former au goût de la piété, à l'amour de la liturgie et du chant grégorien. Don Grosso, maître de musique de la maison et fondateur de la *Schola cantorum* de l'institut, a écrit à propos de Don Albera: « L'une des marques de son esprit de piété était le grand souci qu'il avait pour la promotion

⁶ MB XVI 389.

de la dignité des fonctions sacrées, et il était heureux quand elles étaient solennelles et pieuses, après avoir été soigneusement préparées. Il prenait part volontiers lors des solennités aux offices de la paroisse Saint-Joseph, où les jeunes de l'Oratoire de Saint-Léon à Marseille intervenaient pour le chant et les cérémonies sacrées; il ne ménageait pas ses encouragements et ses éloges aux élèves et aux enseignants. Il montrait tout son enthousiasme et sa satisfaction à entendre les mélodies grégoriennes qui, précisément en ces années et grâce au bénédictin Dom Joseph Pothier et à ses confrères de Solesmes, furent ramenées à leur pureté et à leur expression primitives. »⁷

Le matin du 20 avril, Don Bosco partit pour Turin. Albera ne put retenir ses larmes. Début juillet, l'Oratoire Saint-Léon fut frappé par une épidémie de variole. Don Bosco l'assura de ses prières et les trente jeunes malades furent guéris. Puis ce fut le retour du choléra. Albera écrivait à Bonetti: « Je n'en peux plus... Je ne me sens pas de continuer ainsi jusqu'en septembre... Mais que la volonté de Dieu soit faite. » Au souci de la santé des élèves s'ajoutaient les problèmes économiques, toujours lancinants. Comme la plupart des jeunes étaient des orphelins, leur entretien pesait sur les épaules du directeur, constamment en quête de subsides.

À la mi-mars 1886, malgré sa faiblesse physique, Don Bosco se remit en voyage pour la France par petites étapes. Il s'arrêta dans les maisons de la Ligurie. Il arriva à Nice le 20. Lundi 29, il passa à Toulon. Il arriva à Marseille le 31 mars. Les jeunes l'accueillirent au cours d'une séance extraordinaire et lui offrirent mille francs pour l'église du Sacré-Cœur de Rome, fruit de leurs économies. C'était une idée d'Albera. Le 7 avril, le saint poursuivit son voyage et se rendit en Espagne, où il reçut un accueil solennel. Le 8 mai, il retourna à Montpellier et de là il envoya une offrande de dix mille lires à Albera pour les besoins de la province. Le 16 mai, il retourna à Turin. Ce fut son dernier voyage en France.

Chaque visite de Don Bosco suscitait l'enthousiasme et stimulait le zèle de ses fils. Cette année-là, Don Albera inaugura dans la maison de Paris les ateliers des menuisiers, des tailleurs et des cordonniers, puis il bénit les nouveaux bâtiments et les ateliers à Lille. En août, il convoqua à Marseille autorités, amis et bienfaiteurs pour l'exposition des travaux des apprentis et la distribution des prix. Après cet événement, il partit pour Turin où se tenait le quatrième Chapitre général. Nous avons son témoignage sur la méthode suivie durant les discussions capitulaires: « Chacun exposait avec calme et délicatesse sa façon de voir, et à la fin de la discussion, on

⁷ Garneri 91.

attendait que Don Bosco résolve les difficultés, décide des questions et indique avec certitude et précision la voie à suivre. Ces assemblées étaient comme une école, où notre Maître vénéré, sentant que le jour n'était pas loin où il allait devoir quitter ses disciples bien-aimés, semblait vouloir condenser en quelques mots ses enseignements et toute sa longue expérience. »⁸

En 1887, Don Bosco, qui ne pouvait plus voyager, voulait cependant rencontrer périodiquement Don Albera, le convoquant à Turin tous les deux mois. Au cours de la dernière partie de l'année, celui-ci fut constamment inquiet pour la santé de son père bien-aimé. Lorsqu'il prit congé de Don Bosco à la fin de sa visite de novembre, il le vit pleurer et se plaindre parce qu'il n'avait pas la force de lui dire tout ce qu'il aurait voulu. Ce fut une séparation douloureuse pour tous les deux. Le 5 décembre, le saint célébra sa dernière messe et le 21, il se mit au lit définitivement. Don Albera alla lui rendre visite le 28 décembre. Il revint le 12 janvier. Il écrivit à Madame Olive: « J'ai la chance de voir notre vénéré Don Bosco. Quelle consolation et en même temps quelle peine! Il est extrêmement faible: il ne peut presque pas s'alimenter et se repose très peu. Il faut prier pour lui; nous sommes bien loin de constater les symptômes de la guérison désirée. » Puis il raconta ce qui s'était passé entre eux deux lors de cette dernière rencontre: « Après lui avoir fait part de la douleur de tous les enfants de Marseille pour sa maladie, je lui ai parlé de nos chers bienfaiteurs et coopérateurs. Je lui ai nommé plusieurs familles très attachées à son œuvre et entre autres la famille Olive. Je ne pouvais pas lui laisser ignorer combien on avait prié pour lui et que quelqu'un aurait voulu offrir sa propre vie pour obtenir sa guérison. Le vénéré père me regarda en souriant, et après quelques instants de silence, retenant à peine son émotion, il répondit: « Je sais qu'à Marseille on aime beaucoup Don Bosco, et qu'on prie pour moi, et combien la famille Olive est bonne pour moi: mais... mais... ». Cette réticence et le mouvement de tête qui l'accompagnait m'ont fait comprendre qu'il n'y avait plus aucun espoir de guérison. »

Albera n'eut pas la consolation d'être à Valdocco le 31 janvier 1888, lorsque le saint expira. Don Bosco l'aurait voulu à côté de lui. Le 28 au soir, il murmura à plusieurs reprises: « Paolino!... Paolino, où es-tu?... Pourquoi ne viens-tu pas? » Don Grosso, vice-directeur de Marseille, a écrit: « La dernière fois que Don Albera a vu Don Bosco, il eut le cœur brisé: il ne pouvait se décider à rentrer en France, craignant de ne plus le revoir ; et

⁸ *Lasagna* 214.

Don Bosco comprenait lui aussi ce qui se passait dans l'esprit de Don Albera et n'eut pas le courage de lui imposer ce sacrifice. C'est alors qu'un de ses vieux compagnons et amis – Don Cerruti – intervint pour décider Don Albera à partir, en l'assurant qu'il l'avertirait par télégraphe en cas de danger. Fort de cette promesse, il partit; mais quand, le 31 janvier, il reçut la nouvelle de la mort sans avoir été averti au préalable, il en souffrit énormément. » Il arriva à Turin juste à temps pour voir le corps et participer aux funérailles du 2 février. Très affligé, il retourna aussitôt à Marseille pour la commémoration qui se fit le 8, dans la paroisse Saint-Joseph, avec la participation de l'évêque, des chanoines de la cathédrale, des curés et des représentants des ordres religieux.

La mort de Don Bosco ne freina pas le développement de l'œuvre salésienne en France qui devint plus florissante sous l'impulsion de Don Albera. Au cours des premiers mois de 1888, il lança une série d'initiatives qui eurent de larges échos sur le plan pastoral. L'abbé Louis Mendre, curé d'un quartier ouvrier de Marseille où vivaient de nombreux immigrants italiens, lui demanda d'envoyer un prêtre tous les dimanches pour s'occuper d'eux. Il envoya aussitôt un confrère pour prêcher et confesser en italien; souvent il s'y rendait personnellement malgré sa santé précaire. Il accepta également une demande de ministère pastoral en faveur des mineurs italiens de Valdonne. Il voulut prêcher lui-même des missions aux ouvriers des usines de Montredon pendant la période de Pâques. Il s'y rendait samedi soir et confessait jusqu'à une heure tardive. Le dimanche, il se levait avant quatre heures du matin. Il se rendait immédiatement au confessionnal. À cinq heures, il célébrait la messe, distribuait la communion et concluait par une brève exhortation et la bénédiction eucharistique. Il portait également une attention particulière aux nombreux prêtres italiens arrivés à Marseille du sud de l'Italie comme prêtres auxiliaires. Il leur prêchait des retraites en italien et les aidait dans les moments difficiles par ses conseils et au moyen d'aides matérielles. En raison de son zèle pastoral, de son amabilité, de sa culture et de son « charme » spirituel qui attirait, il fut choisi comme directeur spirituel par des prêtres français, par de nombreuses familles du laïcat catholique de Marseille et par une grande partie des coopérateurs salésiens. Nous en avons la preuve dans les lettres qui nous restent de lui, et où se révèle la solidité de ses orientations spirituelles.

On lui doit en outre la fondation de nouvelles institutions salésiennes. En février 1888, il ouvrit l'école d'agriculture de Gevigney en Bourgogne. Dans les mois suivants, il trouva les fonds pour la reconstruction et la modernisation des ateliers de la maison de Lille, qui avaient été détruits par

un incendie. D'autres œuvres virent le jour les années suivantes: Rossignol en 1889, Dinan en 1890, quatre maisons en 1891: Liège (Belgique), Oran (Algérie), Ruitz et Saint-Pierre-de-Canon.

1889-1892

Don Albera était devenu la référence du mouvement de coopération salésienne en France et en Belgique. Lorsqu'en avril 1889 il fut convoqué à Turin par Don Rua pour des affaires urgentes, son départ provoqua à Marseille une forte émotion au sein du Comité des dames patronnesses. Elles craignaient de le perdre. De Valdocco, il les rassura: « Il n'a pas été question de changement. Ne craignez pas ! Ne craignez rien à cet égard. » La secrétaire du Comité écrivit dans le procès-verbal de la réunion: « La présence et l'expérience du Père Albera sont indispensables au milieu des difficultés toujours nouvelles du moment présent. Envoyé par Don Bosco, il continue et représente à l'Oratoire Saint-Léon sa sollicitude paternelle et il semble que mieux que quiconque il attire sur nous sa protection spéciale... »⁹

Il participa au cinquième Chapitre général en septembre 1889. Il fit un rapport sur l'état des maisons de noviciat et fut membre de la commission chargée de rédiger le règlement des maisons salésiennes. De retour en France, il supervisa personnellement différents projets: la rénovation des ateliers de Marseille, l'ouverture d'un nouveau patronage dans la ville, le démarrage de l'Œuvre des Fils de Marie pour les vocations adultes, l'organisation de l'orphelinat agricole de Rossignol.

Lorsqu'en février 1890 Don Michele Rua entreprit son premier voyage comme recteur majeur en France, Espagne, Belgique et Angleterre, Don Albera l'accompagna à La Navarre, à Toulon, à Marseille et au noviciat. En février 1891, Don Rua était de nouveau à Nice et il en profita pour lui proposer le transfert du noviciat salésien dans l'ancienne abbaye bénédictine de Saint-Pierre-de-Canon. Le déménagement eut lieu le mois suivant et la maison de Sainte-Marguerite devint le noviciat des Filles de Marie Auxiliatrice.

Fin avril 1890, l'abbé de Solesmes, Dom Joseph Pothier, promoteur de la réforme du chant grégorien, passa par Marseille. Il fut invité à la maison salésienne pour tenir une conférence théorique et pratique sur la méthode

⁹ Garneri 117.

d'interprétation du chant liturgique. Le provincial voulut que les confrères, les novices et de nombreux invités puissent y participer. L'événement eut une large résonance. L'Oratoire salésien était célèbre à cette époque pour la qualité de sa *schola cantorum*, inspirée précisément de la méthode de Solesmes et dirigée par Don Grosso, qui avait fondé une *schola* similaire dans la paroisse diocésaine de Saint-Joseph, et qui devint un modèle imité dans d'autres paroisses et diocèses de France.

Le 1^{er} juillet 1891, à Turin, mourait à l'improviste Don Giovanni Bonetti, directeur spirituel de la Congrégation salésienne. C'était un ami intime d'Albera depuis le temps du collègue. Ils avaient partagé les années les plus belles de leur jeunesse. Il avait été avec lui au Petit Séminaire de Mirabello entre 1863 et 1868. Sa mort l'attrista beaucoup.

Le 15 août, Albera se rendit à Paris pour la pose de la première pierre des nouveaux bâtiments de Ménilmontant, tandis qu'à Marseille trois salésiens, tous anciens élèves de Saint-Léon, s'apprêtaient à prendre le bateau pour ouvrir une nouvelle œuvre à Oran, en Algérie, la première sur le continent africain. Albera rentra à Marseille et le 22 août, il prit congé d'eux en exaltant devant un large public la beauté surnaturelle de l'évangélisation¹⁰.

L'année 1892 fut également riche d'initiatives promues par lui: une grande exposition professionnelle dans la maison de Nice; l'inauguration d'un nouveau patronage dans cette même ville, avec la présence de Don Rua; la prise d'habit des premières postulantes françaises au noviciat de Sainte-Marguerite.

Au mois d'août s'ouvrit à Turin le sixième Chapitre général. Le soir du 29, Don Albera fut élu à l'unanimité directeur spirituel général de la Congrégation, en remplacement de Don Bonetti. La nouvelle fut accueillie avec tristesse à Marseille. Madame Olive surtout fut attristée par la perte de son guide spirituel. Don Albera lui écrivit une lettre qui révèle la qualité de son ministère d'accompagnement:

« Je sais que vous êtes très attristée par ma nomination... Je sais que votre bon cœur est blessé à l'idée de mon départ de Marseille. Les paroles de consolation n'ont certainement pas de prise dans cette circonstance... Je me limite seulement à vous dire, Madame, que le bon Dieu ne sera pas très satisfait si vous agissez dans cette circonstance comme une jeune femme dont la piété n'est pas encore bien formée et la vertu bien établie. Vous avez atteint un certain âge; vous êtes la mère d'une famille nombreuse que vous avez élevée avec la grâce de Dieu

¹⁰ *Bulletin Salésien* 1891, 180.

dans la piété et la vertu; vous êtes la femme d'un grand chrétien. Votre situation vous oblige à avoir un certain degré de vertu. Dans le cas présent, vous devez démontrer cette vertu à tous, en vous soumettant courageusement à la volonté de Dieu. Votre esprit doit l'emporter sur votre cœur; surtout il serait étrange que vous montriez votre peine.

Du reste, je souffre moi aussi d'avoir à me séparer tôt ou tard de tant de personnes que la Divine Providence a mises sur mon chemin pour m'aider à faire un peu de bien. Le sacrifice est donc réciproque et il est nécessaire que nous l'accomplissions de manière chrétienne méritoire.

Pour la direction de votre âme, Dieu ne vous laissera pas dans l'embarras. Tout bon prêtre peut vous diriger aussi bien que le pauvre Don Albera: il faut donc que vous vous fassiez un peu violence pour mettre en pratique ce que je vous ai toujours recommandé. Approchez-vous des sacrements avec confiance et ne croyez pas que le bon Dieu vous demande des dispositions impossibles. Ils ont été institués pour les hommes et non pour les anges qui n'en ont pas besoin.

Vous avez besoin d'une piété calme et confiante: abandon total à la volonté du confesseur qui vous dirige au nom de Dieu. Je viendrai bientôt et nous parlerons à notre aise, mais je veux une chose de vous : vous trouver calme et résignée. Priez pour moi tous les jours: pour ma part, je vous assure que la distance ne changera en rien mes pensées, mes sentiments et surtout mes prières pour vous et votre famille »¹¹ .

Le Comité des dames patronnesses le salua lors de la séance du 14 octobre, exprimant le profond regret de devoir le perdre. Il les reconforta et les encouragea à préparer avec solennité le prochain 50^e anniversaire de l'œuvre salésienne. Il participa à ces fêtes, puis partit pour Turin. De là, il écrivit une lettre qui nous fait comprendre combien il lui coûta de quitter Marseille, un lieu et une communauté auxquels il était profondément attaché: « Je suis arrivé à Turin pendant les belles fêtes de Noël: cela ne pourra certainement pas me faire oublier Marseille: il me semble même que comme les autres fois, je ne me retrouve ici que de passage et que je dois repartir d'un moment à l'autre pour Marseille. Douce illusion, mais la désillusion qui s'ensuit est parfois cruelle. Ici, cependant, je vis avec les souvenirs de Marseille; à chaque instant tant de choses me rappellent votre bonté et votre charité... »¹² .

¹¹ Garneri 124-125.

¹² Garneri 126.

Lorsqu'il partit pour Turin, ceux qui l'accompagnaient à la gare se rendirent compte de sa peine et le virent pleurer quand il quitta l'institut qui lui était si cher. Dans le *Bulletin salésien* français, nous lisons ce résumé des dix années qu'il avait passées en France: « L'Oratoire Saint-Léon de Marseille a eu son Don Bosco, et c'est ce qui explique les merveilleux progrès dont nous sommes les heureux témoins. Aimé de nos jeunes élèves, vénéré par nos chers coopérateurs, conseiller éclairé de tous nos confrères de France, ce fils de Don Bosco a été le moteur surnaturel grâce auquel tout a pu avancer lentement sans incertitude (tant les obstacles étaient grands et les difficultés sans cesse renouvelées) mais *sûrement*: ou pour le dire avec les paroles du Saint-Esprit, avec *suavité* et *force* ».

Voici le secret de son succès en France: « C'était un homme d'action, surtout d'action intérieure, a écrit le P. Louis Cartier après sa mort. La formation spirituelle et surnaturelle de ses confrères et de la jeunesse fut sans aucun doute sa plus grande préoccupation. Il se consacra très tôt à l'étude des auteurs ascétiques et se forma aux meilleurs d'entre eux. Il avait hâte de connaître tous les ouvrages ascétiques publiés par les meilleurs auteurs et non seulement il les lisait, mais il les annotait et en extrayait les pages les plus utiles pour ses conférences mensuelles à ses confrères et aux diverses communautés religieuses. Dans les conférences solides qu'il faisait fréquemment à ses confrères, il leur exposait la beauté, la grandeur et la dignité de leur vocation et donnait du poids à ses paroles par son exemple personnel, trouvant le temps, au milieu des nombreuses occupations, de s'acquitter scrupuleusement des devoirs de la vie religieuse. Gardien vigilant de la discipline religieuse, il visitait fréquemment les différentes maisons et y faisait régner l'esprit de charité et de sacrifice du Fondateur: la règle et le règlement étaient pour lui quelque chose de sacré, mais il voulait qu'ils soient observés avec amour et avec joie. Il savait plaindre la faiblesse humaine, si nécessaire, et excuser bien des petites choses inévitables »¹³.

Don Albera avait le don de la paternité spirituelle et fut un guide efficace sur le chemin de la perfection. Il fut le premier à mettre en œuvre dans les maisons de France l'article des Constitutions qui recommandait, lors de la journée de retraite mensuelle (à l'époque on l'appelait l'*Exercice de la bonne mort*), une demi-heure de réflexion sur les progrès et les reculs dans les vertus. Chaque mercredi, il rendait visite aux novices: il les écoutait, les encourageait, les instruisait au moyen de sermons et de conférences, les conseillait. Il fit de même avec les confrères des maisons, qu'il nourrissait

¹³ *L'Adoption*, décembre 1921.

spirituellement et exhortait à être exemplaires et zélés dans leurs devoirs. Il soigna avec amour la formation chrétienne des jeunes. Don Barberis en était émerveillé: « J'ai entendu plusieurs fois la prédication de Don Albera à Marseille et j'en ai été édifié ; j'ai admiré le côté pratique des choses qu'il disait et le zèle dont il faisait preuve en encourageant les jeunes à la vertu... Il avait un grand ascendant sur les jeunes, fruit non seulement de sa vertu, mais aussi de la force persuasive et de la dignité de sa parole, qui reflétait très bien son caractère fait à la fois de calme et de force. »

Il fut un promoteur passionné des vocations, comme en témoigne Don Grosso: « Il choisissait les meilleurs parmi les élèves des classes supérieures qui donnaient bon espoir de réussite... Il les réunissait souvent en conférence, les admettait aux retraites des confrères, les aidait et les conseillait paternellement, comme faisait Don Bosco à l'Oratoire de Turin. Il favorisa également les vocations pour les Filles de Marie Auxiliatrice. Les sœurs arrivées à Marseille en 1881 n'eurent pas la commodité d'ouvrir un patronage dans leur maison provisoire pendant quelques années: Don Albera pourvut également à cette œuvre... Il aménagea une maison suffisamment spacieuse pour les sœurs, afin qu'elles puissent ouvrir un patronage qui, devenu très florissant, devint un vivier de vocations religieuses. » Pour soutenir les œuvres, subvenir aux besoins des novices et des nombreux orphelins qui lui étaient confiés par la Providence, il était constamment en action dans la recherche de fonds. Il utilisait toutes les ressources de sa créativité pour étendre l'action caritative des salésiens. Les coopérateurs l'aimaient beaucoup, fascinés par ses talents, surtout par l'affabilité de son sourire. Ils désiraient ses visites et appréciaient son agréable conversation, « d'une certaine austérité qui, cependant, ne manquait ni d'élévation ni d'humour à l'occasion, mais toujours édifiante, car il possédait le secret d'élever à Dieu», rappelait le P. Cartier¹⁴.

La décennie française avait été riche d'expériences et de culture. Le contact avec divers cercles ecclésiaux et religieux, avec des personnalités de la culture et de l'administration, avait enrichi ses compétences. Comme provincial, Don Albera avait mené une action incessante de promotion de la famille salésienne et de service pastoral: visites fréquentes aux maisons, circulaires mensuelles, prédication de retraites, entretiens personnels et conférences aux coopérateurs... Il se servait de tout pour former les confrères à l'esprit salésien, augmenter leur foi, favoriser leur engagement éducatif et caritatif, les orienter au service de Dieu et du prochain.

¹⁴ Garneri 130-131.

Par la direction spirituelle des salésiens et des sœurs, des jeunes et de toutes les catégories de personnes, il était devenu un guide expert des âmes. Il s'était particulièrement impliqué dans la prise en charge des novices et des jeunes prêtres, afin de les façonner à la manière de Don Bosco et de consolider leur vie intérieure. Les épreuves et les difficultés de toutes sortes avaient fortifié sa piété personnelle et sa confiance en Dieu. Dorénavant le Seigneur lui confiait la délicate mission de diriger spirituellement toute la Congrégation.

Chapitre 4

**DIRECTEUR SPIRITUEL
DE LA CONGRÉGATION SALÉSIENNE**

*Don Paolo Albera (deuxième à partir de la gauche, première rangée)
avec les membres du Xe Chapitre général (1904)*

1893-1895

Dans les premières années de sa nouvelle charge, il se sentit un peu perdu. Pendant vingt ans il avait été très actif. Il avait conduit une action directe d'animation des personnes. Maintenant il se voyait contraint à une vie plutôt retirée, avec peu de ministère pastoral.

Les *Notes confidentielles*, commencées en février 1893, rédigées en français jusqu'en 1899 et en anglais à partir de 1903, révèlent ses senti-

ments et sa souffrance. Elles sont également un témoignage précieux du travail incessant de perfectionnement de soi. Grâce à ce document spirituel, nous pouvons le suivre pas à pas pendant les dix-huit ans de sa charge de directeur spirituel de la Congrégation¹.

Le journal intime commence le 17 février avec cette annotation: « Aujourd'hui commence le mois de saint Joseph: je me propose d'imiter ce grand saint dans son union à Dieu. Quand pourrai-je dire: *mortui estis et vita vestra abscondita est cum Christo Jesu?* (Col 3, 3) ». Quelques jours plus tard, il se reproche « d'avoir passé la journée dans la dissipation », de « s'être trouvé faible dans certaines luttes », de « n'avoir pas travaillé de manière utile ». Mais il ajoute: « J'ai promis de ne faire vraiment que la volonté de Dieu manifestée par mes supérieurs. Les autres ne rencontrent pas que des roses sur leur chemin ..., la vertu et la patience des autres doivent te servir d'encouragement ». Le 27 février il commente: « Depuis trois mois j'ai quitté Marseille. Je n'ai pas encore fait beaucoup de progrès pour moi et rien, presque rien, pour les autres. » À la veille de la fête de saint Joseph nous lisons une note de tristesse: « Je ne peux pas me défendre d'une profonde mélancolie. Je pense à ce que je faisais les autres années en ce jour! Combien je suis misérable! »²

Il accepta avec joie la mission de prêcher des retraites dans les maisons de formation, à Foglizzo, Ivrea, Valsalice et San Benigno, même s'il était convaincu qu'il avait « peu d'aptitude » pour ce type de ministère. Une partie des notes de ses instructions ont été conservées ; les thèmes classiques de la vie consacrée y sont rassemblés autour d'une idée fondamentale: « *Tout et seulement pour Jésus!* »

Après avoir présidé le service funèbre en suffrage du prince Don Auguste Czartoryski, le 27 avril 1893, il écrivit dans son carnet: « J'ai beaucoup médité sur le grand sacrifice qu'il a fait pour être salésien: et toi?... Quels sont tes sacrifices pour Dieu et pour le salut des âmes? Pense souvent à la mort. Le prince Czartoryski m'a beaucoup édifié par sa simplicité: il ne se souciait guère de son rang, de sa noblesse! Quelle leçon pour ton orgueil! » Le lendemain, il célébra la messe en suffrage de Don Angelo Savio, décédé en Équateur: « Une autre occasion pour réfléchir sur moi-même. Mon Dieu! La mort approche pour moi aussi. Aurai-je fait un

¹ ASC B0320101-105, *Notes confidentielles prises pour le bien de mon âme*, ms autographe P. Albera 1893-1899; B0320106-109, *Notes usefull for my soul*, ms P. Albera 1902-1910.

² ASC B0320101, *Notes confidentielles...*, 17.02.1893.

peu de bien? Serai-je tranquille à ce moment-là ? » Le 29 avril, il assista à la bénédiction de la tombe des salésiens au cimetière général de Turin: « Là, écrit-il, il y a une place préparée pour moi! » La pensée de la mort revient souvent dans ces premières années à Turin, chaque occasion la lui rappelle, peut-être à cause de l'état mélancolique qui l'opresse, peut-être à cause des problèmes de santé qui commencent à le tourmenter. Le 6 mai: « Aujourd'hui, j'ai médité sur la mort du mauvais prêtre: cela m'a épouvanté. Mon Dieu! Aurai-je le malheur de me retrouver aussi mal dans ce terrible moment? Je prierai beaucoup le bon Dieu de m'en préserver. Aujourd'hui, je ressens beaucoup de mélancolie: je n'ai pas rejeté une pensée d'orgueil qui en était la cause. J'ai trop pensé à Marseille. »

À la fin du mois, Don Rua l'envoya en France. Il arriva à Marseille le 29 mai. Il visita le noviciat de Sainte-Marguerite. « J'ai un peu trop satisfait mon cœur, j'ai ressenti un peu trop de joie: l'affection pour cette maison doit devenir plus pure. » Il parla aux sœurs de l'importance de la méditation: la méditation quotidienne est plus utile, leur dit-il, que la communion elle-même: en effet, celle-ci peut se faire même en état de péché, « alors qu'on ne peut pas trouver une âme qui fait bien sa méditation et vit dans le péché mortel. »³ Puis il prêcha la retraite aux novices et visita les différentes maisons salésiennes du pays.

En juillet il se retira à Rivalta, près de Turin, pour rédiger le texte des *Délibérations* du dernier Chapitre général et écrire une circulaire sur les exercices spirituels. À cette époque, il avait commencé à lire les *Méditations pour les retraites du clergé* de Don Cafasso, publiées par le chanoine Giuseppe Allamano. Il en fut profondément marqué. Il écrivit dans son journal qu'elles l'avaient convaincu de la nécessité de se consacrer exclusivement au service du Seigneur. Entre août et septembre, il prêcha des retraites aux salésiens prêtres, aux ordinands et aux confrères français. Le 12 octobre, il accompagna Don Rua et Mgr Cagliero à Londres pour la consécration de l'église de Battersea dédiée au Sacré-Cœur. À cette occasion, il nota dans son journal la « nécessité d'apprendre l'anglais ».

Au retour, il visita les maisons de Belgique et présida les retraites des confrères du pays. Il avait l'habitude de commencer par une instruction sur l'importance des exercices spirituels: « Pendant la retraite, nous concentrons notre esprit, nous entrons au fond de notre cœur, nous sondons toutes ses cachettes, et avec la grâce de Dieu nous en sortons avec un esprit et un cœur renouvelés. Il est vrai que nous sommes occupés toute l'année dans

³ ASC B0320101, *Notes confidentielles...*, 29.05.1893.

les choses de Dieu...; il est vrai que des pratiques particulières de piété nous sont prescrites, que la prière est notre pain quotidien... Oui, tout au long de l'année nous travaillons pour Dieu, nous amassons des trésors de mérites; mais hélas! nous sommes des hommes et c'est tout dire. Avec le temps, notre ferveur perd de sa force, languit et glisse vers la tiédeur presque par une inclination de la nature. » Il suggérait les dispositions spirituelles indispensables : volonté résolue de bien faire les exercices; grand recueillement uni au silence; observation exacte de l'horaire; confiance absolue en Dieu; courage et générosité⁴.

Le soir du 31 décembre 1893, il dressa un bilan spirituel de l'année écoulée, soulignant les aspects qu'il entendait corriger: « Dernier jour de l'année. J'ai réfléchi un peu sur le passé. J'ai été peu fidèle à ma vocation. Voilà une année que j'aurais dû mieux employer. Toutes mes occupations devaient me porter à la piété, à l'union avec Jésus-Christ. Tout ce que j'ai vu cette année, en particulier chez Don Rua, était fait pour m'édifier et m'encourager à bien faire. Ici, moins de souci pour les choses matérielles qui absorbaient auparavant toute l'énergie de mon esprit: j'aurais donc dû faire beaucoup plus de progrès personnels, combattre davantage mes passions, me former davantage dans la spiritualité. Pourquoi ne l'ai-je pas fait? Pour ce qui est de ma charge, je ne suis pas content non plus: j'ai trop peur de souffrir, je n'ai pas encore entièrement surmonté ma timidité excessive. Quelle tendance à me décourager, à voir en mal tout ce que je fais, et (chose inouïe!) avec tant d'orgueil!... Je trouve aussi que mon cœur n'est pas encore vraiment libre ni égal dans ses affections; il a encore trop de sympathies et d'antipathies. *Miserere mei, Deus...* Je ne suis pas content de moi. »⁵

Une mauvaise grippe le surprit dans les premiers jours de 1894. Il en subira les conséquences sur toute l'année: faiblesse, maux physiques, mélancolie. Malgré tout, il mena à bien les missions qui lui furent confiées par Don Rua entre avril et juin: visite des maisons et prédication de retraites en France, en Algérie et en Sicile. Il revint à Turin avec une santé compromise et des maux d'estomac continuels. En septembre, il prêcha les exercices aux ordinands.

En février 1895, il accompagna Don Rua en Terre Sainte. Ce fut un voyage difficile mais enrichissant spirituellement. Ils débarquèrent à

⁴ ASC B0480111, *Tutto per Gesù: Istruzioni per gli Esercizi Spirituali*, ms aut. P. Albera, 4-6.

⁵ ASC B0320101, *Notes confidentielles...*, 31.12.1893.

Alexandrie en Égypte le 24 février et furent les hôtes des jésuites. Le 27, ils prirent le bateau pour Jaffa. Don Carlo Gatti qui les accueillit, laissera ce témoignage: « Dès la première conversation avec Don Albera, j'ai compris que j'étais en présence d'un supérieur qui me parlait simplement et écoutait volontiers mon histoire et mes expressions un peu fortes, dictées par ma sensibilité peut-être excessive. Aussi j'ai placé toute ma confiance en lui et j'ai commencé alors à lui écrire librement sans aucune crainte, car j'étais sûr qu'il ne l'utiliserait que pour mon bien. Combien de fois ma confiance en Don Albera et en sa bonté ont été mon réconfort, mon salut! Don Albera possédait l'intuition qui manque à ceux qui n'ont pas été à l'étranger pendant quelque temps: il a compris pourquoi je m'étais consacré à l'étude des langues et il ne me l'a pas reproché, au contraire il m'a encouragé à m'en servir pour faire du bien »⁶.

Au cours des semaines suivantes, ils visitèrent les lieux saints et les œuvres fondées par le chanoine Antonio Belloni et qu'il avait confiées à la Congrégation salésienne: Bethléem, Jérusalem, Crémisan et Beitgemal. Don Albera eut la joie de pouvoir célébrer au Saint-Sépulcre, après avoir servi la messe à Don Rua. Au cours du pèlerinage, il écrivit de nombreuses lettres qui témoignent de l'émotion qu'il éprouvait à pouvoir prier et méditer l'Évangile sur les lieux de la vie de Jésus.

À la fin du voyage, vers la fin mars, il s'arrêta en France pour la retraite des novices. Le 23 mai, à Turin, il assista à la consécration épiscopale de Mgr Giacomo Costamagna, élu vicaire apostolique de Mendez et Gualaquiza en Équateur: « J'ai apprécié les cérémonies, j'ai réfléchi et je me suis humilié en me comparant à lui, si méritant et si humble à la fois »⁷. Puis il repartit pour la France: il prêcha des retraites aux novices et visita les confrères de Marseille et de Nice. Fin août, il était à Turin pour les exercices des ordinands. En septembre 1895, il participa au septième Chapitre général. Il présida la commission chargée d'étudier comment rendre l'enseignement religieux dans les écoles salésiennes « plus sensible aux besoins particuliers de notre temps et aux devoirs actuels d'un jeune catholique ». Son expérience et son intuition intelligente des problèmes auxquels les nouvelles générations devraient faire face, lui permirent de suggérer des normes qui sont restées en vigueur pendant des années.

Après le Chapitre général, il intervint aux exercices spirituels de San Benigno Canavese, puis il prêcha aux novices français. Il rentra à Turin à

⁶ Garneri 148.

⁷ ASC B0320101, *Notes confidentielles...*, 23.05.1895.

la mi-octobre dans un état de santé de plus en plus fragile: nuits blanches et oppression l'après-midi. Le 7 novembre, il apprit la nouvelle de la mort tragique de Mgr Luigi Lasagna, mort dans un accident de train au Brésil. Il avait été son élève à Mirabello et lui était profondément attaché. Il en fut bouleversé: « Au début, on ne voulait pas y croire. Ce missionnaire intrépide, qui parcourait l'Amérique à pas de géant, semant des instituts et des œuvres de religion et de civilisation; ce missionnaire qui ne disait jamais « ça suffit », dont l'esprit rêvait encore bien d'autres desseins merveilleux pour gagner des âmes à Dieu, pour sauver la jeunesse pauvre et abandonnée; cet évêque sur lequel le Vieillard du Vatican lui-même avait fondé tant de belles espérances apostoliques; cet apôtre qui était dans la plénitude de sa force et de son action, tout faisait penser qu'il ne devait pas mourir, qu'il ne pouvait pas mourir. Mais à la fin, il a fallu reconnaître la réalité de cet immense malheur. »⁸ Le 4 décembre, lors du service funèbre en l'église Marie-Auxiliatrice, Albera prononça un discours de commémoration très apprécié. Don Rua lui demanda de rassembler la documentation pour écrire sa biographie.

En décembre 1895, il dirigea la retraite des ordinands et nota dans son journal: « Je suis encore loin d'être un bon directeur de retraites. Je veux mieux travailler sur moi pour me rendre capable d'une charge aussi importante. »⁹ Il ne se sentait toujours pas à la hauteur, mais trente ans plus tard l'un des participants laissera ce témoignage: « Dans les exercices de préparation à l'ordination sacerdotale, à Avigliana en 1895 (nous étions sept ou huit ordinands), nous admirions non seulement son zèle, comme unique prédicateur pendant dix jours, mais aussi la familiarité sympathique et l'amabilité avec lesquelles Don Albera s'entretenait pendant ces dix jours avec nous, faisant ce que Don Bosco a fait dans les premières années de l'Oratoire avec ses premiers clercs. Et avec compassion et admiration nous étions témoins de la sereine désinvolture avec laquelle il cachait les inconvéniens du froid, de la nourriture et de la fatigue, alors qu'il était très attentif pour que rien ne nous manque »¹⁰.

Dans son bilan personnel du 31 décembre, Albera écrivait: « L'an 1895 se perd dans l'éternité. Pour moi, il a été riche de joies et de peines. J'ai pu revoir la maison de Marseille, où j'ai laissé une grande partie de mon cœur. De là, je suis allé en Terre Sainte et j'ai été édifié par la compagne

⁸ *Lasagna* 8.

⁹ ASC B0320101, *Notes confidentielles...*, 8.12.1895.

¹⁰ Garneri 152.

de Don Rua. Quelle piété, quel esprit de sacrifice et de mortification! Quel zèle pour le salut des âmes, et surtout quelle égalité d'humeur! J'ai vu Bethléem, Jérusalem, Nazareth: quels doux souvenirs! J'ai pu participer au Congrès de Bologne. J'en garde un souvenir inoubliable... J'ai pu prêcher des retraites aux sœurs de France. Cela a été bon pour mon âme. J'ai pu m'occuper des ordinands et j'ai été bien plus satisfait que les années précédentes... J'ai écrit quelques pages sur Mgr Lasagna et on a eu la bonté de les apprécier. Mais aussi l'année 1895 se termine sans que je me sois corrigé de mes défauts les plus graves. Mon orgueil est toujours au plus haut degré. Mon caractère est toujours difficile, même avec Don Rua. Ma piété est toujours superficielle et n'exerce pas une grande influence sur ma conduite, sur mes actions qui sont toutes encore humaines et peu dignes d'un religieux. Ma charité est capricieuse et pleine de partialité. Je ne suis pas mortifié dans les yeux, le goût, les paroles... Les maux physiques ont beaucoup augmenté: je pourrais mourir à tout moment dans l'état où je suis: ce n'est pas une idée, c'est la réalité, et j'en ai conscience. Je veux commencer la nouvelle année en vivant mieux, pour mourir mieux. Je me souviens d'avoir dirigé deux de mes confrères qui ont fait le vœu d'esclavage à Marie. Ils m'ont édifié par leur zèle et leur dévotion. Leur sang a scellé leur engagement, et moi, qui ai eu l'air d'être leur maître et leur directeur dans tout cela, je ne suis rien... Marie, ma mère, ne me permettez pas la honte de me reconnaître inférieur en vertu à mes subordonnés: donnez-moi un grand amour pour vous. *Domina mea, numquam quiescam donec obtinero verum amorem erga te.* »¹¹

1896-1900

Il commença 1896 avec ce programme d'action: « Je veux à tout prix progresser dans la piété, l'humilité et l'esprit de sacrifice ». Son état de santé commençait à l'inquiéter. Le 19 janvier, il écrivit dans son journal: « Aujourd'hui, je me sens mal. Mon Dieu, je me mets entre vos mains: que votre volonté soit faite! J'accepte la mort au moment et à la manière que vous voulez ». Le 31 janvier: « C'est le huitième anniversaire de la mort de Don Bosco. J'ai pensé que je pouvais mourir moi aussi d'un moment à l'autre avec mes maux. Suis-je préparé? Je ne pense pas: je dois donc me mettre à l'œuvre ». Nous ne savons pas quels étaient ces maux. Le 7 février,

¹¹ ASC B0320101, *Notes confidentielles...*, 31.12.1895.

il avoue: « Je ne sais pas me décider à en parler à Don Rua: en conscience je me sens obligé... » Il lui en parla deux jours plus tard: « Je suis content de m'être manifesté; quoi qu'il arrive maintenant, cela ne le surprendra pas ». Il se fit examiner par le docteur Fissore le 10 février: « Il m'a fait comprendre qu'il faut se résigner: je ne peux plus faire comme par le passé: et il est inutile de tenter une opération »¹².

Le 28 février, Don Rua le chargea de rédiger le *Manuel du Directeur*. Il ne put commencer à travailler que le 1^{er} novembre, car il en était empêché par la maladie et les absences fréquentes hors de Turin. Il commença à collecter des matériaux dans les Constitutions salésiennes, les délibérations capitulaires et des lettres circulaires de Don Bosco et Don Rua. Il accumula une énorme quantité de documents, mais le sentiment de son incapacité et son souci de fidélité absolue à la tradition charismatique du Fondateur prolongèrent le temps de la rédaction de l'œuvre qui ne verra le jour qu'en 1915: « J'avoue candidement – écrira-t-il dans l'introduction – que mêler mes pauvres conseils avec les enseignements de Don Bosco et de Don Rua me paraissait presque une profanation; cependant, je l'ai fait avec une certaine répugnance et uniquement pour me conformer aux conseils et aux prières de quelques bons et respectables confrères »¹³.

Entre mars et avril, il prêcha des retraites à Avigliana, à Ivrea et à Foglizzo, où il remplaça pendant plusieurs semaines le directeur gravement malade. « Il resta avec nous un certain temps – écrira Don Cimatti, alors novice – il nous amusait avec des épisodes humoristiques de sa vie en France. Il ne paraissait plus l'ascète, mais le plus affable et le plus généreux des confrères. » Don Ludovico Costa ajoute: « Je me souviens de l'impression favorable que faisait sur nous tous la parole édifiante, savante, profonde de Don Albera, que tout le monde écoutait avec une attention et un plaisir visibles... Ses manières fines et son comportement d'une grande délicatesse, sa modestie et son humilité non dénuées de correction et de dignité imposaient le respect tout en gagnant l'affection et la confiance de ceux qui l'approchaient. Dans certains cas d'abus et de manquements à l'observance qu'il corrigeait, et face à quelques confrères qu'il rappelait efficacement au devoir, j'ai entendu des commentaires favorables sur son énergie, car on était presque surpris de découvrir en lui, si délicat et si fin, tant de fermeté et de force de volonté. »¹⁴

¹² ASC B0320102, *Notes confidentielles...*, 31.01.1896.

¹³ *Manuale* 6.

¹⁴ Garneri 157.

Le 6 mai, il partit pour la France, où il resta jusqu'à la veille de la fête de Marie Auxiliatrice. Le mal continuait à le tourmenter et le 3 juin, il fut opéré à l'hôpital de Chieri. Après une longue convalescence, le 5 juillet, il pouvait retourner à Valdocco. Dans les mois suivants, il prêcha des retraites en Italie et en France.

Le dernier jour de 1896, il écrivit dans son journal: « L'année dernière, ma santé était très mauvaise, et entre-temps j'ai senti que j'avais plus de courage et d'énergie. Les différentes retraites que j'ai prêchées portaient l'empreinte d'une certaine ferveur. Maintenant, à vrai dire, je vais mieux, malgré un peu de misère, mais je manque d'énergie spirituelle... Au cours de l'année, j'ai prêché deux séries de retraites à Avigliana, deux dans les noviciats, deux pendant les vacances. Dieu m'a visiblement aidé... J'ai eu la force d'obéir à Don Rua en subissant une opération douloureuse et la grâce de Dieu m'a aidé: j'ai connu, du reste, combien ma nature est faible et combien la souffrance lui répugne. Je suis allé à Marseille trois fois: c'est extraordinaire. J'y suis allé peut-être trop volontiers: un peu de bien a été fait, grâce à Dieu, partout et surtout au noviciat des salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice. Je vous promets, ô mon Dieu, que je n'aurai plus de préférences. J'irai là où vous voudrez, et je travaillerai volontiers partout de la même manière... Pour la nouvelle année, j'aimerais obtenir de Marie Auxiliatrice plus de courage et d'énergie. Je prierai également pour avoir un peu de science sabida pour les besoins de ma charge. Mon Dieu, comment supportez-vous un serviteur aussi stupide, aussi négligent? J'ai honte de parler aux autres du zèle pour sauver les âmes, moi qui passe ma vie à ne rien faire pour le salut des âmes. Alors, Marie, ma bonne et douce Maman, donne-moi un peu de zèle. »¹⁵

Le 1^{er} janvier 1897, il formulait les résolutions suivantes: « J'ai tracé aux confrères le programme de l'année et je veux être le premier à le suivre: 1) Plus de bonne volonté d'éviter le péché, de correspondre aux grâces de Dieu et d'avancer sur le chemin de la perfection. 2) Mieux servir la Congrégation, ma mère, en pratiquant son esprit et en prenant à cœur ses intérêts. 3) Travailler mieux au salut des âmes. Piété, humilité, sacrifice »¹⁶.

Malgré sa mauvaise santé, entre mars et juin, il prêcha diverses retraites pour les jeunes salésiens à Avigliana, Foglizzo, Ivree, Valsalice, Sainte-Marguerite, Saint-Pierre de Canon et encore à Avigliana. En juillet, il participa aux célébrations du jubilé de la maison de Sampierdarena,

¹⁵ ASC B0320102, *Notes confidentielles...*, 31.12.1896.

¹⁶ ASC B0320103, *Notes confidentielles...*, 1.01.1897.

œuvre qu'il avait commencée vingt-cinq ans plus tôt. Il en fut très heureux: « Ce fut l'une des plus belles fêtes. Dieu a vraiment béni les efforts de Don Bosco et de ses fils à Sampierdarena: 5000 élèves et 300 prêtres! » Puis il continua en donnant des retraites aux confrères d'Italie et de Belgique. En novembre, Don Rua l'envoya en France comme son représentant pour la bénédiction d'une nouvelle maison des Filles de Marie Auxiliatrice.

En décembre, il prêcha de nouveau aux ordinands. Nous avons le témoignage de Don Terrone: « Quels beaux jours pour nous, ceux de décembre 1897! Don Albera présidait les exercices, prêchait trois fois par jour, passait toutes les récréations avec nous, nous traitant avec une grande affabilité et nous encourageant avec d'agréables anecdotes de la vie salésienne. C'était un hiver très froid, mais nous ne pouvions pas penser au chauffage: Don Albera en éprouvait de la peine pour nous, il nous plaignait, il nous demandait si nous étions suffisamment couverts, si nous avions besoin de quelque chose; comme le ferait la plus tendre des mères... Sa prédication était bien préparée, élevée, toujours pleine de réflexion »¹⁷.

Au cours de ce mois, son état de santé se détériora. Il pensait être parvenu à la fin de son voyage sur la terre. Le 1^{er} janvier 1898, il écrivit dans son carnet personnel: « Cette année doit être particulièrement consacrée à me préparer à la mort. Je la crains trop, et je n'ai rien fait pour me présenter convenablement devant le divin juge. Cette pensée de la mort doit me faire agir avec *plus de ferveur* dans les exercices de piété, avec *plus de zèle* dans mes occupations ordinaires, et me faire fuir avec *plus de délicatesse de conscience* tout péché, même véniel. Cœur sacré de Jésus, je Vous confie ces résolutions »¹⁸. Les annotations des semaines suivantes reflètent ses efforts pour mettre en pratique ses résolutions. On y remarque une ferveur constante, une activité joyeuse, une scrupuleuse délicatesse dans les plus petits manquements.

Le 1^{er} février 1898, il partit visiter les maisons de France, d'Espagne et de Belgique. Il rentra à Turin le 10 avril, épuisé. Mais à peine deux jours plus tard, il reprit la prédication des exercices. Dans les mois suivants, il fut tourmenté par de grandes douleurs et par un sentiment de découragement. Il avait également l'impression que Don Rua n'était pas satisfait de son service. Il pensait que c'était la faute de son « amour-propre » et résolut de se jeter « aux pieds de Jésus-Christ et de lui dire d'un grand cœur, comme saint Augustin: *Hic ure, hic seca, hic non parcas, dummodo in aeternum*

¹⁷ Garneri 162-163.

¹⁸ ASC B0320104, *Notes confidentielles...*, 1.01.1898.

parcas (Seigneur, ici brûle, ici taille, ne m'épargne pas ici, pourvu que tu me pardonnes dans l'éternité)... Jesu, fili David, miserere mei! » (31 mai). En juin, il fut une autre fois en France et en Belgique. Il rentra à Turin rasséréiné et en meilleur état de santé: « Mon esprit est plus calme. J'ai accepté avec plus de joie certaines choses qui m'auraient peiné auparavant » (1^{er} juillet). Le 30 août, lors du huitième Chapitre général, malgré le désir d'être démis de ses fonctions, il fut réélu directeur général spirituel avec deux cents voix sur deux cent dix-sept¹⁹.

Du 4 au 7 septembre, il participa au troisième Congrès marial qui se tenait à Turin. Il nota dans son journal: « Quand est-ce que j'aimerai moi aussi la Sainte Vierge de tout mon cœur, comme tant de fidèles prêtres et de séminaristes? »²⁰ Le dimanche 18, il se rendit à Castelnuovo pour l'inauguration du monument à Don Bosco. La santé s'était à nouveau détériorée. Don Rua l'envoya se reposer à Marseille. Il dut rester au lit pendant plusieurs jours et subir des examens médicaux. Il aurait aimé retourner à Turin, mais le recteur majeur lui ordonna de rester encore en France. Peu à peu, sa santé s'améliora. Il retourna à Valdocco pour Noël.

En janvier 1899, il entreprit la lecture d'une œuvre en trois volumes récemment publiée, *Le prêtre*, de Romain-Louis Planus. Il l'apprécia beaucoup et il se sentit encouragé à un zèle pastoral plus ardent. Le 8 janvier, après avoir médité sur l'importance du ministère de la réconciliation, il nota: « Combien cela me fait de bien de confesser: c'est alors que je me sens prêtre et que je peux aider une pauvre créature à briser les chaînes qui la lient au péché. Oh! si au moins je pouvais remplir un peu mieux mon ministère sacerdotal! La lecture de Planus me remplit de confusion: je connais si peu la dignité du prêtre... et je suis si loin d'en posséder les vertus. »²¹ Les lectures spirituelles étaient sa nourriture intérieure, elles lui offraient une matière substantielle pour la prédication et le reconfortaient dans ses fatigues constantes et ses problèmes de santé.

Pendant ce temps, il essayait de continuer la biographie de Mgr Lasagna, continuellement interrompue par la prédication d'exercices spirituels: entre février et avril, il donna des exercices à Avigliana, Ivrea, Valsalice, San Benigno et Nizza Monferrato. Puis il s'arrêta quelques jours pour rédiger les actes du huitième Chapitre général. Il reprit la prédication durant les mois d'été et d'automne. En novembre, Don Rua lui confia la mission

¹⁹ ASC B0320104, *Notes confidentielles...*, 31.05.1898; 1.07.1898; 30.08.1898.

²⁰ ASC B0320104, *Notes confidentielles...*, 6.09.1898.

²¹ ASC B0320105, *Notes confidentielles...*, 8.01.1899.

d'exorciser une femme possédée par le démon. Il tenta plusieurs fois, mais sans grand résultat. Le 18 novembre, il notait: « Le diable m'a beaucoup humilié, mais il n'est pas parti. »²²

A la mi-décembre il termina la rédaction de la vie de Mgr Lasagna. Elle fut publiée au début de la nouvelle année sous le titre: *Mgr Luigi Lasagna. Mémoires biographiques*. Ce livre de quatre cent cinquante pages lui avait coûté beaucoup de fatigue et il n'en était pas entièrement satisfait. Il notait dans son journal: « Je reconnais qu'il est facile de critiquer, mais il est difficile de faire mieux que les autres! »

²² ASC B0320105, *Notes confidentielles...*, 18.11.1899.

Chapitre 5

LA VISITE DES MAISONS SALÉSIENNES D'AMÉRIQUE (1900-1903)



*Don Albera photographié avec une délégation de Bororos
(Cuiabá, mai 1901)*

Argentine, Uruguay et Paraguay

À l'occasion du jubilé des missions salésiennes (1875-1900), Don Rua chargea Don Albera, son représentant, de visiter les œuvres salésiennes sur le continent américain. Le voyage dura deux ans et huit mois. Ce fut une expérience importante qui mit à rude épreuve sa résistance physique. Entre-temps, il fut remplacé au poste de directeur spirituel général par Don Giulio Barberis, avec qui il resta en constante relation épistolaire au cours de ses longs voyages. Ses lettres et celles de son secrétaire – publiées par l'Istituto Storico Salesiano – sont un document éloquent de ce qui a été fait

au cours de ce voyage extraordinaire et éprouvant.

Don Albera quitta Turin le 7 août 1900. Il arriva à Barcelone par la France et participa au premier Chapitre provincial espagnol. Le 16, son jeune secrétaire Don Calogero Gusmano le rejoignit et le lendemain, ils embarquèrent ensemble sur le bateau à vapeur *Perseo*. Ils arrivèrent à Montevideo le premier dimanche de septembre. Les jours suivants, ils visitèrent les œuvres salésiennes de la région. Les confrères l'accueillirent avec joie et constatèrent qu'il parlait correctement l'espagnol.

Le mardi 11 septembre, ils partirent pour Buenos Aires. Ils furent reçus par les salésiens et les jeunes des cinq maisons de la capitale. Ils restèrent dans la région pendant un mois entier, visitant les œuvres de la ville et de la province. Albera recevait les salésiens et les sœurs pour un entretien individuel. Il reçut la visite des autorités civiles et ecclésiastiques qui lui exprimèrent leur estime et reconnaissance pour l'activité des confrères et des consœurs. Don Gusmano écrivit à Don Rua: « On fait des choses incroyables pour Don Albera: les personnalités du lieu où il arrive viennent le rencontrer, considérant comme une chance de faire personnellement sa connaissance; des journalistes, des membres de la Cour suprême de justice, des évêques viennent lui rendre visite et veulent qu'il les bénisse eux-mêmes et le peuple dans leurs églises publiques, car Don Albera, disent-ils, est le représentant de Don Rua et Don Rua a hérité tout l'esprit de Don Bosco »¹.

Le visiteur fut impressionné par le grand travail accompli par les salésiens. Il confia à Don Barberis: « Tant à Montevideo comme ici à Buenos Aires, nous avons vu des choses extraordinaires. La Providence s'est servie de notre humble Congrégation pour faire des choses incroyables. Pour le moment, je regarde tout ce que je vois et entends, me réservant de donner mon pauvre avis plus tard... En général, on fait bien les pratiques de piété et on travaille avec beaucoup d'enthousiasme... Cela ne veut pas dire qu'ici tout est en or pur; on y trouvera bien les misères inévitables des pauvres enfants d'Adam, mais le bien est assez grand pour les compenser amplement... Je crois que ma tâche sera plutôt de voir de mes yeux le grand bien qui se fait et d'encourager à en faire toujours beaucoup à l'avenir... Prie pour que je corresponde aux souhaits de Don Rua en m'envoyant en Amérique »². Il nota tout de suite quels étaient les points névralgiques: « Ici, je suis de plus en plus émerveillé par le bien qui a déjà été fait: mais l'abondance de la moisson et la rareté des ouvriers me font peur.

¹ BS 1990, 338.

² L 78.

C'est quelque chose dont les membres du Chapitre peuvent difficilement se faire une idée : maisons importantes sans préfet, avec un catéchiste peu qualifié, occupé régulièrement à faire la classe; maisons remplies de centaines de jeunes avec un personnel enseignant réduit et même pas un coadjuteur; personnel de service payé et sans esprit de piété; paroisses avec peu de prêtres pour confesser, prêcher, faire la classe, tout cela, c'est chose courante. Le besoin de personnel est extrême »³.

Le 12 octobre, ils partirent pour la Patagonie. Ils furent accueillis à Bahía Blanca avec tous les honneurs. Albera y inaugura la section des anciens élèves. Les jours suivants, il se rendit à Fortín Mercedes, à Patagones, à Viedma, voyageant en partie en train, en partie sur des moyens de transport inconfortables ou à cheval. Ils retournèrent à Buenos Aires le 8 novembre, où le visiteur participa au deuxième Congrès américain des coopérateurs salésiens. Le jour de l'Immaculée Conception, il était à San Nicolás de los Arroyos pour l'inauguration du nouveau collège et de l'église. Il prêcha aux nombreux quinteros, paysans propriétaires qui participaient à la cérémonie avec leurs familles.

Le 20 décembre, ils retournèrent à Montevideo. Ils restèrent trois semaines en Uruguay. Ce furent des jours de travail inlassable: prédication, confessions, entretiens avec chacun des confrères, du petit matin à la fin de la soirée. Ici, comme dans tous les lieux visités au cours de ce long voyage, Albera rencontra les coopérateurs, les bienfaiteurs et les personnes liées à la communauté locale. Il voulait rendre visite aux élèves dans leurs classes, dans les laboratoires et dans les locaux de l'Oratoire. Les jeunes étaient captivés par le charme spirituel qui émanait de sa personne, ils l'entouraient d'affection et d'admiration. Beaucoup demandaient à être entendus en confession et il était heureux de s'y prêter. Le secrétaire le note: « C'est incroyable de voir comment le révérend Don Albera sait gagner l'affection des jeunes ; je n'avais jamais eu l'occasion à Turin d'observer cela car il ne descendait jamais à la récréation... Beaucoup de jeunes se rendent dans la chambre de Don Albera, lui demandant de les confesser; ils parlent de lui avec enthousiasme; quand il descend à la récréation, il est entouré de presque tous ces jeunes »⁴. La même chose se produisait lors de la visite des œuvres des Filles de Marie Auxiliatrice. Il suscitait la vénération et la confiance chez les religieuses et chez les filles internes et externes.

Du 26 au 28 janvier 1901, on célébra à Buenos Aires le premier Chapitre

³ L 106.

⁴ L 82.

sud-américain des directeurs salésiens. Don Albera les encouragea à être des exemples et des guides dans la fidélité à l'esprit de Don Bosco. Dans la préface des Actes, il écrivit: « Au fur et à mesure que je visite les maisons salésiennes d'Amérique, je sens grandir en moi l'estime et l'affection que je ressentais déjà pour vous. Si j'admire de plus en plus l'œuvre de Don Bosco et si je suis fier d'être son fils, j'admire aussi les vertus de nombreux salésiens d'Amérique et je suis édifié par les sacrifices qu'ils s'imposent pour la gloire de Dieu et pour le salut de âmes. Le nombre de ces vrais fils de Don Bosco augmentera de plus en plus; les fruits de leurs travaux seront immenses si on observe scrupuleusement les Constitutions que Don Bosco nous a données et les délibérations des Chapitres Généraux. Avec la grâce du Seigneur, les recommandations du Premier Chapitre d'Amérique feront également un peu de bien. »⁵

Le 31 janvier, en compagnie de Gusmano, le visiteur mit le cap sur la Terre de Feu. Il fit une étape à Montevideo et arriva à Punta Arenas le 10 février, après une violente tempête. Il y resta cinq jours, puis il continua vers l'île Dawson et la mission Candelaria. Là, il resta dix-huit jours et prêcha les exercices spirituels aux missionnaires et aux religieuses. Il retourna à Punta Arenas à la mi-mars. Puis il visita les missions de Mercedes et de Paysandú en Uruguay. Il y passa la semaine sainte à prêcher et à confesser. En avril, il revint à Buenos Aires, puis s'embarqua pour le Brésil en compagnie de Don Antonio Malan.

Brésil, Chili, Bolivie et Pérou

Le voyage dura vingt-deux jours sur des bateaux très encombrés et inconfortables. Le 7 mai 1901, il arriva à Cuiabá, la capitale de l'État du Mato Grosso. Une foule de gens et cinq cents élèves, garçons et filles des œuvres salésiennes, l'attendaient sur le quai du port, au son de la fanfare salésienne et de celle de la marine. Ils l'accompagnèrent au collège. Il reçut la visite de l'évêque, du président de l'État et d'autres autorités. Les quarante jours de séjour au Mato Grosso furent remplis de réunions et de ministère sacerdotal. Lors de la fête de Marie Auxiliatrice, il reçut la profession religieuse de quatre nouveaux salésiens locaux et de quelques sœurs et bénit l'habit de cinq novices. Il rencontra également un groupe d'indigènes bororo venus pour obtenir du président de l'État d'être sous-

⁵ Garneri 185.

traits à l'autorité militaire et confiés aux missionnaires salésiens. Il visita également la mission de Corumbá. « Quel bon esprit règne dans cette province salésienne, écrivit le secrétaire. En aucune autre je n'ai trouvé autant d'harmonie, autant de soumission aux supérieurs, autant d'esprit salésien, et des salésiens autant aimés des coopérateurs... Don Malan est un vrai salésien, très capable d'être provincial, très attaché aux supérieurs. Quelle consolation ce serait pour Don Luigi Nai et Don Bertello, s'ils voyaient les coadjuteurs de cette maison: ce sont des modèles de piété et de travail. »⁶

À cette époque, il n'y avait pas encore de liaison ferroviaire avec São Paulo. Don Albera a donc dû redescendre le fleuve Paraguay sur « un bateau à vapeur de 14 mètres de long et au milieu de cent vingt-deux vaches et de millions de moustiques qui nous dévorèrent », notait le secrétaire⁷. Il visita Concepción et le 29 juin il arriva à Asunción, où il célébra la messe en présence de l'évêque, avec cent quarante premières communions. Les jours suivants, il continua vers Buenos Aires. De là, il put embarquer pour Montevideo et regagner de nouveau le Brésil.

Il débarqua à Santos le 14 juillet, accueilli par l'inspecteur Don Carlo Peretto. En train il se rendit à São Paulo, à environ quatre-vingts kilomètres, puis Lorena, d'où il entreprit la visite de la province brésilienne qui durera quatre mois. Albera visita toutes les maisons et missions salésiennes. Après les rencontres officielles avec les autorités et les populations, il consacrait tout son temps à l'accueil des confrères et au ministère de la prédication et des confessions. Partout, il était accueilli avec enthousiasme, mais ces voyages lui coûtèrent des fatigues indescriptibles à cause de la chaleur et de la poussière. Il visita Guaratingueta et Juiz de Fora, lieu de l'accident dans lequel Mgr Lasagna avait perdu la vie avec quelques religieuses et deux prêtres. Il se rendit à Ouro Preto, Cachoeira do Campo, Araras, Ponte Nova, Niterói, Ipiranga, Campinas, Rio de Janeiro, Bahia, Jaboaão, Pernambuco. Malgré les problèmes rencontrés, il eut une impression très positive: « Je visite maintenant les maisons du Brésil, écrivait-il à Barberis. Je suis convaincu que Don Bosco en esprit a connu cette terre et a connu le cœur de ses habitants. Nous assistons à des spectacles très émouvants. Quelle mission les salésiens ont ici! Beaucoup de bien se fait dans les maisons, même si elles ne sont pas du tout organisées... Don Zanchetta ici à Niterói fait des merveilles. Si vous voyiez l'ordre qui règne

⁶ L 188.

⁷ L 191.

dans sa maison! Une piété des plus édifiantes y règne. Les confrères se tuent au travail et pourtant ils ne se plaignent pas... »⁸

De Pernambuco, il partit pour Niterói le 26 octobre à bord de l'*Alagoas*. Pendant les cinq jours de navigation, il fut assailli de douleurs lancinantes. Il ne put continuer jusqu'à São Paulo, où il était attendu pour la bénédiction de la statue monumentale du Sacré-Cœur. Il resta à Niterói neuf jours pour les soins. Le 9 novembre, il mit le cap sur Montevideo et de là, il passa à Buenos Aires où il resta une dizaine de jours.

Dans la capitale argentine l'attendait Mgr Giacomo Costamagna qui devait l'accompagner au Chili à travers les Andes. Ils partirent le 25 novembre. Ce fut un voyage extrêmement fatigant pour Don Albera, qui n'avait pas l'habitude d'aller à cheval. Ils s'arrêtèrent quelques jours à Mendoza pour prêcher des retraites aux jeunes, aux confrères et aux sœurs. Après la visite à Rodeo del Medio, ils arrivèrent le 5 décembre à Santiago du Chili. Gusmano écrivit à Don Barberis le programme des visites: « Nous sommes déjà sur le versant du Pacifique. Nous avons très bien passé la Cordillère... Le Révérend Don Albera a bien supporté la traversée et la chevauchée sans conséquences. Ici, nous passons deux jours dans chaque maison pour les voir dans leur fonctionnement régulier. Nous avons déjà visité les deux de Santiago et Melipilla. Demain, nous irons à Talca, le 13 à Concepción, le 18 à Valparaíso, le 20 à La Serena et après Noël, nous verrons Macul. Dans la première semaine de janvier, on commencera les retraites pour les confrères; il faudra peut-être faire deux tours et un pour les sœurs... Après les visites aux maisons du Chili nous irons en Bolivie, mais nous laisserons probablement de côté Sucre, parce que c'est trop loin et parce que ce sera la saison des pluies et il serait donc très difficile d'y aller. De la Bolivie, nous descendrons au Pérou, où nous nous trouverons peut-être encore en avril. »⁹

Après quelques jours de repos à Santiago, Don Albera visita en trois mois les salésiens et les sœurs de Melipilla, Talca, Concepción, Valparaíso, La Serena, Iquique et Macul. Dans la province chilienne il constata avec peine qu'il y avait des tensions dues aux limites de certains directeurs, mais surtout à cause du caractère impétueux de Mgr Costamagna qui faisait fonction de supérieur, en attendant de pouvoir entrer sur le territoire de son vicariat missionnaire en Équateur. Gusmano, déconcerté, écrivit à Barberis, en forçant quelque peu la note: « Monseigneur n'est

⁸ L 212-213.

⁹ L 243-244.

aimé de personne dans la province... parce qu'il gronde continuellement et en public; il n'est pas aimé parce qu'il montre qu'il n'a pas son cœur ici, mais au-delà des Andes; il n'est pas aimé parce qu'il répète à l'envi qu'il n'a aucune estime pour les Chiliens... On ne lui parle pas le cœur sur la main, mais on étudie ses mots et on a toujours peur d'être grondé; de sorte qu'en général on sort de sa chambre plus agacé et moins persuadé... Il est certain qu'ici tout le monde souhaite que Mgr aille en Équateur, que vienne un bon provincial, qui soit prudent... qui écoute les besoins des maisons sans gronder et décider sur-le-champ, qui soit un peu politique et ne manifeste pas et ne blâme pas publiquement les défauts... » Puis il concluait: « Il ne fait aucun doute que c'est un saint; mais il faudrait que les autres aussi soient des saints pour supporter sa façon de faire; ils devraient avoir plus de foi et ne voir dans le supérieur que l'autorité qu'il représente et non ses manières... Qui ne sait qu'il est tout zèle, qu'il travaille continuellement et on peut dire que chaque fois qu'il y a des confirmations à faire à Santiago et à l'extérieur, c'est lui qui les fait; il est infatigable, mais presque toujours dehors, ici il n'a pu attacher son cœur... »¹⁰

Le 14 février 1902, après avoir prêché les exercices spirituels à ses confrères, Albera quitta Santiago avec son secrétaire. Ils s'arrêtèrent quelques jours à Valparaíso pour l'inauguration des nouveaux ateliers et arrivèrent à Iquique le 28. Ils repartirent dix jours plus tard pour Arequipa au Pérou: « C'est une vraie maison salésienne; l'ordre, le travail, l'esprit salésien règnent ici... La petite colonie agricole est un véritable joyau, au plan scientifique, un véritable modèle de tout, notait Don Gusmano. Don Albera va plus ou moins bien; il a l'estomac fatigué; je lui ménage quelques attentions spéciales; maintenant il les accepte, alors qu'auparavant il ne les voulait pas. »¹¹

Le 24 mars, ils atteignirent La Paz, où ils trouvèrent une maison bien ordonnée et un excellent esprit salésien. Ils y passèrent toute la semaine sainte. Le 1^{er} avril, ils repartirent pour le Pérou. Ils s'arrêtèrent à Lima jusqu'au 26 mai. Ils visitèrent les lieux de sainte Rosa et Albera célébra la messe près de sa châsse. Il voulait partir pour l'Équateur et visiter le vicariat apostolique de Mendez et Gualaquiza, mais l'inspecteur local lui déconseilla le voyage en raison du mauvais temps qui rendait les routes impraticables. Il resta à Lima pendant tout le mois de Marie et fit sa retraie. Don Gusmano écrivit: « Il lui sembla que le fait d'avoir, pendant deux

¹⁰ L 256-257.

¹¹ L 285-286.

ans, passé presque toutes ses journées et souvent une partie de ses nuits à écouter et à consoler ses confrères, à les encourager au bien et à suggérer des moyens de grandir de plus en plus dans l'esprit de Don Bosco, et d'avoir donné des conférences et prêché jusqu'à douze retraites en quelques mois n'était pas suffisant pour le dispenser de la retraite annuelle prescrite par nos Règles. Pendant huit jours, nous l'avons vu recueilli dans de profondes méditations, passant de longues heures devant Jésus au Saint-Sacrement, ne pensant qu'à son âme. » À cette époque, Albera écrivait dans son journal: « Aujourd'hui, je commence les exercices spirituels: j'en ressens vraiment le besoin. Après vingt et un mois de voyage, mon esprit est dissipé, mon cœur est froid. Je désire rentrer en moi-même et implorer la rosée du Ciel... Je me propose de faire ces exercices comme s'ils étaient les derniers de ma vie. Mon âge et mes voyages incessants m'inspirent de faire vraiment bien ces exercices... En examinant ma conscience, j'ai trouvé que les causes de mes défauts sont au nombre de trois: 1. le manque d'humilité; 2. le manque de mortification; 3. le manque de piété. Maintenant que je connais mes ennemis, je me propose de les combattre. »¹²

Après sa retraite personnelle, il s'occupa de celles des élèves, des confrères et des sœurs. Il visita également toutes les congrégations religieuses de la ville et conclut son séjour à Lima par la fête de Marie Auxiliatrice. Le 26, il partit du port de Callao. Ils firent escale à Paita, le dernier port péruvien, où ils participèrent à la procession de la Fête-Dieu.

Équateur

Le 30 mai, ils débarquèrent à Guayaquil en Équateur. Ils restèrent deux jours, puis se mirent en route vers l'Est. Le parcours aventureux est décrit en détail par le biographe. Ils voyagèrent en train jusqu'à Huigra, où ils dormirent sous la tente. La nuit, l'humidité excessive procura à Albera un torticolis fastidieux. Le matin, après avoir changé de vêtements, ils entreprirent un voyage à cheval qui durera cinq semaines, avec des chevauchées de dix et souvent de quatorze heures par jour. Ils durent serrer la soutane au niveau des hanches avec une ceinture en cuir, enfiler un poncho qui couvrait tout le corps, un pantalon en peau de chèvre, un grand mouchoir autour du cou, et un grand chapeau de paille recouvert de toile cirée.

Ils s'arrêtèrent à Guatasí dans la maison d'un coopérateur, où ils rencon-

¹² ASC B0320106, *Notes usefull...*, 2.05.1902.

trèrent l'inspecteur Don Fusarini, venu de Riobamba. Il décrivit en détail les dangers de l'Est équatorien et les difficultés de la mission, peut-être pour décourager le supérieur de continuer ce dangereux voyage, mais il se montra d'autant plus résolu dans sa volonté de continuer en se confiant à la Providence. Il voulait absolument rencontrer les confrères missionnaires pour les reconforter dans leurs fatigues. L'inspecteur les accompagna pendant un certain temps, puis il dut retourner à son poste. Ils commencèrent de longues et interminables chevauchées à travers une forêt magnifique mais pleine de dangers, sur des montagnes escarpées, entre des précipices, des gués profonds et des bourbiers avec de l'eau jusqu'au genou.

Don Gusmano pouvait écrire: « Personne parmi ceux qui connaissent Don Albera ne sera surpris si un homme de son âge, de santé précaire, très délicat, en arrivant parfois au *tambo* (lieu de repos du missionnaire) devait être soulevé de son cheval et placé sur une chaise ou quelque chose de semblable, parce que ses jambes refusaient de le porter, et son corps inerte s'abandonnait à lui-même. Au *tambo*, si l'Indien qui en a la garde est prévenu, il y aura quelque chose de chaud, unique réconfort que l'estomac réclame impérieusement, soit de l'eau ordinaire avec du sel, soit de l'eau mélangée avec un peu de farine de maïs, de pommes de terre ou de yucca; tout est bon pourvu que ce soit chaud. Souvent l'unique mets raffiné était un peu de maïs, pas toujours suffisamment assaisonné de sel! Et si vous arrivez à l'improviste, vous attendez des heures et des heures cette maigre pitance... Le *tambo* ou *rancho* est une pièce de trois ou quatre mètres carrés, recouverte d'un toit de feuilles de palmier, soutenu par des poteaux... Le plancher, généralement suspendu à quelques mètres au-dessus du sol humide, est recouvert lui aussi de feuilles sèches ou de nattes; les côtés sont ouverts. Comme nous étions accroupis tous les deux sur un espace réduit, au moindre petit mouvement je me réveillais parfois en sursaut pour regarder Don Albera avec anxiété ; j'avais peur qu'en se retournant sur sa couchette dure et souvent piquante, il n'aille trop loin, au-delà du bord sans barrière, mettant ainsi sa vie en danger. Le rancho met à l'abri de l'eau, mais non pas de l'air... Durant ces journées interminables et monotones que nous passions sur le dos de ces pauvres animaux, comme je suivais Don Albera, je le voyais souvent agité, incapable de trouver une position confortable sur son cheval; je constatais qu'il avait du mal à se maintenir ; parfois nous étions obligés de traverser des précipices qui à tout moment pouvaient mettre en danger sa précieuse existence. J'avoue qu'à plusieurs

reprises j'ai été tenté de lui conseiller de revenir... »¹³

Sur le massif de l'Azuay, tout rochers et ravins, Albera tomba de son cheval et faillit précipiter dans un escarpement. Avant d'arriver à Cañar, de nombreux notables vinrent à sa rencontre, dont le frère de l'ancien président de la République, Luis Cordero, accompagné de Don Francesco Mattana, infatigable missionnaire des Jívaros. Ils reprirent leur voyage le lendemain pour Cuenca, où ils arrivèrent le dimanche 8 juin. Là aussi, une cinquantaine de cavaliers vinrent accueillir le visiteur à quelques heures de la ville et voulurent qu'il change de monture. En tombant, il se fit mal et il eut le pied enflé. Il dut se reposer pendant trois jours, hébergé par les pères rédemptoristes. Ils reprirent leur voyage le 11 et arrivèrent treize heures plus tard à Sígsig, dernière étape avant les forêts de l'est du pays. Ils poursuivirent leur route le lendemain. Ce furent trois jours de chevauchée sous une pluie ininterrompue. Enfin, le dimanche 15 juin, ils arrivèrent à Gualaquiza, où ils s'arrêtèrent huit jours. Le secrétaire envoya le compte rendu de leur voyage à Don Barberis:

« Je vous écris pendant que les Jívaros dansent devant ma porte et chantent à tue-tête, selon leur coutume et pour fêter le révérend Don Albera. Certains sont comme Adam avant le péché; les hommes, même les adultes, sont habillés du strict nécessaire, les femmes un peu plus; mais ici personne n'y fait attention. Mais au milieu de tous ces cris mes pensées vont à Turin... Notre voyage à Gualaquiza s'est assez bien passé. À Sígsig, dernier village chrétien, ils nous ont accueillis au son des cloches... En passant par les petits villages, nous avons trouvé partout l'image de Marie Auxiliatrice. Le curé de San Bartolomé nous a raconté des dizaines de grâces et si ce qu'ils disent est vrai, nous ne pouvons pas nous empêcher de croire au miracle. C'est vraiment la Madone qui ouvre la voie à l'œuvre de Don Bosco. Après tout, on ne saurait expliquer tant d'enthousiasme pour les fils de Don Bosco dans tous ces pays, où ils n'ont fait rien d'autre que de demander l'aumône pour la mission...

De Sígsig à Gualaquiza, il n'y a plus de village et il faut trois jours de voyage avec des précipices, d'horribles descentes, des montées abruptes comme des murs. Les pluies nous ont accompagnés pendant deux jours, la boue arrivait jusqu'au ventre de l'animal et nous avait éclaboussés jusqu'aux cheveux. Dans certains endroits, il fallait s'abaisser au niveau de la mule pour passer sous des arcs faits par les arbres déracinés par la

¹³ BS 1904, 109.

pluie. Ailleurs le passage était si étroit qu'il fallait lever les pieds car ils ne passaient pas et dans d'autres faire l'un et l'autre...

Le pire pour Don Albera était les sauts périlleux que faisait parfois la mule quand elle rencontrait un passage encombré: nous lui recommandions de rester bien en selle. Dans certaines descentes, on tenait la bride de la mule; mais il était impossible de la maîtriser et cheval, cavalier et conducteur se retrouvaient par terre. En arrivant mouillés, le soir, après 12 heures de chevauchée comme je l'ai décrite, on ne trouvait comme lit qu'un tapis de roseaux à ciel ouvert, installé à plusieurs mètres du sol sur des poteaux avec d'autres roseaux. Don Albera était au milieu et je devais faire attention à ne pas bouger, car sans cela je ne me serais plus relevé... »¹⁴.

La résidence missionnaire était une construction très simple: une chapelle avec deux bâtiments qui la flanquaient. Le tout construit en bois enduit de boue, avec des fenêtres sans volets. Don Albera entonna le *Te Deum* d'action de grâce dans la chapelle. Quand il sortit, les Jívaros lui offrirent du yucca et des bananes. Il constata avec peine que les missionnaires étaient épuisés, sans force à cause de la fatigue, du climat et du manque de nourriture. Il parla personnellement avec chacun, les réconforta. Au cours de la semaine, il visita les colonies de Jívaros dans la région pour se faire une idée de leur vie. Le dimanche 22, il célébra la fête de Marie Auxiliatrice, avec messe chantée et procession.

Il partit le lendemain, accompagné sur une bonne distance par les salésiens et les indigènes. Le voyage de retour « fut bien pire que l'aller et dura dix jours à cheval, avec trois jours de repos. Jusqu'à Cuenca rien d'extraordinaire: nous dormions comme d'habitude en plein air et sur des lits dangereux, nous mangions à sec, ce qui a contribué à gâter de plus en plus l'estomac déjà mal en point de Don Albera ». Ils arrivèrent à Riobamba le 5 juillet. Les jours suivants, durant le Chapitre provincial, le Visiteur a pu se rendre compte des progrès et des difficultés¹⁵.

Le 14 juillet, ils allèrent à Ambato, siège du noviciat, d'où ils partirent pour Quito, où les salésiens avaient construit une petite église et un petit collège. Albera bénit les bâtiments et le nouvel atelier de tannerie.

¹⁴ L 307-308.

¹⁵ L 310-312

Colombie, Venezuela, Mexique et États-Unis

Le 26, ils se dirigèrent vers Guayaquil, de là ils s'embarquèrent pour la Colombie, où sévissait une guerre civile. Ils ne purent débarquer au Panama, en raison d'une épidémie de fièvre jaune ; en passant par Colón et Carthagène, ils arrivèrent à Barranquilla le 8 août.

La navigation sur le Río Magdalena vers Honda dura dix-sept jours, au milieu des nuées de moustiques qui les tourmentaient. À Puerto Berrio, ils furent bloqués par un général qui voulait s'emparer du bateau pour ses troupes. Après de longues négociations, il se contenta de réquisitionner la quasi-totalité des vivres. L'arrêt forcé permit à Albera et à son secrétaire de secourir plusieurs soldats qui mouraient de la fièvre jaune. Enfin, le 24 août, ils débarquèrent à Honda. De là, accompagnés par le coadjuteur salésien Angelo Colombo, ils partirent à cheval à Bogotá sans escorte, « parce que, écrivait Gusmano, une escorte peut être encore plus dangereuse: les forces révolutionnaires l'attaquent ». À la première gare, ils trouvèrent des confrères et des élèves qui les attendaient avec un train spécial, mis à leur disposition par le gouvernement, et en deux heures ils atteignirent la capitale. « Nous pensions trouver la paix en Colombie, et nous voilà au contraire au *sicut erat*. Surtout les guérillas sont plus féroces qu'auparavant. Tout au long de notre voyage, nous avons pu contempler le triste spectacle de villages en feu, de résidences détruites, de voyageurs volés et tués ». Ils restèrent là douze jours et visitèrent les œuvres salésiennes de la ville et des environs. Malgré les dangers, Don Albera voulut également rejoindre les salésiens qui travaillaient dans les deux léproseries de Contratación et d'Agua de Dios¹⁶.

Ils quittèrent Bogotá le 9 septembre. En dix jours, ils parcoururent à cheval deux cent quatre-vingt-dix kilomètres, à travers une haute région montagneuse, et par un froid intense. A trois heures et demie de Contratación, épuisé, Don Albera s'évanouit. Ils furent alors contraints de passer la nuit dans une cabane. Le lendemain, il voulut continuer son voyage à jeun pour pouvoir célébrer la messe. Ils arrivèrent au lazaret vers 11 heures du matin.

La première rencontre avec les lépreux fut émouvante. Le visiteur dit à chacun un mot de réconfort et distribua de l'argent et des vivres offerts par les bienfaiteurs. Les jours suivants, il prêcha une mission de huit jours, à laquelle participèrent tous ceux qui pouvaient se tenir sur pied. Au cours

¹⁶ L 318.

du premier sermon, il eut un évanouissement par manque d'air à cause de la multitude qui envahissait l'église. Le dernier jour, il s'évanouit de nouveau quand un lépreux, qui avait la chair de ses jambes en lambeaux, se présenta à son confessionnal.

De retour à Bogotá pour quelques jours, il repartit le 8 octobre pour Agua de Dios, où il arriva après trois jours de voyage. Il commença par la prédication d'une mission aux lépreux. L'église était archipleine: « Vous qui souffrez tellement dans votre corps, au moins cessez de souffrir dans votre âme, réconciliez-vous avec le Seigneur, parce que cela dépend de vous. Nous sommes incapables de vous guérir de la lèpre matérielle; permettez-nous de vous enlever la lèpre spirituelle »¹⁷. Don Albera prêchait tous les jours, bien que l'heure fût peu favorable (une heure de l'après-midi) et la chaleur accablante. Tous l'écoutaient avec une grande attention. Dès le troisième jour, les confessions occupèrent cinq prêtres jusqu'à onze heures du soir. Albera allait de maison en maison pour rendre visite aux familles, distribuant une aide financière et des paroles de réconfort. La mission se termina le 19 octobre par une communion générale. Même les plus réticents, qui ne fréquentaient plus les sacrements depuis des années, les reçurent avec dévotion: un vrai miracle de la grâce. La journée se termina par une procession en l'honneur de Marie Auxiliatrice.

De retour à Bogotá, il rencontra le délégué apostolique, l'archevêque et les principaux bienfaiteurs. Même le président de la République voulut le rencontrer avant son départ. Le voyage de retour sur la côte fut très mauvais. Après deux heures de train, ils utilisèrent les chevaux, sous un soleil torride et au milieu des dangers de la guérilla. Lorsqu'il arriva à Honda le 29 octobre, Albera était épuisé. Ils durent attendre cinq jours avant de pouvoir monter à bord d'un navire-hôpital sans aucun confort. Le 12 novembre, ils débarquèrent à Barranquilla. Ils s'arrêtèrent quelques heures et repartirent pour le Venezuela à bord du bateau à vapeur *Montevideo*.

Le dimanche 16 novembre, ils débarquèrent à La Guaira, premier port du Venezuela. Le lendemain, ils se dirigèrent sur Caracas, où il y avait « une belle maison, mais presque vide ». Le 21, après un voyage de cent cinquante kilomètres, ils étaient à Valencia. Ils trouvèrent l'œuvre salésienne dans de meilleures conditions, grâce au travail de redressement de Don Michele Foglino. Ils retournèrent à Caracas le samedi 29 novembre, puis se rendirent à San Rafael et à Santa Rosa, deux pauvres petites œuvres. La traversée nocturne du lac Maracaibo fut inconfortable pour Don Albera

¹⁷ Garneri 215.

en raison du vent fort, du froid intense et de la puanteur de poisson pourri qui imprégnait le bateau. Le 5 décembre, ils embarquèrent pour Curaçao et de là pour La Guaira. Le port était occupé par des navires militaires étrangers chargés de protéger les intérêts des nations respectives. Le 15 décembre, les navires anglais bombardèrent Puerto Cabello, situé à deux cents kilomètres de Caracas. Pour cette raison, Albera décida de partir le plus tôt possible. On prit un bateau à destination de Porto Rico.

Après cinq jours de quarantaine sur l'île de Miraflores, ils accostèrent le 22 décembre à San Juan à Porto Rico. Ils logèrent dans un hôtel. Le programme prévoyait une visite en Jamaïque, mais les difficultés du transport et le mauvais état de santé d'Albera convainquirent le secrétaire de mettre le cap directement sur le Mexique. Après avoir célébré la messe de Noël dans l'église des pères lazaristes, ils montèrent sur le bateau espagnol *León XIII*. À bord, ils eurent la joie de trouver un groupe de missionnaires salésiens et de sœurs. Don Albera reçut chacun pour un entretien. Le voyage, généralement bon, dura dix jours, mais l'état de santé du supérieur ne s'améliora pas. Il avait des problèmes d'estomac et ne pouvait pas garder la nourriture.

Ils débarquèrent à Veracruz le 8 janvier 1903. Au port, ils furent accueillis par l'inspecteur du Mexique, Don Luigi Grandis, et d'autres confrères. À Mexico, ils trouvèrent un beau collège. Ils visitèrent les œuvres salésiennes de Morelia et de Puebla. Le 31, ils célébrèrent l'Eucharistie dans le sanctuaire de Guadalupe. La visite des maisons du Mexique fut une grande consolation. Don Albera put constater la sympathie des autorités et du peuple pour le travail salésien. L'inspecteur lui présenta vingt-deux demandes d'ouverture de maisons, provenant des principales villes du pays, auxquelles il ne pouvait malheureusement pas répondre faute de personnel.

Le 9 février, ils partirent pour la Californie. Ils firent étape à Los Angeles et arrivèrent à San Francisco le samedi 14. Don Albera prêcha et confessa pendant de longues heures dans les deux paroisses confiées aux salésiens, exhortant les immigrants italiens à rester fidèles à la foi de leurs pères. Mais après trente mois de voyage, il se sentit très faible et à bout de force. Il voulait retourner à Turin le plus tôt possible. Ils partirent le dimanche 1^{er} mars. Ils firent halte à Chicago. Ils arrivèrent à New York le dimanche 8. Après dix jours d'intense ministère pastoral, ils s'embarquèrent pour l'Angleterre.

La traversée dura une semaine. En Grande-Bretagne, Don Albera visita les maisons salésiennes de Londres, le noviciat de Burwash, dirigé par le

jeune et très cordial P. William Brown, l'institut de Farnborough où on avait ouvert deux ans plus tôt un orphelinat pour enfants abandonnés et orphelins de militaires, l'école et la paroisse de Wandsworth. Il était particulièrement satisfait du développement florissant des œuvres anglaises et du bon esprit qui animait les confrères.

Le 1^{er} avril, les deux voyageurs atteignirent Paris. Ils y trouvèrent une situation précaire en raison de la loi sur les associations, en vigueur depuis 1901, qui obligeait les ordres et les congrégations religieuses à choisir entre la sécularisation et l'autorisation gouvernementale. L'inspecteur Giuseppe Bologna avait préféré la deuxième option, un choix qui s'est avéré fatal. En effet, l'autorisation fut refusée et en 1903 presque toutes les œuvres ont dû être abandonnées. L'inspecteur de Marseille, au contraire, avait choisi la voie de la sécularisation, et eut plus de chance.

Albera quitta Paris le soir du vendredi saint, le 10 avril, et rentra à Valdocco dans l'après-midi du lendemain, très fatigué et affaibli, mais heureux. Avant d'aller se reposer, il écrivit dans son journal: « Comme je suis heureux de retourner dans ce cher Oratoire qui a été ma maison pendant mes plus belles années. Aujourd'hui, ç'a été pour moi un véritable alléluia! Les supérieurs m'ont accueilli avec une affection ardente, en particulier Don Rua ». Don Giacomo Ressico racontera vingt ans plus tard: « Au retour de son long voyage, j'étais là à l'accueillir avec mes camarades de quatrième année du lycée de l'Oratoire. En le voyant à côté de Don Rua, j'ai été profondément frappé par sa silhouette douce et paternelle... Mon admiration fut à son comble quand du balcon du deuxième étage, à nous les jeunes qui voulions entendre sa parole, il dit avec douceur et humilité: « Le représentant en face du représenté n'est plus rien », et montrant Don Rua en s'inclinant il se retira »¹⁸.

Les jours suivants, il présenta à Don Rua un exposé détaillé de l'état des œuvres et des confrères d'Amérique. Don Gusmano, après la mort de Don Albera, rédigea un récit concis de la visite:

« Ce que Don Albera a fait pendant les trois années (du 7 août 1900 au 11 avril 1903), pendant lesquelles il a visité les 215 maisons des salésiens et des Filles de Marie Auxiliatrice en Uruguay, Paraguay, Argentine, Chili, Pérou, Bolivie, Équateur, Colombie, Venezuela, Amérique centrale, Mexique et Amérique du Nord, tout cela a été largement rapporté dans le Bulletin salésien. Je ne peux cependant pas m'empêcher de faire quelques remarques importantes.

¹⁸ Garneri 222.

Une note caractéristique de son voyage a été surtout l'enthousiasme suscité en tout lieu par sa visite. Les manifestations avaient partout quelque chose d'extraordinaire, d'incroyable: les autorités ecclésiastiques, civiles et militaires se déplaçaient pour le rencontrer à la tête de leurs populations et le comblaient d'honneurs comme une célébrité. Au fur et à mesure que la visite se poursuivait, une expression apparaissait sur toutes les lèvres: « On ne pouvait pas choisir un meilleur représentant de Don Bosco! » Et c'était de Don Bosco, auprès de qui il avait vécu pendant des d'années, que Don Albera parlait toujours. Dans chacun de ses discours, dans chacun de ses conseils il évoquait tout naturellement Don Bosco, sa pensée, sa parole; et c'est ce qui explique l'effet persuasif que la parole de Don Albera exerçait sur les âmes.

Les coopérateurs et les personnes qui l'approchaient n'arrivaient pas à se détacher de lui, tant il les captivait par son apparence souriante, par la finesse de ses manières, par le charme de son humilité, et surtout par sa parole insinuante qui gagnait les cœurs à son zèle et à sa charité.

La bénédiction de Marie Auxiliatrice était aussi entre ses mains un instrument de grâces et de prodiges, parfois extraordinaires, pour le bien des âmes qui la recevaient pleinement. Le dévouement de Don Albera aux pauvres lépreux des lazarets de Colombie était incroyable... Aucune œuvre ne le laissait indifférent. Il voulait rendre visite à tous les malades qui ne pouvaient pas quitter le lit, écoutant avec une profonde compassion l'histoire de leurs souffrances, les épisodes de leur vie, et avec une parole maternelle, il les reconfortait et les encourageait à souffrir en toute résignation chrétienne.

La visite des maisons était un travail d'un autre genre, mais non moins exigeant. Don Albera avait pour règle de laisser aux confrères la plus grande liberté de lui parler autant qu'ils voulaient. Si la journée ne suffisait pas, il y consacrait une bonne partie de la nuit, mais il souhaitait que tous puissent avoir cette satisfaction. « On ne vient pas d'Italie, disait-il, au milieu de tant de difficultés, sans laisser nos confrères pleinement satisfaits! »

Sans aucun doute, c'est grâce à une assistance particulière de la Sainte Vierge que Don Albera a pu résister pendant trois ans à un travail aussi intense et continu sans tomber malade, lui qui était d'une santé si délicate. Passer des journées entières à cheval, voyager sous une pluie torrentielle pendant quinze jours, dormir parfois dans une mangeoire abandonnée ou sur un tapis à un mètre du sol; se nourrir uniquement d'épis de maïs bouillis; se retrouver les jambes raides, presque gelées dans la haute chaîne de la Cordillère: voilà quelques-unes des innombrables épreuves auxquelles il a

dû faire face, soutenu par une force secrète »¹⁹ .

Ces trente-deux mois de voyage dans des conditions inconfortables l'avaient mis à rude épreuve physiquement, mais l'avaient également libéré de la mélancolie des années précédentes. Sa visite se révéla providentielle pour les confrères, pour les sœurs et pour les institutions. Les rapports détaillés qu'il envoyait à Don Rua mettent en évidence la réalité concrète de l'œuvre salésienne dans le Nouveau Monde. Ombres et lumières, héroïsmes et misères, succès et échecs lui avaient inspiré des choix équilibrés, qui révèlent chez lui un jugement critique pondéré, une prudence empreinte de charité, un discernement respectueux des personnes et des situations locales, mais aussi une grande force de caractère, une capacité de prise de décision rapide, toutes qualités propres à un supérieur religieux intelligent et équilibré. Les confrères et les sœurs avaient pu en bénéficier, se nourrissant de sa prédication substantielle, se sentant réconfortés et encouragés par son aimable paternité dans les conversations personnelles. Il en avait profité lui-même. Sa connaissance du cœur humain et du charisme salésien s'était approfondie. Il avait élargi sa vision en constatant la fécondité de l'esprit de Don Bosco greffé sur des cultures différentes. Il s'était rendu compte du caractère providentiel et de l'urgence de la mission éducative salésienne. Il avait également compris combien il était nécessaire de prévoir des parcours de formation plus solides pour façonner des salésiens équilibrés et vertueux. Sans aucun doute, le Seigneur le préparait à sa future mission.

¹⁹ Garneri.223-225.

Chapitre 6

AUX CÔTÉS DE DON RUA ENTRE 1903 ET 1910**1903-1907**

De retour à Turin, il reprit le travail après quelques jours de repos. En mai, il participa au troisième Congrès des coopérateurs. Il apporta les salutations des coopérateurs d'Amérique et fit un compte rendu de son long voyage. Le *Bulletin salésien* résumait ainsi son discours: « Don Albera

apporte les salutations des coopérateurs d'Amérique. Il raconte les voyages effectués dans douze Républiques, et ce qu'il a vu de ses yeux au-delà de l'Océan... Il décrit certaines choses qui lui sont arrivées à travers ces déserts illimités en visitant les maisons salésiennes et les fruits abondants recueillis dans ces régions lointaines pour la gloire de l'œuvre immortelle de Don Bosco... Avec des mots simples mais choisis, il suit pas à pas le chemin de l'œuvre salésienne... Il parle des effets produits chez ces peuples par l'épanouissement de la piété, y compris chez les Indiens, qui déposent désormais leur fierté native sous la direction des Filles de Marie Auxiliatrice et réalisent des travaux à la manière des Européens. Il parle des lépreux à Agua de Dios, la cité de la douleur, où la personne assiste à la décomposition de son corps avant de mourir. Il raconte des épisodes touchants et des formes d'héroïsme que seule la grâce surnaturelle peut opérer, comme celle de demander la grâce de pouvoir vivre et mourir parmi ces lépreux. Un long applaudissement éclate lorsqu'il parle du missionnaire Evasio Rabagliati qui a consacré sa vie à cette œuvre. »¹

Le 17 mai 1903, on célébra le couronnement de l'image de l'Auxiliatrice. Albera écrivit dans son journal: « Grand jour!... Ce fut vraiment le triomphe de la dévotion à Notre-Dame Auxiliatrice. J'ai assisté aux services religieux et j'ai passé des moments vraiment délicieux. » Les jours suivants, il représenta Don Rua à Lombriasco et à Lanzo Torinese pour les célébrations en l'honneur de la Vierge Marie. Puis vinrent les mois des retraites: « En tant que directeur spirituel de notre Pieuse Société, j'ai un devoir particulier, celui de prier pour le succès des Exercices », écrivait-il². Il se rendit totalement disponible aux longues heures d'entretien avec les participants, au point que sa santé en souffrit. En décembre, il fut contraint de se retirer dans la maison salésienne de Mathi pour reprendre des forces.

Il reprit ses visites canoniques en février 1904. Il visita d'abord les maisons du Piémont, puis il se rendit à Rome, où le 11 avril il assista à la messe du pape Pie X, animée par un chœur de mille séminaristes. Puis il alla à Caserte, Naples et Messine. En Sicile, il resta un mois à visiter toutes les œuvres des salésiens et des sœurs. Don Argeo Mancini, qui était novice cette année-là, raconte: « Ce fut alors que j'eus l'une des meilleures impressions. Don Albera avait été saisi d'un terrible rhumatisme au bras droit, ce qui lui causait de grandes douleurs et immobilisait son bras. J'admire sa patience à cette occasion. En tout cas, il voulut partir de San Gregorio,

¹ BS 1903, 165.

² ASC B0320106, *Notes usefull...*, 17.05.1903; 9.08.1903.

où il était, pour continuer le tour des maisons; mais son bras continuait de lui faire terriblement mal... Dans cette circonstance et dans d'autres je pus comprendre que sa piété, qui semblait lui donner cet aspect rigide qui m'avait impressionné au début, ne l'empêchait pas d'avoir une conversation très familière et de montrer sa bonté habituelle...! »³ Après San Gregorio, il visita Bronte, Randazzo, Syracuse, Palerme, San Giuseppe Jato, Marsala. De là, il alla à Tunis et enfin à Marseille. Il rentra à Turin le 1^{er} juillet.

En août, il était à Sampierdarena pour accueillir Mgr Cagliero et l'accompagner à Turin à l'occasion du dixième Chapitre général. À cette époque, Don Rua n'allait pas bien. Albera écrit dans son journal: « Notre supérieur Don Rua est malade: j'offre ma vie pour lui obtenir la santé ». Le supérieur se rétablit et put participer au Chapitre qui eut lieu à Valsalice du 23 août au 13 septembre 1904. Le 24 août, Don Albera fut confirmé au poste de directeur général spirituel. Ce soir-là, il nota: « J'ai été réélu directeur spirituel comme auparavant. Mais je ne peux pas me réjouir de cette élection, j'en éprouve même de la peine parce que je sens toute mon incapacité. »⁴

Après le Chapitre général, il fut envoyé en France parce qu'on craignait la confiscation des œuvres par le gouvernement. À son retour, il reprit la visite canonique des maisons salésiennes. Il se rendit à Vérone, Gorizia, en Autriche et en Pologne. Il rentra à Turin le 10 décembre.

Sa santé s'était détériorée au point qu'au début de février 1905, sur ordre de Don Rua, il dut passer plus d'un mois dans le climat doux de Marseille. Il revint mi-mars, légèrement soulagé. Il souffrait de douleurs d'estomac. Par obéissance, il accepta d'aller se faire soigner à Recoaro. De là, il visita les maisons de la Vénétie. De retour dans le Piémont dans la seconde quinzaine de septembre, il retourna à Mathi pour continuer les thérapies. Cette inactivité forcée lui pesait. Il écrivit à Mme Olive: « Merci pour les prières que vous avez faites pour ma santé. Maintenant je vais mieux. Mais j'ai besoin que Dieu m'accorde la grâce de pouvoir travailler un peu pour sa gloire et pour le bien des âmes. Je n'ai rien fait jusqu'ici. Que pourrais-je présenter à son tribunal? »

Le 6 janvier 1906, il accompagna à Sampierdarena les missionnaires qui devaient prendre le bateau. Parmi eux se trouvait l'ancien élève de Marseille, le père Louis Olive. Puis il se rendit en France où il resta jusqu'à la mi-mars. Entre août et septembre, grâce à une amélioration de son

³ Garneri 229.

⁴ ASC B0320106, *Notes usefull...*, 24.08.1904.

état physique, il put participer à plusieurs retraites. Le 23 août, à l'issue de la retraite de Lanzo, il laissa trois « souvenirs » à ses confrères : « 1. Amour pour la vocation et pour la Congrégation. 2. Prendre soin de notre perfection. 3. Zèle pour le salut des âmes ». À la fin de la retraite des directeurs le 1^{er} septembre, il leur recommanda : « Souvenez-vous que nous sommes religieux; que nous sommes prêtres; que nous sommes les fils de Don Bosco »⁵. Dans la seconde moitié de ce mois, il fut envoyé à Paris pour aider le P. Bologne à résoudre les problèmes de cette province. Il visita également les œuvres de la Belgique. Il passa les derniers mois de l'année à Turin et exerça son ministère pastoral en faveur des jeunes de Valdocco et d'autres maisons.

Les trois dernières années de son mandat de directeur spirituel furent les plus difficiles. La santé continuait à le tourmenter, au point qu'il pensait qu'il était proche de la mort. Le 1^{er} janvier 1907, il écrivit dans son journal : « Cette année, qui sera peut-être la dernière de ma vie, devrait être utilisée pour faire le bien pour la gloire de Dieu et pour le salut de mon âme. Pour cela, j'ai pris les résolutions suivantes : 1. Cette année sera consacrée de manière spéciale au Sacré-Cœur. 2. Je garderai constamment à l'esprit la pensée de la mort. 3. À partir d'aujourd'hui, j'accepte le genre de mort que le Seigneur voudra m'envoyer. 4. À partir d'aujourd'hui, j'accepte les souffrances que le Seigneur voudra m'envoyer et toutes les peines qu'il croira utiles pour moi. 5. Je promets de mieux pratiquer l'humilité, la charité, la mortification et toutes les vertus qui conviennent à un religieux et à un prêtre. »⁶

Il souffrit également de la mort d'êtres chers. Le premier fut Don Bologna, décédé subitement le 4 janvier alors qu'il était à Valdocco : « J'ai beaucoup souffert, car j'aimais beaucoup ce confrère avec qui j'ai passé de nombreuses années en France. » Quelques jours plus tard, mourait une dame de la famille Olive qu'il avait dirigée spirituellement. Début mars, deux frères de Don Gusmano étaient morts à quelques heures d'intervalle, dont l'un était directeur du collège de Messine. Le 27 mars, c'était au tour de Don Celestino Durando, membre du Conseil supérieur et son compagnon depuis son plus jeune âge. Il fut profondément touché : « Je crois que le premier enterrement, qui aura lieu à l'Oratoire, sera le mien! »⁷

Entre-temps, Don Rua le chargea d'écrire une lettre circulaire sur la

⁵ ASC B0320107, *Notes usefull...*, 23.08.1906.

⁶ ASC B0320107, *Notes usefull...*, 1.01.1907.

⁷ ASC B0320107, *Notes usefull...*, 4.01.1907; 27.03.1907.

pauvreté. Il se mit au travail en s'inspirant du livre de Mgr Charles-Louis Gay, *De la vie et des vertus chrétiennes considérées dans l'état religieux*. Il termina la rédaction le 27 janvier et le présenta au recteur majeur. « Don Rua a été très indulgent envers mon petit travail: il l'a accepté avec satisfaction et m'a remercié. Mais je sais combien ma conférence est déficiente en substance, en forme et en sentiment: d'autres auraient pu le faire mieux que moi. »⁸ La lettre sur la pauvreté, signée par Don Rua le 31 janvier 1907, fut envoyée aux confrères le 13 février⁹. Elle est considérée comme l'une des circulaires les plus importantes.

Cette tâche l'avait consolé, car il avait l'idée que Don Rua n'était pas content de son service. Nous ne connaissons pas la raison de cette impression, peut-être due à un simple malentendu, aggravé par l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait. Il se confia à Don Barberis et ce dernier réussit à le convaincre qu'il n'y avait aucune raison de s'inquiéter. Il pria Dieu instamment de dissiper le malentendu. Le problème fut résolu. Ce fut l'un des moments les plus difficiles pour lui. Il le considéra comme une purification de la part du Seigneur.

Le 23 juillet 1907, le pape proclama Don Bosco vénérable. La joie des salésiens fut grande, mais de courte durée. Quelques jours plus tard, en effet, éclata une calomnie scandaleuse contre le collège de Varazze. Don Ceria en parlera comme d'une machination diabolique, destinée à démolir la Congrégation salésienne. C'étaient de très graves accusations d'immoralité, totalement inventées. La nouvelle des « faits de Varazze » fut malicieusement gonflée par les journaux anticléricaux. L'autorité judiciaire décréta la fermeture de l'œuvre pour un certain temps. Au début, les salésiens restèrent stupéfaits. Puis, soutenus par des anciens élèves et des amis, ils réagirent, dénoncèrent la calomnie et demandèrent justice. Le tribunal reconnut la totale inconsistance des accusations, mais entre-temps, des mois difficiles s'étaient écoulés. Le journal de Don Albera reflète la douleur de Don Rua, la consternation et l'anxiété de tous, la fermeté et l'énergie des supérieurs majeurs pour la protection du bon renom des salésiens. Des mesures de précaution furent prises. Le 12 août, le recteur majeur le chargea de communiquer aux inspecteurs les décisions du Conseil supérieur afin d'éviter à l'avenir tout prétexte à de telles attaques.

Malgré la tempête de ces jours-là, Don Albera participa à toutes les retraites habituellement organisées entre l'été et l'automne. Pendant un

⁸ ASC B0320107, *Notes usefull...*, 27.03.1907.

⁹ LCR 360-377.

an, il remplaçait également Don Carlo Baratta, supérieur de la province subalpine, absent pour maladie. Aussi participa-t-il aux réunions des inspecteurs à Valsalice. En octobre, il alla en France pour prêcher des retraites. Puis il se rendit en Espagne où on célébrait des fêtes grandioses en l'honneur du vénérable Don Bosco.

1908-1910

Il commença l'année 1908 toujours dans un état de santé précaire. Pourtant, il effectua toutes les missions qui lui étaient confiées par Don Rua. Il rédigea la circulaire annonçant la prochaine visite canonique extraordinaire dans toutes les maisons de la Congrégation par les délégués du recteur majeur. En France, il présida les célébrations en l'honneur du vénérable Don Bosco. Il visita quelques maisons du Piémont et les instituts de Parme, Bologne et Pise. Il prêcha des exercices spirituels à Lanzo, Valsalice et Lombriasco. Le 18 octobre, il écrivit dans son journal: « Aujourd'hui, cinquante ans depuis mon arrivée à l'Oratoire. Je pense avec regret que je n'ai pas profité des grâces de Dieu depuis 50 ans! » Ce jour-là, Don Rua commença à se sentir mal: « Don Rua est malade. Je prie beaucoup le bon Dieu de lui donner une meilleure santé pour le bien de notre Pieuse Société »¹⁰.

Le 12 novembre, il se rendit dans son village natal pour rendre visite à ses frères et prier sur la tombe des parents: « Je vois mes frères: c'est peut-être la dernière fois que je vois toute ma famille. »¹¹ La pensée de sa fin prochaine lui revint, surtout quand il était assailli par ses douleurs à l'estomac qui le tourmentaient beaucoup l'après-midi et la nuit.

Le 28 décembre 1908, un terrible tremblement de terre dévasta en quelques secondes les villes de Messine et de Reggio Calabria. L'énorme catastrophe fit plus de cent mille victimes. Neuf confrères, trente-neuf élèves et quatre ouvriers trouvèrent la mort au collègue salésien de Messine. Le journal de Don Albera reflète la consternation et les angoisses de cette époque: le départ de Don Gusmano et de Don Bertello pour la Sicile, l'ampleur du désastre, le nombre de morts. Don Rua envoya aussitôt un télégramme aux évêques et aux préfets des deux villes dévastées: « Inquiet sur le sort de mes confrères et des élèves de Calabre et de Sicile, je pense

¹⁰ ASC B0320107, *Notes usefull...*, 18.10.1908.

¹¹ ASC B0320107, *Notes usefull...*, 12.11.1908.

attirer sur eux la bonté de Dieu en ouvrant les portes de mes Instituts aux jeunes orphelins du tremblement de terre. J'ai télégraphié à Catane à l'Inspecteur salésien, Don Bartolomeo Fascie, pour qu'il se mette à la disposition de Votre Excellence et de M. le Préfet pour subvenir aux besoins les plus urgents des jeunes dans la détresse... »¹²

On assista aussitôt à la mobilisation de tous les collèges salésiens d'Italie pour l'accueil des orphelins. Le soir du 31 décembre, malgré les mauvaises conditions de santé, Don Rua descendit au théâtre de Valdocco pour parler aux siens. Au milieu de l'émotion générale, il lut le télégramme arrivé quelques heures auparavant et qui rendait compte du nombre exact des victimes de l'institut de Messine. Puis il présenta l'étréne pour le nouvel an. Le ton de sa voix, le tremblement de ses mains et de toute sa personne, la profonde douleur qu'il ressentait dans son cœur, firent une impression profonde sur Albera et toutes les personnes présentes. Les 4 et 5 janvier 1909, on célébra au sanctuaire de Marie Auxiliatrice des offices funèbres en suffrage pour les salésiens, les élèves, les coopérateurs décédés et de toutes les autres victimes. Don Rua, très faible, ne put chanter la messe solennelle, comme il l'aurait souhaité. Pendant les célébrations, il resta à genoux, le corps et le visage marqués par la souffrance. Il allait avoir soixante-douze ans et on sentait que sa fin était toute proche.

Dans les mois suivants, Albera resta à Valdocco à côté de Don Rua qui était malade, pour aider le préfet général Don Filippo Rinaldi à gérer les affaires les plus urgentes. Dès que le supérieur fut un peu rétabli, il alla à Rome. Le 21 avril, il représenta le recteur majeur lors de l'installation du nouveau curé de la basilique de Santa Maria Liberatrice au Testaccio. Il participa à la béatification de Jean Eudes, l'apôtre de la dévotion au Sacré-Cœur. Il assista au consistoire où Pie X nomma le salésien Giovanni Marenco évêque de Massa. Le 1^{er} mai, il fut reçu en audience privée par le Pape et rendit compte de la santé de Don Rua et de l'état de la Congrégation. Il poursuivit son voyage vers Naples et la Sicile. Le 19, il s'embarqua de Palerme pour Tunis, où il resta jusqu'au 9 juin. De là, il se rendit à Marseille pour une visite rapide des maisons salésiennes de France. Il rentra à Turin le 23 juin à temps pour participer à la traditionnelle « fête de la reconnaissance » en l'honneur du recteur majeur. Puis il se consacra à la prédication habituelle des exercices spirituels.

Le 22 novembre 1909, il était à San Benigno Canavese pour les réunions du Conseil supérieur. Il écrivit dans son journal: « La santé de Don Rua est

¹² BS 1909, 35.

mauvaise. » Il l'accompagna à son retour à Turin. « Don Rua est toujours obligé de garder le lit, notait-il le 14 décembre. Mon Dieu, je t'en prie, donne la santé à notre père. » Le dernier jour de l'année, il nota: « J'ai passé un peu de temps à examiner ma conduite. J'ai honte en voyant que ma piété est toujours au même point. Je sens que ma charité est très imparfaite. Je manque également d'humilité. Les résolutions de l'année dernière n'ont pas abouti. Mon Dieu, aie pitié de moi ! »¹³

L'état de santé du premier successeur de Don Bosco empirait. Il semblait s'améliorer en janvier 1910. Mais en février, il recommençait à baisser. Toutes les lettres de Don Albera à cette époque demandent des prières pour le supérieur: « Il est gravement malade, écrivait-il le 28 février au provincial du Brésil. Il y a eu une légère amélioration aujourd'hui, mais ce n'est pas suffisant pour notre affection. J'espère que tu as reçu la dernière circulaire mensuelle dans laquelle on donne des nouvelles du cher malade. Nous en donnerons d'autres, et Dieu veuille que nous puissions en donner de meilleures. Don Rua est calme et serein. Son comportement dans la maladie est celui d'un saint... »¹⁴ Les médecins diagnostiquèrent une « myocardite sénile », qui épuisait inexorablement les forces de son corps. Mais il restait vigilant et toujours aimable envers ceux qui lui rendaient visite. Le 14 mars, sentant que sa fin approchait, il demanda qu'on fasse un inventaire des étagères et des tiroirs de son bureau.

Le dimanche des Rameaux, le visage et les mains de Don Rua commencèrent à enfler. Au bout de trois jours, il demanda le viatique pour le lendemain. L'eucharistie lui fut apportée le jeudi saint par le préfet général Don Rinaldi, précédé en procession par d'autres salésiens. Avant de recevoir l'hostie, Don Rua s'adressa aux personnes présentes: « En cette circonstance, je sens le devoir de vous adresser quelques mots. Le premier est le remerciement pour vos prières continuelles: que le Seigneur vous récompense aussi pour celles que vous ferez encore... Je prierai toujours Jésus pour vous... Ce qui me tient à cœur, c'est que nous soyons et restions tous de dignes fils de Don Bosco. Don Bosco sur son lit de mort nous a donné un rendez-vous: au revoir au paradis! C'est le souvenir qu'il nous a laissé. Don Bosco voulait que nous soyons tous ses fils; pour cette raison, je recommande trois choses: un grand amour pour Jésus au Saint-Sacrement; une dévotion vivante à Marie Secours des chrétiens; un grand respect, obéissance et affection pour les pasteurs de l'Église et spécialement pour

¹³ ASC B0320108, *Notes usefull...*, 14.12.1909.

¹⁴ Garneri 241-242.

le Souverain Pontife. C'est le souvenir que je vous laisse. Efforcez-vous de vous rendre dignes d'être les fils de Don Bosco. Je ne manquerai jamais de prier pour vous... »¹⁵

Ces jours-là, Don Albera était à San Benigno pour la conclusion des exercices spirituels. Il retourna à Turin et, le 29 mars, il administra l'onction des malades au supérieur mourant. Plusieurs fois par jour, il allait à son chevet pour le reconforter. Le 2 avril, Don Rua lui demanda: « Après ma mort, où me mettez-vous? » Il répondit fortement impressionné: « Oh! Don Rua, nous ne pensons pas à ces choses-là! Au contraire, nous espérons que vous pourrez guérir et faire encore beaucoup de bien. » Rua continua en plaisantant: « Tu sais, je te posais cette question parce qu'au jour du jugement je n'aimerais pas chercher mes pauvres os dans un endroit alors qu'ils sont dans un autre et devoir faire beaucoup de détours pour les trouver! » Le soir du 4 avril, Don Rua appela son confesseur, Don Francesia, qui accourut aussitôt: « Prends le rituel et lis les prières de recommandation de l'âme. » Le 5, il reçut la communion, la dernière de sa vie. Le recueillement et la dévotion avec lesquels il la reçut frappèrent les assistants¹⁶.

Il mourut le matin du mercredi 6 avril 1910, après quelques heures d'agonie. Albera nota dans son journal: « Aujourd'hui est un jour semblable au 31 janvier 1888: nous sommes de nouveau orphelins! »¹⁷ Les funérailles furent célébrées samedi, avec une énorme participation de la population. Le lendemain, il écrivit à Don Peretto: « Nous avons de bonnes raisons de pleurer un supérieur si bon et si saint. Sa mort et ses funérailles nous ont fait comprendre quel trésor il était pour nous, et donc combien nous avons perdu avec sa mort... » Le dimanche 1^{er} mai, il commenta dans une lettre à Don Vespignani: « Nous devons bien sûr nous attendre à cette perte, mais nous n'étions pas préparés à la subir. Plus on ira, plus nous sentirons combien nous avons perdu ».

Le 10 juin, avec Don Filippo Rinaldi, préfet général des salésiens, il fut reçu en audience par le pape Pie X. Il « eut des paroles de profond regret et de très grande estime pour notre défunt recteur majeur, et en même temps des expressions aimables et paternelles d'encouragement pour toute la famille salésienne »¹⁸.

¹⁵ LCR 534.

¹⁶ Garneri 242-243.

¹⁷ ASC B0320109, *Notes usefull...*, 6.04.1910.

¹⁸ BS 1910, 205.

Chapitre 7

LES PREMIÈRES ANNÉES DE RECTORAT (1910-1913)

*Don Paolo Albera avec le nouveau cardinal Giovanni Cagliero
et Don Pietro Ricaldone (Rome, décembre 1916)*

Deuxième successeur de Don Bosco en 1910

Le 15 août 1910, à Valsalice, le onzième Chapitre général commença par les exercices spirituels prêchés par Don Albera, comme Don Rua lui-même l'avait établi. Au début des travaux, une lettre dédicacée de Pie X exhortait les participants à élire le recteur majeur qu'ils jugeaient in Domino le plus apte à maintenir le véritable esprit de la Règle, à encourager et à diriger tous les membres de l'institut religieux vers la perfection, et à faire fleurir les nombreuses œuvres de charité et de religion » auxquelles les salésiens se sont consacrés. Puis on donna lecture du message du cardinal protecteur Mariano Rampolla, souhaitant le choix d'un « digne successeur de Don Bosco et de Don Rua, qui sache préserver sagement leur œuvre, voire l'augmenter avec de nouvelles fondations. » Le vote eut lieu le lendemain, 16 août. Comme nous le lisons dans le *Bulletin salésien*, Don Albera fut élu à une large majorité au premier tour :

« Des applaudissements chaleureux éclatèrent et tout le monde se leva pour rendre le premier hommage au deuxième successeur de Don Bosco, tandis que le nouvel élu fondait en larmes... « Je vous remercie pour le témoignage de confiance et d'estime que vous m'avez donné, mais je crains que vous ne soyez bientôt dans l'obligation de faire une autre élection! » L'émotion des électeurs s'accrut à l'écoute de l'humble déclaration du nouveau recteur, mais se changea en un joyeux enthousiasme, lorsque Don Rinaldi, brandissant une enveloppe scellée, déclara qu'elle contenait un souvenir très cher. Et il raconta que le 22 novembre 1877, au cours de la fête de saint Charles dans le collège qui porte ce nom à Borgo San Martino près de Casale Monferrato, lui, jeune homme de 20 ans, était assis à table avec l'évêque Mgr Ferré et Don Bosco, entourés de quelques autres invités ; il les entendait parler des graves difficultés que rencontrait le jeune clerc Paolo Albera de la part de son curé et de son archevêque, qui ne voulaient pas qu'il se fasse salésien; comme Mgr Ferré demandait à Don Bosco si son disciple était resté victorieux au milieu de telles oppositions, il avait entendu Don Bosco lui faire cette réponse: « Non seulement Don Albera a surmonté ces difficultés, mais il en surmontera bien d'autres et il sera mon deuxième... » Il n'acheva pas la phrase d'une voix claire, mais passant une main sur son front, le vénérable resta un moment comme absorbé dans une vision lointaine avant de conclure: « Oh! oui, Don Albera sera d'un grand secours. » Don Rinaldi termina l'histoire en déclarant qu'il n'avait jamais oublié ce jour-là..., qu'en effet depuis cette époque il était

constamment resté convaincu que Don Albera, et personne d'autre, serait le deuxième successeur de Don Bosco. De fait, bien avant la mort de Don Rua, il avait rédigé un mémoire de cette conversation dont il informa plusieurs salésiens, notamment le secrétaire général Don Lemoyne, afin qu'aucun événement ne fasse disparaître le souvenir de l'annonce prophétique. »¹

Cette enveloppe et l'autographe de Don Rinaldi, daté du 27 février 1910, avec la « prophétie » de Don Bosco, ont été conservés². En réalité, Don Albera était profondément perturbé par le choix des capitulaires. Il ne se jugeait pas fait pour cette charge. Ce soir-là, il écrivit dans son cahier: « C'est une journée très malheureuse pour moi. J'ai été élu recteur majeur de la Pieuse Société de Saint François de Sales. Quelle responsabilité sur mes épaules! Maintenant plus que jamais je dois crier: *Deus in adiutorium meum intende!* J'ai beaucoup pleuré surtout devant la tombe de Don Bosco »³.

La presse publia l'événement en mettant en avant les compétences du nouveau recteur majeur. « Homme à l'âme douce, mais à la main ferme, il a la même suavité dans les yeux et dans la voix que son prédécesseur... Il rit rarement, mais il sourit toujours. Et dans son sourire, et dans son regard, et dans ses gestes lents transparait la grande bonté de son cœur » (*Il Momento*). « La fonction de directeur spirituel avait entouré Don Albera d'une physionomie mystique particulière; mais l'œuvre qu'il a réalisée en France et en Amérique est là pour démontrer qu'il saura guider la grande famille salésienne sur les traces laissées par Don Bosco et Don Rua avec la même compétence, sérénité et largeur de vues » (*La Stampa*). « Don Paolo Albera est l'un des plus anciens élèves de Don Bosco et l'un de ceux qu'il appréciait le plus... C'est un homme aux vues larges et modernes, un peu maigre, de taille moyenne et au visage ascétique » (*Il Corriere della Sera*). « Don Albera, dans le milieu où il vit et où il exerce son intense activité, est jugé comme une personne d'une intelligence hors du commun et d'une activité infatigable » (*La Gazzetta del Popolo*). « Une grande bonté, unie à une vision précise de ce qui concerne les esprits et à des manières délicates dans la formation des âmes, est l'une des principales caractéristiques de ce vénérable prêtre, qui a cependant fait preuve d'une grande compétence et capacité dans le maniement des affaires difficiles qui lui avaient été

¹ BS 1910, 267-268.

² ASC B0250218, ms. F. Rinaldi.

³ ASC B0320109, *Notes usefull...*, 16.08.1910.

confiées par Don Rua et Don Bosco concernant le développement de la Société » (*L'Unione*). « Selon tous ceux qui ont le bonheur de l'approcher, en Don Albera Don Bosco a transfusé une grande partie de son esprit. Il suffirait de dire qu'en France il a été désigné sous le nom de *petit don Bosco*! La Société salésienne continuera sous sa direction dans la voie des triomphes pour l'Église et pour la patrie » (*L'Osservatore Romano*).

Dans les jours suivants, le Pape envoya sa bénédiction. Don Albera écrivit ce programme sur un morceau de papier qu'il gardera constamment avec lui: « J'aurai toujours Dieu en vue, Jésus-Christ comme modèle, l'Auxiliatrice comme aide, moi-même en sacrifice ».

Le 17 août, on élit les autres membres du Conseil supérieur: le préfet général Filippo Rinaldi, le directeur spirituel général Giulio Barberis, l'économiste Giuseppe Bertello, le directeur des études Francesco Cerruti, le directeur des écoles professionnelles Giuseppe Vespignani, le conseiller général Luigi Piscetta.

Dans une lettre circulaire aux salésiens, Don Albera exprimait ainsi ses sentiments au moment de l'élection: « Je me suis senti écrasé sous le poids d'une telle responsabilité. J'aurais aimé me soustraire à une charge que je savais bien supérieure à mes faibles forces physiques, intellectuelles et morales. Je voyais autour de moi beaucoup d'autres mieux préparés pour prendre en mains le gouvernement de notre Pieuse Société, mieux pourvus de vertu et de connaissances... Mais de peur de résister à la volonté de Dieu qui, à cet instant, semblait se manifester, et au prix d'un immense sacrifice, j'ai incliné mon front et je me suis soumis. Mais Dieu sait quelle angoisse a torturé mon cœur à ce moment-là, combien de larmes j'ai versées, quel sentiment de découragement m'a assailli. Dès que j'ai pu, j'ai couru me jeter aux pieds de notre vénérable Père... Avec des larmes plus qu'avec des mots, je lui ai exposé mes angoisses, mes peurs, mon extrême faiblesse, et puisqu'il me fallait porter la croix très lourde qui avait été placée sur mes épaules chancelantes, je l'ai supplié avec ferveur de venir à mon secours. Je me suis levé de cette tombe sacrée de Valsalice, sinon complètement rassuré, du moins plus confiant et résigné. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que j'ai promis à Don Bosco et Don Rua que je ferai tout mon possible pour préserver dans notre humble Congrégation l'esprit et les traditions que nous avons appris d'eux... »⁴

À la fin du Chapitre général, il commença son service: celui des visites des différentes œuvres, des voyages en Italie et en Europe, des rencontres

⁴ LC 13.

publiques; celui, moins visible mais déterminant, de l'animation et du gouvernement de la Congrégation à travers les réunions du Conseil supérieur, les rencontres avec les inspecteurs et les directeurs, les entretiens personnels, la vaste correspondance et les lettres circulaires.

Il adopta le modèle de gouvernement inauguré par Don Rua se poursuit, en l'améliorant progressivement: il promut une gestion collégiale selon des lignes d'action partagées avec les membres du Conseil supérieur et garantit une large marge d'action à chaque conseiller dans le domaine de sa compétence établi par les Constitutions et par les délibérations capitulaires. Au préfet général Don Filippo Rinaldi, vicaire du recteur majeur, était confiés la responsabilité des affaires ordinaires, des aspects administratifs généraux et des interventions disciplinaires, le soutien des missionnaires, les relations avec les anciens élèves et les coopérateurs, la gestion du *Bulletin salésien*. Le directeur spirituel général, Don Giulio Barberis, était « spécialement chargé du soin des novices », de la promotion des vocations, du « profit moral et spirituel de la Société Pieuse et de ses membres », de la diffusion du culte de Marie Auxiliatrice et de la haute direction des Oratoires festifs. L'économiste général, Don Clemente Bretto, supervisait « l'état matériel de toute la Société », il effectuait « les achats, les ventes et les fabrications ». Au conseiller scolaire, Don Francesco Cerruti, incombait « la prise en charge générale de ce qui touche à l'enseignement littéraire et scientifique, philosophique et théologique dans les maisons de la Pieuse Société, tant pour les confrères que pour les élèves ». Le conseiller professionnel, Don Pietro Ricaldone, avait la responsabilité de « la formation du personnel impliqué dans les écoles professionnelles et agricoles, les travaux domestiques et l'instruction des élèves ».

La première partie du rectorat de Don Albera fut la plus dynamique, pleine de longs voyages, de rencontres et de grands événements. Après le Chapitre, il se rendit à Rome pour recevoir la bénédiction du Pape et se présenter aux cardinaux des congrégations romaines. Début septembre, il participa au congrès catéchétique qui se tenait à Milan. De retour à Turin, il suivit les préparatifs de l'expédition missionnaire annuelle. La cérémonie d'adieu aux missionnaires eut lieu le 11 octobre 1910 dans l'église Marie-Auxiliatrice. Un par un, il embrassa les cent missionnaires qui partaient, laissant à chacun un souvenir personnel. Puis il prépara un volume avec la collection complète des lettres circulaires de Don Rua. Dans la présentation, il écrivait: « La vie de Don Rua fut un effort continué d'imitation du vénérable Don Bosco. C'est à cela qu'est dû ce progrès incessant dans la perfection, que pouvait admirer quiconque l'approchait... Parmi les vertus

qui brillèrent d'une lumière très vive dans la vie de notre vénérable Père et Maître, notre regretté Don Rua a pu dire que rien ne l'avait frappé autant que le zèle infatigable dont son cœur était enflammé, et c'est ce zèle qu'il se proposa sans doute de recopier d'une manière spéciale en lui-même. Travailler partout et toujours pour la gloire de Dieu, sauver le plus grand nombre d'âmes possible, c'était le but vers lequel il dirigeait ses pensées, toutes ses paroles et ses actions. C'était la seule fin, la seule aspiration de toute sa vie laborieuse ». Il invitait ensuite tous les salésiens « désireux de faire chaque jour quelques pas vers la perfection » à relire et à méditer les circulaires de Don Rua: « Elles sont comme la quintessence de l'esprit religieux, comme un abrégé des traités ascétiques, chefs-d'œuvre de la pédagogie salésienne... »⁵

1911-1912

Dans la première lettre circulaire, datée du 25 janvier 1911, le nouveau recteur majeur déclara qu'il ne voulait pas se présenter « avec le langage d'un supérieur et d'un maître, mais avec la simplicité et l'affection d'un frère et d'un ami », dans la seule intention d'aider tous les confrères « à se montrer de plus en plus les dignes fils de notre vénérable Fondateur et Père ». Il rappelait les vertus et l'œuvre de son prédécesseur et remercia le préfet Don Rinaldi d'avoir guidé la Congrégation pendant la maladie et après la mort de Don Rua: « Pendant le gouvernement de Don Rinaldi, écrit-il, tout s'est déroulé avec ordre et régularité tant à l'intérieur que dans l'extérieur... Tous les inspecteurs et les délégués venus ici des rivages les plus lointains pour participer à notre onzième Chapitre général trouvèrent en lui un bon supérieur et un frère affectueux. » Puis il résumait les travaux du Chapitre, exprimait ses sentiments et la crainte de ne pas être à la hauteur du poste auquel il avait été élu, racontait l'audience papale et le programme tracé par le Pape: « Rappelez à vos confrères que Celui qu'ils servent, *Dominus est*. Que la pensée de la présence de Dieu soit bien fixée dans leur esprit, qu'ils soient guidés en tout par l'esprit de foi, qu'ils accomplissent avec ferveur leurs pratiques de piété et offrent à Dieu leurs travaux et leurs sacrifices. Que Dieu soit toujours dans leur esprit et dans leur cœur ». Enfin, après avoir présenté les tristes conséquences de la révolution au Portugal et à Macao, il concluait en annonçant son programme immédiat:

⁵ LCR 5.

face au grand et providentiel développement de l'œuvre salésienne dans le monde, il estimait que pour le moment on ne devait pas ouvrir de nouvelles œuvres – « aussi excellentes fussent-elles et avantageuses pour les âmes » – mais plutôt travailler à « consolider celles qui nous ont été laissées par Don Bosco et Don Rua. »⁶

Son principal souci, motivé par l'expérience accumulée durant les années précédentes, était d'aider les confrères à maintenir un juste équilibre entre l'action et la contemplation. Ç'avait été le programme de son service de directeur spirituel de la Congrégation. Maintenant il en sentait encore plus l'urgence. C'est ainsi qu'il consacra la deuxième lettre circulaire (15 mai 1911) à *l'esprit de prière*, note caractéristique qui explique la prodigieuse fécondité de l'action de Don Bosco et constitue « le fondement du système préventif ». Les salésiens doivent comprendre combien cet « esprit » est nécessaire pour sanctifier leurs actions quotidiennes, pour contrer la « maladie de l'agitation » et pour vivre dans la ferveur de l'esprit⁷.

Le 20 février 1911, il participa à l'introduction de la cause de béatification de Don Andrea Beltrami à Novara. Le 6 mai, il rendit visite au Comité des œuvres salésiennes de Milan et fit une profonde impression sur les personnes présentes: « En lui rendant hommage, il nous semblait voir devant nous les figures vénérables de ses prédécesseurs... Une grande largeur de vues, une grande sagesse pratique et une merveilleuse fermeté d'esprit s'allient à une piété profonde et une modestie exemplaire; en lui aussi on devine, on sent le véritable homme de Dieu... Pas de geste, pas de pose, pas de paroles retentissantes..., mais sans prétentions, une aura de sainteté qui vous captive, une parole sereine qui cherche les fibres les plus cachées du cœur... » (*L'Union*). Du 10 au 12 mai, il fut à Sampierdarena, la maison qu'il fonda et dirigea de 1871 à 1882. Il participa activement au cinquième Congrès des Oratoires festifs et de l'Enseignement religieux les 17 et 18 mai. Après la fête de Marie Auxiliatrice, il visita les œuvres salésiennes de Vénétie: il fut à Trieste, à Gorizia, à Mogliano et à Schio.

En juin, il entreprit un voyage en Espagne en compagnie de Don Pietro Ricaldone, ancien inspecteur de ce pays, qui avait été élu conseiller professionnel de la Congrégation quelques mois auparavant. Après de brefs arrêts dans les maisons salésiennes de France, ils arrivèrent à Barcelone le 10 juin. Ils furent les hôtes de l'école de Sarrià. Le samedi 17, ils participèrent à la bénédiction de la crypte du sanctuaire dédié au Sacré-Cœur au

⁶ LC 9-21.

⁷ LC 25-39.

Tibidabo. De retour à Turin, il présida le premier Congrès international des anciens élèves salésiens qui s'est tenu à Valsalice en septembre. Il y avait là un millier de participants de diverses nationalités. Dans le discours de clôture, il déclara: « Nous avons assisté à une nouvelle Pentecôte! Toutes les langues que nous avons entendu résonner dans cette salle avaient toutes un seul but, la glorification de Don Bosco. Voici devenu réalité ce qu'il disait quand ils pensaient qu'il était fou! Il n'avait pas le moindre morceau de terrain pour son premier oratoire et ne cessait de dire qu'un jour il aurait des maisons partout dans le monde! Son rêve est devenu réalité. Nous voyons ici les représentants des élèves éduqués dans ces maisons, et nous avons entendu leurs paroles émues. »⁸

En octobre, après la cérémonie d'adieu aux cinquante missionnaires destinés spécialement à la Chine et au Congo, Don Albera partit pour l'Autriche, la Pologne et l'Ukraine. Il visita Oświęcim, Lviv, Daszawa, Przemyśl, Tarnow et Cracovie. Le 28 octobre, il fut accueilli à Vienne avec de grands honneurs par les coopérateurs et par des personnalités du clergé et des institutions civiles. Il continua vers Ljubljana. À la mi-novembre il était de retour à Turin.

Sa lettre circulaire du 25 décembre 1911 fut consacrée à la Discipline religieuse. Il y expliquait le sens que Don Bosco attribuait à la discipline pour « la formation de l'homme intérieur ». Dans les communautés religieuses disciplinées – comme il avait pu le constater dans toutes les régions du monde – règne « l'ordre le plus parfait », les esprits et les cœurs sont unis par le lien de la charité. Mais là où la discipline fait défaut, la ferveur, l'unité et la concorde disparaissent, la piété et l'ardeur pastorale s'estompent peu à peu. Sans discipline, tout s'effondre, tandis que l'observance des Constitutions et des règlements, l'obéissance fervente et joyeuse aux supérieurs transforment la communauté en paradis et font fructifier la mission salésienne »⁹.

Dans la circulaire aux coopérateurs de janvier 1912, après avoir énuméré les fondations et les réalisations de l'année précédente, Albera proposa un programme opérationnel intense: promotion des vocations, ouverture d'oratoires festifs, aide aux émigrés et amour du Pape. Il recommanda à la charité des coopérateurs deux grandes églises en construction : la *Sainte-Famille* à Florence et *Saint-Augustin* à Milan¹⁰.

⁸ BS 1911, 316.

⁹ LC 55-62.

¹⁰ BS 1912, 6-8.

Pour soutenir le développement de la Congrégation et sa consolidation, il réunit les provinciaux d'Europe à Turin du 18 au 22 mars. En avril, il partit pour la Grande-Bretagne. Il s'arrêta deux jours à Paris pour rencontrer des amis et des bienfaiteurs. Il s'arrêta quelques jours sur l'île de Guernesey, où les salésiens administraient trois paroisses, et arriva à Londres-Battersea le soir du 17. Il consacra l'essentiel de son temps aux confrères et aux élèves des trois maisons salésiennes de Londres. Il rendit visite aux autorités ecclésiastiques et aux amis de l'œuvre. Il passa deux jours avec les novices de Burwash dans l'East Sussex, puis passa au collège de Farnborough dans le Hampshire et dans les écoles de Chertsey confiées aux Filles de Marie Auxiliatrice.

Le 27 avril, il se rendit en Belgique: il fut à Tournai, Melle, Antoing et Bruxelles, où il rencontra le cardinal Mercier, le nonce et les ministres des Affaires étrangères et des Colonies, pour discuter des questions relatives à la présence des salésiens au Congo. Il visita Groot-Bijgaarden et Sint-Denijs-Westrem. Le 10 mai, il arrivait à Liège pour célébrer le 25^e anniversaire de la fondation de l'orphelinat, inaugurer l'exposition des écoles professionnelles salésiennes de Belgique et couronner la statue de Marie Auxiliatrice. De Liège, il écrivit à mère Eulalia Bosco, nièce du saint: « Partout où je vais, j'entends parler de Don Bosco avec un enthousiasme indescriptible. À chaque pas que je fais, je trouve des preuves de sa sainteté: je m'en réjouis autant que vous le feriez vous-même, qui êtes de sa famille. Si pour vous il est votre oncle, pour moi Don Bosco est mon père. C'est à lui que je dois tout: combien j'apprécie sa glorification! »

Après avoir visité l'institut de Hechtel, il était de retour à Valdocco le matin du 23 mai. Après la fête de Marie Auxiliatrice, il se dépensa pour offrir l'hospitalité dans les instituts salésiens aux enfants d'Italiens expulsés de Turquie. Le 29, il partit pour l'Émilie. Il s'arrêta à Bologne, Faenza, Lugo di Romagna, Ravenna, Ferrare et Modène. Il rentra temporairement à Turin le 9 juin pour célébrer la messe d'or de Mgr Cagliero et de Don Francesca. Puis il visita les œuvres salésiennes de Parme, Florence, Pise, Livourne et La Spezia. Le 24 juin, il était à Turin pour la fête annuelle de la reconnaissance. Les démonstrations d'affection des confrères et des jeunes le consolait, mais il se sentit mal à l'aise lorsqu'on fit l'éloge de ses qualités et de ses vertus. À cette occasion, répondant à une lettre de Don Giovanni Branda, il écrivit: « Tu rappelles des souvenirs très anciens, mais très chers à mon cœur ; tu parles aussi de montées! Si seulement c'étaient celles dont parlait David, c'est-à-dire de réels progrès dans la piété et dans la vertu! Malheureusement, j'ai tant de raisons de m'humilier: les fêtes, les

choses qui m'ont été dites et lues, me donnent beaucoup à réfléchir pour le bien de mon âme. Et toi, aide-moi avec ta prière et en offrant au Seigneur les sacrifices que tu fais pour le bien des âmes »¹¹.

En octobre 1912, il salua et bénit la nouvelle expédition missionnaire. Parmi les partants figurait le jeune Ignazio Canazei, qui succédera à Mgr Versiglia en tant que vicaire apostolique de Shiuchow (Shaoguan) ; il racontera en 1929: « Avant notre départ pour la Chine, Don Albera nous a invités à assister à la sainte messe qu'il voulut célébrer lui-même dans la chapelle de Don Bosco. Ensuite, il nous adressa la parole sur un ton très paternel. Il nous dit entre autres: « Vous partez maintenant pour les missions. Au début vous rencontrerez beaucoup de difficultés, mais avec le temps vous vous familiariserez avec la langue et les coutumes, vous rencontrerez beaucoup de monde, et, après une dizaine d'années, le nouveau pays deviendra pour vous une seconde patrie: vous n'aurez même plus envie de rentrer dans votre pays... Les paroles prononcées par notre vénérable Supérieur Majeur se sont vérifiées à la lettre. De fait, plus les difficultés des premières années étaient grandes, plus j'aimais ce grand et lointain pays de Chine, où le Seigneur m'a envoyé comme missionnaire: et même avant que dix ans se soient écoulés, je ne sentais plus aucun besoin de retourner dans ma patrie. »¹²

Après la visite des maisons de Ligurie, il adressa aux salésiens une lettre circulaire sur la *Vie de foi* (21 novembre 1912). Ce petit traité doctrinal se terminait par le rappel de la foi ardente de Don Bosco, inspiratrice de toute son action, et l'invitation faite aux confrères à raviver leur foi, devenant ainsi des instruments efficaces entre les mains du Seigneur pour alimenter le flambeau de la foi dans les nouvelles générations et « pour la restauration de son Règne dans les âmes. »¹³

Une année d'une grande intensité (1913)

Au début de 1913, il entreprit un voyage de cinq mois en Espagne qui – comme l'écrivit le chroniqueur du *Bulletin salésien* – « fut un triomphe grandiose et solennel, aux proportions presque fabuleuses, qui en plusieurs endroits imita l'enthousiasme de Paris (en 1883) et de Barcelone (1886)

¹¹ Garneri 276.

¹² Garneri 278-279.

¹³ LC 82-100.

autour de Don Bosco. La presse s'intéressa à son passage comme un événement d'une grande importance..., tandis que des comités diligents d'éminents bienfaiteurs cherchaient par tous les moyens à honorer le successeur de Don Bosco... Plusieurs milliers de personnes le saluèrent à l'arrivée et au départ, et pendant tout le temps de son séjour dans l'institut salésien on assista à un va-et-vient continu d'une foule incroyable de messieurs et de gens du peuple, avec la participation des autorités ecclésiastiques, civiles et militaires... On vit des villages entiers se précipiter vers les gares où Don Albera ne faisait que passer, uniquement pour le voir et recevoir sa bénédiction au nom de Marie Auxiliatrice; et là où il s'arrêtait, il fut contraint dans plusieurs endroits de traverser les rues de la ville en voitures découvertes, au son festif des cloches, avec des salves en son honneur... »¹⁴. Il y a beaucoup d'emphase journalistique dans ces expressions, mais la visite de Don Albera a été de fait l'occasion de mobiliser les catholiques espagnols, dans le climat social et politique effervescent de ces années. Il se sentit consolé et en même temps oppressé: « Ici, en Espagne, on m'écrase à force de fêtes. Il n'y a pas un moment de paix et de repos. La pensée que je devrai mener cette vie encore pendant trois mois me fait peur. » Malgré l'énorme fatigue, il resta profondément touché par le fait que tous désiraient l'entendre parler de Don Bosco et de Marie Auxiliatrice.

Il arriva à Barcelone le samedi 11 janvier 1913; après une semaine, il partit sur l'île de Minorque et le 24, il était de retour à Barcelone, où il resta quelques jours. Le 30, il poursuivit son voyage jusqu'à Alicante et Campello. Il fut accueilli à la gare de Valence le 6 février et accompagné à la maison salésienne en procession avec la fanfare. Lundi 10, il reprit la route en direction de Cordoue. Puis il fit étape à Montilla, Malaga, Ronda, Ecija, Utrera, Séville, Cadix, Jerez de la Frontera, San José del Valle, Caramona, Madrid et Carabanchel Alto. Le 3 avril il atteignait Salamanque. Il y resta dix jours et visita également Avila et Bejar. Le dimanche 13, il partit pour Orense et Vigo, puis il se rendit à Pontevedra, Saint-Jacques-de-Compostelle, La Corogne, Santander, Baracaldo, Bilbao, Huesca, Saragosse et Gérone, d'où un bienfaiteur le conduisit au monastère de Montserrat. Le 15 mai, il quitta l'Espagne et après une escale de deux jours à Marseille, il arriva à Turin dans la soirée du lundi 19 mai.

À la fin du mois, il envoya aux confrères la lettre sur les *Oratoires festifs*. L'Oratoire, écrit-il, « pierre angulaire » de toute l'œuvre salésienne,

¹⁴ BS 1913, 131-132.

est destiné sans distinction à tous les enfants « à partir de sept ans; on ne demande ni la situation familiale ni la présentation du jeune par les parents ; la seule condition pour être admis est de venir avec la bonne volonté de s’amuser, de s’instruire et de remplir ses devoirs religieux avec tous les autres... Tous les jeunes, même les plus abandonnés et les plus misérables, doivent sentir que l’Oratoire est pour eux la maison paternelle, le refuge, l’arche du salut, le moyen sûr pour devenir meilleur sous l’action formatrice de l’affection plus que paternelle du directeur. » « Autour de chaque maison salésienne – écrivait-il en citant les paroles de Don Rua – doit surgir un Oratoire festif », confié à un confrère zélé et dévoué qui sache trouver et former ses auxiliaires parmi les jeunes eux-mêmes et d’autres bons laïcs. « Donnez-moi un directeur d’Oratoire rempli de l’esprit de notre vénérable Père, assoiffé d’âmes, riche de bonne volonté, plein d’affection et préoccupé du bien des jeunes, et l’Oratoire s’épanouira à merveille même s’il manque de moyens matériels... C’est bien ainsi: l’affection sincère du directeur et de ses coadjuteurs supplée à bien des manques. Ne pensons pas que nous avons fait l’Oratoire comme Don Bosco le souhaitait lorsque nous avons mis sur pied un *lieu de loisirs* où sont réunis quelques centaines de jeunes. S’il est souhaitable que l’Oratoire soit abondamment pourvu de toutes sortes de possibilités et de divertissements afin d’augmenter le nombre des participants, il ne faut cependant jamais séparer tout cela des préoccupations les plus industrieuses pour les rendre meilleurs et les enraciner dans la religion et dans la vertu. »¹⁵

À l’occasion du vingt-cinquième anniversaire de la consécration de l’église du Sacré-Cœur, Albera resta quinze jours à Rome. Il fut reçu en audience par le Pape (9 juin 1913) et rencontra plusieurs personnalités. Il était accompagné de Don Barberis, qui écrivait à un ami: « On a beaucoup parlé, surtout avec le cardinal Francesco Cassetta, préfet de la Congrégation des Études, à propos de la faculté de théologie de Foglizzo, et maintenant les démarches nécessaires sont en cours: il y a de bonnes chances de réussite. Jusqu’à présent, Don Albera a rendu visite à dix cardinaux pour traiter avec eux des affaires de la Congrégation, et moi, qui l’accompagnais, j’ai toujours eu l’occasion de constater combien notre Pieuse Société est appréciée et aimée de tous, et combien on connaît nos affaires et l’action prudente en tout de Don Albera. »

Le 14 juin commença la visite des œuvres salésiennes des provinces romaine et napolitaine: Frascati, Genzano, Macerata, Gualdo Tadino,

¹⁵ LC 112-118.

Trevi, Caserte, Naples et Castellammare di Stabia. Au retour, il s'arrêta à Milan, où il rencontra les coopérateurs, les prêtres anciens élèves des salésiens et les maîtres d'œuvre qui travaillaient à l'achèvement de l'église Saint-Augustin. Le 29 juin, il était à Turin pour la fête de la reconnaissance et la séance en son honneur. Dans les jours qui ont suivi, il s'est adressé au comité exécutif du monument à Don Bosco, qui avait choisi parmi les nombreux projets présentés celui du sculpteur Gaetano Cellini.

En septembre, en tant que délégué du Saint-Siège, il présida le septième Chapitre général des Filles de Marie Auxiliatrice. Il raconta aux sœurs ses souvenirs: « J'ai eu la chance d'être présent à la réunion du Chapitre supérieur où notre vénérable père Don Bosco parla pour la première fois (1871) de manière décisive des Filles de Marie Auxiliatrice et, comme je l'ai entendu alors de ses lèvres, j'ai pu constater plus tard que votre institut est vraiment une œuvre voulue par Dieu et Marie Auxiliatrice ; j'ai pu aussi m'en persuader lors de mes visites dans vos maisons, et maintenant j'ai la chance de pouvoir l'affirmer à chacune d'entre vous, ici réunies en tant que représentantes de la Congrégation tout entière... Vous auriez pu trouver, même parmi les salésiens, des personnes qui connaissent votre institut mieux que moi, plus capables que moi de vous conseiller et de vous aider; mais, peut-être pas quelqu'un qui vous aime et qui apprécie votre travail plus que moi. Je vous remercie de m'avoir appelé à une si grande charge. Avec l'aide de Dieu, nous ferons tout notre possible pour que les travaux de ce Chapitre soient réellement pour la gloire de Dieu et pour le bien des âmes, comme le veut Notre-Dame Auxiliatrice »¹⁶.

Lorsque les sœurs capitulaires passèrent à la discussion sur la manière d'appliquer le Système préventif dans leurs instituts, il fit une intervention qui nous aide à comprendre sa vision de la pédagogie salésienne: « Le Système préventif a été très apprécié par les meilleurs spécialistes de la pédagogie, même protestants, à cause de son aspect hautement éducatif, pour sa grande efficacité dans l'éducation morale. Mais quant à nous, nous devons l'admirer surtout sous son aspect religieux. Le système de Don Bosco empêche l'offense de Dieu. Que gagne-t-on à punir le mal après qu'il a été commis?... Si, au contraire, nous l'empêchons, tout est gagné, pour l'âme, pour le corps, pour la famille, pour la société. Vigilance donc, assistance maternelle, non militaire, prompte et pleine d'affection. Une autre caractéristique de Don Bosco, incarnée dans son système, est celle qui lui a valu la conquête de tant de cœurs et tant de vénération. Ses premiers

¹⁶ Garneri 292.

élèves, des hommes qui occupent aujourd'hui des positions très importantes dans la société, conservent de lui après 55 ans un souvenir ému. Les nombreux anciens élèves et anciennes élèves sont la preuve éloquente des miracles obtenus par le système de Don Bosco. Il a divinisé la pédagogie, a-t-on dit, et c'est vrai, parce qu'il a toujours visé Dieu; et ce qu'il cherchait avant tout, c'était de conduire les âmes à Dieu »¹⁷ .

En octobre 1913, la santé recommença à empirer: « J'ai beaucoup souffert de mon estomac... Le médecin me soutient avec des injections. Je suis très tourmenté. » Cependant, il n'arrêta pas de se consacrer à l'animation de la famille salésienne, animé par son ardent désir d'action bénéfique. Dans sa lettre annuelle aux coopérateurs de janvier 1914, il écrit: « Nous prenons bien garde de nous lancer les yeux fermés dans de nouvelles entreprises; au contraire, humainement parlant... nous voudrions mettre un frein à toute nouvelle activité, nous restreindre dans le champ de nos activités déjà trop vaste. Mais quand, face au mal qui se propage et au bien qui doit être fait de toute urgence, il nous apparaît clairement que l'invitation à de nouvelles œuvres pour la gloire de Dieu et pour le salut des âmes nous vient d'en haut, nous n'hésitons pas, à l'exemple de Don Bosco, à être un peu saintement audacieux. Pour cette raison, nos maisons d'accueil, bien que dépourvues de tout revenu, sont toujours bondées de jeunes, dont beaucoup sont totalement pauvres et abandonnés... »¹⁸ .

Malgré ses problèmes de santé, il partit le 30 janvier visiter les œuvres salésiennes en Sicile. Ce fut un voyage fatigant mais enrichissant. Il s'arrêta à Massa Carrara, à Rome et à Naples, où il s'embarqua pour Palerme. Il resta deux mois en Sicile. Partout, il reçut un accueil semblable à celui d'Espagne: à Palerme, Mazzara del Vallo, Marsala, Messine, Catane, Alì Marina, Taormina, Acireale, Pedara, Bronte, Randazzo, Modica et Caltagirone. Il se rendit également à Malte. De retour à Catane, il participa au congrès des anciens élèves de Sicile et de Calabre. Le 24 mars, il quitta l'île pour Bova Marina, où les salésiens dirigeaient le séminaire diocésain et l'Oratoire festif. Il fit une étape de deux jours à Soverato. Il gravit le plateau pour visiter l'Oratoire de Borgia, puis se rendit à Reggio de Calabre. De là, le 2 avril, il passa à Rome. Le jeudi 16, il fut reçu en audience privée par Pie X, qui lui laissait ce souvenir pour les salésiens et leurs élèves: « Dites-leur qu'ils vivent toujours en la présence de Dieu! »¹⁹

¹⁷ Garneri 293-294.

¹⁸ *BS* 1914, 7.

¹⁹ *BS* 1914, 129.

Chapitre 8

LE DRAME DE LA GUERRE (1914-1918)

Don Albera avec un groupe de salésiens soldats réunis à Valdocco pour les exercices spirituels (Turin, 13 octobre 1916)

Le début de la guerre

À la fin de juillet 1914 éclata la terrible première guerre mondiale, qui en peu de temps impliqua les grandes puissances mondiales et ne se termina qu'en novembre 1918, avec le bilan effroyable de neuf millions de soldats morts et de sept millions de victimes civiles. Le 20 août, alors

que se déroulaient les premières batailles sur le front belge et français, Pie X mourut de chagrin pour n'avoir pas réussi à éviter le conflit. Après l'élection de son successeur Benoît XV, Don Albera se rendit à Rome. Il fut admis à l'audience le 14 octobre et reçu avec une grande affection par le Pape. Pendant ce temps, la guerre progressait de manière désastreuse et le Conseil supérieur décida de reporter le Chapitre général et les célébrations prévues pour le centenaire de la naissance de Don Bosco.

Dans la circulaire de janvier 1915, Albera encourageait les coopérateurs à multiplier leurs prières: « Une guerre horrible menace de plonger dans le sang la prospérité de nombreuses nations avec lesquelles la famille salésienne a des liens de reconnaissance très forts ; d'autre part, les conséquences de l'énorme conflit paralysent la vitalité de nombreux autres peuples... Beaucoup de nos confrères sont impliqués dans le tourbillon de la guerre, donc exposés à une mort tragique (et nous avons pleuré beaucoup de morts); divers instituts, autrefois heureux et florissants, sont aujourd'hui dépeuplés, sans la présence des jeunes, ou réduits à une vie misérable... Quant à nous, terrifiés par la nouvelle de la vaste conflagration, nous avons commencé dès le 2 août à élever nos plus ferventes prières devant l'autel de Marie Auxiliatrice pour invoquer la paix ; et les humbles supplications continueront de monter chaque jour, et avec une ferveur toujours plus grande, jusqu'à ce qu'il plaise à la divine clémence de les exaucer... Le moment est grave: c'est l'heure d'une grande expiation sociale. Dieu veut faire comprendre aux peuples que leur bonheur temporel et éternel réside dans la pratique des enseignements du Saint Évangile: quand ils l'auront compris, le jour de la restauration de toutes choses en Jésus-Christ ne tardera pas à venir... Alors gardons-nous bien, chers coopérateurs et pieuses coopératrices, de succomber en proie à la peur ou au désespoir, mais au contraire redoublons nos humbles efforts pour que Jésus-Christ règne au milieu de la société moderne... »¹ On n'était qu'au début du conflit. Le recteur majeur ne pouvait pas prévoir ce qui se passerait dans les années suivantes, les horreurs des champs de bataille et les deuils qui allaient bouleverser la famille salésienne.

Le 13 janvier, un fort tremblement de terre frappa les Abruzzes. Parmi les nombreuses victimes, il y eut aussi deux Filles de Marie Auxiliatrice. Albera écrivit à ses confrères: « Inclignons le front devant la volonté divine et prions aussi pour les nombreuses victimes de ce cataclysme. Mais mon cœur me dit que Don Bosco et Don Rua ne se contenteraient pas de cela, et

¹ BS 1915, 1-2.

c'est pourquoi je me dispose à accueillir une partie des orphelins survivants, dans les limites des offrandes charitables que le Seigneur nous envoie. »² Stimulés par son invitation, les salésiens ont immédiatement réagi. Cent soixante-dix orphelins ont été accueillis dans diverses maisons salésiennes d'Italie.

Fin janvier on imprima le *Manuel du directeur*, sur lequel Don Albera travaillait depuis des années dans le but de donner à chaque directeur des normes qui l'aideraient à « conserver l'esprit de Don Bosco » dans sa maison. « Ce manuel – écrivait-il dans l'introduction en s'adressant au directeur – te sera très utile parce que, laissant de côté les discussions théoriques, il descend dans la vie pratique et te rappelle tout ce que tu dois faire pour remplir ton devoir de la manière la plus avantageuse pour toi-même et pour tous ceux qui dépendent de toi; mais je pense aussi qu'il te fera grand plaisir et j'espère qu'il ne restera pas sans fruit, car les exhortations, les conseils et les avertissements qu'il contient sont tirés de sources précieuses. » Il s'agit en effet d'indications déduites de « ce que Don Bosco et Don Rua nous ont laissé par écrit quant aux normes à suivre par les directeurs » et de quelques directives de Don Albera lui-même, suggérées « par les besoins de notre temps et des conditions nouvelles » des instituts salésiens³. Le volume est divisé en deux parties. La première énumère les qualités qui doivent caractériser le directeur selon l'esprit de Don Bosco, à savoir l'effort pour se perfectionner soi-même, l'étude et la mise en pratique des Constitutions, l'obéissance aux supérieurs, l'esprit de discipline et de sacrifice, l'amour de la pauvreté, l'étude des sciences sacrées, la vie de foi et de zèle. La deuxième partie, plus pratique, présente les devoirs du directeur envers les confrères, envers les jeunes et envers les personnes du dehors. Le texte fut envoyé aux directeurs salésiens avec une lettre personnelle autographe de Don Albera. À l'un d'eux il écrivait: « En tant que directeur de Viedma, tu auras l'occasion de travailler beaucoup et aussi d'aider à garder toujours mieux l'esprit de Don Bosco. Efforce-toi de reproduire en toi les vertus et la manière de gouverner que Don Bosco et Don Rua nous ont enseignée par leur exemple et leur parole. Tout le bon fonctionnement d'une maison dépend du directeur. Si certaines maisons ne vont pas bien, c'est parce que le directeur n'a pas le calme, la charité, la douceur et la patience de nos pères. Avec certains coups de colère on gâte la situation au lieu d'aider, avec un zèle trop brusque et inégal on éloigne les âmes: en voulant les

² LC 171.

³ *Manuale* 4-5.

confrères trop parfaits, ils deviennent nerveux et se découragent. »⁴

Il consacra les mois d'avril, mai et juin à la visite des maisons salésiennes du Piémont, de la Lombardie et de la Vénétie. À la fin, il était épuisé. Il fut contraint de prendre quinze jours de repos à Oulx dans le Val di Susa. Entre-temps, le 24 mai 1915, l'Italie était également entrée en guerre aux côtés de la Triple-Entente. Le gouvernement commença le recrutement militaire de masse. Des centaines de jeunes salésiens furent aussitôt enrôlés. Lors de la réunion des inspecteurs d'Europe, convoquée fin juillet, on décida de rouvrir les écoles malgré les difficultés de la guerre, on parla de l'assistance aux salésiens militaires, et de la mobilisation de coopérateurs pour soutenir les œuvres en graves difficultés économiques. Les célébrations prévues pour le centenaire de la naissance de Don Bosco furent réduites. Le 15 août, dans la cour de Valsalice, devant sa tombe, on célébra une messe avec la participation d'une foule nombreuse. Dans l'après-midi eut lieu la commémoration civile. Le lendemain, à côté de la maison des Becchi, après la célébration eucharistique, Don Albera bénit la première pierre du sanctuaire dédié à Marie Auxiliatrice, qu'on voulut ériger comme offrande votive pour implorer la paix.

Six mois après le début de la guerre, la situation s'était aggravée. Dans la lettre circulaire du 21 novembre, on lit: « Un nombre considérable de nos chers confrères, parmi lesquels de nombreux jeunes prêtres, se sont trouvés dans la dure nécessité de renoncer à leur habit religieux pour revêtir l'uniforme militaire; ils ont dû quitter leurs chères études pour manier l'épée et le fusil; ils ont été arrachés à leurs paisibles collèges et écoles professionnelles pour aller vivre dans les casernes et les tranchées, ou on les a employés comme infirmiers à soigner les malades et les blessés. Nous en avons également un certain nombre au front, où quelques-uns ont déjà laissé leur vie et d'autres sont revenus horriblement mal en point ». Malgré tout, Don Albera encourageait chacun à continuer sa mission avec confiance: « Nous serions des hommes de peu de foi si nous nous laissions gagner par le découragement. Nous montrerions que nous ignorons l'histoire de notre Pieuse Société si, face aux difficultés qui semblent vouloir nous barrer la route, nous nous arrêtons, découragés. Que dirait au ciel, d'où notre doux Père nous regarde avec amour, s'il nous voyait sans énergie et découragés sous prétexte que nous sommes moins nombreux à cultiver le champ que la Providence a assigné à notre activité? Oh, rappelez-vous, chers confrères, que Don Bosco ne nous reconnaîtra comme ses vrais fils

⁴ Garneri 314.

que si notre courage et notre force sont à la hauteur des graves difficultés que nous devons surmonter. Et ce courage et cette énergie qui nous sont nécessaires, il faut les puiser avant tout dans la piété... »⁵

Au début de 1916, le conflit s'intensifia. Don Albera fit part de ses souffrances aux coopérateurs: « Le nombre de vies fauchées par la mort augmente de jour en jour, et alors que d'innombrables industries languissent et que le commerce international menace de s'éteindre, la chose la plus triste est que le sentiment de charité chrétienne et de vraie fraternité qui devrait unir tous les peuples s'affaiblit lui aussi de plus en plus... Voici que s'aggravent aussi les angoisses de la famille salésienne... Quand la guerre a éclaté, nous avons vu de gros bataillons de salésiens partir prendre les armes... sur différents fronts, engagés sous des drapeaux opposés!... Tous endurent avec un courage admirable les inévitables épreuves de la guerre, et par la parole et par l'exemple ils essaient de mener un vaste apostolat au service du bien parmi leurs camarades, non seulement dans les casernes et les hôpitaux, mais aussi au front, au milieu des rudes fatigues du terrain, dans la fureur des combats et dans la dure vie des tranchées. » Il y eut de lourdes répercussions sur les œuvres salésiennes: « En partie elles ont dû être suspendues et en partie elles auraient déperî si les salésiens restants n'avaient pas multiplié leur activité. Et au prix de quels sacrifices! Les relations avec un grand nombre de coopérateurs et coopératrices zélés ayant été temporairement interrompues, les moyens de subsistance ont été réduits et donc, malgré l'augmentation du travail, nous avons dû endurer diverses privations. Que les sacrifices des Fils et des coopérateurs de Don Bosco, de ceux qui donnent leur vie pour la patrie comme de ceux qui la dépensent entièrement au profit de la jeunesse pauvre, puissent accélérer le retour de la paix sur la terre! Ce jour-là, nous continuerons de redoubler d'efforts pour rendre les avantages de la paix plus utiles et plus durables. Oh! si ces paroles pouvaient atteindre tous les coopérateurs et les stimuler dès maintenant à s'engager dans un travail plus intense de restauration chrétienne selon l'esprit de Don Bosco!... Courage, mes chers coopérateurs, – concluait Don Albera – les occasions de multiplier les œuvres de miséricorde corporelle et spirituelle ne manquent pas de nos jours, en particulier envers nos frères plus petits, c'est-à-dire envers les jeunes et ceux qui ont besoin de soins particuliers. Travaillons donc, et travaillons ensemble, si nous voulons obtenir plus, en suivant fidèlement les traces de

⁵ LC 182-183.

Don Bosco. Le Seigneur ne manquera pas de nous bénir. »⁶

L'accompagnement des salésiens soldats

Au fil des mois, un nombre croissant de confrères fut contraint de porter l'uniforme militaire et de partir pour le front. Une fois disparue l'illusion d'une guerre de courte durée, et en plus des initiatives lancées l'année précédente pour soutenir, accompagner et aider « moralement et matériellement » les appelés aux armes, Don Albera proposa le 15 février 1916 une action mieux coordonnée entre les responsables de la Congrégation, les inspecteurs et les directeurs locaux en faveur des salésiens soldats. Ceux-ci étaient invités à maintenir un contact épistolaire régulier avec les supérieurs et les confrères, et à envoyer tous les deux mois un compte rendu personnel détaillé à leur directeur. Chacun recevait chaque mois le *Bulletin salésien* accompagné d'une lettre du recteur majeur. La première de ces circulaires mensuelles est datée du 19 mars 1916. Elle contient un programme auquel il sera constamment fait référence dans les lettres suivantes:

« Dans les batailles saintes et bénéfiques de l'enseignement, vous avez été infatigables... Maintenant, la Patrie fait appel aussi à vos énergies physiques, et vous avez répondu avec enthousiasme à cette demande, et avec cette joie qui vous est habituelle, vous êtes prêts à n'importe quel sacrifice. Tant de noblesse dans votre résolution, tant de vigueur dans la vertu vous ont placés à un très haut degré, dans une très haute dignité, d'où dérivent pour vous de nouveaux devoirs. Et ce sont ces devoirs que je vous recommande de garder constamment devant vos yeux, afin de vous comporter toujours et en toutes circonstances comme de dignes fils de Don Bosco.

Par conséquent, mes chers fils, efforcez-vous de sanctifier toutes vos actions en vivant en union avec Dieu. Dirigez constamment vos pensées et vos affections vers Lui, et il vous gardera inébranlables dans la vertu, il vous insufflera force et courage dans les moments d'abattement et de tristesse, et il ne vous laissera pas un seul instant sans l'énergie nécessaire pour honorer tous vos devoirs. Vous n'aurez peut-être pas beaucoup de temps à consacrer à la piété, mais pour cela consacrez-le tout entier, afin que votre piété soit une piété d'action, qui englobe et imprègne, dirai-je, tous les moments de votre vie.

⁶ BS 1916, 2-3.

Ne vous laissez pas troubler par le crépitement des armes, ni distraire par la nouveauté et la différence de votre vie, et que les sacrifices continuels auxquels vous devez faire face, au lieu d'affaiblir votre caractère, soient dans votre main des moyens efficaces pour vous fortifier de plus en plus dans la foi et surmonter victorieusement tout risque de nuire à votre persévérance dans le bien.

Que la bonté et la douceur de votre âme resplendissent dans tous vos actes. Cela doit être votre caractère habituel, c'est à cela que vous avez été formés, c'est en cela que vous devez persévérer, ce sera le signe qui vous fera connaître comme des fils de Don Bosco. Par conséquent, fidèles à la tradition de votre vie, soyez toujours prêts pour tout service envers vos camarades, soyez les premiers à courir à leur secours dans tous leurs besoins, faites voir à tous la flamme brûlante de la charité qui brille dans votre cœur et vous rend infatigables pour toute bonne action. Les occasions ne vous manqueront pas, et vous ne devez pas les manquer, prenez-les toutes, et vous vous assurerez les bénédictions du ciel et l'amour de vos frères. C'est ainsi que vous serez des phares lumineux de bon exemple, et, presque inconsciemment, vous ferez un grand bien, imitant l'Apôtre qui se faisait tout à tous pour les gagner tous à Jésus-Christ. »⁷

Les innombrables lettres des salésiens soldats conservées dans les archives prouvent l'efficacité de cette initiative. Grâce à la lettre du recteur majeur, ils se sentaient unis en esprit à la Congrégation et à sa mission, ils étaient soutenus moralement et spirituellement, encouragés à rester fidèles à leur consécration religieuse, à se montrer partout de dignes fils de Don Bosco, modèles de vertu pour leurs camarades soldats, apôtres infatigables pour le bien des âmes. Un clerc écrivait à Don Albera: « Quelle chance, quand dans les moments de calme je parcours vos précieuses circulaires. Quelle mine de conseils, de force, d'encouragement à lutter; quel ardent désir de persévérer, de tenir haut et d'honorer la bannière autour de laquelle Don Bosco nous a appelés; quelle joie quand on se sent la conscience tranquille, le cœur enflammé par chacune de vos bonnes paroles. Alors on revit notre vie. S'endormir le soir avec vos circulaires en main et pouvoir rêver à nos chers confrères lointains est un bonheur au milieu d'une si grande nostalgie. »⁸

⁷ *Lm* n. 1.

⁸ ASC B0421101, P. Di Cola, 04.01.1918.

D'autres confient leurs difficultés: « J'ai reçu hier votre chère lettre. Je l'ai relue avec affection et plus je l'examine, plus je me reconnais loin du même esprit. Oh, combien on perd en s'éloignant de la source! Je suis désolé de vous faire de la peine, mais pour être honnête, c'est ainsi. Pour le réconfort de votre grand et bon cœur, je vous assure que vos conseils et vos exhortations me sont d'un grand secours dans mes efforts pour venir à bout de mes innombrables mauvaises inclinations. J'attends avec grande impatience vos chères lettres qui sont pour moi *stella maris* et j'essaie de les mettre en pratique, mais vu le mauvais terrain et les grands inconvénients, presque tout disparaît très vite. Quand je suis au repos, ce qui me permet d'utiliser les moyens de notre sainte religion, il me semble que je revis, mais quand je suis en ligne, me voilà comme stérilisé. Oh, quelle sécheresse! »⁹

Beaucoup déclarent qu'ils se sentent confirmés dans leur vocation parmi les horreurs quotidiennes: « Le prêtre bénit souvent ces corps déchirés par la mitraille, ces corps transpercés. Ma prière la plus courante, ce sont les innombrable requiem que je récite pour les chers défunts qui sont à côté de moi, éteints par le plomb ennemi. On dit que la vie militaire est un grand danger pour la vocation religieuse. Pour moi. Dieu merci, je peux dire que je ne l'ai jamais sentie aussi bien enracinée, jamais je n'ai ressenti autant le besoin de retourner dans ma Congrégation, parmi mes chers jeunes, parmi mes chers Confrères. Je me rappelle toujours les chères Solennités, les cours de récréation bruyantes, les heures inoubliables de la matinée au sanctuaire, les prières et les grandes douleurs rendues belles au pied de cet autel! Je lis avec avidité le *Bulletin* qui m'arrive régulièrement, et plus encore vos circulaires, Père bien-aimé, qui me donnent toujours un nouveau frisson de vie, même si je devais les lire cent fois. »¹⁰

« Père bien-aimé, ce n'est pas l'habitude mais l'affection et la reconnaissance sincères qui me poussent à vous écrire. Oh ! s'il m'était donné de voler près de vous, de vous ouvrir mon cœur, de vous dire tant de choses, que je vous aime beaucoup, que je souffre et que je fais mon devoir du mieux que je peux, pour vous, pour la Congrégation, pour le bien. La situation est terrible, mais jusqu'à présent, Dieu aidant, tout s'est bien passé. Courage, bien-aimé supérieur, en cette terrible épreuve, ayez la consolation de savoir que vos fils lointains apprécient de plus en plus leur belle vocation et se sentent de plus en plus attachés à la Congrégation, et qu'ils aspirent au jour

⁹ ASC B0410679, G. Conti, 20.02.1918

¹⁰ ASC B0420502, E. De Angelis, 28.06.1917.

où ils pourront retourner à leurs chères occupations »¹¹ .

Même dans les moments les plus dramatiques, les salésiens du front se sont sentis réconfortés par la foi, assistés par la Divine Providence, prêts à offrir leurs souffrances pour le bien de la Congrégation: « *Superabundo gaudio in omni tribulatione mea*, écrivait un confrère prêtre après le désastre de Caporetto. Je remercie sincèrement le Seigneur qui m'a tant fait souffrir. C'est pour moi le meilleur signe que non seulement le Seigneur ne m'oublie pas, mais qu'il m'aime beaucoup. Et je lui en suis très reconnaissant. Dans les moments où l'épuisement m'avait atteint au point de me rendre incapable d'avalier un morceau de pain... et alors que des dizaines de milliers de personnes, agglomérées dans les rues et les places d'un village, cherchaient comment se nourrir, la Providence m'envoyait une tasse de bouillon chaud et cela d'une manière vraiment étrange. Je tiens à vous assurer que je n'oublie jamais que je suis un fils de Don Bosco; qu'en tant que Salésien je souffre très volontiers, heureux de faire la volonté du Seigneur en tout, convaincu que mes souffrances profiteront aussi à ma chère Société, que j'aime comme ma famille. »¹²

L'énorme perte de vies humaines multipliait le nombre des orphelins. Le 6 avril 1916, Don Albera communiqua au président du Conseil des ministres la décision de fonder une maison à Pinerolo pour accueillir les orphelins de guerre: « Malgré le fait que plus d'un quart de mes enseignants et assistants ont été appelés aux armes et que les ressources provenant de la bienfaisance publique ont presque entièrement disparu, mais faisant confiance à la Divine Providence, à la charité des âmes généreuses et avec l'appui des autorités, j'ai décidé d'ouvrir un institut spécial pour les jeunes de huit à douze ans, abandonnés à eux-mêmes, ou parce qu'ils sont orphelins de mère et que le père est dans l'armée, ou parce qu'ils ont perdu leur père à la guerre... J'ai la ferme conviction que vous voudrez bien apporter tout le soutien de votre autorité à cette œuvre... qui a pour but l'éducation et l'instruction des jeunes pour former des citoyens honnêtes et laborieux. »¹³ La même disponibilité se manifestait également chez les Filles de Marie Auxiliatrice.

¹¹ ASC B0440538, E. Provera, 20.04.1916.

¹² ASC B0440224, P. Osenga, 15.11.1917.

¹³ BS 1916, 131.

La dernière année de guerre

Le petit nombre de confrères restés dans les maisons étaient surchargés de travail. Le recteur majeur les exhortait constamment à être héroïquement disponibles au service des jeunes. Leurs souffrances et leurs fatigues pouvaient devenir des instruments de purification et de perfectionnement spirituel. Dans une telle conjoncture, il fallait que les directeurs et les inspecteurs deviennent des maîtres et des modèles dans la vie religieuse, l'esprit de piété, l'observance, la charité et le zèle. En août 1917, il communiqua l'aggravation de la situation: « L'appel à une nouvelle visite des militaires réformés nous privera de beaucoup d'autres confrères. Nos clercs, qui portaient auparavant dans une large mesure le poids de l'assistance auprès des jeunes, ne peuvent plus le faire parce que maintenant presque tous servent dans l'armée. » Le personnel indispensable au fonctionnement normal des œuvres commençait à manquer. En novembre 1917, on eut recours au président du Conseil pour obtenir l'exemption d'une vingtaine de salésiens « indispensables et irremplaçables en tant que directeurs et administrateurs des instituts », afin de ne pas être contraints de fermer dix-sept œuvres « en laissant sur le pavé 4.000 élèves dont la plupart avaient besoin d'un toit »¹⁴.

La défaite de Caporetto (24 octobre 1917) fut pour l'Italie un drame aux proportions énormes, avec des milliers de réfugiés. « En assistant ces jours-ci au spectacle douloureux de tant de pauvres réfugiés qui affluent vers nos villes et nos villages en provenance des régions où la bataille fait rage, dans des conditions qui ne leur permettent pas de faire face aux nécessités les plus vitales – écrivait Don Albera aux salésiens soldats le 24 novembre – j'ai tout de suite fait en sorte que près d'une centaine de garçons réfugiés âgés de 12 à 14 ans soient hébergés à l'Oratoire; en même temps, j'ai fait appel à tous les directeurs de nos maisons en Italie pour qu'ils accueillent le plus de jeunes possible. »¹⁵ À cette époque, plus de quatre cents garçons furent accueillis dans divers collèges. D'autres, plus d'un millier, seront accueillis gratuitement par les salésiens et les Filles de Marie Auxiliatrice dans les mois et les années à venir. Là où la situation le permettait, les salésiens de France, de Belgique, de Grande-Bretagne, de Pologne, d'Autriche, de Slovénie et de Croatie faisaient de même.

Dans sa lettre aux coopérateurs de janvier 1918, Don Albera écrivait:

¹⁴ ASC E443, A. Conelli, 14.11.1917.

¹⁵ *Lm* n. 20.

« Dans les circonstances anormales dans lesquelles nous nous trouvons, les oratoires festifs, les hospices et collèges et les autres instituts salésiens fleurissent et débordent de jeunes. La chose pourrait étonner dans les pays neutres, mais il faut dire que cela relève du prodige dans les pays en guerre... À cette aimable attention de la Divine Providence il faut ajouter l'estime universelle qui entoure la mémoire du vénérable Don Bosco et son apostolat... Pas une maison de l'œuvre de Don Bosco qui n'ait ouvert ses portes aux enfants des rappelés, ou des morts à la guerre, ou des réfugiés, ou des soldats eux-mêmes. » Et il exhortait les coopérateurs à imiter le zèle de Don Bosco dans la dévotion à Marie Auxiliatrice, à Jésus au Saint-Sacrement et dans l'engagement en faveur des vocations et des œuvres salésiennes¹⁶.

Cette année-là était l'année de son jubilé sacerdotal. On organisa diverses démonstrations en son honneur. Les salésiens soldats lui offrirent un calice en or. Il les remercia dans sa circulaire du 24 janvier, profitant de l'occasion pour les exhorter à rester fidèles à l'esprit de leurs origines: « Voyez l'eau : plus elle s'éloigne de sa source, plus elle perd sa limpidité naturelle pour devenir un flot boueux ; ainsi en est-il de l'esprit d'un institut religieux : plus il s'éloigne du Fondateur et de ceux qui ont eu la chance de vivre avec lui pendant de longues années, plus il perd son intégrité originelle... Combien de choses étrangères risquent de s'infiltrer chez nous petit à petit, si nous n'y prenons pas garde ; et combien de choses propres à l'esprit du vénérable Don Bosco on laisse tomber en désuétude ici et là! Ayant eu la grande chance de vivre avec notre vénérable Père pendant de nombreuses années et de jouir de son intimité confiante, je peux dire que j'ai eu l'occasion de bien pénétrer l'esprit qui l'animait... Don Bosco a choisi comme patron de son œuvre saint François de Sales, car il voulait que ses fils copient en tout temps sa *grande activité au service du bien, son amour ardent de Dieu* et son *inaltérable douceur envers le prochain*. Et pour rendre ce modèle plus efficace, il le recopia d'abord en lui-même, en lui donnant toute la modernité requise par notre époque. Par conséquent, si nous voulons pouvoir dire que nous sommes vraiment salésiens, nous devons non seulement essayer de posséder ces trois éléments constitutifs de l'esprit de Don Bosco: activité, amour de Dieu et douceur envers notre prochain, mais aussi de les posséder harmonieusement unis comme ils l'étaient en lui. »¹⁷

¹⁶ BS 1918, 1-2.

¹⁷ Lm n. 22.

Le 24 mai 1918, on célébra le cinquantième anniversaire de la consécration du sanctuaire dédié à Marie Auxiliatrice. Il y eut des célébrations spéciales et des pèlerinages de diverses régions du Piémont. Après les fêtes, don Albera, épuisé, dut se retirer à Oulx pour un peu de repos. Le 1^{er} août, il eut la joie d'assister à la bénédiction du petit sanctuaire de Marie Auxiliatrice aux Becchi, face à l'humble maison de Don Bosco. Le lendemain, il y célébra la messe, en présence du Chapitre supérieur, du Conseil général des Filles de Marie Auxiliatrice et d'une représentation d'orphelins de guerre et d'élèves des instituts salésiens.

Le 11 novembre 1918, avec la capitulation de l'Autriche, « l'immense massacre » de la guerre prit fin. Les salésiens comptèrent leurs pertes: sur deux mille salésiens européens appelés aux armes, environ quatre-vingt étaient morts à la guerre; le nombre des blessés était bien plus élevé. D'autres, traumatisés dans leur psychisme et dans leur esprit, avaient dû quitter la Congrégation. Mais ceux qui revinrent se montraient pour la plupart renforcés dans leur esprit et dans leur caractère, animés d'intentions généreuses. Beaucoup d'entre eux, au cours de la décennie suivante, formèrent l'épine dorsale des expéditions missionnaires en Asie, en Afrique et en Amérique, faisant preuve d'une capacité d'adaptation et d'une générosité incroyables. Ils laissèrent tous des témoignages de charité apostolique et de sainteté. Parmi beaucoup d'autres on peut rappeler les futurs évêques Gaetano Pasotti, Stefano Ferrando, Louis Mathias, Giovanni Lucato, Jean-Baptiste Couturon ; les prêtres Pierre Gimbert, Joseph-Auguste Arribat, Costantino Vendrame, Carlo Crespi, Carlo Braga, Antonio Cavoli, Jean Tanguy, Luigi Albisetti et des dizaines d'autres.

Chapitre 9

AU SOIR DE LA VIE (1919-1921)

Après la guerre, en janvier 1919, Don Albera invitait les coopérateurs à prier pour obtenir une « paix juste et durable ». Il rappelait ce qui avait été fait l'année précédente, en particulier l'accueil de trois cents orphelins

de guerre et de cinq cents petits réfugiés. Il énumérait les nouvelles fondations: les oratoires de Turin à Borgo San Paolo et dans le quartier de Monte Rosa, l'institut de Livourne, l'école agricole de Mandrione à Rome, l'oratoire et l'internat à Fiume, la maison pour jeunes travailleurs à Würzburg en Bavière, l'orphelinat de Kielce et la maison d'études de Cracovie en Pologne, la maison de formation Cold Spring et le collège de Williamsbridge aux États-Unis. Il rappelait également les nombreuses œuvres nouvelles des Filles de Marie Auxiliatrice. Enfin, il présentait le programme d'action pour la nouvelle année, en particulier dans les pays de mission, et exhortait les coopérateurs à multiplier leur zèle dans l'éducation de la jeunesse « pour la restauration chrétienne de la société »: « Soyez persuadés, mes chers et dévoués coopérateurs, que la bonne éducation des nouvelles générations sera toujours le moyen le plus simple et le plus pratique pour faire une société chrétienne. Mais pour que les fruits d'une bonne éducation réussissent à triompher au milieu du mal qui existe dans le monde, il faut les multiplier en multipliant les champions infatigables et les propagandistes zélés de ce saint idéal. Si les coopérateurs salésiens, par exemple, qui sont plus de cent mille rien qu'en Italie, voulaient s'approprier ce saint apostolat, quel bien ce serait pour la Religion et la Patrie! »¹

Le 15 mars, alors qu'il célébrait la messe du trentième jour après la mort de l'économiste général Clemente Bretto, Albera eut une légère crise cardiaque. Il fut contraint de se reposer un peu plus le matin et de marcher un peu l'après-midi. Dès qu'il se sentit mieux, il reprit le rythme habituel, avec un horaire bien marqué: lever à 5h00; méditation à 5h30; messe à 6h00; de 7h00 à 9h00 au bureau pour la correspondance; puis audiences jusqu'à midi. L'après-midi, après un quart d'heure de repos, travail au bureau à partir de 14h30 jusqu'à la lecture spirituelle et la bénédiction du soir.

Le 20 avril, il envoya une circulaire aux inspecteurs et directeurs sur la *douceur à pratiquer dans l'exercice de l'autorité*, proposant comme modèles Jésus-Christ, saint François de Sales et Don Bosco. Le 7 mai, il partit pour Florence et Faenza. Il retourna à Valdocco pour la neuvaine de l'Auxiliatrice. En juin, il participa au congrès spécial des anciens élèves de Turin. Cependant, sa santé déclinait de plus en plus. En juillet, il écrivit à une supérieure des sœurs salésiennes: « Lundi, huit jours aujourd'hui, je me suis de nouveau senti mal. Tout au long de la semaine, il ne m'a guère été possible d'écrire: c'est à peine si j'ai pu signer quelques papiers impor-

¹ BS 1919, 2-7.

tants. Aujourd'hui, c'est la première fois que j'essaye d'écrire et c'est à vous que j'écris. Comme vous pouvez le voir, je commence à manier un peu la plume, mais très lentement et avec effort. Je vous écris pour vous dire qu'il ne faut pas croire que je vais très mal. Peut-être qu'un peu de repos me remettra. Sur ordre du médecin demain, si Dieu le veut, j'irai à Cuorné et j'y resterai huit ou dix jours; j'espère que l'air des montagnes me fera du bien. Je n'ai pas d'appétit et je peux à peine dormir. Les ennuis ne me manquent pas et ils sont souvent très graves... J'espère beaucoup en vos prières. La volonté de Dieu soit faite en tout. »²

Après quelques jours de repos, il se rendit à Pinerolo pour la cérémonie de remise des prix aux orphelins. Puis il fut à Nizza Monferrato pour la retraite des directrices. Il s'affaiblissait. Le médecin lui ordonna un repos absolu de quatre semaines à Cuorné, mais quinze jours plus tard, il était de nouveau à Turin. Fin septembre, il retourna à Nizza Monferrato pour prêcher.

Dans la lettre circulaire du 24 septembre, il recommandait aux salésiens d'avoir soin des vocations. C'est avec une grande peine, écrit-il, que nous avons dû refuser de nombreuses propositions de fondation faute de personnel: « Quand aurons-nous de nouveau la consolation de voir chaque maison, chaque oratoire apporter sa contribution en vocations salésiennes?... Nous ne travaillons pas entièrement selon l'esprit de notre vénérable Père Don Bosco, si nous ne faisons pas tous nos efforts pour cultiver les vocations. »³

De retour à la maison-mère, il fut invité par le cardinal Cagliero à passer quelques jours de paix à Castelnuovo. Il n'y trouva aucun avantage, au contraire la parésie du bras droit empira. Malgré tout, dans la deuxième quinzaine de novembre, il se rendit à Rome pour les affaires de la Congrégation. Le 30 novembre, il fut reçu par le Pape. Il écrivit aux inspecteurs: « Je peux difficilement vous exprimer l'intime satisfaction que j'ai ressentie, lorsque j'ai pu dire personnellement au Saint-Père que les salésiens avaient déjà mis en pratique l'appel chaleureux qu'il avait adressé au monde entier dans sa paternelle encyclique, dix jours plus tôt, en faveur des enfants pauvres d'Europe centrale. Car dans ces mêmes régions, ils avaient ouvert, au cours de cette année 1919, de nouveaux instituts capables d'abriter le plus grand nombre possible de jeunes pauvres... »⁴ Il se référait à l'ency-

² Garneri 373.

³ Garneri 375.

⁴ Garneri 376

clique *Paterno iam diu* du 24 novembre, dans laquelle le Pontife présentait à l'épiscopat catholique la situation dramatique des enfants d'Europe centrale, qui vivaient dans des conditions d'extrême pauvreté et de famine, les invitant à se mobiliser. Les salésiens l'avaient déjà fait en organisant des orphelinats et des centres d'assistance dans toutes les nations touchées par la guerre. Mais Don Albera voulut ajouter quelque chose de plus afin de répondre à l'appel du Pape, et il destina à l'accueil et aux soins des orphelins d'Europe centrale un autre institut du Piémont, celui de Perosa Argentina.

Le jour de l'Immaculée Conception, dans la basilique du Sacré-Cœur, le cardinal Cagliero célébra le trente-cinquième anniversaire de son ordination épiscopale. Don Albera aurait voulu retourner à Turin pour Noël, mais il fut retenu dans la capitale jusqu'au début du mois de février.

Dans sa lettre aux coopérateurs de janvier 1920, il raconta l'audience papale et annonça que l'inauguration du monument à Don Bosco avait été fixée au mois de mai, en concomitance avec les congrès internationaux des coopérateurs, des anciens élèves et des anciennes élèves. Il présenta les œuvres ouvertes en 1919: six en Italie, quatre en Bavière, deux à Vienne, une en Hongrie, une en Yougoslavie et une en Irlande. Il rappela que la plupart des maisons salésiennes d'Europe s'étaient mobilisées « pour soulager les souffrances extraordinaires de tant de pauvres jeunes d'Europe centrale, dont les besoins graves ont fait l'objet de la dernière encyclique du Saint-Père ». Puis il ajoutait: « La Pologne ressuscitée a vu les salésiens arriver dans six centres pour y entreprendre des œuvres variées : à Róžanystok (Grodno), une paroisse et un grand institut pouvant accueillir 700 jeunes pour l'enseignement professionnel et agricole; à Aleksandrów, une autre paroisse et une école secondaire de 300 jeunes; à Varsovie, une église publique avec des classes populaires pour externes et l'enseignement professionnel; à Cracovie, une quatrième paroisse et un oratoire festif; à Przemyśl, un hospice pour les jeunes pauvres et abandonnés; enfin, à Klecza Dolna, une maison de formation pour le nouveau personnel salésien. Que le Seigneur bénisse la foi ancestrale et soulage les souffrances de ces généreuses populations. » En outre, on avait ouvert d'autres maisons dans les Amériques ainsi que de nouvelles résidences missionnaires dans le vicariat de Shiu-Chow et au Chaco Paraguay. Il évoquait également les vingt et une nouvelles œuvres des Filles de Marie Auxiliatrice⁵.

⁵ BS 1920, 3-6.

De retour à Turin en février, il écrivit une lettre circulaire dans laquelle, après avoir parlé du monument à Don Bosco voulu par les anciens élèves, il exhortait les salésiens à être des monuments vivants du Fondateur, c'est-à-dire à « faire vivre en eux-mêmes ses vertus, son système éducatif, tout son esprit, pour le transmettre dans sa perpétuelle fécondité et vitalité de génération en génération ». Surtout, il les invitait à imiter « son affectueuse sollicitude à l'égard des jeunes, qui fut le secret de son merveilleux ascendant sur eux », en suivant les indications qu'il a données dans sa lettre de Rome du 10 mai 1884⁶.

L'inauguration du monument sur la place Maria Ausiliatrice fut associée à une série d'événements visant à revitaliser la famille salésienne après les bouleversements de la guerre. Le 19 mai, on inaugura une exposition des œuvres réalisées par les écoles professionnelles et agricoles salésiennes, qui avait pour but de « donner une idée précise et organique de ce que les salésiens entendent faire à l'avenir, c'est-à-dire de montrer où tendent leurs efforts et quelle perfection ils veulent atteindre » pour répondre aux nouveaux besoins et pour « coopérer à la formation d'une main-d'œuvre techniquement parfaite et de citoyens aux convictions chrétiennes »⁷. Du 20 au 22 mai se tinrent simultanément les congrès internationaux des coopérateurs, des anciens élèves et des anciennes élèves, avec des réunions séparées et des moments communs. L'assemblée générale finale se réunit dans le théâtre de Valdocco avec trois mille participants. Don Albera passa d'un congrès à l'autre. Il intervint par de courts discours, mais fit grande impression en présentant partout l'actualité de l'esprit de Don Bosco et de son œuvre. La cérémonie d'inauguration du monument eut lieu le 23 mai, solennité de Pentecôte, en présence de six mille élèves des salésiens et trois mille congressistes, et avec la participation des autorités religieuses, civiles et militaires. Le lendemain, la fête de Marie Auxiliatrice fut célébrée avec une participation extraordinaire de fidèles et de pèlerins.

Ensuite, Don Albera voulut se rendre à Milan pour la consécration de l'église Saint-Augustin. Il passa également à Vérone. Ce fut un voyage pénible en raison des grèves et des violents troubles ouvriers de cette période, que les historiens appelleront « les deux années rouges » (1919-1920). Le 28 juin, une centaine d'enfants d'Europe centrale arrivèrent à Valdocco pour rencontrer le recteur majeur. Cinquante étaient sur le point de rentrer dans leur pays d'origine après avoir passé quelques mois dans

⁶ LC 312.

⁷ BS 1920, 191.

la maison de Perosa Argentina pour améliorer leur santé. Cinquante autres étaient arrivés de Vienne pour les remplacer. L'événement est documenté dans le *Bulletin salésien* avec une photo de groupe: « Les cent petits Viennois ont fraternisé pendant plusieurs jours avec les jeunes de l'Oratoire et, avant que la première caravane ne rentre à Vienne et que la seconde parte pour Perosa Argentina pour y passer allègrement les mois d'été, ils ont voulu poser autour de leur bienfaiteur, le successeur de Don Bosco. Inutile de dire combien le cœur de Don Albera s'est réjoui en voyant la reconnaissance sincère, intense et émouvante manifestée par ces jeunes bénéficiaires »⁸.

Au mois de juin on publia le premier numéro des *Actes du Chapitre supérieur*, organe de presse officiel de la Direction centrale de la Congrégation salésienne. Le 4 octobre fut marqué par la bénédiction à Mondonio du monument dédié à Dominique Savio, avec la participation du recteur majeur et du cardinal Cagliero. Le 18 parut l'importante circulaire, dans laquelle Albera proposait aux salésiens Don Bosco comme « modèle dans l'acquisition de la perfection religieuse, dans l'éducation et la sanctification de la jeunesse, dans les relations avec le prochain et dans le moyen de faire du bien à tous ». On y trouve des témoignages autobiographiques très denses sur la vie intérieure du Fondateur, sur l'efficacité de ses potentialités affectives, sur son extraordinaire capacité d'inculquer l'amour de Dieu dans le cœur des jeunes, sur son ardeur apostolique et éducative. Il écrivait entre autres: « L'idée animatrice de toute sa vie était de travailler pour les âmes jusqu'à l'immolation totale de lui-même, et c'est cela qu'il attendait de ses fils. Mais ce faisant, il restait toujours tranquille, toujours égal à lui-même, toujours imperturbable, dans les joies comme dans les peines; car, depuis le jour où il fut appelé à l'apostolat, il s'était jeté entièrement dans les bras de Dieu! S'il est vrai que le travail ininterrompu jusqu'à la mort est le premier article du code salésien, rédigé par lui plus avec son exemple qu'avec sa plume, se jeter dans les bras de Dieu et ne jamais plus s'en éloigner était son action la plus parfaite. Il l'a fait quotidiennement, et nous devons l'imiter de la meilleure façon possible, pour sanctifier notre travail et notre âme. »⁹

Le 24 octobre, en compagnie du cardinal Cagliero, il présida la cérémonie d'adieu aux missionnaires. Le 8 décembre, il partit pour Rome. Il rencontra le pape, à qui il présenta la nouvelle édition en deux volumes

⁸ BS 1920, 198.

⁹ LC 335.

de la *Vie du vénérable serviteur de Dieu Jean Bosco* de Giovanni Battista Lemoyne.

Au cours de son rectorat, il avait souvent rappelé l'importance de la formation des salésiens. Il revint sur ce sujet dans une longue circulaire réservée aux inspecteurs de novembre 1920. Il leur rappelait leur responsabilité envers « les jeunes confrères, clercs ou coadjuteurs: en fait, ils ne peuvent avoir cette formation religieuse et salésienne, si nécessaire pour faire du bien aux jeunes. Il appartient donc aux directeurs de faire preuve de diligence, comme ferait un père, et je voudrais dire une mère, envers ses enfants, pour former leur cœur et leur esprit selon le cœur et l'esprit de Don Bosco... Nous devons remercier de tout notre cœur Notre-Dame Auxiliatrice pour la protection visible qu'elle a accordée à ces bons fils pendant la terrible épreuve de la guerre... Faisons maintenant tout notre possible pour les nourrir d'un esprit ecclésiastique abondant et sain, et d'une abondante et saine science ecclésiastique ». Puis il ajouta une annotation qui doit être comprise dans le contexte de ses efforts pour doter la Congrégation de maisons de formation bien organisées: « Maintenant, heureusement, presque tous les clercs peuvent être accueillis dans des maisons d'étude pour la philosophie et presque tous dans celles de théologie, malgré la grande pénurie de personnel... Ayez grand soin de choisir des confrères compétents dans les disciplines ecclésiastiques qu'ils doivent enseigner, prévoyez un horaire suffisant pour l'enseignement normal des matières, exigez rigoureusement que tous puissent fréquenter et fréquentent effectivement les cours avec régularité, et informez-vous de temps en temps pour savoir comment fonctionnent ces cours, avec quel soin se fait l'enseignement et quel profit les clercs en retirent. » Il recommanda en outre d'accorder une attention particulière à l'enseignement de la théologie dogmatique et de la morale, car « nos prêtres ne devront pas seulement devenir de bons enseignants et de bons éducateurs, ils doivent aussi être des confesseurs et des prédicateurs avisés, mais ils ne pourront être ni l'un ni l'autre s'ils n'étudient pas ces deux matières fondamentales. »¹⁰

Ses forces diminuaient, ses problèmes de santé augmentaient de jour en jour et il prévoyait une fin proche. Cependant, à la différence des années précédentes, une profonde sérénité remplissait son cœur. Dans la lettre aux coopérateurs de janvier 1921, il sentit le besoin d'évoquer sa première rencontre providentielle avec le Fondateur: « Quand je pense au jour où j'ai été accueilli charitablement par Don Bosco à l'Oratoire quand j'avais

¹⁰ ASC E223, ccirculaire dactylographiée avec signature autographe, 4.11.1920.

treize ans, un frisson d'émotion m'envahit, et je revois une à une les grâces presque innombrables que le Seigneur me réservait à l'école de ce doux Père! Mais, avec moi, combien doivent répéter: "En tout nous sommes redevables au vénérable Don Bosco! Notre éducation, notre instruction et, bien souvent même la vocation au sacerdoce, nous devons tout aux préoccupations paternelles de cet homme de Dieu, qui nourrissait une affection sainte et inégalée pour ses fils spirituels". C'est pourquoi, au-dessus de toute autre personne aimée, il y a son souvenir à lui, uni à la plus grande admiration pour son extraordinaire sainteté et la grandeur de la mission à laquelle – comment ne pas le reconnaître? – il a été appelé par Dieu. Chaque année qui passe, son image paternelle, au lieu de perdre quelque chose de la merveilleuse lumière qui suscitait tellement notre vénération, nous apparaît plus lumineuse et le souvenir de ses vertus héroïques devient plus vivant en nous, tandis que son œuvre, qui se consolide et se développe avec le soutien de tous les gens de bien, nous fait répéter du fond du cœur: *digitus Dei est hic!* L'œuvre de Don Bosco a été vraiment voulue par Dieu et il continue de l'assister d'une bénédiction perpétuelle. »¹¹

La dernière année de sa vie fut remplie d'activité. Fin janvier, il se rendit en France. Il visita Nice, La Navarre et la maison de Saint-Cyr, où se produisirent deux événements extraordinaires. On lui présenta une élève des sœurs qui devait être opérée de la gorge: il la bénit et le lendemain matin, elle était parfaitement guérie. Une fille de Marie Auxiliatrice, qui avait un ulcère à la jambe, appliqua sur la plaie le coton utilisé pour frotter la main endolorie d'Albera, et la plaie guérit progressivement. De Saint-Cyr le successeur de Don Bosco se rendit à Marseille, où il rencontra des centaines de coopérateurs qui voulaient sa bénédiction. À Montpellier, il fut reçu avec une grande cordialité par le cardinal Anatole de Cabrières. Après avoir visité Savigny et Morges, il aurait aimé continuer jusqu'à Paris, mais sa santé s'était détériorée. Il reçut la visite d'un spécialiste, qui diagnostiqua des troubles circulatoires: « C'est une artériosclérose cérébrale, mais qui a laissé intactes les facultés mentales... La mémoire, l'intelligence, la clarté d'esprit sont restées les mêmes qu'auparavant; il est même surprenant de voir comment il se souvient des choses d'il y a trente ans. »¹² Il dut retourner à Turin.

En mars, il écrivit une longue circulaire sur *Don Bosco modèle du prêtre salésien*. Il invitait les confrères à être, comme le Fondateur, «

¹¹ BS 1921, 1.

¹² ASC B0250605, copie dactylographiée.

toujours prêtres à tout moment », voués à « une étude assidue et aimante des linéaments moraux » à reproduire en eux-mêmes. Il les exhortait à tendre « vers une perfection toujours plus élevée » dans l'observance des Constitutions, dans la prière, dans la célébration de l'Eucharistie et du sacrement de pénitence, à se confier à la direction spirituelle, à pratiquer l'examen de conscience quotidien pour grandir dans l'exercice des vertus et dans la sainteté¹³. Le 10 mars, il écrivait au directeur de San Nicolás de los Arroyos: « Le Seigneur te confie le ministère le plus délicat et le plus cher à son divin cœur! Tâche donc de répondre avec amour et gratitude en redoublant de zèle. Veille surtout à approfondir la science de la direction des âmes, qu'on appelle *ars artium* en raison de sa difficulté; de telle sorte que tu puisses dire à Jésus: Tous ces égarés que vous m'avez envoyés, tous, grâce à votre aide, je les ai mis sur le droit chemin! Recommande la prière comme un moyen indispensable pour se corriger et utilise-le beaucoup toi-même, en gardant à l'esprit ces paroles: *Sine me, nihil potestis facere...* »¹⁴

À partir d'avril, son état de santé se détériora et il dut limiter son activité. À la mi-mai, il écrivait à une personne: « Je me sens sans énergie. Tout me pèse dans mes fonctions. C'est un malaise en partie physique, mais qui est dû aussi aux nombreuses peines inévitables de ma charge... » Il eut un peu de paix pendant les fêtes de Marie Auxiliatrice. C'est ainsi que chaque soir il put se rendre au sanctuaire pour de longues et ferventes visites. Le 31 mai, il visita la maison de théologie internationale de Foglizzo, accueilli par des clercs de dix-sept nationalités. Pendant la fête en son honneur, submergé par l'émotion, il fut contraint de se retirer. Le 2 juin, à Parme, il donna une conférence aux confrères et aux dames patronnesses: tous le voyaient extrêmement fatigué. Il continua sur Modène, où on célébra son soixante-seizième anniversaire. Pendant la séance de vœux, il n'eut pas la force de parler en public et dut faire de gros efforts pour rester éveillé.

Le 12 juin, dix mille jeunes des associations catholiques se rassemblèrent sur la place Maria Ausiliatrice à l'occasion du cinquantième anniversaire de la fondation du premier cercle catholique de la jeunesse à Turin, pour « rendre hommage à l'apôtre le plus moderne de la jeunesse » et exprimer « l'ardente volonté de bien et d'amour que la jeunesse chrétienne adresse à l'avenir... devant la statue de bronze de Don Bosco qui fut le sauveur de nombreuses générations, qui est et sera au fil du temps le phare lumineux de la jeunesse qui croit et œuvre dans le bien! » Don Albera assista à la

¹³ ACS 2, 134-172.

¹⁴ Garneri 396-397.

cérémonie depuis les fenêtres de l'Oratoire. Il fut reconnu et acclamé à plusieurs reprises. Il était profondément ému¹⁵. Ce soir-là, il écrivait: « Je suis très faible... Don Gusmano continue toujours de m'assister et de m'aider comme un fils avec son père. Que Dieu le récompense! »

Le 19 juin, il prit part à la pose de la première pierre de l'église de l'Oratoire « Michele Rua » dans le quartier de Monterosa. Le 2 juillet, il participa à la fête patronale dans le nouvel Oratoire de Borgo San Paolo. Ces deux œuvres, situées dans la périphérie marquée par l'immigration ouvrière, avaient été expressément voulues par lui. Il avait choisi personnellement les salésiens destinés à les diriger, des hommes doués d'une grande énergie et créativité, animés d'un véritable esprit salésien. Ces nouveaux oratoires aidèrent à revitaliser de manière intelligente et créative l'esprit, la méthode et la mission de l'oratoire, reformulée dans le contexte socio-économique agité de ces années. Ils servirent de modèle aux nouvelles générations salésiennes.

Malgré la grande chaleur de l'été, il voulut rester à Turin pour ne pas interrompre son travail de correspondance. Le 10 septembre, il reçut la nouvelle du décès de Mgr Costamagna. Il écrivit dans le nécrologe: « Parmi les nombreuses pertes subies par la Congrégation pendant ces années de mon rectorat, celle-ci m'afflige d'une manière toute particulière, parce qu'avec Mgr Costamagna disparaît un de mes plus chers compagnons d'étude ici à l'Oratoire, et donc aussi l'un des très rares confrères qui ont approché et connu notre vénérable Père plus longtemps et plus intimement... »¹⁶ Le 22 octobre mourait aussi Mgr Giovanni Marengo. « Cette mort, écrivait-il à une religieuse, m'a profondément attristé. J'ai beaucoup pleuré. Que la volonté de Dieu soit faite! » Il sentait que c'étaient les derniers jours de sa vie.

Le 23 octobre, il salua les missionnaires en partance pour l'Assam. Le 24, il assista aux obsèques de Mgr Marengo. Le 27, il participa à la commémoration funèbre de Mgr Costamagna. Dans la soirée, il fit une promenade en calèche à la Madonna di Campagna. Le 28 fut une journée de bien-être relatif. Il célébra la messe à six heures du matin, puis il donna audience toute la matinée. Entre autres, il suggéra à Don Rinaldi de transférer la maison internationale de théologie de Foglizzo à Turin. Il dit à l'économiste général: « Nous devons tout mettre en œuvre pour multiplier les vocations, non seulement pour notre Pieuse Société, mais aussi pour les diocèses.

¹⁵ BS 1921, 170-171.

¹⁶ ACS 7, 274.

C'est un grand besoin de l'Église à l'heure actuelle. Si Don Bosco vivait aujourd'hui, si Don Rua vivait, ils ne se reposeraient pas tant qu'ils n'auraient pas pourvu à ce besoin de toutes leurs forces. Nous devons faire la même chose. Malheureusement, les offrandes ont diminué sensiblement depuis quelques mois: mais nous tenons bon... Si une offrande généreuse nous vient, essayons de la consacrer à cet effet»¹⁷. Puis il s'entendit avec le préfet général sur la manière de célébrer le troisième centenaire de la mort de saint François de Sales en 1922.

Don Barberis raconte: « Le soir je marchais avec lui et il plaisantait joyeusement derrière moi, me rappelant une aventure survenue bien des années auparavant... » Il passa une nuit calme. Mais à quatre heures du matin, la respiration commençait à lui manquer. Il se leva, appela son secrétaire Don Gusmano. Le médecin fut convoqué pour constater la gravité de la situation. Don Rinaldi lui administra l'Onction. Alors que les confrères se serraient autour de son lit pour prier pour lui, Don Albera rendit son dernier souffle. Il était cinq heures et quart le 29 octobre 1921.

Dans l'après-midi de ce même jour, le corps de Don Albera, revêtu du surplis et de l'étole, fut déposé dans l'église succursale de la place Maria Ausiliatrice. Il fut visité par une multitude de salésiens, de Filles de Marie Auxiliatrice, d'anciens élèves, de coopérateurs, d'élèves garçons et filles, ainsi que par les autorités religieuses et civiles, les amis de l'œuvre salésienne et des personnes de toutes origines.

Les funérailles eurent lieu l'après-midi du 30 octobre. L'imposant cortège funèbre parcourut les rues de Turin pendant deux heures et demie. Le cardinal Cagliero bénit le cercueil, qui resta toute la nuit dans l'église Maria Ausiliatrice. Le 31, on célébra la messe solennelle des funérailles. Puis le corps fut transporté à Valsalice et enterré près de la tombe de Don Bosco.

Dans le *Bulletin salésien*, Don Rinaldi dressa un portrait très réussi de Don Albera: « Doté d'un esprit solide et profond et d'une mémoire forte et précise, il se consacra dès son plus jeune âge à former son esprit à cette piété solide et éclairée qui devait être sa vie. Et il se forma dès le début et tout le temps à l'école de Don Bosco, dont il étudiait jalousement tous les enseignements... Même les autres études qu'il faisait (car c'était un homme d'étude assidu et un amoureux de toute saine culture) avaient cette orientation: qu'elles nourrissent la piété et qu'elles aient l'empreinte de la piété. Et la piété fut le secret de sa réussite... Tant d'œuvres, réalisées par un

¹⁷ Garneri 415.

homme si discret dans ses paroles, si sobre dans ses gestes, si mesuré dans ses mouvements, nous surprennent presque, mais elles acquièrent plus de valeur et d'efficacité lorsqu'on les reporte à leur racine, qui est la vie intérieure de piété, dans laquelle toute sa vie était concentrée, et il en a reçu cette empreinte de simplicité et de calme qui était si caractéristique chez lui. La maxime de saint Paul: *pietas ad omnia utilis est*, trouvait en lui sa pleine réalisation à chaque instant de sa vie de tous les jours... La grandeur de la figure morale de Don Albera, en tant que recteur majeur des salésiens, réside dans sa ferme intention de marcher fidèlement, sans restrictions et sans aucun sous-entendu, sur les traces de Don Bosco et de Don Rua. C'est là la vraie gloire des onze ans de son rectorat... »¹⁸

Rinaldi écrivit également une longue lettre nécrologique pour les salésiens, dans laquelle il présentait les traits saillants de la personnalité et de l'œuvre de Don Albera. Il y souligna son engagement à garder intacte l'empreinte laissée par Don Bosco dans l'œuvre salésienne, son esprit de prière, son ardente dévotion eucharistique et mariale, son amour pour le Pape et l'Église, son action constante en faveur des oratoires festifs, des missions et des vocations. Il concluait par un bilan de son rectorat: « Le Seigneur lui a donné la consolation de voir que ses fatigues avaient été bénies : pendant son rectorat le nombre des confrères a augmenté de 705 malgré les vides causés par la guerre, celui des maisons de 103 ; de nouvelles missions ont été ouvertes en Afrique (Congo belge), en Asie (Chine et Assam), au Chaco Paraguay ; de nouvelles maisons de noviciat ont vu le jour, ainsi que de nouveaux et florissants oratoires festifs... Il a vu plusieurs de ses confrères honorés par le Saint-Siège, la pourpre cardinalice conférée à Mgr Cagliero, la dignité épiscopale conférée à cinq évêques résidentiels, à trois vicaires apostoliques et à un prélat *nullius*, la nomination d'un internonce et de deux préfets apostoliques. Même dans le monde, la modestie de sa vertu s'est vue reconnue et honorée par divers titres et honneurs qui lui furent conférés par des académies, des sociétés, des villes, des associations, le gouvernement italien... Le Seigneur lui a finalement accordé la grâce de surmonter l'épreuve ardue de la guerre et de voir la Pieuse Société reprendre le rythme de sa vie, et d'arriver là où ni Don Bosco ni Don Rua ne purent arriver – à la célébration de ses noces d'or – et de finir ainsi une vie vraiment bénie, *in senectute bona*. Cette dernière circonstance providentielle nous amène à penser que Don Rua et Don Albera ne doivent pas être considérés comme de simples successeurs

¹⁸ BS 1921, 314-315.

de Don Bosco, mais comme les continuateurs de sa vie, qui continue en eux, progresse et atteint son accomplissement... »¹⁹

Don Louis Cartier a tracé un beau profil de Don Albera: « Il a été merveilleusement pourvu par Dieu de dons excellents: une intelligence vive et pénétrante, une mémoire tenace et fidèle dans les moindres détails comme dans l'ensemble, une volonté forte au service d'une douceur inaltérable de ton et de manières, un cœur très sensible, affectueux et compatissant. Le développement de ces talents naturels grâce à un travail assidu a fait de lui un maître dans les sciences profanes et religieuses, et lui a valu cette profonde connaissance du cœur humain, ce discernement des esprits et cette maîtrise des hommes qui lui ont conquis à juste titre la sympathie, le respect et l'affection de hautes personnalités ecclésiastiques et laïques. Esprit observateur, fin et délicat, il se rendait compte des moindres nuances. Les yeux bas et mi-clos, qui semblaient ne rien voir et auxquels rien n'échappait, l'aidaient à avoir une conception claire et profonde des choses »²⁰.

¹⁹ ACS 9, 310-311.

²⁰ *L'Adoption*, décembre 1921.

Deuxième Section

**LA CONTRIBUTION DE DON ALBERA
À LA SPIRITUALITÉ SALÉSIENNE****Le magistère de la vie**

Après avoir reçu la nouvelle de la mort de Don Albera, le Père Giuseppe Vespignani écrit d'Argentine: « Nous sommes convaincus que le défunt

recteur majeur a été la continuation de la vie, de l'esprit et de l'action de Don Bosco et de Don Rua, et que tous les trois forment la magnifique triade, suprêmement providentielle et admirable de notre Congrégation »¹. C'est vrai. Il est probable que sans le dévouement et le charisme de ces deux disciples, collaborateurs et successeurs, la fondation salésienne aurait rapidement épuisé ses possibilités après la mort du Fondateur. Don Rua fut choisi par Don Bosco comme vicaire, chargé de structurer la Société salésienne naissante, de l'organiser, d'en garantir le développement organique et la cohésion dans la discipline religieuse. À son tour, Don Rua nomma Albera comme directeur spirituel de la Congrégation pour consolider la vie intérieure des confrères, leur inculquer « l'esprit » hérité de leur père et offrir aux nouvelles générations des parcours de formation mieux définis. Devenus recteurs majeurs, tous deux ont manifesté une vive préoccupation pour maintenir et accroître le patrimoine spirituel et pédagogique de Don Bosco. À cette fin ils ont consacré tous leurs efforts, en paroles et en actes, mais surtout par le témoignage de la vie.

Don Albera était particulièrement conscient de la mission reçue. Il en était même angoissé, parce qu'il croyait ne pas être à la hauteur. Ses cahiers personnels témoignent de sa tension spirituelle constante, du travail ascétique incessant sur lui-même pour nourrir le feu de charité que Don Bosco avait allumé dans son cœur depuis son adolescence, et pour atteindre la compétence et la sainteté requises par sa charge. Le partage de la vie et du travail avec le Fondateur l'avait convaincu que le meilleur moyen de prolonger son esprit dans le temps et d'assimiler son charisme était de reproduire en lui ses vertus, son zèle et sa sainteté. Don Bosco fut sa référence constante. Tout au long de sa vie, il essaya de se modeler sur les enseignements, l'exemple et les actions du Père, pour aider les salésiens à faire de même.

Dans la circulaire envoyée à ses confrères à l'occasion de l'inauguration du monument à Don Bosco, il rappelait les premières années qu'il avait passées à ses côtés, « respirant pour ainsi dire son âme ». Il évoquait la période passée à Valdocco après son ordination, au cours de laquelle il avait pu « jouir de son intimité et puiser dans son cœur de précieux enseignements ». Puis il ajoutait : « Pendant ces années-là surtout, et chaque fois que j'avais le bonheur d'être avec lui ou de l'accompagner dans ses voyages, je me persuadai que la seule chose nécessaire pour devenir son digne fils était de l'imiter en tout. Aussi, à l'exemple de nombreux confrères

¹ Garneri 431.

plus âgés qui reproduisaient déjà en eux-mêmes la manière de penser, de parler et d'agir du Père, j'essayai de faire de même. Et aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle, je vous répète, à vous aussi qui êtes ses fils comme moi, mais confiés par lui à moi, son fils aîné: imitons Don Bosco dans l'acquisition de notre perfection religieuse, dans l'éducation et la sanctification de la jeunesse, dans la façon de nous comporter avec le prochain, dans le souci de faire du bien à tous »² .

C'est pourquoi il insistait sur la nécessité de connaître le Fondateur, d'étudier sa vie et ses écrits avec amour, de parler souvent de lui aux jeunes et aux coopérateurs. Il avait aussi une profonde vénération pour la personne de Don Rua, chez qui il admirait surtout son souci de la perfection jusque dans les plus petites choses. Il voulait que les salésiens le considèrent comme organiquement uni à Don Bosco : « Pourquoi Don Bosco était-il si aimé ? Pourquoi tous les cœurs étaient-ils avec lui ? demandait-il dit lors du septième Chapitre général des Filles de Marie Auxiliatrice. Parce qu'il a eu la chance d'avoir à ses côtés un Don Rua, qui prenait toujours sur lui toute la part désagréable des responsabilités... Lorsqu'il fut élu recteur majeur, certains se mirent à craindre un gouvernement rigoureux ; au contraire, on vit toute la bonté qu'il avait dans le cœur. Mais cela restera l'une des plus belles pages de sa vie, et l'on verra à quel point il contribua à faire briller l'auréole qui entourait Don Bosco »³ .

Selon Don Luigi Terrone, « la conviction principale que les gens avaient de Don Albera était de se trouver devant un véritable homme de Dieu, un prêtre exemplaire, une âme tout intérieure ». Cette dimension spirituelle était particulièrement évidente chez lui : son comportement, son regard, sa façon de parler et de prêcher révélaient le religieux constamment préoccupé par les choses du ciel⁴ . Il avait le don d'une grande bonté naturelle, qu'il perfectionna en travaillant sur lui-même au point de devenir une personne d'une exquise délicatesse qui impressionnait. Il insistait constamment sur l'importance que Don Bosco attribuait à l'amabilité et à la courtoisie dans les relations avec le prochain, sans distinction de condition et de tempérament. Il citait saint François de Sales pour prouver la valeur et l'efficacité des bonnes manières en tant qu'expression de la charité chrétienne, car elles « servent admirablement à éviter les frictions, à arrondir les angles, à préserver la paix, la compréhension mutuelle et une certaine gaîté intérieure

² LC 331.

³ Garneri 437-438.

⁴ Garneri 485.

et extérieure »⁵. Il fut le premier à en donner l'exemple en montrant une amabilité qui lui gagnait le cœur des jeunes et des adultes.

Les confrères qui vécurent avec lui témoignent de la richesse de ses vertus : il était prudent dans ses paroles et dans ses décisions, humble et patient. Il montra un esprit constant d'abnégation : malgré sa santé fragile, il ne se déroba jamais à ses devoirs et resta extrêmement tempérant en tout⁶. Ses notes intimes révèlent ses efforts pour corriger et parfaire son humanité et nourrir sa vie intérieure. Il avait également une grande capacité d'écoute, une empathie qui attirait la confiance.

À force de pratiquer la confession et la direction spirituelle, il était devenu un expert du cœur humain. Mais il ressentait un besoin constant d'approfondir sa connaissance de la vie spirituelle en étudiant et en méditant les auteurs spirituels. Comme en témoigne Don Francesco Scaloni, les confrères français et belges étaient convaincus qu'il avait lu « tous les meilleurs ouvrages d'ascétique », sur lesquels il savait porter un jugement en connaisseur. Il ne les lisait pas de manière superficielle, mais il accompagnait ses lectures de méditation « pour nourrir son esprit et son cœur nouvelles générations nouvelles générations »⁷. De ces lectures et réflexions il tirait ensuite des matériaux pour le ministère de la prédication et de l'accompagnement spirituel. Don Giovanni Battista Grosso, son proche collaborateur pendant les années marseillaises, a raconté qu'« au milieu de toutes ses préoccupations de provincial et de directeur de l'*Ora-toire Saint-Léon*... il trouva le temps de lire beaucoup, et presque exclusivement des livres d'ascétique ; et il était attentif à se procurer les nouveaux livres publiés par les meilleurs auteurs français ; et non seulement il les lisait et annotait, mais il en faisait des résumés ou des extraits, ce qui l'aidait beaucoup ensuite pour les conférences mensuelles à ses confrères, et pour celles qu'il acceptait souvent et volontiers de donner aux diverses compagnies de la maison »⁸.

Ce goût pour la vie spirituelle, ce désir de la comprendre en profondeur, il faut les relier à son admiration personnelle pour la sainteté et la piété

⁵ Garneri 467.

⁶ Garneri 475-484.

⁷ Garneri 452-453. Dans le journal spirituel de Don Albera et dans ses notes de prédication, on trouve des références à environ quatre-vingts auteurs. Voir J. BOENZI, *Reconstructing Don Albera's Reading List*, dans « Ricerche Storiche Salesiane » 33 (2014) 203-272.

⁸ ASC B0330314, D. Paolo Albera. *Ricordi personali*, ms G. B. Grosso, 1.

profonde de Don Bosco. Depuis son plus jeune âge, il avait essayé de reproduire en lui son esprit de prière et son union constante avec Dieu. Au fil des ans, il acquit lui aussi ce don de la prière et de la contemplation. Sa piété sincère, sans exagérations, a impressionné ceux qui le voyaient prier ou célébrer l'eucharistie : tout plongé dans l'adoration, il avait une attitude d'une grande douceur, une concentration si intense qu'on était ému. « Il était particulièrement attentif à faire la méditation et l'action de grâce après la messe et recommandait souvent la pratique de l'examen de conscience »⁹. Sa piété était tendre, affective et intensément communicative, entretenue surtout par la méditation de l'Évangile et des lettres de saint Paul¹⁰.

Sa tendance prédominante à l'intimité divine et son goût pour la piété ne diminuèrent pas, mais animèrent son continuel esprit d'initiative, son service pastoral et sa ferveur dans le travail. Il était convaincu qu'une piété authentique génère le zèle apostolique, illumine l'action éducative, l'inspire et la rend féconde, comme ce fut le cas chez Don Bosco.

Dans le souci dynamique de suivre les exemples du Fondateur et de Don Rua, et afin de « conserver dans notre Congrégation l'esprit et les traditions que nous avons appris d'eux » – selon ce qu'il écrivait dans sa première circulaire en rappelant l'engagement qu'il avait pris au moment de l'élection – Albera sentit la nécessité d'accentuer certains thèmes qu'il jugeait fondamentaux, ainsi que d'autres liés à sa sensibilité ou exigés par certaines contingences historiques, par le contexte dans lequel travaillaient ses interlocuteurs et par sa connaissance personnelle des confrères. Ses lettres circulaires, très denses, ont un caractère exhortatif, sapientiel, non doctrinal ou systématique, mais elles révèlent une grande familiarité avec la théologie de la vie consacrée et la spiritualité chrétienne. On y décèle des noyaux thématiques récurrents, que nous entendons mettre en évidence.

Esprit de prière

Il est significatif que le premier thème abordé par Don Albera pour inciter les confrères à s'approprier « l'esprit du vénérable Fondateur et Père Don Bosco » a été *l'esprit de piété*, qu'il considérait comme un élément fondamental de l'identité salésienne. Dans la lettre circulaire du 15 mai

⁹ ASC B0330109, *Per le memorie di D. Paolo Albera* [1923], ms G. Barberis.

¹⁰ L. Cartier in *L'Adoption*, 20 (1921) n. 214.

1911¹¹, il affirmait que l'estime universelle dont jouissaient les salésiens du fait de leur esprit d'initiative et de leur activité dans le domaine de l'éducation était due aux fruits abondants produits par l'action infatigable de Don Bosco, de Don Rua et de nombreux autres confrères, ainsi qu'à la « diffusion rapide des œuvres salésiennes en Europe et en Amérique ». Sans aucun doute, une telle ardeur et tant de travail étaient un motif d'honneur, preuve évidente de la vitalité de la Société salésienne et de la protection spéciale de l'Auxiliatrice. Cependant, il se sentait obligé de rappeler à ses confrères « que cette activité tant vantée des salésiens », ce « zèle », cet « enthousiasme chaleureux » pourraient peut-être manquer un jour, s'ils n'étaient pas fécondés, purifiés et sanctifiés par une véritable et solide pitié¹².

Partant de ce souci, il développa une réflexion sur la nécessité pratique de « l'esprit de piété », le plaçant dans un solide cadre doctrinal inspiré des enseignements de saint François de Sales : « C'est la piété qui règle sagement toutes nos relations avec Dieu et avec le prochain... Les âmes vraiment pieuses ont des ailes pour s'élever vers Dieu dans l'oraison, et elles ont des pieds pour marcher parmi les hommes au moyen d'une vie aimable et sainte ». Cette métaphore utilisée par le saint patron aide les salésiens à distinguer les pratiques religieuses quotidiennes de « l'esprit de piété qui doit nous accompagner à chaque instant, et qui a pour but de sanctifier chaque pensée, chaque parole et chaque action, bien qu'elle ne fasse pas directement partie du culte que rendons à Dieu ». L'acquisition de cet esprit préserve l'ardente activité des salésiens de la superficialité stérile, de la dispersion et de la fragmentation.

Les exercices de piété sont des moyens indispensables pour atteindre le but principal qu'est l'esprit de prière. Ce sont ces exercices qui alimentent « cette relation intime, cette ineffable parenté que Jésus-Christ a voulu établir entre lui et les âmes par le saint baptême ». Sans l'esprit de prière on risque de perdre « cet esprit de foi grâce auquel nous sommes si convaincus des vérités de notre sainte religion que nous en gardons toujours la mémoire vivante, et que nous sentons son influence bienfaisante dans toutes les circonstances de notre vie ». Sans cet esprit, nous serions insensibles aux inspirations du Saint-Esprit, à ses consolations et à ses dons. « Au contraire, s'il est bien cultivé, cet esprit fait que notre union avec Dieu n'est jamais interrompue ; et même il communique à tout acte, même profane, un caractère profondément religieux, il l'élève pour en faire un

¹¹ LC 24-40.

¹² LC 26.

mérite surnaturel » et le transforme en un culte qui plaît à Dieu. Ce n'est qu'ainsi qu'il est possible de transformer le travail en prière. C'est une loi de la vie spirituelle qui vaut pour tout chrétien, mais surtout pour ceux qui, par la profession de vœux, se sont donnés sans réserve à Jésus-Christ, et qui lui ont consacré leurs facultés, leurs sens, toute leur vie. Le religieux devrait posséder l'esprit de piété au point de « le communiquer aussi aux personnes qui l'entourent »¹³ .

« Par la grâce de Dieu – note Don Albera – nous pouvons compter de nombreux confrères, prêtres, clercs et coadjuteurs qui, du point de vue de l'esprit de piété, sont de véritables modèles et font l'admiration de tous ». Malheureusement, ce n'est pas le cas pour tous. Il y en a qui considèrent les pratiques de piété comme un fardeau et essaient par tous les moyens de s'y soustraire. Aussi deviennent-ils peu à peu relâchés et froids, « ils végètent malheureusement dans une médiocrité des plus déplorables et ne porteront jamais de fruits ». C'est une contradiction: ils sont consacrés, ils vivent et travaillent dans une communauté religieuse, mais sans esprit intérieur, sans faire de progrès dans la perfection, exposés à mille tentations et en danger constant de « succomber aux séductions des créatures et aux assauts des passions ». La seule défense, la force essentielle du religieux est la piété vraie, qui sert à « fortifier notre esprit, à correspondre à la grâce de Dieu et à atteindre le degré de perfection que Dieu attend de nous »¹⁴ .

Don Albera est pragmatique. Comme c'est aux salésiens qu'« a été confiée la part de prédilection du troupeau de Jésus-Christ », la jeunesse, et que leur engagement éducatif obtient de bons fruits, il y aura des attaques de la part des ennemis : « Nous devons être prêts pour le combat... Soyons-en bien convaincus, c'est seulement dans l'esprit de piété que nous pourrions puiser force et réconfort ». D'autre part, nous savons que « tout le système éducatif enseigné par Don Bosco est basé sur la piété »; si donc nous n'étions pas « abondamment pourvus » de cet esprit, nous offririons à nos élèves une éducation incomplète. Si « le salésien ne possède pas une piété solide, il ne sera jamais apte à la mission d'éducateur », comme l'a démontré Don Bosco, excellent modèle de piété et éducateur chrétien incomparable : une caractéristique de toute sa vie et le secret de son efficacité éducative a été « une piété fervente » unie à une sincère dévotion mariale : « On aurait dit que la vie du serviteur de Dieu était une prière continue, une union jamais interrompue avec Dieu... Chaque fois que nous

¹³ LC 29-30.

¹⁴ LC 30-31.

nous adressions à lui pour lui demander conseil, nous avions l'impression qu'il interrompait ses entretiens avec Dieu pour nous donner audience, et que les pensées et les encouragements qu'il nous donnait étaient inspirés par Dieu. Quelle édification pour nous de l'entendre réciter le *Pater* ou l'*Angelus Domini* ! »¹⁵

De ces prémisses d'ordre spirituelle Don Albera tire trois suggestions concrètes :

1. « Prenons la résolution d'être fidèles et exacts dans nos pratiques de piété » : celles que la règle nous impose sont peu nombreuses et faciles, « raison de plus pour les observer avec plus de diligence ».

2. « Promettons de sanctifier nos actions journalières », par de fréquents « actes d'amour, de louange et d'action de grâce », avec pureté d'intention, avec « une sainte indifférence par rapport à tout ce que Dieu nous demande à travers les supérieurs », avec l'acceptation généreuse des souffrances de la vie. Telle est la piété active, suggérée par saint François de Sales, qui nous permet de mettre en œuvre « le précepte de la prière continue » et nous aide à éviter « la grande maladie de nombreux employés au service de Dieu, à savoir l'agitation et l'ardeur excessive avec laquelle on s'adonne aux choses extérieures ». Par conséquent: « Que les salésiens continuent à donner l'exemple d'un esprit d'initiative, de grande activité, mais que ce soit toujours et en tout l'expansion d'un zèle véritable, prudent, constant et soutenu par une solide piété ».

3. « Faisons en sorte que notre piété soit fervente », c'est-à-dire caractérisée par « un désir ardent, une volonté généreuse de plaire à Dieu en tout... Veillons à ne pas être victimes de cette paresse spirituelle, qui a horreur de tout ce qui demande des sacrifices ». À l'école de saint François de Sales, « essayons d'assaisonner notre travail avec une élévation de l'esprit à Dieu, avec des élans d'affection, pour ne pas nous laisser décourager »¹⁶.

Vie de foi

La condition indispensable pour obtenir l'esprit de prière est la foi. L'expérience enseigne que « si la foi est vivante chez un religieux, même s'il doit regretter un défaut dans sa conduite, il ne tardera pas à s'en corriger, il fera des pas de géant sur le chemin de la perfection et deviendra un

¹⁵ LC 31-34.

¹⁶ LC 35-39.

instrument capable de procurer le salut de beaucoup d'âmes ». Tel était le thème de la circulaire du 21 novembre 1912, élaborée sous forme d'instruction, avec une première partie doctrinale (sur la nécessité de la vie de foi, ses différents degrés, ses fruits, la valeur qu'elle donne aux actions humaines, son lien inséparable avec la prière et la vocation) et une partie pratique, dans laquelle, après avoir rappelé la foi ardente de Don Bosco, Albera encourage les confrères à « raviver » leur foi pour donner de la fécondité à leur ministère¹⁷.

La foi illumine l'intelligence et permet aux hommes de « marcher en toute sécurité malgré les ténèbres et les dangers de cette vallée de larmes ». Elle nous fait comprendre « le but pour lequel Dieu nous a créés et l'œuvre merveilleuse accomplie par Jésus-Christ ». Elle nous révèle « la beauté de la vertu, le rôle précieux de la grâce divine, nous inspirant l'horreur du péché et nous fournissant un grand nombre de moyens de sanctification moyennant les saints sacrements ». La foi nous fait considérer la vocation religieuse comme un don spécial, un acte de la prédilection de la part de Dieu à notre égard. C'est de foi que vit celui qui croit « résolument » à toutes les vérités révélées, qui, avec joie, « accueille la lumière de la révélation divine et adhère totalement aux enseignements de Jésus-Christ, qui lui sont transmis par l'Église, à laquelle il se confie avec la simplicité d'un enfant »¹⁸.

Le salésien est un homme de foi quand il se maintient constamment en présence de Dieu et « informe et sanctifie ainsi toute sa vie ». La foi illumine son esprit et son cœur, lui attire les bénédictions du Seigneur, l'aide à surmonter les tentations, à affronter avec force et constance les épreuves de la vie et les difficultés rencontrées dans la mission éducative : « Ce n'est qu'à la lumière de la foi et avec l'intuition de la charité chrétienne que nous reconnaissons la personne même de Celui qui était appelé l'homme des douleurs sous la figure misérable des jeunes pauvres et abandonnés... C'est la parole de la foi qui répète à nos oreilles : ce que vous avez fait à l'un de ces petits qui sont mes frères, vous l'avez fait à moi ». Et c'est aussi la foi qui aide à surmonter la fatigue, le découragement et l'ingratitude, « en nous rappelant que nous travaillons pour le Seigneur ». Elle seule met dans nos cœurs « un calme et une paix inaltérables », nous rend « d'humeur toujours égale dans l'alternance continue des événements

¹⁷ LC 82-100.

¹⁸ LC 88.

heureux ou tristes »¹⁹.

À ces considérations Don Albera fait suivre quelques indications spirituelles pratiques : « Celui qui vit de foi prend plaisir à contempler Jésus demeurant dans son cœur, soit glorieux comme au ciel, soit caché comme dans la Sainte Eucharistie, et dans cette contemplation il s'enflamme du désir de lui rendre cette maison plus agréable en la décorant des plus belles vertus. Il commence par vider son cœur de tout sentiment d'amour-propre, de vanité et d'orgueil, afin que Jésus en soit le seul maître absolu. Il se considère comme le temple vivant du Saint-Esprit ; c'est pourquoi il veillera à ce que ce temple ne soit pas profané par la moindre affection impure. Il s'estimera heureux de manquer non seulement du superflu, mais aussi du nécessaire pour ne pas être un disciple indigne de Celui qui a voulu la pauvreté comme son inséparable compagne... Il s'efforcera surtout de maintenir vivant le feu sacré de la charité, vertu qui nous fait ressembler le mieux à Dieu lui-même ». L'esprit de foi se nourrit de prière fervente et confiante, de méditation et de lecture spirituelle, des sacrements de l'Eucharistie et de la pénitence, avec la visite à Jésus présent dans le tabernacle, avec une attention aux moindres détails lors de la célébration des mystères divins²⁰.

Ensuite, Don Albera illustre les conséquences pratiques de la vie de foi : les salésiens animés par la foi sentiront grandir dans leur cœur la reconnaissance envers Dieu pour avoir été appelés à faire partie de la Congrégation ; ils considéreront la maison où l'obéissance les a placés « comme la maison de Dieu lui-même » et la tâche qui leur est confiée « comme la portion de la vigne que le propriétaire nous a donnée à cultiver » ; ils verront dans les supérieurs « les représentants de Dieu lui-même » ; ils reconnaîtront « les constitutions, les règlements, l'horaire comme autant de manifestations de la volonté de Dieu ; ils accueilleront les jeunes comme « un dépôt sacré, dont le Seigneur nous demandera le compte le plus strict » ; ils regarderont les confrères comme « autant d'images vivantes de Dieu lui-même, confiées par lui tantôt pour nous édifier de leurs vertus, tantôt pour nous faire pratiquer la charité et la patience avec leurs défauts ». « Oh! quand viendra le jour où, selon la belle image de saint François de Sales, nous nous laisserons porter par notre Seigneur comme un enfant dans les bras de sa maman ? Quand donc, chers confrères, prendrons-nous l'habitude de voir Dieu en toute chose, dans tous les événements, que nous consi-

¹⁹ LC 88-93.

²⁰ LC 93-95.

dérerons comme les espèces sacramentelles sous lesquelles il se cache ? Ainsi serons-nous persuadés que la foi est un rayon de lumière céleste qui nous fait voir Dieu en toutes choses et toutes choses en Dieu »²¹ .

La lettre circulaire se termine, comme toutes les interventions de Don Albera, par une référence à l'exemple de Don Bosco. Tout en lui était inspiré et nourri par la foi : le dévouement inépuisable à l'éducation chrétienne des jeunes, la prédication concrète et passionnée, « son admirable système préventif », la présence continue parmi les enfants, l'assistance infatigable. Enfin, il invite ses confrères à l'action apostolique, considérant « l'état de la société d'aujourd'hui », où même chez ceux qui se proclament chrétiens, « le flambeau de la foi est si affaibli qu'il menace de s'éteindre à tout moment » ; où « un nombre infini de jeunes fréquente les écoles dites laïques où c'est souvent un crime de prononcer le nom de Dieu » : peut-être dans l'avenir « nous aurons une génération entièrement dépourvue du souffle vital de la foi ». Cette pensée doit secouer les disciples de Don Bosco: « Le Seigneur qui choisit d'ordinaire les moyens les plus insignifiants pour accomplir les œuvres les plus grandes », nous a appelés à coopérer à la restauration de son règne dans les âmes et compte « sur notre volonté et sur notre humble coopération... Alors mettons-nous au travail immédiatement ; à partir d'aujourd'hui, que notre vie soit vraiment une vie de foi »²² .

Don Bosco modèle du salésien

Le souci fondamental de Don Paolo Albera – comme il l'avait déjà été pour Don Rua – était de préserver intact « l'esprit du Fondateur » dans la Congrégation salésienne. Il revient constamment sur ce point quand il traite des questions relatives à l'identité et au charisme salésien : la piété, la discipline, la foi, les oratoires festifs, les missions, les vocations, les vœux, la dévotion mariale, la douceur, l'amour des jeunes, l'application du système préventif...

Dans la circulaire du 23 avril 1917, il proposa aux inspecteurs et aux directeurs une série de « conseils et avis pour conserver l'esprit de Don Bosco dans toutes les maisons »²³ . Il rappelait tout d'abord que le devoir d'un supérieur est d'être un modèle et un maître pour ses confrères, de leur

²¹ LC 95-96.

²² LC 97-100.

²³ Cf. LC 214-230.

donner l'exemple d'une conduite vertueuse et de veiller à leur formation et à leur progrès spirituel. Il faisait suivre une liste de domaines et de vertus qui lui paraissaient concrétiser l'esprit de Don Bosco. En premier lieu, il plaçait l'esprit de piété et l'observance exacte des constitutions. Puis il passait en revue les trois vœux, reprenant les points essentiels proposés dans les circulaires précédentes. Enfin, il énumérait quelques devoirs liés au ministère du supérieur salésien : la correction fraternelle faite au bon moment et *in camera charitatis* ; l'exercice d'une paternité aimable, patiente et bienveillante ; un comportement humble, serein et respectueux parmi les confrères. Il soulignait surtout l'importance du zèle dans la poursuite de la mission salésienne : « Le directeur, plus que tous les autres fils de Don Bosco, doit prendre comme sujet de ses méditations les paroles que le bon père a adoptées comme emblème de notre Pieuse Société : *Da mihi animas* ».

Le zèle du supérieur salésien doit s'exprimer avant tout dans les domaines dans lesquels Don Bosco s'est le plus engagé : 1) aider les confrères « à persévérer dans leur vocation et à progresser chaque jour sur le chemin de la perfection » ; 2) aimer les jeunes « d'un amour saint et intense » pour en faire d'honnêtes citoyens, « mais surtout de bons chrétiens », et les garder unis entre eux, même au cours des années suivantes, dans l'association des anciens élèves ; 3) susciter chaque année des vocations pour la Congrégation et pour l'Église, « en arrachant cette grâce au Cœur de Jésus, même au prix de nombreux sacrifices et prières » ; 4) développer la coopération salésienne « en augmentant de plus en plus le nombre de ceux qui participent à l'esprit de Don Bosco et s'en font les promoteurs au plan matériel et spirituel »²⁴.

Dans l'esprit et dans les paroles de Don Albera, la figure attirante de Don Bosco, l'exemple de sa vie et la fascination exercée par ses vertus ont toujours constitué le point de référence principal et le stimulant le plus efficace. Plus il avançait en âge, plus il sentait le besoin d'insister sur l'imitation du Fondateur, comme le montrent les circulaires des deux dernières années. Il y souligne sa douceur paternelle, sa familiarité et sa confiance à l'égard des jeunes, son amour des âmes, son abandon à Dieu, son souci pastoral exemplaire. Intimement convaincu que Don Bosco « fut envoyé par Dieu pour régénérer la société d'aujourd'hui », pour la ramener aux pures sources chrétiennes « de l'amour et de la paix », Don Albera n'a cessé d'inviter les salésiens à se montrer dignes de leur père : « Nous sommes

²⁴ LC 228-229.

ses fils, et si nous sommes ses fils, nous sommes aussi les héritiers de ce dépôt sacré qui ne doit pas devenir stérile en nous ; et pour montrer que nous sommes ses dignes fils et à la hauteur de notre mission dans le temps présent, nous devons avant toute chose être solides dans notre vocation »²⁵ .

Le 18 octobre 1920, il dédia une lettre circulaire à Don Bosco *notre modèle dans la perfection religieuse, dans l'éducation et la sanctification de la jeunesse, dans les relations avec le prochain et dans la manière de faire du bien à tous*²⁶ . Pour écrire cette lettre, il s'inspira de l'expérience inoubliable qu'il avait vécue personnellement au contact du Fondateur. Ce sont des pages d'une grande puissance évocatrice, un document de nature charismatique parmi les plus importants de la tradition salésienne, qu'on peut considérer comme le testament spirituel de Don Albera et la synthèse de sa pensée. On y trouve en effet toutes les caractéristiques dynamiques et exemplaires de Don Bosco: l'action apostolique comme moyen de sanctification, « parce que l'apostolat n'est rien d'autre qu'une effusion continue de vertus sanctifiantes pour le salut des âmes » ; le don total de soi au Seigneur « jusqu'à atteindre l'union intime avec Dieu au milieu d'occupations ininterrompues et très disparates » ; la pratique des vertus salésiennes représentées par le Fondateur dans le songe des diamants, car « la perfection religieuse est le fondement de l'apostolat » ; la sainteté de vie de l'éducateur comme base de l'éducation et de la sanctification de la jeunesse ; l'amour de prédilection pour les jeunes, car « c'est un don de Dieu, c'est la vocation salésienne elle-même », mais qui demande à être continuellement développée et perfectionnée ; le souci constant d'empêcher le péché et d'aider les jeunes à vivre en présence de Dieu et à sauver leur âme ; le comportement « aimable et respectueux envers tous », avec le désir de se sacrifier pour faire du bien au prochain.

L'acte le plus parfait de Don Bosco

Selon Don Albera, le dynamisme fondamental de la vie de Don Bosco était sa conscience très vive d'être appelé à « travailler pour les âmes jusqu'à la totale immolation de soi »²⁷ . Ses fils doivent faire de même, mais en s'efforçant tout d'abord de parvenir à cette tranquillité d'esprit, à cette

²⁵ LC 323-324.

²⁶ LC 329-350.

²⁷ LC 335.

égalité de caractère et imperturbabilité qui le caractérisaient dans toutes les circonstances de la vie, qu'elles fussent heureuses ou tristes. Une telle sérénité était le résultat d'un processus intérieur radical de remise à Dieu, d'un abandon confiant entre les mains de la Providence qui a caractérisé la vie spirituelle de Don Bosco dès les premiers pas de sa vocation. Comme on le voit à travers sa biographie, « il s'est jeté en Dieu, écrit Don Albera, dès sa plus tendre enfance, puis, pendant le reste de sa vie, il n'a fait que développer cet élan, jusqu'à atteindre une union intime habituelle avec Dieu au milieu de ses occupations souvent interrompues et très disparates ». Un symptôme évident de cet état de communion permanente avec Dieu était son inaltérable égalité d'humeur, qui se lisait sur son visage toujours souriant ». L'union habituelle avec Dieu était en lui une source d'illumination et d'inspiration ; elle imprimait à ses paroles une telle profondeur et une telle force que ceux qui l'écoutaient se sentaient « meilleurs et élevés jusqu'à Dieu ». De plus, son amour de Dieu était si ardent « qu'il ne pouvait pas rester sans en parler »²⁸.

L'évocation de l'ardente charité de Don Bosco inspira à Albera une série de conclusions pratiques. Avant tout, il invita les salésiens à se jeter avec confiance « dans les bras de Dieu, comme l'a fait notre bon Père ; alors se fera jour en nous aussi la douce nécessité de parler de Lui, et nous ne ferons plus aucun discours sans commencer et finir avec Lui ». De cette manière, non seulement nos pensées et nos paroles, mais aussi nos actions seront fécondées par le feu de l'amour divin. Nous sentirons la connaturalité et le besoin des « exercices ordinaires de la perfection religieuse » et nous aurons le désir de n'en omettre aucun. En effet, tandis que d'autres utilisent les pratiques de piété comme un moyen pour atteindre la perfection, les disciples de Don Bosco, à l'exemple de leur père, les vivent « comme des actes naturels d'amour divin » : « Pour nous, elles ne doivent pas être simplement le bois qui sert à allumer et à nourrir le feu divin dans notre cœur, mais les flammes mêmes de ce feu »²⁹.

Le salésien qui se jette avec confiance dans les bras de Dieu réussira facilement à se tenir loin du péché, à arracher de son cœur les mauvaises inclinations et habitudes ; il le connaîtra et l'aimera de plus en plus ; il pratiquera avec joie sa sainte loi et les conseils évangéliques ; il se liera plus étroitement à Lui par la prière et le recueillement de l'esprit, avec le désir incessant de « plaire à Dieu » et de se conformer en tout à sa volonté.

²⁸ LC 335-336.

²⁹ LC 337.

Ainsi Dieu deviendra « la fin directe de ses actions » et il sera soumis en toute circonstance de la vie à la volonté divine, comme le fut Don Bosco, avec un « visage joyeux » et avec courage, sans troubles, plaintes, tristesse, peurs et appréhensions : « Que rien ne te trouble : celui qui a Dieu a tout ». Combien de fois, écrit Don Albera, « j'ai été témoin de sa totale soumission aux dispositions divines ! » De plus, si nous imitons Don Bosco dans la remise confiante de nous-mêmes à Dieu, nous parviendrons, comme lui, à « un grand recueillement dans la prière »: « En le regardant prier, nous restions comme ravis et presque extasiés. Il n'y avait chez lui rien de forcé, rien de singulier; mais celui qui était proche de lui et l'observait ne pouvait s'empêcher de bien prier lui aussi, en voyant sur son visage une splendeur inhabituelle, reflet de sa foi vive et de son ardent amour de Dieu... L'impression que j'ai ressentie en le voyant donner la bénédiction de Marie Auxiliatrice aux malades ne s'effacera jamais de ma mémoire. En récitant le *Je vous salue* et les paroles de la bénédiction, on aurait dit que son visage était transfiguré : ses yeux se remplissaient de larmes et sa voix tremblait sur ses lèvres. Pour moi, c'était la preuve que *virtus de illo exibat* (une force sortait de lui) ; je n'ai donc pas été surpris par les effets miraculeux qui suivaient, c'est-à-dire que les affligés étaient réconfortés et les malades guéris. »³⁰

L'amour des jeunes

À l'occasion de l'inauguration du monument à Don Bosco sur la place devant l'église de Marie Auxiliatrice, Don Albera écrit aux salésiens qu'on ne pouvait pas se contenter de ce signe extérieur. Don Bosco veut un autre monument de la part de ses fils, c'est-à-dire qu'ils fassent « revivre en eux ses vertus, son système éducatif, tout son esprit, afin de le transmettre, toujours fécond et vital, de génération en génération ». *Faire revivre Don Bosco en nous* est le seul moyen d'honorer sa mémoire et de la rendre féconde au cours du temps³¹. Nous devons l'imiter « dans son zèle ardent et désintéressé pour le salut des âmes, dans son amour et dans son dévouement illimité au service de l'Église et du pape, dans toutes les vertus dont il nous a laissé tant de merveilleux exemples ». Nous devons tirer profit de ses enseignements, qui furent certainement le fruit de son

³⁰ LC 337-338.

³¹ LC 308-318 (6 avril 1920).

intelligence et de son expérience, « mais aussi des lumières surnaturelles qu'il demandait instamment dans ses prières » et qui lui furent accordées « en récompense de sa fidélité inaltérable dans le travail du champ qui lui avait été confié par le Seigneur ». Surtout, nous avons le devoir d'étudier et d'appliquer son système éducatif qui, « pour nous qui sommes persuadés de l'intervention divine dans la création et le développement de son œuvre, est une *pédagogie céleste* »³².

Don Albera rappelle le dynamisme central du système *préventif* de Don Bosco : c'est « cet amour, ce souci affectueux pour les jeunes, qui fut le secret de son merveilleux ascendant sur eux ». Et pour donner un contenu concret à cet amour éducatif que Don Bosco recommandait aux salésiens, il cite amplement la lettre qu'il a écrite aux salésiens et aux jeunes de Valdocco le 10 mai 1884 : « La familiarité apporte l'amour, et l'amour la confiance. C'est cela qui ouvre les cœurs, si bien que les jeunes révèlent tout sans crainte à leurs enseignants, assistants et supérieurs. Ils deviennent francs... et se prêtent volontiers à tout ce que veut commander celui dont ils sont sûrs d'être aimés... Que les jeunes non seulement soient aimés, mais qu'ils sachent eux-mêmes qu'ils sont aimés... En voyant qu'ils sont aimés dans ce qui leur plaît, et que leurs éducateurs s'adaptent aux goûts de leur âge, ils apprendront à voir l'amour dans ce qu'ils n'aiment pas naturellement, comme la discipline, l'étude, la mortification personnelle, et ils apprendront à les pratiquer avec amour... Pour briser la barrière de la méfiance, la familiarité avec les jeunes est indispensable, en particulier en récréation. Sans la familiarité, on ne montre pas qu'on aime, et si on ne le montre pas, il ne peut y avoir de confiance »³³.

Paolo Albera, qui avait expérimenté à l'adolescence la force génératrice de l'amour éducatif de Don Bosco, réussit à le décrire et à le caractériser avec une grande efficacité, notamment dans la lettre circulaire du 18 octobre 1920³⁴. La prédilection de Don Bosco pour les jeunes, écrit-il, était un don de Dieu lié à sa vocation spécifique, mais c'était aussi le fruit de son intelligence, qu'il développa en réfléchissant sur « la grandeur du ministère d'instruire la jeunesse et de la former à la vertu vraie et solide », et qu'il perfectionna dans l'exercice de la charité. « Chers confrères, nous devons aimer les jeunes que la Providence confie à nos soins, comme Don Bosco a su les aimer ». Ce n'est pas une tâche facile, admet Albera, qui rappelle la

³² LC 311-312.

³³ LC 312-314.

³⁴ LC 329-350.

« manière unique, toute sienne » avec laquelle le saint manifestait sa prédilection à son égard, « mais c'est là que réside tout le secret de la vitalité expansive de notre Congrégation »³⁵.

L'expérience que faisaient les jeunes de l'amour de Don Bosco était unique et d'une grande intensité : « Il nous entourait tous et entièrement comme d'une atmosphère de contentement et de bonheur, d'où étaient bannies les peines, les tristesses, les mélancolies : elle nous pénétrait le corps et l'âme ». Cette affection singulière, rappelle Don Albera, « attirait, conquérait et transformait nos cœurs », car « de chacune de ses paroles et de ses actions émanait la sainteté de son union avec Dieu, qui est la *charité* parfaite. Il nous attirait à lui par la plénitude de l'amour surnaturel dont brûlait son cœur, et dont les flammes absorbaient, en les unifiant, les petites étincelles du même amour que la main de Dieu suscitait dans nos cœurs. Nous étions à lui, car en chacun de nous il y avait la certitude qu'il était vraiment l'homme de Dieu ». Cette fascination exercée par l'amour de Don Bosco, rendu surnaturel par la sainteté de sa vie, a été le point de départ en vue d'un travail intelligent de formation et de transformation : « Dès qu'il avait conquis nos cœurs, il les façonnait comme il les voulait avec son système (tout à fait sien dans la manière de le pratiquer), qu'il voulut appeler préventif »; ce n'était « rien d'autre que la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu qui se dilate jusqu'à embrasser toutes les créatures humaines, spécialement les plus jeunes et les plus inexpérimentées, pour leur infuser la *sainte crainte de Dieu* »³⁶.

Par conséquent, le dynamisme fondamental du système préventif de Don Bosco est double : d'une part, il est animé par la charité, interprétée comme amour de Dieu et amour du prochain « portés à la perfection voulue par notre vocation » ; d'autre part, il est orienté par l'intelligence humaine qui utilise de façon créative tous les moyens et les possibilités dont la charité est capable. Dans cette perspective nettement spirituelle, Don Albera formule une définition synthétique du système préventif, qui doit être comprise dans l'horizon de sens dans lequel il la situe : « Méditez sérieusement et analysez au plus près cette Magna Carta de notre Congrégation qu'est le système préventif. Il fait appel à la raison, à la religion et à la bonté affectueuse, mais en dernière analyse, vous devrez *convenir avec moi que tout se résume à instiller dans les cœurs la sainte crainte de Dieu: l'instiller, dis-je, c'est-à-dire l'enraciner pour qu'elle reste toujours*

³⁵ LC 340-341.

³⁶ LC 341-342.

là, même au milieu des tempêtes et des bourrasques déchaînées par les passions et les vicissitudes humaines »³⁷.

La Madone de Don Bosco

Cinquante ans après la consécration de la basilique de Marie Auxiliatrice, Don Albera écrivit une circulaire pour commémorer cette « date mémorable de l'histoire de notre Pieuse Société », mais surtout pour parler « de notre très douce Mère Marie Auxiliatrice »³⁸, envers qui tous les salésiens ont un devoir de reconnaissance « pour les grands et innombrables bienfaits qu'elle a si généreusement voulu nous accorder pendant ces cinquante ans ». Malgré les circonstances dramatiques du moment et les malheurs causés par la guerre, Albera considérait cette célébration comme un devoir : « Nos fêtes seront donc toutes piété et recueillement ».

Il commença par rappeler que « les œuvres multiples commencées et achevées » par Don Bosco, fils d'un humble paysan, privé de tout moyen économique, gêné sur sa route par mille obstacles, peuvent apparaître comme une « énigme inexplicable » aux yeux de ceux qui ne croient pas en l'action de la divine Providence. La biographie de Don Bosco, en revanche, montre qu'il n'a jamais eu « de doutes sur l'intervention continue de Dieu et de la Vierge Auxiliatrice dans les divers événements de sa vie laborieuse ». À partir du moment où, dans son rêve des neuf ans, elle lui fut donnée comme conseillère et maîtresse, Marie « le guida dans tous les événements les plus importants de sa carrière, fit de lui un prêtre instruit et zélé, le prépara à être le père des orphelins, le maître d'innombrables ministres de l'autel, l'un des plus grands éducateurs de la jeunesse, et enfin le fondateur d'une nouvelle société religieuse, qui devait avoir la mission de répandre partout son esprit et la dévotion envers elle sous la beau titre de *Marie Auxiliatrice* »³⁹.

Don Bosco a toujours reconnu l'inspiration et le soutien de l'Auxiliatrice, ce qui l'empêcha de se décourager devant les oppositions et les difficultés rencontrées. C'est ce qu'il avait confié à ses premiers disciples le 8 mai 1864, en résumant l'histoire de l'Oratoire. C'était l'époque où on creusait les fondations du sanctuaire de l'Auxiliatrice : une entreprise

³⁷ LC 343.

³⁸ LC 258-273 (31 mars 1918; fête de Pâques).

³⁹ LC 259-260.

téméraire pour ceux qui, comme lui, étaient totalement dépourvus de toute couverture financière. « C'est ainsi qu'il s'est montré – commente Don Albera – un vrai disciple de notre saint François de Sales, qui avait écrit : Je sais bien la grâce d'être le fils, quoiqu'indigne, d'une si glorieuse Mère. Confiants en sa protection, nous mettons la main à de grandes choses : si nous l'aimons d'une affection ardente, elle nous obtiendra tout ce que nous désirons »⁴⁰.

Il voulut faire mémoire de la consécration de son Sanctuaire, qui avait eu lieu le 9 juin 1868, et de la première célébration eucharistique : « Je me souviens, comme si c'était aujourd'hui, du moment solennel où Don Bosco, tout rayonnant de joie, les yeux voilés par les larmes d'une profonde émotion, gravit le premier les marches du maître-autel pour célébrer, sous le regard miséricordieux de sa grande Auxiliatrice, le saint sacrifice de la messe ». Il gardait le souvenir du visage « presque transfiguré » de Don Bosco, son ardeur « à parler de sa Madone » et des « merveilles que Marie Auxiliatrice allait opérer en faveur de ses fidèles » : « Quelle consolation nous ressentons aujourd'hui en voyant ses prédictions se réaliser ! » Il rappela également qu'en plus du monument matériel, il voulut « élever un autre monument, vivant et spirituel, en fondant la Congrégation des Filles de Marie Auxiliatrice, lui donnant comme mission de former les jeunes filles à la piété et à la vertu et de propager à travers le monde la dévotion à leur puissante patronne ». Après la consécration du Sanctuaire, les vocations se multiplièrent dans la Société salésienne, de nombreux collèges, oratoires et écoles professionnelles surgirent « comme par enchantement », les difficultés d'approbation de la Congrégation furent résolues et de nombreuses expéditions de missionnaires partirent vers l'Amérique : « Ainsi s'accomplissait la prédiction de la Très Sainte Vierge qui avait dit que sa gloire viendrait de ce sanctuaire : *inde gloria mea* ». Les cinquante années qui se sont écoulées depuis ce jour ont été une série ininterrompue de « merveilles opérées par Marie Auxiliatrice en faveur de ses fidèles », comme en témoigne la « merveilleuse diffusion » de la famille salésienne⁴¹.

Don Albera résume ensuite la « mariologie » du Fondateur : « Nous nous souvenons tous que Don Bosco nous répétait souvent la devise *ad Jesum per Mariam*, voulant ainsi nous enseigner que notre dévotion à Marie est vaine si elle ne nous conduit pas à Jésus, si elle ne nous obtient pas la force nécessaire pour vaincre les ennemis de notre âme, afin de marcher sur les

⁴⁰ LC 261-262.

⁴¹ LC 262-363.

traces de son divin Fils. Et pour raviver notre confiance en Marie, il fit graver sur les médailles commémoratives de la consécration du Sanctuaire les paroles de saint Bernard: *totum nos habere voluit (Deus) per Mariam*: tout ce qui est nécessaire à notre salut, Dieu a voulu que nous l'ayons par Marie. Dans le même sens, il nous expliquait l'affirmation des Docteurs, selon laquelle la dévotion à Marie est un signe de prédestination »⁴².

En pratiquant « la consécration à Jésus par les mains de Marie », nous honorons notre Mère du ciel mieux que toute autre dévotion. Les autres dévotions nous permettent d'offrir à la Vierge une partie de notre temps, de nos actions et de nos mortifications, mais avec cette offrande radicale « nous lui donnons tout en une seule fois ». Nous sommes convaincus qu'en passant par les mains de Marie, nos actions « seront purifiées de toutes les taches dont elles ont été contaminées du fait de notre orgueil et de notre concupiscence ». Nos pauvres offrandes ne seront pas rejetées par le Seigneur « si elles lui sont présentées par sa très douce Mère », comme le dit saint Bernard, qui ajoute : « Si elle te protège, tu n'as rien à craindre; si elle te guide, tu ne te fatigues pas ; si elle t'est favorable, tu arriveras au port du salut »⁴³.

Don Bosco recommandait de porter sur la poitrine la médaille de l'Auxiliatrice comme expression de notre amour pour Marie, comme reconnaissance de sa maternité et de sa royauté, comme défense contre l'ennemi infernal et comme rappel « de notre appartenance à un Institut qu'elle aime d'un amour de prédilection et est destiné à la faire connaître et honorer partout sous le titre glorieux d'Auxiliatrice »⁴⁴.

Don Albera conclut en rappelant les raisons de la gratitude que les fils de Don Bosco ont envers Marie et leur devoir, en tant que disciples de ce grand éducateur de la jeunesse – « qui considérait la dévotion à la Madone comme un moyen très efficace pour préserver ses élèves du vice » – de « demander à Marie la grâce de comprendre son rôle de manière juste et digne d'elle ». Don Bosco avait constamment le désir d'honorer Marie, de parler d'elle, d'avoir recours à elle, de célébrer ses fêtes avec joie. Nous devons faire comme lui : l'aimer intensément, vivre sans cesse sous son regard, « comme l'enfant qui ne peut rester un seul instant séparé de sa maman », mais surtout faire « quelque chose de plus concret », comme disait Don Bosco : « *Plus de faits et moins de paroles* ». Cela implique,

⁴² LC 266.

⁴³ LC 266-267.

⁴⁴ LC 268-272.

rappelle Don Albera, un effort de notre part pour nous conformer à l'image de son Fils: « il est donc de notre devoir de suivre les traces de notre divin modèle Jésus ». Le moyen le plus approprié est d'imiter Marie, « qui a été la copie la plus fidèle et la plus parfaite de cet exemple divin ». C'est la meilleure preuve d'amour que nous puissions donner à notre Mère du ciel. Sa vie fut un progrès continu ; nous ne pouvons donc pas dire que nous l'imitons si nous nous contentons de ne pas commettre des péchés graves, sans faire un effort pour « avancer dans la perfection »⁴⁵ .

Les vertus du salésien

Par expérience personnelle et grâce à sa connaissance directe du monde salésien, Don Albera était convaincu que la vitalité et la fécondité apostolique de la Congrégation, alimentées par l'esprit de prière et la foi de chaque confrère, seront fortes et durables dans la mesure où elles seront régulées par la discipline. C'était là le deuxième thème offert à la méditation des salésiens le 25 décembre 1911 : la « discipline religieuse », entendue comme l'observation ponctuelle et joyeuse de ce qui est exigé de ceux qui se consacrent au service de Dieu et des âmes dans une congrégation religieuse⁴⁶ .

Vie disciplinée

Partant de la manière de faire de Don Bosco quand il formait ses premiers disciples, Albera exposait le sens particulier et les implications pratiques de la discipline salésienne. Il rappelait les réunions du soir dans la chambre du Fondateur et les exercices spirituels annuels : moments privilégiés où « le bon père nous donnait ses instructions, si pleines de pensées saintes et exposées avec une intensité ineffable, ouvrait sans cesse de nouveaux horizons devant nos esprits étonnés, rendait nos résolutions toujours plus généreuses et notre volonté toujours plus décidée à rester avec lui et à le suivre partout, sans aucune réserve et au prix de n'importe quel sacrifice ». Au cours de ces premières années, Don Bosco n'a jamais prononcé le mot *discipline*, mais il a enseigné sa signification profonde. Ce n'est qu'en 1873 – « quand la Pieuse Société salésienne comptait déjà sept

⁴⁵ LC 268-272.

⁴⁶ LC 53-70.

maisons en Italie » – qu’il écrivit une lettre circulaire sur la discipline, qu’il définissait comme « un mode de vie conforme aux règles et coutumes d’un institut ». Et puisque le but de la Société salésienne, énoncé dans le premier article des Constitutions, est « la perfection de ses membres et le moyen pour y parvenir avant tout l’apostolat en faveur de la jeunesse pauvre et abandonnée », la discipline est tout ce qui contribue au perfectionnement intérieur et extérieur « de chacun des membres et de toute la société ..., non pas le genre de perfection commun à toutes les familles religieuses, mais celui qui est adapté au caractère particulier de la Société salésienne et des règles qui la gouvernent »⁴⁷.

Puis Albera fait une comparaison efficace entre une communauté exemplaire et une communauté indisciplinée. Dans la maison religieuse disciplinée, « l’ordre le plus parfait règne en toutes choses et en toutes les personnes » ; la régularité contribue « à garder l’esprit recueilli et le travail fécond » chez les confrères. En elle, chaque religieux vit sa vocation avec simplicité et joie spontanée, sans critiques, ni murmures ni plaintes, et les supérieurs n’ont aucune peine dans l’accomplissement de leur mission, car ils trouvent une cordiale collaboration. « La charité est le lien qui unit les esprits et les cœurs ; les pensées, les sentiments et même les mots sont complètement uniformes ». Au contraire, dans une communauté religieuse indisciplinée, où « les règles et les constitutions sont lettre morte et les traditions familiales oubliées ou entièrement transformées », la vie commune devient un fardeau insupportable, les devoirs sont négligés, et les personnes mécontentes perdent peu à peu « le feu sacré de la piété ». Et si le religieux indiscipliné est aussi un éducateur, les conséquences pourraient être dramatiques : « les jeunes confiés à ses soins grandiront peut-être dans l’ignorance et le vice ; au lieu d’un père, d’un ami, d’un maître, ils trouveront en lui une pierre d’achoppement, un danger pour leur innocence »⁴⁸.

De ce contraste Don Albera déduit la nécessité d’avoir au sein d’une maison salésienne « une somme de règles définissant les devoirs et les droits » et il invite les confrères à les observer, à se dépasser eux-mêmes, à apprivoiser leurs passions, en renforçant leur communion avec Dieu. Ce n’est qu’ainsi que l’on pourra construire la vie de famille voulue par Don Bosco, caractérisée par un climat relationnel grâce auquel « les membres auront envers leurs supérieurs les sentiments et les liens que les fils ont envers leur père ; et avec leurs compagnons de travail, des liens vraiment

⁴⁷ LC 55-56.

⁴⁸ LC 57-60.

fraternels », dans le partage des joies et des peines, de la prière et du travail. Dans la Société salésienne « tous ont le devoir de la solidarité. Quiconque a la charité et le respect envers sa Congrégation doit être un homme de discipline et il est tenu d'observer les moindres détails de la vie commune ». En effet, ajoute Don Albera, « il suffit qu'un seul membre d'une communauté se laisse aller à un déplorable relâchement dans la discipline, pour que tout le corps en ressente les tristes conséquences », comme l'affirmait Don Bosco. Au contraire, « si un salésien est un modèle dans la vie ordinaire, même s'il a des talents médiocres, peu de connaissances et de compétences, il sera le soutien de notre Pieuse Société »⁴⁹.

Puis Don Albera en vient à la pratique : le bon salésien observe les lois de l'Église et pratique avec exactitude les Constitutions de la Pieuse Société, les règlements et les prescriptions des supérieurs. Le gardien de la discipline salésienne dans une communauté est le directeur ; celui-ci, selon les enseignements de Don Bosco et de Don Rua, doit être le premier observant, « la règle vivante, la personnification de la vertu, une sorte de morale en action pour servir en tout de modèle à ses subordonnés ». Il a pour tâche « de veiller à ce qu'aucun abus ne s'introduise parmi ses subordonnés, que l'esprit du Fondateur ne soit en rien altéré, et que ne soit pas changé le but de l'institut qui est confié à ses soins » ; il doit corriger les défauts des confrères, avec prudence, délicatesse et douceur, à l'exemple du Fondateur⁵⁰.

Obéissance

Dans l'esprit de Don Albera, l'insistance sur la discipline religieuse n'a pas pour seule fonction de réaliser les objectifs apostoliques de la mission salésienne. En fait, il part d'une vision de la vie consacrée caractérisée par un amour pour Dieu si totalisant qu'il suscite dans le cœur du religieux le désir d'une parfaite communion de volonté et une obéissance « plus intime et plus active » que celle qui est exigée de tout homme, parce qu'elle est volontairement calquée sur l'exemple de Jésus, « le parfait obéissant dans toutes les circonstances de la vie, jusque dans sa passion et sa mort ». C'est ce qu'il a voulu illustrer dans sa circulaire *sur l'obéissance* du 31 janvier

⁴⁹ LC 60-62.

⁵⁰ LC 62-67.

1914⁵¹. Le salésien, écrivait-il, consacre ses efforts à rendre sa conduite de plus en plus « semblable à celle de Jésus ». Dans ce processus de conformation, l'âme est progressivement libérée « de tout ce qui entrave sa générosité » pour atteindre une obéissance parfaite et être tellement unie à Dieu « qu'elle puisse faire siennes les paroles de saint Paul où il exprime la vraie formule de la plus haute sainteté : *Vivo autem, iam non ego, vivit vero in me Christus* : je vis, non pas moi, mais c'est Jésus qui vit en moi... Obéir signifie donc détruire dans notre personne tout ce qu'il y a en nous d'égoïste et de capricieux pour le remplacer par la volonté divine elle-même ». L'obéissance est une vertu qui « établit une communication intime, sûre et jamais interrompue, entre Dieu et nous »⁵².

Partant de cette conception de la vie consacrée, Albera envisage la mission et la responsabilité du supérieur salésien, investi par Dieu « du pouvoir de le représenter auprès de nous, de nous parler en son nom », et doté des grâces nécessaires à cet effet. On peut lui appliquer les paroles de Jésus aux apôtres : « Celui qui vous écoute, m'écoute ; celui qui vous méprise, me méprise » (Lc 10, 16). Chacun doit tenir compte de ces paroles pour pratiquer l'obéissance religieuse. Ce qui compte, c'est la mission confiée par le Seigneur, non les qualités de la personne : « De même que l'indignité du prêtre célébrant n'altère pas la présence réelle de Jésus-Christ dans la sainte hostie, comme la mesquinerie, voire la méchanceté de ce pauvre homme ne l'empêche pas de représenter Jésus-Christ, de même les défauts du supérieur, même s'ils étaient réels... ne suffiront jamais à rendre vaine l'assurance que nous donne le divin Rédempteur que quiconque écoute le supérieur écoute Dieu lui-même ». Ce n'est pas là un langage figuré, insiste Don Albera, une expression rhétorique pour dire que les supérieurs sont les représentants de Dieu, l'instrument utilisé par le Seigneur pour nous guider : celui qui vit de la foi le comprend et il est capable de dépasser son amour-propre et d'éviter le danger de la rébellion⁵³.

Le religieux animé par la charité et motivé par la foi « vit entièrement soumis à son supérieur ; il acquiert la vraie liberté dont seuls les enfants de Dieu peuvent jouir » et se met sur le chemin qui le conduit « à cette sublime indifférence, que saint Vincent de Paul comparait à l'état des anges, toujours prêts à accomplir la volonté divine au premier signe qui leur est fait, quelle que soit la fonction à laquelle ils sont appelés ». Dans

⁵¹ LC 134-153.

⁵² LC 138.

⁵³ LC 139-140.

cette perspective, on comprend ce que les auteurs spirituels enseignent : que le vœu d'obéissance est le plus excellent et « comprend les deux autres ». En effet, comme l'écrit saint François de Sales, la vertu d'obéissance « est comme le sel qui donne goût et saveur à toutes nos actions. Elle rend méritoires tous les petits actes que nous faisons pendant la journée », au point que « l'obéissant a même le mérite du bien qu'il voudrait faire, et que, pour obéir, il a dû laisser de côté »⁵⁴.

À cet ensemble de considérations, tirées des classiques de la vie consacrée, Don Albera ajoute une série de considérations personnelles. Ce qui soutient l'obéissance du salésien, c'est, en plus de la foi, « la charité fraternelle et l'amour pour notre Congrégation ». Quand « tous les confrères feront coïncider la volonté du supérieur avec la leur, quand ils seront un seul cœur et une seule âme, quand ils seront unis au point de former une légion compacte et invincible contre les assauts de ses ennemis, alors la Pieuse Société, toujours jeune et robuste, élargira toujours plus son champ d'action, elle combattra victorieusement contre toute forme d'abus et de relâchement et restera fidèle à l'esprit de son vénérable fondateur »⁵⁵. Le salésien doit regarder vers Don Bosco, « modèle d'obéissance dès son enfance » et soumis toute sa vie aux pasteurs de l'Église, même quand « pour leur rester soumis, il dut s'imposer de graves sacrifices et de profondes humiliations ». Qu'on médite ce qu'il a écrit dans le troisième chapitre des Constitutions salésiennes, dans l'introduction et dans son « testament spirituel »⁵⁶.

Quatre indications pratiques sur les qualités distinctives de l'obéissance salésienne proviennent des enseignements de Don Bosco. Avant tout, elle doit être « entière, c'est-à-dire sans réserve », non seulement matériellement exacte, mais accompagnée du « sacrifice de la volonté » et du « sacrifice de l'intellect », surmontant les prétextes inventés par l'orgueil. Don Bosco le disait lors de la conférence tenue à Varazze le 1^{er} janvier 1872 : « Qu'on pratique l'obéissance, non pas celle qui discute et examine les choses commandées, mais la véritable obéissance, c'est-à-dire celle qui nous fait embrasser les choses qui nous sont commandées et qui nous les fait embrasser comme bonnes, parce qu'elles nous sont imposées par le Seigneur ». Deuxièmement, l'obéissance salésienne doit se faire « volontiers », « avec promptitude et docilité », étant animée par la foi. La troisième

⁵⁴ LC 141-143.

⁵⁵ LC 144.

⁵⁶ LC 145-146.

qualité de l'obéissance salésienne est la joie, c'est-à-dire qu'elle doit être faite d'un cœur joyeux : « Cette qualité est si importante, écrit Don Albera, que sans elle on ne peut pas dire que l'on possède réellement cette vertu ». S'il y manque la joie, cela signifie que « l'on n'obéit que parce qu'on ne peut pas faire autrement » et que l'esprit de foi fait défaut : « Malheur à celui qui, au service de Dieu, est guidé par la tristesse et la nécessité ». La quatrième caractéristique de l'obéissance salésienne est l'humilité, car le salésien « sait qu'il est de son devoir d'être un humble instrument entre les mains de ses supérieurs ; sa conduite est la pratique ininterrompue de la maxime de notre saint protecteur : ne rien demander, ne rien refuser »⁵⁷.

Chasteté

Le 14 avril 1916, Don Albera envoya une lettre aux salésiens « pour inculquer la pratique d'une vertu qui, plus que toute autre, était chère à Don Bosco... et qu'il déclarait indispensable pour quiconque voulait s'enrôler sous sa bannière... l'angélique vertu de la chasteté »⁵⁸. Comme dans les autres circulaires, il esquisse d'abord le cadre doctrinal. Il commence par l'exhortation de saint Paul, qui invite les croyants à offrir leur corps en sacrifice vivant, saint et agréable à Dieu (Rm 12, 1). C'est un enseignement qui ne peut être bien compris que par « ces privilégiés qui, éclairés par une lumière céleste, se sont consacrés corps et âme au service de Dieu... tous adonnés aux pratiques religieuses, engagés uniquement dans l'exercice de la charité envers le prochain, toujours prêts au sacrifice ». Il cite saint Basile, selon qui la chasteté communique à l'homme « une sorte d'incorruptibilité céleste », de sorte qu'il « semble marcher comme les autres sur la terre, mais son cœur et son esprit sont toujours là-haut, où il converse avec Dieu ». Et il s'exclame : « Quel bonheur pour nous d'être salésiens ! À ce titre, nous devons vivre dans une parfaite pureté... Grâce à cette vertu, que l'on dit angélique, nous qui en avons fait vœu devant l'autel, nous devenons proches plus que tout autre des esprits célestes »⁵⁹.

Il rappelle que Don Bosco considérait la vertu de chasteté comme la source de toutes les autres vertus. En effet, le salésien « vraiment jaloux de se garder chaste » vit de la foi, aspire au paradis, « n'aime personne en

⁵⁷ LC 147-152.

⁵⁸ LC 194-213

⁵⁹ LC 194-197..

dehors de Dieu et Dieu seul suffit à son bonheur ». Il est heureux partout, il sait supporter les défauts de ses confrères, il affronte généreusement toutes les épreuves et les sacrifices pour la gloire de Dieu et le salut de son prochain. « Le salésien fidèle à son vœu aime le travail et l'étude, et trouve ses délices dans les pratiques de piété, qui sont pour lui une source de courage, de force et de vie ». Don Bosco cultivait l'amour de la chasteté en montrant la prédilection de Jésus pour les âmes pures et en rappelant que le Seigneur a confié à nos soins « la partie privilégiée des âmes qu'il a rachetées avec son précieux sang, c'est-à-dire celles qui conservent en grande partie intacte l'étole de l'innocence et donnent l'espoir de s'enrôler sous la bannière de la virginité élevée par Jésus et sa Mère très pure ». Une telle mission ne peut être accomplie avec succès que par ceux qui aiment et pratiquent la chasteté⁶⁰.

Albera reprend également une autre affirmation chère au Fondateur : « Plus l'esprit est pur et le corps mortifié, plus nous serons aptes au travail intellectuel ». C'est un fait confirmé par l'expérience et la tradition chrétiennes ; saint Thomas d'Aquin, Pierre Lombard, Francisco Suarez et saint Alfonso de Liguori en sont la preuve éclatante. La pratique de la chasteté aide « à acquérir les connaissances nécessaires pour instruire les jeunes que la Providence envoie dans nos instituts ». Mais les salésiens doivent aimer la chasteté avant tout en contemplant les exemples et les enseignements de Don Bosco, qui a toujours eu une attitude digne d'un ministre de Dieu, irréprochable dans ses paroles et dans ses écrits, expert dans l'art de gagner le cœur des jeunes sans jamais avoir recours « à des effusions sentimentales ou à des expressions mondaines », extrêmement réservé dans ses contacts avec le prochain. « Malheur à la Pieuse Société Salésienne si elle perdait cette réputation qu'elle s'est acquise en fait de moralité ! »⁶¹.

Enfin, il suggère les moyens proposés par les maîtres de la vie spirituelle pour préserver et accroître la vertu de chasteté : la prière, la confession hebdomadaire, la communion quotidienne, la dévotion mariale et la mortification des sens. Don Albera indique également quelques « moyens négatifs » utiles pour rester fidèle à la profession religieuse : éviter l'orgueil et pratiquer l'humilité, fuir l'oisiveté et aimer le travail, mettre de côté les lectures « trop libres ou frivoles », ne pas consentir une familiarité excessive aux « personnes du sexe opposé », fuir surtout « les amitiés particulières avec les jeunes qui vous sont confiés » : « Oh ! combien de

⁶⁰ LC 197-199.

⁶¹ LC 199-200.

misérables victimes des amitiés particulières le diable moissonne dans les maisons d'éducation ! »⁶²

La pauvreté

On ne trouve pas de lettre sur la pauvreté parmi les circulaires de Don Albera, probablement parce que lui-même l'avait déjà écrite à l'invitation de Don Michele Rua en 1907⁶³. Il nous semble donc utile de mentionner les points clés de cette circulaire qui exprime sa vision de la pauvreté salésienne.

Il commença par une instruction sur la valeur et la nécessité de la pauvreté religieuse. Il affirmait tout d'abord que la pauvreté en soi n'est pas une vertu. Elle ne le devient que « lorsqu'elle est volontairement embrassée pour l'amour de Dieu ». Mais même dans ce cas, elle ne cesse pas d'être pénible, car elle nécessite de nombreux sacrifices. Elle reste certainement « le point le plus important et en même temps le plus délicat de la vie religieuse » ; de ce point de vue, en fait, il est possible de « distinguer une communauté florissante d'une communauté relâchée, un religieux zélé d'un religieux négligent ». C'est le premier des conseils évangéliques, car c'est le premier acte que doivent accomplir ceux qui sont appelés à suivre et à imiter le Seigneur de plus près. Jésus a lancé de terribles menaces contre les riches, il a proclamé les pauvres bienheureux ; il a déclaré que celui qui ne renonce pas à tout ce qu'il possède n'est pas digne de lui et à celui qui lui demandait ce qu'il devait faire pour être parfait, il répondit : « Va, vends ce que tu as et suis-moi ». Tous les disciples de Jésus et tous les saints au cours des siècles « ont pratiqué ce dépouillement volontaire de tous les biens de la terre »⁶⁴.

Par conséquent, la valeur de la pauvreté découle essentiellement du fait qu'elle est un moyen privilégié pour suivre le Christ et se conformer à lui. Saint Thomas d'Aquin l'a enseigné : « le premier fondement pour atteindre la perfection de la charité est la pauvreté volontaire, par laquelle on vit sans rien posséder pour soi ». C'est ce qu'a démontré saint François de Sales qui avait « une sainte terreur » des richesses, et demandait à ceux qui voulaient devenir religieux « d'avoir un esprit nu, c'est-à-dire dépouillé

⁶² LC 202-209.

⁶³ *Lettere circolari di don Michele Rua ai salesiani*, Torino, Tip. S.A.I.D. "Buona Stampa" 1910, 360-377 (31 gennaio 1907).

⁶⁴ LCR 362-363.

de tout désir et inclination, sauf le désir d'aimer Dieu ». La pauvreté a été pratiquée par Don Bosco, qui vécut pauvre jusqu'à la fin de sa vie, entretint un amour héroïque pour la pauvreté volontaire, se détacha des biens et, « bien qu'ayant eu d'immenses sommes d'argent dans les mains », n'a jamais cherché à se procurer la moindre satisfaction. Il disait aux salésiens que « la pauvreté, il faut l'avoir dans le cœur pour la pratiquer », et dans sa circulaire du 21 novembre 1886, il écrivit : « c'est de cette observance que dépendent largement le bon état de notre Pieuse Société et le bien de notre âme »⁶⁵.

Puis l'auteur passe à l'énumération des principales motivations en vue de la pratique scrupuleuse de la pauvreté. En premier lieu, il y a l'obligation assumée lors de la profession des vœux, avec le devoir de respecter les règles de la Société salésienne et de vivre fidèlement son esprit. Deuxièmement, nous devons considérer « la relation intime qui existe entre la pratique de cette vertu et notre progrès personnel dans la perfection » : si nous vivons détachés des biens du monde, « nous enlevons aux vices toute nourriture et tout moyen de se développer », car la pauvreté nous sépare des principales sources du péché que sont l'orgueil et la concupiscence. De plus – comme l'enseigne saint Ambroise – la pauvreté est « la mère et la nourrice de la vertu » : quand le religieux vide son cœur de toute affection pour les choses terrestres, Dieu le comble de ses dons. C'est la première béatitude évangélique, « c'est le fondement sur lequel reposent les sept autres échelons par lesquels on atteint le sommet de la perfection ». L'histoire de l'Église montre que les personnes les plus détachées des biens du monde « se sont distinguées par leur foi, par leur espérance et par leur charité » ; leur vie « a été un tissu de bonnes œuvres et une série de prodiges pour la gloire de Dieu et pour le salut du prochain »⁶⁶.

En outre, nous devons considérer qu'étant salésiens, nous sommes appelés à sauver les jeunes pauvres et abandonnés. « Nous travaillerions en vain si le monde ne voyait pas et n'était pas convaincu que nous ne cherchons pas les richesses et les commodités, et que nous sommes fidèles à la devise de Don Bosco : *Da mihi animas, caetera tolle !* » En effet – comme l'enseignait saint François de Sales – « non seulement les pauvres sont évangélisés, mais ce sont les pauvres qui évangélisent ». Dans le ministère du salut des âmes, celui qui « ne met pas les choses terrestres sous ses pieds » n'obtient aucun résultat... « Ce ne sont certainement pas les

⁶⁵ LCR 363-366.

⁶⁶ LCR 366-368.

salésiens qui souhaitent mener une vie confortable qui entreprendront des œuvres vraiment fructueuses, qui iront chez les sauvages du Mato Grosso ou en Terre de Feu, ou qui se mettront au service des pauvres lépreux. Ce sera toujours la fierté de ceux qui observeront généreusement la pauvreté ».

Enfin, il faut « tenir compte du fait que les œuvres de Don Bosco sont le fruit de la charité ». Avant d'entreprendre quoi que ce soit, il s'appuyait uniquement sur la Providence représentée par ses coopérateurs. Or, il faut savoir « que beaucoup de nos bienfaiteurs, eux-mêmes pauvres ou de condition modeste, s'imposent de grands sacrifices pour nous aider ». Par conséquent, « nous devons aimer la pauvreté et pratiquer l'économie... Gâcher le fruit de tant de sacrifices, voire même le dépenser inconsidérément est une véritable ingratitude envers Dieu et envers nos bienfaiteurs ». « Quiconque ne vit pas selon l'esprit de pauvreté, qui dans la nourriture, l'habillement, le logement, les voyages, le confort de la vie dépasse les limites imposées par notre état, devrait éprouver des remords pour avoir soustrait cet argent à la Congrégation qui était destiné à donner du pain aux orphelins, à aider les vocations et à étendre le règne de Jésus-Christ. Qu'il pense qu'il devra en répondre au tribunal de Dieu »⁶⁷.

Dans la conclusion de la circulaire composée par Don Albera pour Don Rua, l'auteur énumère les expressions pratiques de la pauvreté salésienne : mettre en œuvre ce qui est prescrit par les Constitutions et par les Délibérations capitulaires ; vivre la vie commune en s'adaptant à ses exigences ; éviter les exceptions et les abus dans l'utilisation de l'argent. Puis il rappelle trois attitudes indispensables : a) ne pas se limiter à l'observance formelle du vœu, mais pratiquer la vertu, c'est-à-dire détacher le cœur des choses de ce monde ; b) se contenter du nécessaire et éviter le superflu ; c) accepter les privations et les inconvénients inévitables dans la vie commune, choisir généreusement pour son propre usage les choses les moins belles et les moins confortables.

Don Albera reprendra certaines de ces réflexions dans la circulaire du 23 avril 1917, dans laquelle il offrait aux provinciaux et aux directeurs quelques « conseils et avis pour préserver l'esprit de Don Bosco dans toutes les maisons ». À la fin de la partie réservée à l'esprit de pauvreté, il écrivait : « Que ceux qui exercent l'autorité sous quelque forme que ce soit s'efforcent : 1) D'aimer et de faire aimer la pauvreté, et de ne pas avoir honte de la pratiquer, même si leur maison ne manque pas du nécessaire. 2) D'accepter volontiers et généreusement les conséquences de la pauvreté

⁶⁷ LCR 369-371.

en esprit de pénitence. 3) De ne pas accorder des permissions qui ouvrent la voie à des abus contraires à la pauvreté, et qui dépassent les facultés accordées par les supérieurs majeurs. 4) De ne pas prendre pour soi les libertés qu'on refuserait aux subordonnés »⁶⁸ .

Recherche de la perfection

Il ne faut pas oublier que l'objectif des circulaires de Don Albera n'était pas simplement d'esquisser le profil du salésien selon une doctrine homogène ou d'offrir une série d'instructions à la manière d'un manuel. Il entendait surtout encourager ses confrères à la générosité envers Dieu, « à marcher à grands pas sur le chemin de la perfection », à « combattre avec énergie cette médiocrité systématique de conduite », cette forme purement extérieure de légalité, par laquelle le religieux se limite à l'observance de son strict devoir, cherche à éviter les manquements graves, « mais ne s'efforce pas de progresser chaque jour dans la perfection propre à son état »⁶⁹. Ceux qui, comme lui, avaient été formés par Don Bosco à la plénitude du don de soi, à faire toujours plus et toujours mieux pour correspondre à l'appel divin et à la mission salésienne, considéraient avec inquiétude la diffusion dans les nouvelles générations d'une certaine médiocrité, d'une observance purement extérieure. C'est pourquoi, le 25 juin 1917, il rédigea une lettre circulaire contre le danger d'une « légalité » *répréhensible*⁷⁰ .

Il évoqua les révélations du Sacré-Cœur à Marguerite-Marie Alacoque : les épines qui entourent le cœur divin sont le symbole de ceux qui, consacrés à son service, « ne font cependant pas preuve de la diligence voulue pour corriger leurs défauts, et y retombent donc très facilement ; ils n'essaient pas non plus de réparer par la sainteté de leur vie les outrages que lui infligent tant de malheureux pécheurs »⁷¹ . Il exhorta donc les confrères à considérer l'inépuisable générosité du Seigneur à leur égard, tant dans l'ordre de la nature que dans celui de la grâce : face à tant d'amour infini, comment un religieux pourra-t-il « mettre des limites à sa reconnaissance ? Comment pourra-t-il marchander la manifestation de son amour ? » C'est pourtant ainsi que se comporte le salésien « qui en termes de pratiques de

⁶⁸ LC 221.

⁶⁹ LC 231-232.

⁷⁰ LC 231-241.

⁷¹ LC 232.

piété s'installe dans une inqualifiable médiocrité », qui évite de faire la moindre chose qui ne soit pas imposée par la règle et par l'horaire⁷².

Il invitait le religieux à réfléchir non seulement sur son devoir de répondre avec la plus grande générosité à l'amour de Dieu, mais aussi sur sa mission d'intercesseur en faveur des autres. Don Bosco a obtenu des grâces et des guérisons, même extraordinaires, précisément parce qu'il ne savait rien refuser à Dieu et à la Très Sainte Vierge. Ses prières, en effet, « étaient accompagnées de nombreux et généreux sacrifices, de fréquents actes de vertu, qui leur communiquaient une efficacité irrésistible », notamment dans la formation des jeunes. Il montrait à ses disciples que « dans l'enseignement et dans l'éducation de la jeunesse, il comptait moins sur les inventions de notre savoir-faire pour faire progresser nos élèves, et plus sur nos prières et sur la qualité de notre vie », sur une conduite agréable à Dieu⁷³.

Surtout, Don Albera insiste sur le précepte de Jésus à ses disciples : « Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait ». Seul avancera dans la voie de la perfection celui qui « garde dans son cœur ce vif désir qui aide à vaincre les difficultés, réduit les obstacles, augmente nos forces et nous fait persévérer dans le bien jusqu'à la mort ». D'autre part, il faut dire que la profession religieuse ne garantit pas le salut : « tant que nous sommes en vie, nous restons toujours soumis à la loi du combat », car le vieil homme reste vivant en nous et personne ne peut remporter la victoire s'il cesse de lutter, s'il « ne maintient pas son équilibre en s'efforçant de progresser chaque jour dans la perfection », si, fatigué de lutter, il dit : ça suffit⁷⁴.

Il rappelle le récit évangélique de la pêche miraculeuse. Après une nuit de fatigues inutiles, Jésus dit à ses disciples : « *Duc in altum* : avance en haute mer ». Malgré la lassitude, ils obéirent et furent récompensés. Ainsi, écrit Don Albera, le Seigneur répète à nous aussi : « Poussez la barque en haute mer, c'est-à-dire lancez-vous avec ardeur dans le vaste champ de la perfection, ne limitez pas vos efforts à ce qui est strictement nécessaire, soyez grandioses dans vos aspirations, quand il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Éloignez-vous de la plage qui rétrécit tellement vos horizons et vous verrez à quel point la pêche aux âmes sera abondante et combien votre cœur en sera consolé. Tel est l'idéal du bon salésien, même lorsqu'il est « courbé sous le poids des croix, des tribulations et des sacrifices » : rester généreux dans le don total de soi, en gardant les yeux fixés

⁷² LC 234.

⁷³ LC 235-236.

⁷⁴ LC 236-237.

sur les perfections du Père Céleste et sur l'exemple de Don Bosco, qui « ne s'est jamais arrêté dans la voie de la perfection et de la conquête des âmes ! »⁷⁵

La vie de Don Bosco, rappelle Don Albera, a été caractérisée par deux puissants dynamismes : « un apostolat incessant et extrêmement actif », uni à un désir ardent d'acquérir la perfection. « En lui, perfection religieuse et apostolat ne faisaient qu'un ». Il a enseigné aux disciples que l'observance pure et simple de la règle ne suffit pas : « Nous devons, chers confrères, être comme lui des ouvriers infatigables dans le champ qui nous est confié, des initiateurs féconds d'œuvres adaptées et utiles pour le plus grand bien des jeunes de tous les pays, afin de garder à la Congrégation le primat de cette saine modernité qui est la sienne, mais n'oublions jamais que tout cela ne nous donnerait pas encore le droit de nous proclamer vrais fils de Don Bosco. Pour être tels, nous devons grandir chaque jour dans la perfection propre à notre vocation salésienne, en nous efforçant par tous les moyens de recopier l'esprit de vie intérieure de notre Vénérable Fondateur »⁷⁶.

Douceur salésienne

La douceur salésienne est l'expression de la charité et de la bienveillance en éducation. Don Albera en a parlé explicitement dans une lettre adressée aux inspecteurs et directeurs⁷⁷, mais ses considérations sont valables pour tous ceux qui ont des responsabilités éducatives et pastorales. La douceur, écrivait-il, n'est pas simplement une facilité de caractère « par laquelle on cède avec une certaine complaisance, mais sans bassesse, à la volonté d'autrui ». Elle comporte un effort continu « pour dominer la vivacité du caractère, pour réprimer tout mouvement d'impatience et aussi cette indignation qui semble parfois sainte, justifiée par le zèle et autorisée par la gravité de la faute » ; elle exige l'habitude vertueuse de freiner la langue et d'éviter le moindre mot « qui puisse déplaire à la personne avec qui on a affaire » ; elle exige « ce regard serein plein de bonté, qui est le miroir vrai et limpide d'un esprit sincèrement doux et désireux seulement de rendre heureux quiconque s'approche de lui »⁷⁸.

⁷⁵ LC 238-240.

⁷⁶ LC 334-335.

⁷⁷ LC 280-294 (20 avril 1919).

⁷⁸ LC 280-281.

Cette vertu est avant tout le fruit d'un exercice ascétique et l'expression d'un réel détachement de soi « par lequel l'humeur reste toujours égale, dans les honneurs et dans le mépris, dans les souffrances et dans les réjouissances ». C'est donc une attitude à conquérir au jour le jour, sous l'impulsion de la charité qui aide chacun à rester humble, calme, doux et toujours maître de soi dans les relations avec le prochain, dans la correction de ses défauts, dans le support de ses faiblesses. Elle est amabilité dans les paroles et suavité dans les manières. Saint François de Sales l'appelait « la plus excellente des vertus morales, car elle est le complément de la charité, qui n'est parfaite que lorsqu'elle est à la fois douce et avantageuse pour notre prochain »⁷⁹.

La douceur est une vertu nécessaire, surtout pour ceux qui ont la responsabilité de la direction des âmes ou de l'éducation de la jeunesse. Cela comporte le devoir « de garder toujours l'égalité de caractère et la pleine maîtrise de soi », un esprit libre de toute forme de ressentiment, dépouillé de tout amour-propre, mû uniquement par l'amour de Dieu et des âmes. Les paroles mordantes, les comportements grossiers et l'impatience ont toujours des conséquences néfastes. Au contraire, « que de bonnes pensées sont inspirées, que de sages résolutions sont confirmées par un accueil affable, par un visage ouvert et souriant, par une parole douce, par une assurance renouvelée d'estime et d'affection ! »⁸⁰

L'expérience enseigne que « même quand un supérieur (et on peut le dire de tout éducateur) est estimé pour ses connaissances, ses compétences et sa prudence ; même s'il se fait aimer de ses subordonnés pour sa générosité, il suffit qu'il les traite même une seule fois avec dureté ou hauteur dans les relations quotidiennes... cette estime et cette bienveillance qu'il avait acquises avec tant de peine sont à jamais perdues ». Avec l'amabilité, au contraire, et avec la douceur, on conquiert les cœurs, on dissipe les préjugés, on surmonte les répugnances, on corrige les défauts⁸¹.

Jésus est le modèle du pasteur et du supérieur : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. Par ces paroles, le divin Sauveur nous indique la douceur et l'humilité comme les qualités les plus remarquables et les plus caractéristiques de son Cœur sacré, et donc aussi comme les qualités qui doivent ressortir le plus chez ceux qui le suivent ; et enfin comme les moyens les plus efficaces pour plaire à Dieu et gagner le cœur

⁷⁹ LC 282-283.

⁸⁰ LC 283.

⁸¹ LC 284-285.

des hommes ». Que celui qui veut voir les personnes confiées à ses soins « grandir chaque jour dans la vertu » se montre toujours aimable, qu'il les rende contentes et joyeuses, « en pratiquant toujours et partout cette douceur que Jésus désire que nous apprenions de son Cœur très doux ». C'est ainsi que règnera l'esprit de famille. En effet, ce qui a donné de l'efficacité à l'école de Jésus-Christ, c'étaient son exemple, sa patience et la douceur avec lesquelles il traitait tout un chacun. Aujourd'hui encore, il préfère « inviter les pécheurs à la pénitence avec les attraites de sa miséricorde que les effrayer avec les foudres de sa justice », et dans le sacrement de l'Eucharistie « il continue de nous donner la preuve de sa bonté, malgré les nombreux et graves péchés qui sont commis ; et jusqu'à la consommation des siècles il s'offrira au Père Éternel comme victime expiatoire pour nos fautes »⁸².

C'est précisément à cause de sa douceur exemplaire que François de Sales a été choisi comme protecteur de la Société Salésienne; et Don Bosco, grand connaisseur de la nature humaine, a compris dès le début que « pour faire le bien, il fallait trouver le chemin des cœurs » ; c'est pourquoi « il étudia avec un sérieux et un amour particuliers les œuvres et les exemples de ce maître et modèle d'amabilité, et il s'est efforcé de suivre ses traces en pratiquant la douceur »⁸³.

Voilà donc, conclut Don Albera, notre modèle inégalé de cette douceur qui conquiert les cœurs : « D'une nature foncièrement bonne, il montra de l'estime et de l'affection pour tous ses élèves, cachait leurs défauts, parlait d'eux avec louange; de sorte que chacun s'imaginait être son meilleur ami, voire son préféré. Pour l'approcher, il n'était pas nécessaire de choisir le moment le plus propice, ni de recourir à une personne influente pour lui être présenté. Il écoutait chacun avec patience, sans l'interrompre, sans montrer de la hâte ou de l'ennui, au point de faire croire à beaucoup qu'il n'avait rien d'autre à faire ». Quand il devait corriger un confrère, il utilisait des mots pleins de douceur et d'encouragement ; lorsqu'il proposait un travail, même pénible et rebutant, il le faisait avec « tant de grâce et d'humilité » que personne n'osait lui dire non⁸⁴.

Aussi, pour savoir doser douceur et fermeté dans l'exercice de son ministère, conclut Don Albera, « chacun doit bien étudier son propre caractère et, s'il trouve qu'il est naturellement doux, s'efforcer d'être ferme

⁸² LC 286-288.

⁸³ LC 289-291.

⁸⁴ LC 288-289.

; si, au contraire, il se reconnaît naturellement ferme, qu'il s'efforce de pratiquer la douceur. De cette manière, on évitera les deux extrêmes, et on arrivera à ce juste milieu vraiment souhaitable d'une autorité à la fois douce et ferme », comme l'a été celle de Don Bosco⁸⁵ .

⁸⁵ *LC 293.*

Troisième Section

TEXTES CHOISIS DE DON ALBERA

1. L'esprit de prière¹

Qui de nous n'a jamais entendu parler de l'esprit d'initiative et de l'activité des Salésiens? C'étaient peut-être des éloges sincères que des personnes bienveillantes nous faisaient pour nous stimuler toujours plus à faire le bien. C'étaient peut-être des insinuations malignes de quelques jaloux, ou peut-être aussi une astuce diabolique utilisée par nos adversaires dans le but de faire obstacle à notre mission providentielle en faveur de la jeunesse. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'on en a parlé partout et même de façon exagérée.

Cela ne devrait pas nous étonner, vu que la Divine Providence nous a envoyés cultiver un champ immense, qui n'a pas tardé à attirer sur lui l'attention même des personnes les plus indifférentes, à force d'être exposé au regard de tous et d'avoir porté depuis les débuts des fruits très abondants.

En réalité, après la grâce de Dieu et la protection de Notre-Dame Auxiliatrice, c'est à l'infatigable labeur et à l'admirable énergie de Don Bosco, de Don Rua, de Mgr Cagliero et de tant d'autres de leurs fils qu'est due la rapide expansion des œuvres salésiennes en Europe et en Amérique. Ce fut leur zèle inlassable, ce furent leurs saintes initiatives qui firent éclore en tout temps sur leur chemin de nombreuses vocations, qui firent naître de nombreux instituts de toute sorte, au point que notre humble Société a pu être considérée comme un vrai prodige [...].

Il n'y a pas de doute que cet esprit d'initiative, cette ardeur et ce travail ininterrompu ont fait grand honneur à notre Pieuse Société et ont attiré sur elle l'admiration et les louanges de tous les hommes de bonne volonté. Même maintenant, c'est la meilleure preuve de sa vitalité, ou plutôt de la singulière protection et assistance de la puissante Auxiliatrice. En la considérant ainsi, qui de nous ne sent pas son cœur qui s'ouvre à l'espérance d'un heureux avenir? Cependant, pour vous parler la main sur le cœur, je vous confesse que je ne peux pas me défendre d'un sentiment douloureux et de la crainte que cette activité tant vantée des Salésiens, ce zèle qui semble inaccessible jusqu'à maintenant à tout découragement, cet enthousiasme plein d'ardeur, soutenu jusqu'ici par de continuels succès, ne viennent un jour à manquer ou ne soient plus fécondés, purifiés et sanctifiés par une vraie et solide piété. [...]

¹ Lettre circulaire *Sur l'esprit de piété* (15 mai 1911), in *Lettres circulaires de Don Paul Albera aux Salésiens*, Turin, Société Editrice Internationale, 1922 (dorénavant: LC), pp. 25-35.

Essayons avant tout de nous faire une idée juste de la piété. Ce mot a été employé en latin (*pietas*) pour désigner l'amour, la vénération et l'assistance qu'un fils doit à ceux qui furent les auteurs de son existence. Le plus bel éloge qu'on pouvait faire à un jeune était de dire qu'il avait une grande piété envers ses parents.

Mais dans le langage de l'Église, ce mot a pris une signification bien plus noble et sublime; il a été employé pour signifier l'ensemble des actes par lesquels le chrétien honore Dieu en le considérant comme père. À partir de là, on comprend la différence qui existe entre la vertu de religion et la piété. La première est une vertu qui nous dispose à accomplir tous les actes qui appartiennent à l'honneur et au culte de Dieu qui, nous ayant créés, a le droit d'être reconnu par nous et adoré comme Seigneur suprême et dominateur de l'univers.

La piété nous fait honorer Dieu, non pas seulement comme créateur, mais aussi comme père infiniment bon, qui *voluntarie genuit nos verbo veritatis*, qui nous a volontairement donné la vie par sa parole toute-puissante, qui est parole de vérité. C'est par la force de la piété que nous ne nous satisfaisons plus de ce culte, je dirais presque officiel, que la religion nous impose, mais nous sentons le devoir de servir Dieu avec une immense tendresse, avec une bienveillante délicatesse, avec cette profonde dévotion qui est l'essence de la religion, un des dons les plus précieux de l'Esprit Saint et, selon saint Paul, la source de toute grâce et bénédiction pour la vie présente et pour la vie future. [...]

C'est pour cela que Mgr de Ségur avait raison quand il écrivait: « La piété chrétienne est l'union de nos pensées, de nos affections, de toute notre vie avec les pensées, les sentiments, l'esprit de Jésus. C'est Jésus vivant avec nous ». C'est la piété qui gouverne sagement nos relations avec Dieu, qui sanctifie toutes nos rapports avec le prochain, suivant ce que dit saint François de Sales : « Les âmes vraiment pieuses ont des ailes pour s'élever jusqu'à Dieu dans l'oraison, et ont des pieds pour marcher parmi les hommes dans une vie aimable et sainte ».

Ce concept imagé de notre saint docteur nous enseigne à faire la distinction entre les pratiques religieuses que nous avons l'habitude de faire à certaines heures de la journée, et l'élan de piété qui doit nous accompagner à chaque instant, et qui vise la sanctification de chacune de nos pensées, de nos paroles et de nos actions, même si elles ne font pas directement partie du culte que nous rendons à Dieu. Et c'est justement cet esprit de piété que je voudrais inculquer à moi-même et à tous mes chers confrères, étant donné que les limites de cette circulaire ne me permettent

pas de traiter de toutes les pratiques religieuses que nous prescrivent nos *Constitutions*.

L'esprit de piété doit être considéré comme le but à atteindre; les exercices de piété ne sont que des moyens pour l'atteindre et le conserver. Heureux celui qui le possède, parce qu'en toute chose il n'aura rien d'autre visée que Dieu, il s'efforcera de l'aimer toujours plus ardemment, il ne cherchera rien d'autre que de Lui plaire. Au contraire, combien est déplorable l'état de celui qui en est privé! Même s'il accomplissait divers actes de piété pendant la journée, il ne serait rien d'autre, selon les mots de saint François de Sales, qu'« un simulacre, un fantôme de la vraie piété ».

Et en affirmant cela, je n'ai pas la moindre intention de diminuer la haute estime que nous devons avoir des diverses formes extérieures que prend la piété, car elles sont nécessaires à notre âme comme le bois pour maintenir le feu allumé, comme l'eau pour les fleurs; bien au contraire, je veux dire que l'esprit de piété est la base et le fondement de celles-ci, et qu'il peut aussi être un moyen de compensation pour les âmes auxquelles des travaux imprévus ou les exigences particulières de leur condition ne permettraient pas de faire entièrement les pratiques religieuses que la Règle leur impose.

Mais il y a plus. Si nous laissons passer un temps considérable sans aucune manifestation extérieure de cet esprit de piété, si par malheur nous permettions qu'il s'éteigne en nous, comment pourrait subsister cette relation intime, cette ineffable parenté que Jésus-Christ a voulu établir entre lui et les âmes par le saint baptême? Il n'existerait plus aucune relation entre ce Dieu que nous appelons du doux nom de père et nous, qui avons la chance d'être appelés et d'être réellement ses fils.

En outre, n'est-il pas vrai que sans cet esprit nous manquerions aussi de l'esprit de foi, qui nous rend tellement convaincus de la vérité de notre sainte religion que nous l'avons toujours présente dans la mémoire, que nous sentons son influence bienfaisante dans toutes les circonstances de notre vie? Sans cet esprit, nous perdons l'attention à l'Esprit Saint, qui souvent nous visite, nous instruit, mieux encore nous console et vient en aide à nos infirmités: *adiuvat infirmitatem nostram*.

Au contraire, si nous cultivons bien cet esprit, notre union à Dieu n'est jamais interrompue, mais communique à chaque action, même profane, un caractère intimement religieux, l'élève en mérite surnaturel, si bien qu'il prend part, comme un parfum d'encens, au culte ininterrompu que nous devons rendre à Dieu. En le pratiquant, dit saint Grégoire le Grand, notre vie devient le commencement de la félicité dont jouissent les bienheureux habitants du ciel: *inchoatio vitae aeternae*.

Mais les liens qui unissent l'âme chrétienne à Dieu deviennent bien plus solennels chez celui qui a eu la fortune de faire la profession religieuse. Par cet acte, l'âme devient l'épouse de Jésus-Christ, elle se donne à lui sans réserve, elle lui consacre ses facultés, ses sens et sa vie entière. Elle devient réellement la propriété de Dieu. C'est justement pour cela que, s'il y a quelqu'un qui doit posséder l'esprit de piété, c'est le religieux. Il devrait en être imprégné au point de le communiquer à tous ceux qui l'entourent.

Grâce à Dieu, nous pouvons compter beaucoup de confrères, prêtres, clercs et coadjuteurs qui sont de vrais modèles quant à l'esprit de piété et font l'admiration de tous.

Mais hélas, je dois ajouter, *et flens dico*, qu'il y a aussi des Salésiens qui laissent beaucoup à désirer sur ce point. Quelques-uns en sont malheureusement dépourvus, alors qu'ils avaient édifié tous leurs compagnons par leur ferveur, quand ils étaient novices.

On dirait que certains ne sont plus des fils de Don Bosco : ils considèrent les pratiques religieuses comme un poids insupportable, ils utilisent tous les moyens pour s'en dispenser et offrent partout le triste spectacle de leur relâchement et de leur indifférence. Ce sont des plantes délicates que le givre a grillées; ce sont des fleurs que le vent a jetées à terre; ou encore des sarments qui, s'ils ne sont pas encore entièrement détachés de la vigne, végètent malheureusement dans une déplorable médiocrité et ne porteront jamais de fruit. [...]

Sans l'esprit de piété, le religieux n'aura pas les moyens de secouer la poussière mondaine qui viendra malheureusement chaque jour se déposer sur son âme, étant toujours en contact avec le monde, comme nous en avertit saint Léon le Grand. Malgré notre profession, et même malgré notre ordination, il reste pourtant vrai que nous ne cessons pas d'être des fils d'Adam, d'être exposés à mille tentations; et que nous pourrions à chaque instant succomber aux séductions des créatures et aux assauts de nos passions.

Nous ne serons en sécurité que sous le bouclier d'une vraie piété; ce n'est que par les pratiques religieuses que nous pourrons revigorer notre esprit, correspondre à la grâce de Dieu et atteindre le degré de perfection que Dieu attend de nous. C'est la raison pour laquelle ceux qui ont été suscités par Dieu pour réformer les Congrégations religieuses déchues de leur ferveur initiale, furent soucieux avant tout de faire reflourir la piété en leur sein. Toute tentative serait vaine, si on n'avait pas d'abord préparé le terrain pour elle. [...]

Mais ce sera au jour de l'épreuve que nous aurons l'occasion de nous

convaincre de la nécessité de l'esprit de piété. C'est justement parce que nous travaillons sans relâche, parce que la part privilégiée du troupeau de Jésus-Christ nous a été confiée, parce que nous avons réussi à en recueillir quelque fruit, que nos ennemis tourneront leurs dards contre nous.

Viendra certainement l'heure de la tempête. Nous devons être prêts pour la lutte. Nous serons peut-être abandonnés par ceux-là qui se proclamaient nos amis ; nous ne verrons autour de nous que des adversaires ou des indifférents. Et qui sait si, Dieu voulant, nous ne devons pas passer nous aussi *per ignem et aquam*, c'est-à-dire par de grandes souffrances physiques ou morales?

Dans une si douloureuse conjoncture, soyons-en bien persuadés, nous ne pourrons trouver force et réconfort que dans l'esprit de piété. Elle a été la source où le vénérable Don Bosco a puisé son inaltérable égalité de caractère et cette joie pure qui, comme une resplendissante auréole, semblait orner plus richement son front les jours de plus grande souffrance. [...]

Le manque de piété de notre part rendrait notre ministère infructueux pour les âmes, et même nos grandes solennités nous seraient jetées à la figure comme de la boue dégoûtante, comme le Seigneur l'a dit par la bouche du prophète Malachie (MI 2, 3).

À ce propos, je ne peux passer sous silence un argument qui, plus de tout autre, devrait se révéler efficace aux yeux des Salésiens. Tout le système éducatif enseigné par Don Bosco repose sur la piété. Là où celle-ci ne serait pas convenablement pratiquée, nos instituts seraient privés de leur ornement et de leur prestige ; ils deviendraient de beaucoup inférieurs aux instituts laïcs.

Or, nous serions incapables d'inculquer à nos élèves la piété, si nous-mêmes n'en étions abondamment pourvus. L'éducation que nous donnerions à nos élèves serait tronquée, car le moindre souffle d'impiété et d'immoralité effacerait en eux ces principes que nous avons cherché à imprimer dans leurs cœurs au prix de tant de sueurs et de longues années de travail. Si le Salésien n'a pas une piété solide, il ne sera jamais apte à sa mission d'éducateur. Mais la meilleure méthode pour enseigner la piété est celle d'en donner l'exemple.

Souvenons-nous que le plus bel éloge qu'on pourrait faire d'un Salésien est de dire qu'il est vraiment pieux. C'est pourquoi, dans l'exercice de notre apostolat, nous devrions avoir toujours devant les yeux notre vénérable Don Bosco, qui se montre en cela avant tout comme un miroir et un modèle de piété. [...]

Ceux qui l'ont connu se souviennent de l'attitude toujours dévote, mais sans affectation, avec laquelle Don Bosco célébrait la sainte Messe; dès lors il n'était pas étonnant de voir les fidèles se serrer autour de l'autel pour le contempler. Souvent même, sans savoir qui il était, ils se retiraient en disant: ce prêtre doit être un saint.

On peut dire que la vie du Serviteur de Dieu était une prière continuelle, une union avec Dieu sans interruption. Une des preuves en était son inaltérable égalité d'humeur qui transparaisait sur son visage invariablement souriant. Chaque fois que nous allions à lui pour un conseil, il nous semblait qu'il interrompait sa conversation avec Dieu pour nous écouter, et que les pensées et les encouragements qu'il nous donnait étaient inspirés par Dieu. Quelle édification pour nous de l'entendre réciter le Pater et l'*Angelus*!

Je n'oublierai jamais l'impression qu'il me faisait quand il donnait la bénédiction de Marie Auxiliatrice aux malades. Pendant qu'il prononçait l'*Ave Maria* et les paroles de la bénédiction, on aurait dit que son visage se transfigurait; ses yeux se remplissaient de larmes et sa voix tremblait sur ses lèvres. Pour moi c'était la preuve que *virtus de illo exibat* ; c'est pourquoi je ne m'étonnais pas des effets miraculeux qui s'ensuivaient, c'est-à-dire si les affligés étaient consolés, les malades guéris. [...]

Prenons donc quelques résolutions pratiques : 1. Proposons-nous d'être fidèles et exacts dans nos pratiques de piété... ; 2. Promettons de sanctifier nos actions journalières: ... que les Salésiens continuent à donner l'exemple de l'esprit d'initiative, d'une grande activité, mais que celle-ci soit toujours et en tout l'expansion d'un zèle vrai, prudent, constant et soutenu par une piété solide. 3. Faisons en sorte que notre piété soit fervente. On appelle ferveur le désir ardent, la volonté généreuse de plaire à Dieu en toute chose.

2. À l'école de Don Bosco²

Les plus anciens parmi les confrères se rappellent les saintes interventions imaginées par Don Bosco pour nous préparer à devenir ses collaborateurs. Il avait l'habitude de nous réunir de temps en temps dans sa petite chambre, après les prières du soir, quand tous les autres étaient déjà au lit, et là il nous faisait une brève conférence très intéressante.

Nous étions peu nombreux à l'écouter, mais d'autant plus heureux d'avoir ses confidences, d'être mis au courant des projets grandioses de

² Lettre circulaire *Sur la discipline religieuse* (25 décembre 1911), in LC 54-56.

notre maître bien-aimé.

Nous n'avions pas de peine à comprendre qu'il était appelé à accomplir une mission providentielle en faveur de la jeunesse et c'était pour nous un vrai motif de fierté de voir qu'il nous choisissait comme instruments pour exécuter son merveilleux idéal.

Ainsi peu à peu, nous nous formions à son école, et d'autant mieux que ses enseignements exerçaient une irrésistible attraction sur nos esprits émerveillés par la splendeur de ses vertus.

À partir de 1866, quand il commença à nous réunir pour les retraites, l'action de Don Bosco put s'exercer sur une échelle beaucoup plus vaste. Chaque année, dans cette heureuse occasion, nous avions la chance de pouvoir nous réunir et de nous compter, et c'était pour nous un grand réconfort de voir que nous étions toujours plus nombreux.

Au cours de ses instructions, si pleines de pensées saintes et exposées avec une onction ineffable, le bon père ouvrait continuellement de nouveaux horizons à nos esprits étonnés, rendait nos résolutions toujours plus généreuses et renforçait notre volonté de rester toujours avec lui et de le suivre partout, sans aucune réserve et au prix de n'importe quel sacrifice.

Cinquante ans ont passé depuis ces temps heureux, mais le temps n'a pu effacer de nos cœurs l'impression que la parole de Don Bosco a laissée en nous.

Souvent certains articles des Constitutions, qu'il lisait sur un manuscrit, constituaient le sujet de sa conférence et lui donnaient l'occasion d'arriver à quelques considérations pratiques vraiment précieuses pour notre formation spirituelle.

Je ne me rappelle pas qu'il ait jamais prononcé la parole discipline : nous ne l'aurions pas comprise; mais il nous enseignait avec bonheur sa signification, il nous traçait le sentier que nous devons parcourir, et enfin il veillait attentivement, pour que notre conduite soit conforme à ses enseignements.

Souvent il laissait échapper de ses lèvres de claires allusions au rapide et extraordinaire développement de la Congrégation naissante, à l'immense foule d'enfants qui allaient peupler ses maisons; et c'est cela qui provoquait notre stupeur, car nous savions les innombrables et lourdes difficultés qu'il devait surmonter pour maintenir l'unique et petite maison de l'Oratoire.

Ce n'est que le 15 novembre 1873, quand la Pieuse Société Salésienne comptait déjà sept maisons en Italie, que Don Bosco adressa à ses fils une circulaire sur la *discipline*. Il m'est arrivé d'en trouver une copie, que j'ai sur mon bureau pendant que j'écris ces quelques lignes, pour qu'elle me serve

de guide. Il définissait ainsi la discipline: une façon de vivre conforme aux règles et coutumes d'un institut. Cet institut – il est facile de le comprendre – était dans l'esprit de Don Bosco la Pieuse Société Salésienne; son but, comme nous le lisons dans le premier article des Constitutions, était la perfection de ses membres et le moyen pour l'atteindre surtout l'apostolat en faveur de la jeunesse pauvre et abandonnée. [...]

La perfection des membres de cette Société et de la Société salésienne dans son ensemble devait être, par conséquent, le résultat de la discipline que Don Bosco inculquait à ses fils. Nous ne parlons pas d'une perfection commune à n'importe quelle famille religieuse, mais d'une perfection adaptée au caractère spécial de notre Société et aux règles qui la gouvernent. Dès lors faut-il s'étonner si à la suite d'un maître aussi expert et éclairé par tant de lumières surnaturelles, beaucoup des premiers disciples de Don Bosco firent des pas de géant dans la piété, dans la vertu, dans l'esprit de sacrifice et dans l'exercice du zèle? Personne ne s'étonnera par conséquent si cette époque-là a pu être appelée l'époque héroïque de notre Pieuse Société.

3. Vivre de foi³

Si nous avons le bonheur de vivre de foi, nous sentirons dans notre cœur une vive reconnaissance envers Dieu qui nous a appelés à la Pieuse Société Salésienne, fondée de façon providentielle par le vénérable Don Bosco; nous la considérerons comme notre arche du salut et notre refuge, et nous l'aimerons comme notre bonne mère. Nous regarderons la maison où l'obéissance nous a envoyés au travail comme la maison de Dieu; et notre tâche, quelle qu'elle soit, comme la portion de la vigne que le propriétaire nous a donné à cultiver.

Dans la personne des supérieurs nous verrons les représentants de Dieu, sur le front desquels la foi nous fera lire ces mots: *qui vos audit, me audit; qui vos spernit, me spernit* (Lc 10, 16): qui vous écoute, m'écoute; qui vous méprise, me méprise. Leurs ordres seront considérés par nous comme les ordres de Dieu ; nous les exécuterons sans tarder et nous nous garderons bien de les juger mal à propos et de les critiquer.

Nous reconnâtrons les Constitutions, les Règlements, l'horaire, comme autant de manifestations de la volonté de Dieu à notre égard et

³ Circulaire *Sur la vie de foi* (21 novembre 1912), in LC 95-99.

nous veillerons à ne jamais les transgresser. Les jeunes de nos oratoires et instituts seront aux yeux de notre foi un dépôt sacré, dont le Seigneur nous demandera un compte très strict.

Les confrères, avec qui nous partageons les douleurs et les joies, avec qui nous prions et travaillons, seront pour nous des images vivantes de Dieu, chargées par lui de nous édifier par leurs vertus, et de nous faire pratiquer la charité et la patience à cause de leurs défauts.

Oh! quand viendra le jour où, selon la belle image de saint François de Sales, nous nous laisserons porter par Notre-Seigneur comme un enfant dans les bras de sa maman? Quand donc, chers confrères, serons-nous préparés à voir Dieu en toute chose et dans tous les événements, au point d'y voir les espèces sacramentelles sous lesquelles il se cache? Ainsi serons-nous convaincus que la foi est un rayon de lumière céleste qui nous fait voir Dieu en toute chose et toute chose en Dieu.

C'est bien cela que nous admirons dans la vie de notre vénérable fondateur. Pourquoi donc, jeune garçon, a-t-il inventé tant de recettes pour attirer à lui les enfants de l'humble hameau des Becchi? Nous le savons tous : c'était pour les instruire et les éloigner du péché. Quel fut le but qu'il se proposa en embrassant la carrière sacerdotale en dépit d'innombrables obstacles? Sa devise nous le dit bien: *da mihi animas*. Il voulait sauver les âmes, sachant par la foi qu'elles avaient été rachetées par le sang de Jésus-Christ.

Ordonné prêtre, il se consacre aux enfants pauvres, parce qu'il les voit abandonnés de tous et grandissant dans l'ignorance et dans le vice. Comme nous étions édifiés en le voyant occupé pendant de longues heures à écouter les confessions d'une foule de jeunes, sans jamais donner le moindre signe de fatigue dans un si pénible ministère! En effet, sa foi très vive lui disait que la mission du confesseur était de soigner les plaies des âmes, de briser les liens qui les enchaînaient, de les guider sur le sentier de la piété et de la vertu.

Il ne voulait pas que les jeunes confiés à ses soins puissent rester dans le péché même pendant quelques heures; c'est pourquoi, s'ils avaient pu tomber dans une faute, il les exhortait au moyen de paroles très efficaces à la confesser le plus tôt possible, au besoin en se levant du lit pendant la nuit.

De plus, qu'est-ce que la foi n'a pas suggéré à Don Bosco pour rendre sa prédication plus fructueuse? Il s'était imposé la loi d'éviter toute parole ou phrase, même très élégante, qui ne fût pas parfaitement comprise par ses jeunes auditeurs. Il évitait toute expression abstraite et difficile

à comprendre et il s'habitua à un langage, que j'appellerais concret, qui parlait aux sens des enfants, afin d'attirer leur attention et de se rendre maître de leur volonté. C'est à son art et à sa sainteté que l'on peut attribuer la singulière efficacité de sa parole.

C'est aussi l'esprit de foi qui lui a inspiré son admirable système préventif : non seulement ce système lui assura une place enviable parmi les éducateurs de la jeunesse d'après les spécialistes, mais il est aussi pour nous la preuve la plus convaincante de son zèle ardent pour empêcher le péché.

Pourquoi a-t-il voulu que ses élèves soient mis dans l'impossibilité morale de commettre des manquements? Uniquement par son désir d'éviter l'offense à Dieu.

Il savait d'expérience combien l'assistance des jeunes coûte à celui qui veut suivre le système préventif. Tant que lui-même en eut la force, il précédait ses fils par son exemple et les stimulait par ses chaleureuses exhortations. Je me rappelle qu'un dimanche d'août il dit à un assistant qui avait laissé les jeunes de l'oratoire tout seuls à cause de la fatigue: quand il y a tant de jeunes en récréation, nous devons à tout prix les assister. Nous nous reposerons à un autre moment.

Il se serait fait un scrupule de tenir une conversation, d'écrire une lettre sans l'assaisonner de quelque pensée religieuse, et il savait le faire avec tant de grâce et tant de finesse que personne ne s'en offusquait. Aussi pouvait-on lui rendre ce témoignage que personne ne l'a jamais accosté sans se sentir meilleur. La foi lui enseignait qu'un prêtre manquerait à son devoir s'il faisait autrement.

J'ai été plusieurs fois en sa compagnie quand il prenait congé de ses missionnaires sur le bateau, et ce fut dans ces moments vraiment précieux que j'ai pu avoir la meilleure preuve de sa foi vive et de son zèle ardent. À l'un il disait: j'espère que tu sauveras beaucoup d'âmes. Il suggérait à l'oreille d'un autre: tu auras beaucoup à souffrir, mais souviens-toi que le paradis sera ta récompense. Il recommandait à ceux qui devaient prendre la direction d'une paroisse de prendre soin spécialement des enfants, des pauvres et des malades.

Il répétait à tous: nous ne cherchons pas l'argent, nous cherchons les âmes. Il souhaitait à un jeune prêtre, le jour de sa première messe, la ferveur dans la foi et dans la dévotion au Très Saint Sacrement. À un autre il recommandait de ne faire aucune prédication sans parler de Marie. Et lui-même en donnait l'exemple.

Étant entré très jeune à l'Oratoire, je me souviens qu'après avoir entendu dès les premiers jours son petit mot du soir, je ne pouvais m'empêcher de

me dire à moi-même: combien Don Bosco doit aimer la Madone!

Et qui parmi les anciens n'a pas observé avec quel sentiment, avec quelle conviction il nous parlait des vérités éternelles, et comment bien souvent il arrivait qu'en parlant spécialement des fins dernières, il était tellement ému qu'il en perdait la voix?

Nous ne pourrions pas oublier non plus avec quelle foi il célébrait la Sainte Messe et avec quelle exactitude il accomplissait les cérémonies, jusqu'à porter sur lui en permanence le livret des rubriques pour les rappeler de temps en temps à sa mémoire.

C'était aussi sa foi qui lui faisait considérer sa Congrégation et ses maisons comme l'effet d'une protection toute spéciale de la Vierge Auxiliatrice, envers qui il professait la plus sincère gratitude. Et on l'entendit s'exclamer: que de prodiges le Seigneur a opérés au milieu de nous! Mais combien d'autres merveilles il aurait accomplies, si Don Bosco avait eu plus de foi; et en disant cela, ses yeux se remplissaient de larmes! (MB VIII 977).

4. L'oratoire est l'âme de notre Pieuse Société⁴

À la lecture des premiers volumes de la vie de notre vénérable Père, écrite avec tant d'amour et de scrupuleuse exactitude par notre cher Don Lemoyne, il apparaît clairement que l'œuvre première de Don Bosco, en réalité l'œuvre unique pendant de nombreuses années, a été l'oratoire festif. C'est cet oratoire festif qu'il avait déjà entrevu dans le mystérieux songe des neuf ans et dans ceux qui ont suivi, et qui l'ont éclairé progressivement sur l'œuvre que la Providence lui confiait.

Il ne faut pas perdre de vue, mes chers confrères, que l'oratoire festif de Don Bosco est une institution complètement originale, différente de toutes celles qui lui ressemblent, tant par sa finalité que par les moyens qu'elle utilise.

Selon Don Bosco, l'oratoire n'est pas pour une catégorie donnée de jeunes de préférence à d'autres, mais pour tous indistinctement, à partir de sept ans et au-delà; on ne demande pas l'état de la famille ou la présentation du jeune par ses parents: l'unique condition pour y être admis est celle de venir avec la bonne volonté de se divertir, de s'instruire et d'accomplir avec

⁴ Lettre circulaire *Les Oratoires festifs - Les missions - Les vocations* (31 mai 1913), in LC 111-113, 117-119.

tous les autres ses devoirs religieux.

Les causes de l'éloignement d'un jeune de l'oratoire ne peuvent être ni la vivacité de caractère, ni l'insubordination momentanée, ni le manque de bonnes manières, ni n'importe quel autre défaut juvénile, causé par la légèreté ou par l'entêtement naturel; mais seulement l'insubordination systématique et contagieuse, le blasphème, les mauvaises conversations et le scandale. Hormis ces cas, la tolérance du supérieur doit être illimitée.

Tous les jeunes, même les plus abandonnés et les plus misérables, doivent sentir que l'oratoire est pour eux une maison paternelle, un refuge, une arche du salut, le moyen le plus sûr pour devenir meilleur, sous l'action transformante de l'affection plus que paternelle du directeur.

“Ces jeunes (écrivait Don Bosco en 1843, c'est-à-dire presque au début de son œuvre) ont vraiment besoin d'une main bienfaisante qui prenne soin d'eux, qui leur enseigne la vertu et les éloigne du vice. La difficulté consiste à trouver le moyen de les réunir, de pouvoir leur parler, de les moraliser. Cette mission, qui fut celle du Fils de Dieu, seule sa sainte religion peut la mener à bien. Mais cette religion, éternelle et immortelle en soi, qui a été et qui sera toujours et en tout temps la Maîtresse des hommes, contient une loi tellement parfaite qu'elle sait se plier aux circonstances du moment et s'adapter aux différences de tempérament des hommes.

Parmi les moyens aptes à diffuser l'esprit de religion dans les cœurs incultes et abandonnés, on compte les oratoires festifs... Quand je me suis adonné à cette partie du ministère sacré, mon intention a été de consacrer toutes mes forces pour former de bons citoyens sur cette terre, afin qu'ils puissent être un jour de dignes habitants du ciel. Que Dieu me vienne en aide pour pouvoir continuer ainsi jusqu'à mon dernier souffle de vie”.

Et le Seigneur l'aida non seulement à poursuivre jusqu'à son dernier souffle de vie son aspiration apostolique, mais à la perpétuer d'une manière prodigieuse au milieu des peuples en tirant de son cœur magnanime la Pieuse Société Salésienne. Née dans et pour son oratoire, celle-ci ne peut vivre et prospérer que par l'oratoire.

C'est pourquoi l'oratoire festif de Don Bosco, qui se propage de plus en plus en se reproduisant en mille lieux et temps différents, tout en restant toujours unique dans sa nature, est l'âme de notre Pieuse Société. Si nous sommes les vrais fils d'un tel Père, nous devons conserver ce précieux héritage vital dans son intégrité et sa splendeur originelles.

Partout où se trouvent les fils de Don Bosco ils doivent faire fleurir son oratoire, ouvert à tous les jeunes, pour les réunir, leur parler, les moraliser et faire d'eux non seulement de dignes citoyens de la terre, mais surtout de dignes habitants du ciel.

Autant notre Pieuse Société se lance dans les activités les plus variées, autant il convient que toutes visent à produire le fruit précieux et naturel de notre Société, qui est l'oratoire festif ; autrement nous ne méritons pas d'être considérés comme les vrais fils de notre Père. [...]

Don Rua disait un jour à un Salésien qui désirait ouvrir un oratoire festif: "Là-bas il n'y a rien, pas même un terrain et un local pour rassembler les jeunes, mais l'oratoire festif est en toi: si tu es un vrai fils de Don Bosco, tu trouveras bien où le planter et le faire pousser comme un arbre magnifique et riche de bons fruits". Et c'est ce qui arriva : en quelques mois naissait un bel oratoire spacieux, rempli par des centaines de jeunes, dont les plus grands étaient devenus en peu de temps les apôtres des plus petits.

Certes, l'oratoire a besoin de personnel et de secours, mais ce ne sont pas là les facteurs principaux. Donnez-moi un directeur rempli de l'esprit de notre vénérable Père, assoiffé des âmes, riche de bonne volonté, brûlant d'affection et d'intérêt pour les jeunes, et l'oratoire fleurira à merveille, même s'il y manque beaucoup de choses. Le même Don Rua, après avoir indiqué les fruits multiples et salutaires obtenus dans plusieurs oratoires, continue:

"Mais vous pourriez croire qu'on ne peut obtenir de bons résultats que dans les oratoires qui possèdent un local adapté, c'est-à-dire une chapelle convenable, une vaste cour, une salle de théâtre, des équipements de gymnastique et de nombreux jeux attrayants.

Ce sont là certainement des moyens très efficaces pour attirer de nombreux jeunes dans les oratoires et pour que les bons principes qui ont été semés dans leurs cœurs mettent en eux des racines profondes. Je dois cependant vous dire avec grande joie qu'en plusieurs endroits le zèle des confrères a suppléé au manque de tous ces moyens. On a lancé des oratoires comme a fait Don Bosco au Refuge: une salle de classe ou une pauvre salle servant de chapelle, un petit morceau de terrain sans couverture servant de cour de récréation. Dans de telles conditions, il semblait impossible de continuer. Et pourtant les jeunes, attirés par les bonnes manières des Salésiens, y ont accouru en grand nombre.

L'intérêt manifesté à leur égard leur arracha ces mots de la bouche: ailleurs nous trouverions de grandes salles, de vastes cours, de beaux jardins, des jeux de toute sorte, mais nous aimons mieux venir ici où il n'y a rien, parce que nous savons qu'on nous aime bien".

C'est justement ainsi: l'affection sincère du directeur et de ses auxiliaires supplée à beaucoup de choses. Ne croyons pas que nous avons fait l'oratoire, comme le voulait Don Bosco, quand nous avons mis sur pied un lieu de récréation où sont rassemblés quelques centaines de jeunes.

Il est certes souhaitable que l'oratoire soit abondamment fourni en toute sorte de commodités et de divertissements afin d'accroître le nombre des jeunes, mais tout cela doit aller de pair avec le souci de mettre en œuvre tous les moyens possibles pour les rendre meilleurs et les enraciner dans la religion et dans la vertu.

Ne pensons pas que pour bien prêcher il suffit de leur dire ce qui nous passe par la tête; il faut préparer les instructions, les explications de l'évangile, et même les leçons de catéchisme; dites-leur des choses adaptées à leurs besoins et de la façon la plus intéressante que vous pourrez, pour la sanctification individuelle et pour la restauration de toute chose dans le Christ Jésus.

Quand un directeur d'oratoire festif aura obtenu chaque dimanche un bon nombre de communions, il peut être certain que dans son oratoire il n'y a pas seulement des petits gamins qui jouent, mais des jeunes gens affectionnés qui seront le nerf des Compagnies, des Cercles et de toutes les œuvres de perfectionnement qui doivent embellir l'oratoire, comme les fruits garnissent l'arbre. C'est de ces fruits dont parle longuement le rapport sur les oratoires festifs et les écoles de religion, que chaque directeur aura reçu, je l'espère, et qu'il relira de temps en temps. Je vous renvoie donc à ce rapport pour ne pas m'étendre trop dans cette lettre, et je voudrais même que vous en fassiez le thème de vos discussions lors de vos assemblées.

Si l'étude et l'expérience vous suggèrent quelques modifications pratiques ou des ajouts, veuillez m'en informer. Dans ce rapport, vous pourrez trouver un vaste répertoire de ce qu'on peut faire pour attacher les adultes à l'oratoire. N'oubliez pas cependant que la raison d'être de toutes ces œuvres est d'être un moyen pour accroître la vitalité de l'oratoire, alors que la communion en est la vie même.

5. Soyez tous missionnaires!⁵

Les missions étaient le sujet de prédilection des discours de Don Bosco

⁵ Lettre circulaire *Les Oratoires festifs - Les missions - Les vocations* (31 mai 1913), in LC 121-124.

et il savait susciter en nous un tel désir de devenir missionnaire que la chose nous paraissait la plus naturelle du monde. Et quand le consul de la République d'Argentine à Savone, émerveillé de ce qu'il voyait à l'Oratoire, lui demanda une institution semblable pour la province de Buenos Aires, il accepta tout de suite le projet de proclamer la parole divine jusqu'en Patagonie et en Terre de feu.

Humainement parlant, cette pensée pouvait sembler d'une grande témérité, parce que les missionnaires qui avaient tenté auparavant de pénétrer dans ces vastes régions presque inexplorées avaient été cruellement assassinés. Mais pour Don Bosco, les missions devaient être le deuxième but de sa Congrégation et rien ne l'empêcha de le poursuivre dans toute son extension.

Une fois son projet approuvé et encouragé en haut lieu par Sa Sainteté Pie IX, Don Bosco prépara la première expédition de quelques-uns de ses fils, sous la direction de Don Giovanni Cagliero, pour le 11 novembre 1875. Il se priva de ses meilleurs sujets; il se soumit à des privations de toute sorte pour préparer tout le nécessaire; il traça l'itinéraire avec la plus grande minutie et pourvut à tous les menus besoins, même matériels, de ce long voyage.

Qui peut raconter les soins et les sollicitudes de Don Bosco pour cette première expédition qui devait être suivie bientôt de beaucoup d'autres, portant un nombre toujours plus grand de généreux apôtres au milieu des tribus sauvages? Qui dira la satisfaction de son cœur quand il les savait arrivés à destination sur le sol américain? Sa jubilation lorsqu'il vit ses fils pénétrer dans les Pampas et en Patagonie et pousser toujours plus loin, intrépides, à travers la Terre de Feu jusqu'à l'extrême pointe australe du détroit de Magellan?

Et quand il vit la Patagonie Septentrionale érigée en Vicariat Apostolique avec la consécration épiscopale du premier des évêques qu'il portait dans son cœur, et lorsque la Patagonie Méridionale et la Terre de Feu furent érigées en Préfecture Apostolique, et quand certains de ces pauvres sauvages convertis se prosternèrent devant lui pour lui exprimer leur gratitude, il en éprouva de telles satisfactions que personne ne pourra jamais les décrire ici-bas et qui le consolèrent abondamment de toutes les peines qu'il avait endurées! [...]

Dès lors, les missions furent le cœur de son cœur et il ne semblait plus vivre que pour elles. Non qu'il négligeât les nombreuses autres œuvres, mais ses préférences allaient aux pauvres de la Patagonie et de la Terre de Feu. Il en parlait avec un tel enthousiasme qu'on en était émerveillé et

grandement édifié par son ardente préoccupation pour les âmes.

Chaque battement de son cœur semblait répéter: *Da mihi animas!* Fascinées par le charme de sa voix quand il parlait des missions, de prodigieuses vocations à l'apostolat naissaient à l'instant dans le cœur de ses fils, et les bienfaiteurs ne pouvaient pas ne pas coopérer efficacement par de généreuses offrandes à une œuvre vouée au salut des âmes: *Divinorum divinissimum est cooperari in salutem animarum*, a dit l'Aréopagite.

Et le Seigneur a béni copieusement sa soif ardente des âmes en donnant à ses fils, à sa demande, de vastes et nombreux territoires de mission qui donnèrent en peu de temps de bons fruits de sainteté et de civilisation.

Durant ma visite aux maisons et aux missions d'Amérique il y a dix ans, j'ai pu toucher du doigt la réalité de ce que je dis. Après les missions de la Patagonie et de la Terre de Feu, il y a eu celles des Bororos du Mato Grosso au Brésil, puis celles des Jivaros dans l'Est de l'Équateur, et dernièrement les nouvelles et immenses missions des Indes et de la Chine.

C'est là l'immense champ sur lequel notre Congrégation doit faire descendre, unies au sang rédempteur de Jésus-Christ, les sueurs des labeurs apostoliques, et aussi, si c'est nécessaire, comme c'est déjà arrivé en Patagonie, le sang de ses fils.

Dès lors, chers confrères, vous n'aurez pas de peine à comprendre la lourde charge qui pèse sur votre Recteur Majeur pour trouver un personnel sûr et zélé et des moyens matériels en faveur de ces missions. Ces besoins en personnel et en moyens se font même sentir de plus en plus fort, et c'est pourquoi j'éprouve la nécessité de faire appel à vous, mes bons confrères, pour avoir de l'aide.

Veillez donc, vous aussi, partager avec moi ce lourd fardeau, en prenant grandement à cœur nos missions, premièrement dans la prière et ensuite dans les œuvres. Que la prière, qui est la puissance de Dieu dans nos mains, monte sans cesse afin d'obtenir la grâce de la vocation à l'apostolat pour nous et pour les jeunes confiés à nos soins. Prions dans ce but avec une grande intensité de foi et d'affection, en comptant sur la puissante intercession de notre chère Madone et de notre vénérable Père.

Mais la prière ne suffit pas, il faut aussi unir celle-ci avec le travail. Celui-ci peut être d'abord personnel ; il consiste à acquérir en particulier les vertus du missionnaire, à savoir une piété profonde et un grand esprit de sacrifice pour toute la vie, et pas seulement pour quelques années.

L'ennemi des âmes semble avoir trouvé le moyen d'empêcher les fruits de l'apostolat en mettant dans le cœur de certains des appelés à la mission mille difficultés, et plus encore de présenter l'idée des missions sous l'aspect

d'un voyage scientifique et d'une partie de plaisir, ou encore comme un simple essai: s'il réussit, c'est bien; sinon on retourne en arrière... Fatale illusion qui tarit l'apostolat à sa source et crée une multitude de mercenaires des âmes! Quand la flamme de l'apostolat s'est allumée dans un cœur, elle ne devrait plus jamais s'éteindre.

Que votre travail s'étende aussi aux autres. Parlez toujours avec enthousiasme de nos missions en évitant de répéter : *on peut être missionnaire partout* (ce qui est absolument faux pour ceux qui sont appelés à l'apostolat parmi les infidèles) ; décrivez aux jeunes de nos oratoires la beauté de cet apostolat ; faites des économies et mettez quelque chose de côté pour aider les missions ; recueillez la petite obole des jeunes ou l'offrande généreuse des Coopérateurs.

Beaucoup de maisons se plaignent de ne plus trouver d'offrandes. La vraie cause n'est peut-être pas dans le manque de bienfaiteurs, mais d'avoir voulu diriger toutes les aumônes vers les besoins locaux, sans aucune préoccupation pour les missions. Les directeurs qui se trouvent dans ces conditions devraient y penser un peu et y remédier, en réanimant chez leurs bienfaiteurs la volonté de venir aussi en aide à nos missions, qui constituent la plus grande gloire de notre Congrégation.

Oui, travaillez, mes bons confrères, en employant ces moyens et d'autres en faveur de nos missions, mais que votre travail vise surtout à susciter au milieu des jeunes confiés à nos soins de nombreuses, sincères et solides vocations.

6. La Madone et Don Bosco⁶

Les multiples œuvres lancées et réalisées par notre vénérable père et fondateur forment l'objet de l'admiration de ceux qui en lisent l'histoire. Mais ce qui frappe le plus l'attention de celui qui les examine attentivement, c'est de voir comment de telles prodigieuses entreprises avaient été pensées et portées à terme par le fils d'une humble paysanne des Becchi. Non seulement il était privé de tout moyen de fortune et eut besoin de l'aide de bienfaiteurs pour arriver au sacerdoce, mais il rencontra aussi sur son chemin des obstacles qui semblaient insurmontables.

C'est pour cela que sa vie, aux yeux de celui qui la considère du point

⁶ Lettre Circulaire *Sur le Cinquantenaire de la Consécration du Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à Valdocco* (31 mai 1918), in LC 259-265.

de vue purement humain et naturel, se présente comme une énigme inexplicable. Elle ne peut être comprise et goûtée que par celui qui sait s'élever dans la sphère surnaturelle avec les ailes de la foi et à qui l'esprit chrétien montre dans l'œuvre misérable et déficiente de l'homme la main toute-puissante de la Providence Divine, la seule capable de surmonter les difficultés et les barrières si souvent dressées par la fragilité et la malveillance des hommes. Don Bosco n'a certainement pas pu avoir aucun doute à propos de l'intervention continue de Dieu et de la Vierge Auxiliatrice dans les divers événements de sa vie tourmentée. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les gros volumes de sa biographie pour en avoir une quantité de preuves convaincantes.

À l'âge de neuf ans, il vit en songe une grande foule de pauvres enfants que l'ignorance et le vice avaient rendu semblables à des animaux et il reçut d'un mystérieux personnage, qui était Jésus-Christ lui-même, l'ordre de prendre soin d'eux et d'en faire de bons chrétiens. Comme il protestait en disant qu'il était incapable de remplir un mandat aussi difficile, le personnage lui donna comme guide et maîtresse l'auguste Reine du ciel et de la terre; et ce furent justement les précieux et sublimes enseignements de cette Dame qui le rendirent capable de transformer ces êtres malheureux en autant d'agneaux dociles.

À partir de ce jour, ce fut la Mère de Dieu qui le guida dans toutes les circonstances les plus importantes de sa carrière, qui fit de lui un prêtre instruit et zélé, qui le prépara à être le père des orphelins, le maître d'innombrables ministres de l'autel, un des plus grands éducateurs de la jeunesse, et enfin le fondateur d'une nouvelle Société religieuse, qui devait avoir pour mission de propager partout son esprit et la dévotion à Celle à qui il donna le beau titre de *Marie Auxiliatrice*.

Quand il parlait à ses fils spirituels, il ne se lassait pas de répéter que l'œuvre à laquelle il avait mis la main lui avait été inspirée par la Sainte Vierge, que Marie en était le valeureux soutien et qu'elle n'avait par conséquent rien à craindre des oppositions de ses adversaires.

Permettez-moi seulement que je vous rappelle la conférence qu'il a faite aux Salésiens de Turin le dimanche 8 mai 1864.

Au cours de cette réunion, il révéla des choses qu'il n'avait jamais dites jusque-là. Faisant un résumé de l'histoire de l'Oratoire, des déménagements douloureux qu'il dut subir avant de trouver une demeure stable dans la maison de Valdocco, il raconta comment la main du Seigneur avait frappé tous ceux qui s'étaient opposés à ses desseins. Il révéla les songes dans lesquels il avait vu ses futurs prêtres, clercs et coadjuteurs, et

même les nombreux jeunes que la Providence allait confier à ses soins. Il raconta aussi le songe, qu'il vaudrait mieux appeler une vision, dans lequel apparaissait une église haute et magnifique, portant sur le fronton cette inscription: *Hic domus mea, inde gloria mea*. Il énuméra les difficultés qui avaient surgi dès le début et qui furent vaincues avec l'aide de Dieu.

Il ajouta qu'il avait tout révélé au Saint-Père Pie IX et qu'il avait été encouragé par lui à fonder notre Pieuse Société. Se faisant par la suite l'objection à lui-même qu'il n'aurait peut-être pas dû manifester de telles choses, qui paraissaient aboutir à sa propre gloire, il la réfuta de façon péremptoire et de toute son énergie, protestant que, loin d'avoir à s'en glorifier, il aurait au contraire le devoir redoutable d'en rendre des comptes s'il ne faisait pas tout ce qui dépendait de lui pour accomplir la volonté de Dieu. « On ne peut pas décrire – dit Don Lemoyne – la profonde impression qu'il fit et l'enthousiasme que provoqua une telle révélation » (MB V 664).

C'est précisément ces jours-là que nous voyions le début des travaux de fondation du grand sanctuaire voulu par Don Bosco, qui devait attester sa vive gratitude à Marie Auxiliatrice pour toutes les grâces et faveurs reçues d'Elle.

Seul celui qui en a été témoin peut se faire une idée juste du travail et des sacrifices que notre vénérable Père s'est imposés pendant trois ans pour porter cette œuvre à terme. Il allait frapper comme un mendiant de porte en porte, non seulement à Turin, mais aussi dans presque toutes les principales villes d'Italie, pour recueillir les moyens nécessaires à cette construction, considérée par beaucoup comme une entreprise téméraire, supérieure aux forces de l'humble prêtre qui s'y était lancé. Ce qui soutenait son étonnante énergie, c'était uniquement la certitude que tout ce qui avait déjà été fait était dû à la protection de la Madone, ainsi que la conviction que la jeune Société Salésienne connaîtrait un prodigieux développement dès lors que Marie Auxiliatrice aurait un temple et un trône dignes d'elle dans les prés de Valdocco. Il se montrait ainsi comme un vrai disciple de notre saint François de Sales, qui avait écrit: « Je connais bien le bonheur d'être le fils, quoiqu'indigne, d'une Mère si glorieuse. Forts de sa protection, nous n'hésitons pas à entreprendre de grandes choses: si nous l'aimons d'une affection ardente, Elle nous obtiendra tout ce que nous désirons. »

Le 9 juin 1868, au grand étonnement de tous, Mgr Alexandre Riccardo di Netro, archevêque de Turin, consacrait notre belle basilique; et je me rappelle, comme si c'était maintenant, le moment solennel où Don Bosco, tout rayonnant de joie mais les yeux voilés de larmes par la profonde émotion, gravit le premier les degrés du grand autel pour célébrer le saint

sacrifice de la Messe sous le regard miséricordieux de sa grande Auxiliatrice. Les fêtes solennelles qui suivirent pendant huit jours furent rehaussées par la présence de huit évêques, qui assurèrent des célébrations pontificales et annoncèrent la divine parole avec éloquence et fruit à une foule extraordinaire des fidèles, accourus même de villages lointains.

À cette occasion, les plus grands d'entre nous ont bien remarqué combien le visage de notre vénérable père paraissait presque transfiguré, et comme il était infatigable pour parler de la Vierge Marie. Nous conservâmes jalousement le souvenir de ce qu'il dit en cette circonstance – car il lisait dans l'avenir – à propos des merveilles que Marie Auxiliatrice ne manquerait pas d'opérer en faveur de ses dévots. Combien nous sommes consolés maintenant en voyant que ces prédictions sont devenues des réalités !

Mais tout cela ne suffisait pas à satisfaire entièrement son désir d'exprimer sa gratitude à la Vierge Marie. En plus de ce monument matériel et inanimé, il voulut aussi en élever un autre, vivant et spirituel, en instituant la Congrégation des Filles de Marie Auxiliatrice, à qui il confia la mission de former les jeunes filles à la piété et à la vertu et de propager dans le monde entier la dévotion à leur puissante Patronne. Les progrès étonnants qu'a connus en peu de temps cet institut, et le grand bien accompli par lui en tout lieu, sont la meilleure preuve qu'il a été fondé, lui aussi, par Don Bosco par inspiration céleste.

Mais pour revenir à notre cher sanctuaire de Marie Auxiliatrice, c'est un fait que tout de suite après sa consécration on a vu dans la Société Salésienne se multiplier de façon prodigieuse les vocations et surgir à brefs intervalles, comme par enchantement, de nombreux collèges, oratoires festifs et écoles professionnelles, vraies arches de salut pour une foule de jeunes, arrachés ainsi au danger de la corruption et de l'impiété. Soudain disparurent les graves difficultés qui retardaient l'approbation de notre humble congrégation de la part du Saint-Siège, et de nombreuses expéditions missionnaires eurent lieu en Amérique. C'est ainsi que se vérifia la prédiction de la Très Sainte Vierge qui avait annoncé que sa gloire viendrait de cette église: *inde gloria mea*.

Ainsi, nous pouvons affirmer avec raison que la consécration de ce sanctuaire a marqué l'histoire de l'œuvre de Don Bosco, et aussi que notre douce Mère a voulu récompenser son fidèle serviteur pour les sacrifices qu'il avait faits afin de lui procurer à Valdocco une digne demeure.

Il y aura bientôt cinquante ans que nous avons été témoins des faits que nous venons de rappeler ici brièvement, et il nous plaît de pouvoir dire que tout cet espace de temps n'a été qu'une succession ininterrompue de

prodiges opérés par Marie Auxiliatrice en faveur de ses dévots: justement comme nous l'avait annoncé à l'avance notre vénérable fondateur.

Sous la protection de notre puissante Patronne, l'humble Société Salésienne a traversé les montagnes et les mers, et elle s'est étendue presque sur toute la terre. Cette merveilleuse expansion ne peut être attribuée seulement à l'activité et à l'esprit d'initiative des fils de Don Bosco. Nous, qui connaissons par expérience la faiblesse de nos forces, nous devons être convaincus plus que quiconque que nous sommes redevables de tout à la Vierge Auxiliatrice. Que ferons-nous donc pour lui exprimer notre reconnaissance?

Voici la réponse. Le vif désir que nous avons de faire connaître, si possible au monde entier, que toutes les œuvres salésiennes doivent leur origine et leur développement uniquement à la protection de Marie, et l'espérance qu'Elle continue à nous soutenir, à nous guider et à nous défendre dans l'avenir, nous ont suggéré un projet audacieux : mettre dans la main de notre puissante Auxiliatrice un riche sceptre d'or, orné de pierres précieuses, voulant ainsi par cet acte la proclamer avec la plus grande solennité possible notre Auguste Reine. [...]

Une telle cérémonie extérieure, il est facile de le deviner, sera accompagnée de la solennelle consécration de notre Pieuse Société à la reine du ciel. Le Recteur Majeur prononcera devant son image miraculeuse une prière, dans laquelle il lui présentera tous les Salésiens, les Filles de Marie Auxiliatrice, la Pieuse Union des Coopérateurs et tous nos instituts, la suppliant d'agréer cette offrande, de considérer désormais comme siennes toutes les œuvres de Don Bosco, et de les garder pour qu'elles soient toujours dignes de sa protection et de son affection.

Cette consécration sera renouvelée dans chaque maison, selon la forme que les supérieurs locaux jugeront opportune. Je ne pense pas me tromper en affirmant que cet hommage sera agréé plus que tout autre par notre Reine et fera pleuvoir sur nos œuvres l'abondance de ses grâces et de ses bénédictions.

Du reste, ce ne sera pas une nouveauté pour nous, puisque nous récitons depuis vingt-cinq ans, dans chacune de nos maisons, une prière fervente après la méditation, intitulée *Consécration à Marie Auxiliatrice*. Il y a déjà longtemps qu'on a senti chez nous la nécessité d'avoir, outre les prières vocales communes, une oraison spéciale dans laquelle nous, les Salésiens, nous puissions exposer nos besoins particuliers et demander les grâces appropriées à notre état et à notre mission. En 1894, l'inoubliable Don Rua, à la perspicacité de qui rien n'échappait de tout ce qui était utile à

nos âmes, a cru opportun de combler cette lacune et nous proposa ladite Consécration, très appréciée par tous et apprise par cœur en peu de temps et très facilement.

Comme il est doux pour un Salésien, quelles que soient sa nation d'appartenance et sa langue, d'entendre chaque matin, à l'heure fixée par l'horaire de la journée, un chœur fourni de voix dévotes, qui répète cette offrande à la Mère céleste, implorant sa protection sur nos Maisons et sur nos travaux! Or, ce que nous sommes habitués à faire quotidiennement dans les humbles et dévotes chapelles de nos communautés, il est bien juste qu'au cinquantenaire de la consécration de notre église, nous l'accomplissions avec toute la solennité et la ferveur possibles devant l'image miraculeuse de Marie, proclamée notre auguste reine et honorée par le sceptre d'or, symbole de sa royale dignité et puissance!

7. La douceur du salésien⁷

En me préparant à écrire sur ce sujet qui a, comme vous le savez bien, une importance capitale, car c'est la note caractéristique de l'esprit de Don Bosco, je me suis jeté aux pieds de Jésus, et il m'a semblé l'entendre dire : *Discite a me quia mitis sum et humilis corde* (Mt 11, 29): apprenez de moi à être doux et humbles de cœur. Allons donc à son école, et tenons compte de ses enseignements et de ses exemples. [...]

Nous pouvons assez facilement nous faire une idée de la douceur, surtout quand nous la voyons mise en pratique, mais nous rencontrons ensuite de graves difficultés pour la définir. Les mots dont nous voudrions revêtir nos pensées ont toujours quelque chose d'incomplet et manquent de précision, de sorte qu'ils n'arrivent jamais à nous satisfaire. Il y a, par exemple, ceux qui l'ont définie comme une facilité de caractère, qui fait que l'on cède avec une certaine complaisance, mais sans bassesse, à la volonté d'autrui.

Or, qui ne voit que dans cette définition on ne fait aucune allusion à l'auréole, je dirais divine, qui entoure le visage d'une personne, peut-être dénuée de qualités extérieures, mais qui a la chance de pratiquer habituellement la douceur ? Rien n'est dit non plus de l'effort, que j'appellerais héroïque, pour dominer la vivacité du caractère, pour réprimer tout mouvement d'impatience et même cette indignation, qui semble parfois sainte, justifiée par le zèle et autorisée par la gravité de la faute. Pas d'al-

⁷ Lettre circulaire *Sur la douceur* (20 avril 1919), in LC 280-283, 288-291.

lusion non plus à cette vertu si rare, qui impose un frein à la langue et ne lui permet pas de prononcer le moindre mot qui puisse déplaire à celui à qui on a affaire. Il semble en outre que, pour définir la douceur, on devrait ajouter une allusion au regard serein et plein de bonté, qui est le miroir vrai et clair d'une âme sincèrement douce, désireuse de rendre heureux tous ceux qui l'approchent.

La définition que donne saint Jean Climaque (Grad. XII) est, en revanche, beaucoup plus complète, car elle définit la douceur comme la disposition par laquelle l'esprit demeure toujours égal, dans les honneurs tout comme dans le mépris, dans les souffrances comme dans les réjouissances. Parlant en images, le saint compare l'homme doux à un rocher qui, émergeant au-dessus de la mer, résiste aux vagues en furie, si bien que celles-ci viennent se briser à ses pieds sans jamais réussir à lui arracher ne serait-ce qu'un grain de cette roche indestructible dont il est composé.

C'est cela la douceur et la mansuétude pratiquées par beaucoup de saints, que Dieu a voulu affiner dans la vertu en les faisant passer par de grandes tribulations. Le Seigneur n'enverra peut-être pas des épreuves trop douloureuses à vous tous, chers confrères destinés par l'obéissance à exercer l'autorité dans nos maisons, mais il exige certainement que vous restiez calmes, doux et toujours maîtres de vous-mêmes dans la direction de vos confrères, dans la correction de leurs défauts, dans le support de leurs faiblesses, chose d'autant plus difficile et méritoire que cela doit être votre devoir de chaque jour, voire de chaque instant.

Les misères humaines sont sans nombre, et il n'est pas possible de ne pas les rencontrer dans les communautés religieuses elles-mêmes, même si leurs membres sont animés de la meilleure volonté de tendre à la perfection ; mais combien de ces misères pourraient être évitées ou du moins diminuées, s'il y avait toujours chez celui qui les dirige la douceur dans les paroles et la suavité dans la manière d'agir !

Pour rester persuadés de cette vérité il suffirait que nous rentrions quelquefois en nous-mêmes, en nous demandant comment nous voudrions que nos supérieurs se comportent. Comme il serait utile que nous nous mettions, comme on dit, dans la peau des autres, pour nous pénétrer de leurs pensées et de leurs sentiments ! Combien il nous serait utile, à nous et à notre prochain, de nous rappeler et de pratiquer cette maxime de la charité chrétienne qui consiste à ne pas faire ou à ne pas dire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fasse ou qu'on nous dise à nous-mêmes, de garder à l'esprit cette parole de l'évangile, selon laquelle on emploiera envers nous la mesure que nous aurons utilisée envers les autres !

Cette réflexion éloignerait de notre esprit les tentations d'orgueil, qui pourraient naître du fait de la fonction honorifique dont nous sommes revêtus; cela nous épargnerait le danger de nous complaire dans les manifestations de respect et de vénération que les confrères estiment devoir manifester à leurs supérieurs; en un mot, elle nous inspirerait cette charité et cette douceur qui rendent si belle et si joyeuse la cohabitation des frères dans une même maison.

À partir de là, on comprend à quel point notre saint François de Sales avait raison lorsqu'il écrivait que « la douceur est la plus excellente des vertus morales, parce qu'elle est le complément de la charité, qui est précisément parfaite quand elle est douce et en même temps avantageuse pour notre prochain. »

Que celui qui est placé à la direction de ses confrères se rappelle que c'est à lui spécialement qu'est confiée la mise en œuvre de la promesse solennelle que notre Seigneur Jésus-Christ a faite de donner aux religieux, dès cette vie, le centuple de ce qu'ils ont abandonné pour le suivre.

C'est le supérieur qui, usant tous les stratagèmes de son inépuisable bonté paternelle, doit faire en sorte que les avantages de la vie religieuse, tant vantés dans les livres, ne paraissent pas comme de pieuses exagérations, ou encore comme de séduisantes tromperies offertes à la crédulité des âmes simples et candides.

C'est à cela qu'allait sans aucun doute la pensée de notre vénérable fondateur et père, lorsqu'il écrivait les pages précieuses qui précèdent nos Constitutions. Il est certain qu'un directeur ou un supérieur lui donnerait un douloureux démenti si, par manque de douceur, il ne procurait pas aux confrères confiés à ses soins le réconfort qu'ils attendent de lui. [...]

Mais en parlant de douceur, pourrions-nous oublier le titre de Salésiens que nous avons la chance de porter ? Ce nom, désormais connu dans le monde entier, et entouré de tant de sympathies, nous rappelle comment notre vénérable fondateur et père a choisi saint François de Sales, non sans raison, comme protecteur de la Pieuse Société qu'il allait fonder. Profond connaisseur de la nature humaine, il a compris dès le début que pour faire du bien dans les temps actuels, il était nécessaire de trouver le chemin des cœurs. Aussi a-t-il étudié, avec un zèle et un amour tout particuliers, les œuvres et les exemples de ce maître et modèle de la mansuétude, et il s'est efforcé de suivre ses traces en pratiquant la douceur.

Du reste, une voix beaucoup plus autorisée lui avait imposé de pratiquer la douceur. Dans le rêve qu'il fit à l'âge de neuf ans, il crut voir une grande foule de jeunes qui se disputaient entre eux jusqu'à en venir aux mains ;

ils blasphémaient et tenaient des propos obscènes. Porté par son caractère sanguin et prompt, l'enfant aurait voulu empêcher un si grand mal par de durs reproches et même avec des coups.

Mais cette voix lui dit que ce n'était pas le moyen pour arriver à son but, et elle l'invita à se tourner vers une grande dame (la Vierge Marie), qui lui enseignerait le moyen le plus efficace pour corriger ces gamins et les rendre meilleurs. Nous savons tous que ce moyen n'était rien d'autre que la douceur. Don Bosco en fut tellement convaincu qu'il se mit aussitôt à la pratiquer avec ardeur et à en devenir un véritable modèle. Ceux qui eurent la grâce de vivre à ses côtés attestent que son regard était plein de charité et de tendresse, et que précisément pour cette raison il exerçait sur les jeunes une irrésistible attraction.

Un archevêque, orateur éloquent, parlant de Don Bosco dans la ville de Marseille, n'hésita pas à le comparer aux personnages les plus célèbres de l'histoire, affirmant que si ces derniers avaient exercé une autorité sur les corps de leurs sujets, Don Bosco avait fait plus et mieux, exerçant une domination totale sur le cœur de ses enfants.

D'une nature foncièrement bonne, il montrait de l'estime et de l'affection envers tous ses élèves, cachait leurs défauts, et parlait d'eux en bien, de sorte que chacun s'imaginait être son meilleur ami, voire son préféré. Pour l'approcher, il n'était pas nécessaire de choisir le moment le plus favorable, ni de recourir à une personne influente pour se faire présenter. Il écoutait chacun patiemment, sans l'interrompre, sans montrer hâte ou ennui, à tel point que beaucoup croyaient qu'il n'avait rien d'autre à faire.

Lorsqu'il recevait le compte rendu d'un confrère, loin de saisir cette occasion pour lui faire des reproches (parfois mérités) ou des corrections sévères, il n'avait d'autre but que de lui inspirer confiance et de l'encourager à améliorer sa conduite à l'avenir.

Un de nos excellents compagnons racontait que, s'étant laissé fasciner par les qualités intellectuelles et extérieures d'un de ses élèves, il l'aimait tellement qu'il en perdit la paix et en eut la conscience troublée. Il se décida finalement, non sans douleur et avec beaucoup d'efforts, à tout révéler à Don Bosco ; il se présenta à lui, le visage en feu et les lèvres tremblantes, en lui manifestant l'état de son âme. De temps en temps, il regardait le vénérable supérieur, craignant qu'il ne montre étonnement et dégoût pour ce qu'il entendait; mais il voyait toujours son visage égal et souriant. Lorsqu'il eut terminé son compte rendu, il s'attendait à une réprimande sévère et juste; au lieu de cela, il entendit des paroles très douces, qui restèrent à jamais gravées dans son cœur et dans sa mémoire; et il me les répétait, exaltant la

bonté du vénéré supérieur.

« Mon cher fils, lui avait dit Don Bosco, j'ai bien remarqué que tu t'étais écarté du bon chemin, et j'avais très peur pour ta vocation; mais maintenant que tu es venu spontanément me révéler tes peines, ton compte rendu sincère vient chasser toute peur de mon esprit; la confiance avec laquelle tu m'as parlé me fait oublier tout ton passé, au contraire elle rend mon affection pour toi encore plus forte. Courage donc, Dieu t'aidera à persévérer dans tes bonnes intentions. »

Inutile de le dire, ce langage vraiment paternel fit un bien immense à ce confrère, qui s'est maintenu fidèle à ses promesses jusqu'à sa mort, et a travaillé beaucoup pour sa propre sanctification et pour le salut des âmes. Oh! si les murs de la modeste chambre de Don Bosco pouvaient parler : quels miracles ils nous révéleraient, fruits de sa douceur et de son affabilité!

Nous avons l'habitude d'appeler héroïques les années pendant lesquelles Don Bosco et ses premiers fils ont dû beaucoup souffrir et travailler. Eh bien, qu'est-ce qui rendait ces jeunes clercs et coadjuteurs si courageux et si constants dans leur vocation, et les aidait à surmonter tant de difficultés pour rester avec Don Bosco? C'était la parole toujours douce et encourageante de notre vénérable père. Il se disait heureux d'être entouré de tels fils, et nous, nous nous faisons une gloire d'être appelés les fils et les collaborateurs d'un tel père.

Quand il nous proposait un travail à faire, même pénible et désagréable, qui aurait osé dire non à celui qui nous le demandait avec tant de grâce et d'humilité?

Soyons bien convaincus de cela: aux yeux de notre vénérable fondateur, le vrai secret pour gagner les cœurs et la qualité caractéristique du Salésien consistent dans la pratique de la douceur.

8. Faire revivre Don Bosco en nous⁸

Appelés par la bonté du Seigneur à être les fils d'un tel père et les continuateurs de sa mission, que devons-nous faire, pour notre part, en cette circonstance mémorable de l'inauguration du monument dédié à Don Bosco à Valdocco ?

Je suis sûr que vous avez déjà tout mis en œuvre pour recueillir le plus

⁸ Lettre circulaire Pour l'inauguration du monument au vénérable Don Bosco (6 avril 1920), in LC 311-315.

d'adhésions possible pour les prochaines fêtes, au moyen de rencontres préparatoires de vos anciens élèves respectifs, auxquels vous aurez fait comprendre la grande importance de l'événement. Je ne vais donc pas m'attarder sur ce point.

Mais ce serait trop peu, si nous nous limitons à cela, et à faire en sorte que les fêtes soient splendides et satisfaisantes à tous égards, et je crois que je ne me trompe pas en disant que Don Bosco ne serait pas content de nous dans ce cas. Il veut un autre monument de la part de ses fils, un monument impérissable, *aere perennius*: il veut qu'en cette occasion solennelle et à la vue du monument de pierre et de bronze ils soient incités à faire revivre en eux ses vertus, son système éducatif, tout son esprit, pour le transmettre, toujours fécond et vital, de génération en génération.

Faire revivre Don Bosco en nous, tel est le plus beau monument avec lequel nous pouvons honorer sa mémoire et la rendre précieuse et bénéfique pour les siècles à venir. Lisons, étudions sa vie avec un amour infatigable, efforçons-nous de l'imiter dans son zèle ardent et désintéressé pour le salut des âmes, dans son amour et dans sa dévotion illimitée à l'Église et au Pape, dans toutes les vertus dont il nous a laissé tant d'exemples.

Et faisons nôtre le trésor de ses enseignements, nous rappelant qu'ils n'étaient pas seulement le fruit de ses talents hors du commun et de sa profonde expérience, mais aussi des lumières surnaturelles qu'il demandait dans des prières insistantes, et qui lui ont été accordées en récompense de sa fidélité inaltérable à travailler le champ qui lui a été confié par le Seigneur.

Le système éducatif de Don Bosco – pour nous qui sommes persuadés de l'intervention divine dans la création et dans le développement de son œuvre – est une pédagogie céleste. Et en vérité, ne peut-on pas dire que les principes fondamentaux du système préventif avaient déjà été donnés au petit berger des Becchi dans le rêve qu'il a eu à l'âge de neuf ans, quand le personnage mystérieux et vénérable lui a dit: « Ce n'est pas avec des coups, mais avec la douceur et la charité que tu devras gagner tes amis? »

Bien sûr, je n'ai pas l'intention de vous énumérer ici toutes les normes éducatives que notre bon père nous a laissées: vous pouvez les lire dans ce précieux petit traité sur le « Système Préventif », qui précède le Règlement pour les maisons salésiennes, et que j'ai maintenant fait imprimer à part dans un format plus pratique, et distribué à ceux qui le voudront. D'ailleurs, toute sa vie n'est rien d'autre, peut-on dire, qu'une application continue et admirable de ces règles.

Cependant, il y a une chose qui me tient à cœur en cette circonstance

et que veux recommander à votre imitation: c'est cet amour, cet intérêt affectueux pour les jeunes, qui fut le secret de son merveilleux ascendant sur eux. Et ici, il me semble que je ne peux faire mieux que de laisser parler Don Bosco lui-même. Voici ce qu'il écrivit de Rome le 10 mai 1884 à ses fils de l'Oratoire, racontant une de ses illustrations mentales habituelles que j'ai mentionnées plus haut:

« La familiarité engendre l'amour, et l'amour la confiance. C'est cela qui ouvre les cœurs, et qui fait que les jeunes révèlent tout sans crainte à leurs enseignants, assistants et supérieurs. Ils deviennent francs en confession et hors de la confession, et se montrent dociles à tout ce que veut commander celui dont ils sont sûrs d'être aimés... Il ne suffit pas d'aimer les jeunes, mais il faut qu'ils se sachent aimés... Sachant qu'ils sont aimés dans les choses qui leur plaisent, et voyant qu'on participe à leurs penchants infantiles, ils apprendront à voir l'amour dans les choses qui ne leur plaisent naturellement pas beaucoup, telles que la discipline, l'étude, la mortification personnelle, et ils apprendront à faire ces choses avec amour... Que les supérieurs aiment ce que les jeunes aiment, et les jeunes aimeront ce qui plaît à leurs supérieurs. Et ainsi ceux-ci sentiront moins la fatigue [...] Pour briser la barrière de la méfiance, il faut pratiquer la familiarité avec les jeunes, surtout pendant la récréation. Sans la familiarité, l'amour reste inconnu, et sans la connaissance, il ne peut y avoir de confiance. Celui qui veut être aimé doit faire voir qu'il aime. Jésus-Christ s'est fait petit avec les petits et a porté nos infirmités : voilà le maître de la familiarité. [...] »

Aimons nos jeunes, entourons-les de nos soins les plus attentifs; ne pensons pas avoir fait tout notre devoir en leur donnant l'éducation nécessaire en vue de l'état de vie qu'ils entendent embrasser; mais cherchons à les unir à nous indissolublement par le lien de l'amour. Alors ils sentiront le besoin irrésistible de nous ouvrir leur cœur, de nous partager leurs aspirations, leurs projets d'avenir, d'avoir recours à nous pour obtenir des conseils et du réconfort dans les difficultés et les luttes; ainsi nous deviendrons leurs confidents et amis, et nous pourrons exercer une influence bénéfique sur eux, tempérer leurs ardeurs excessives et raviver leurs énergies vacillantes aux heures de découragement.

Tout cela, nous devons le faire non seulement envers les jeunes de nos collèges, mais aussi envers ceux des oratoires festifs. Quiconque y a travaillé, même sur une courte période, sait quels fruits consolants on peut y obtenir grâce à la familiarité et à la confiance.

9. Être dignes de notre père Don Bosco⁹

Le bronze et le marbre, éléments froids et inertes au plus haut point, sont très souvent froids et inertes, même lorsqu'ils servent à reproduire les grands hommes ou les grands faits de l'histoire, mais ce n'est pas le cas pour Don Bosco. Ce bronze et ce marbre ne sont pas des éléments inertes, froids et sans vie: non! Grâce à l'art et au souffle inexplicable qui s'en dégage, ils prennent des allures vitales; et l'amour et la gratitude qui les ont sculptés impriment des énergies nouvelles, et je dirais mystérieuses, qui en font un symbole éternellement vivant: le symbole de l'amour des âmes!

« *Pone me ut signaculum... quia fortis est ut mors dilectio* », dit le Cantique inspiré (Ct8, 6): « Mettez-moi comme un symbole... parce que l'amour est fort comme la mort! » Et ici ce sont deux amours qui sont symbolisés et, pour cette même raison, éternisés: l'amour du père pour ses fils, et l'amour des fils pour leur père, dans l'expression d'une reconnaissance impérissable; amours forts, indestructibles et immuables, qui devaient être inscrits dans le matériau le plus résistant aux forces destructrices du temps, *quia fortis est ut mors dilectio!*

Cette couronne d'enfants qui entoure Don Bosco, et qui constitue le groupe central du monument, est l'expression plastique de ces deux amours, et il me semble qu'une voix sort du milieu de ce groupe pour répéter la devise qui fut pour Don Bosco tout un programme: « *Da mihi animas!* » Et les âmes entendent la voix paternelle, elles accourent assoiffées de bien, elles se serrent autour de leur père, qui les guide à la vie, vers la vraie vie, qui est la foi!

Tout le monument est une synthèse grandiose de l'œuvre de Don Bosco. Et c'est ici qu'à partir d'un simple coup d'œil, mon esprit se remplit de souvenirs. La Divine Providence a voulu, pour mon bien, que je fusse moi aussi un membre de cette heureuse troupe, qui fut la première autour de Don Bosco, s'attachant à lui d'une manière irrévocable. Dieu a voulu me compter parmi les premiers fils d'un tel père, et c'est pour cela que je vois en esprit toute une vie, toute une histoire, et, je dirais, toute une grandiose épopée gravée dans ce monument. Je dis épopée, parce que dans la vie et dans l'histoire de Don Bosco l'élément humain est si intimement lié à l'élément divin que sa vie et son histoire relèvent plus du divin que de l'humain.

⁹ Lettre circulaire sur *Le monument de Don Bosco, symbole d'amour et synthèse de notre œuvre* (24 juin 1920), in LC 322-324.

Je ne vais pas vous répéter ici les pages immortelles de cette histoire: vous les connaissez tous, vous en êtes même une partie vivante et active, parce que vous perpétuez Don Bosco et son action bienfaisante au milieu de la jeunesse de notre temps. Je me dispenserai également de vous décrire les journées inoubliables des Congrès Internationaux des Coopérateurs et des Anciens élèves salésiens, et de l'inauguration du monument à Don Bosco et de la solennité de Marie Auxiliatrice. Notre *Bulletin* vous apportera la chronique de ces journées, qui resteront mémorables dans l'histoire de notre Pieuse Société.

Je vous dirai seulement que durant ces journées, il n'y a eu autour de Don Bosco aucune voix discordante, aucun mouvement déplacé, et cela non seulement parmi ses intimes, mais chez tous, sans exception, des plus grands aux plus humbles, et même parmi les adeptes de principes et de théories opposées. Ce fut le cas en tous, de la part de tout le monde, car on acclamait de toute part le grand bienfaiteur de l'humanité. Chacun, semblait-il, éprouvait en soi l'influence bénéfique et la puissante attraction de son esprit de bonté et d'amour, et se sentait porté à se serrer autour de lui en forme de couronne, comme ce groupe d'enfants qui l'entoure dans le monument.

Il y a de quoi être fiers d'être les fils de Don Bosco! Quel contraste douloureux nous constatons encore aujourd'hui entre cette humanité qui souffre et languit, presque à bout de force après l'énorme fléau qui l'a frappée (la Première Guerre mondiale), et qui, presque partout, se débat, se déchire et se tord dans une haine partisane, et l'atmosphère de paix, d'amour et d'harmonie, qui entourait tous les fils et les admirateurs de Don Bosco, venus du monde entier pour l'honorer ! C'est pourquoi nous sommes de plus en plus convaincus que notre vénérable père a été envoyé par Dieu pour régénérer la société d'aujourd'hui en la ramenant aux sources pures de l'amour et de la paix chrétienne.

Nous sommes ses fils, et étant ses fils, nous sommes aussi les héritiers de ce dépôt sacré qui ne doit pas devenir stérile par notre faute; et pour nous montrer dignes d'être ses fils et à la hauteur de notre tâche dans le temps présent, nous devons avant tout demeurer fermes dans notre vocation: *Unusquisque in qua vocatione vocatus est in ea permaneat* (1 Cor 7,20).

De même que le bronze et le marbre du monument résistent à l'action dissolvante de tout élément adverse, tenons bon, nous aussi, face aux difficultés et aux influences malsaines qui tendraient à nous séparer de notre père.

D'autre part, tout en restant fidèles à notre vocation, essayons de la

perfectionner, afin que nous puissions marcher d'une manière digne d'elle, *ut digne ambuletis vocatione, qua vocatis estis* (Ep 4, 1). Ayons toujours à l'esprit le programme de Don Bosco: *Da mihi animas*, prêts à sacrifier tout notre être à cette cause, à commencer par nos vues particulières : caressées ou suivies, même sous l'apparence d'un plus grand bien, celles-ci pourraient devenir, même inconsciemment, une force de désintégration plutôt qu'un élément d'union.

Et pour sauver ces âmes et nous perfectionner dans notre vocation, revêtons-nous de l'esprit de notre vénérable père : esprit de foi, esprit de piété, esprit de sacrifice et de travail constant et infatigable. C'est en nous formant à l'esprit de Don Bosco que nous pourrions œuvrer comme Don Bosco et obtenir, dans notre travail d'éducateurs, ces merveilleux fruits de régénération spirituelle que Don Bosco a obtenus.

Mais pour cela, il faut connaître Don Bosco. Il faut dire malheureusement qu'il y en a beaucoup, y compris parmi nous, qui ne parlent de Don Bosco que par ouï-dire ; d'où le besoin véritable et urgent de lire sa vie avec un grand amour, de suivre ses enseignements avec un vif intérêt, et d'imiter ses exemples avec une affection filiale.

Il faudrait que chaque salésien sente constamment en lui une impulsion profonde et efficace pour vivre sa vocation au point de mériter un monument, comme l'a mérité notre père. L'idéal est trop élevé, dira quelqu'un. Mais si élevé qu'il soit, cet idéal est vrai, et il est à la portée de tous, car c'est le propre des fils de devenir semblables à leur père. S'il est vrai qu'on n'érigera pas un monument pour chacun de nous, nous aurons été nous-mêmes les sculpteurs et les bâtisseurs du monument indestructible de notre sanctification en modelant toute notre vie sur les vertus de Don Bosco.

10. Don Bosco notre modèle¹⁰

De même que Don Bosco a suivi les traces du doux François de Sales pour être plus sûr de copier en lui le modèle divin, et qu'il l'a choisi ensuite comme patron de l'œuvre, ainsi devons-nous, à notre tour, faire de notre bon père le modèle unique de notre vie religieuse, bien convaincus qu'en faisant cela, nous reproduirons parfaitement en nous le Divin Exemple de toute

¹⁰ Lettre circulaire sur *Don Bosco notre modèle dans l'acquisition de la perfection religieuse, dans l'éducation et la sanctification des jeunes, dans les relations avec le prochain et dans l'art de faire le bien à tous* (18 octobre 1920), in LC 330-335.

sainteté. Faisons donc de Don Bosco notre modèle, et efforçons-nous de le reproduire en nous à la perfection, pour le faire revivre, toujours fécond en énergies nouvelles dans l'apostolat de son œuvre rédemptrice en faveur de la jeunesse pauvre et abandonnée. [...]

Cependant, je voudrais vous faire remarquer, chers fils et confrères, que ce que j'écrirai sera très peu de chose par rapport à l'immensité du sujet. Celui-ci embrasse en fait toute la vie de Don Bosco et l'esprit qu'il a imprimé à son œuvre, si variée et si multiforme. Il me semble cependant que je peux vous en parler un peu en connaissance de cause, puisque j'appartiens moi aussi au groupe des privilégiés qui doivent tout ce qu'ils sont à Don Bosco, de ceux qui l'ont vu de leurs yeux et écouté avec leurs oreilles: *vidimus oculis nostris, audivimus, perspeximus et manus nostrae contrectaverunt* (1 Jn 1, 1). Et je vous assure que j'écris tout cela avec une joie ineffable et avec la plus profonde conviction de vous dire seulement les choses que j'ai observées et écoutées et que je garde jalousement dans mon cœur. [...]

Quand j'ai eu la chance d'être accueilli à l'Oratoire le 18 octobre 1858, il y avait déjà trois lustres que notre vénérable père exerçait son apostolat ici à Valdocco, avec un merveilleux développement d'initiatives et d'œuvres géniales et fécondes en faveur de la jeunesse, au point que la renommée publique le proclamait dès lors l'apôtre moderne de la jeunesse pauvre et abandonnée. J'ai vécu cinq ans avec le bon père, respirant presque son âme, car on peut dire sans exagération que nous, les jeunes de l'époque, nous vivions dès lors entièrement de sa vie, lui qui possédait à un degré éminent les vertus conquérantes et transformatrices des cœurs.

Même les cinq années successives que j'ai passées dans le premier collège de Borgo San Martino, furent en quelque sorte une continuation de la cohabitation avec lui, car cette maison formait presque une seule famille avec l'Oratoire: nous vivions séparés matériellement mais non pas en esprit, car Don Bosco était toujours l'âme de tout et de tous.

Puis je suis revenu ici, l'année de la consécration du sanctuaire de Marie Auxiliatrice, et pendant quatre ans j'ai pu jouir de nouveau de son intimité et puiser dans son grand cœur ses précieux enseignements, qui étaient d'autant plus efficaces que nous les voyions pratiqués par lui, dans sa conduite quotidienne.

C'est durant ces années-là surtout, et même plus tard, quand j'avais la bonne fortune d'être avec lui ou de l'accompagner dans ses voyages, que j'acquis la conviction que la seule chose nécessaire pour devenir son digne fils était de l'imiter en tout. C'est pourquoi, à l'exemple de beaucoup de

confrères plus âgés, qui reproduisaient déjà en eux la façon de penser, de parler et d'agir de leur père, je m'efforçai d'en faire autant.

Et aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle, je vous répète à vous aussi, qui êtes ses fils comme moi, et qui avez été confiés à moi, comme à un fils aîné : imitons Don Bosco dans l'acquisition de notre perfection religieuse, dans l'éducation et la sanctification de la jeunesse, dans les relations avec le prochain, dans le souci de faire du bien à tous.

Avoir été appelés à faire partie de la Congrégation fondée par Don Bosco pour continuer son œuvre dans les temps futurs a été pour nous tous une grâce éminente du Seigneur ; dans sa grande bonté, il a voulu nous enlever à la vie des simples chrétiens et nous appeler à embrasser l'état de perfection, qui a pour base la pratique des conseils évangéliques.

Aussi devons-nous tendre de toutes nos forces à l'acquisition progressive de la perfection propre à notre état, telle qu'elle est définie dans la Règle que nous avons professée. Cette Règle doit être la norme et la mesure de notre sainteté; et nous devons l'aimer, mes très chers fils, avec le même amour que nous portons à Don Bosco, car elle est, j'ose le dire, l'essence de son âme, ou du moins le fruit le plus précieux de son ardente charité et de son aimable sainteté.

Qui peut compter les recherches, les prières, les mortifications, les essais entrepris par notre bon père pendant qu'il la préparait et la pratiquait personnellement? Qui peut énumérer les peines, les contrariétés et les difficultés de toute sorte qu'il a rencontrées et heureusement surmontées, pour la faire approuver par l'autorité suprême de l'Église ?

Le germe de la Règle était au fond de son cœur depuis son enfance et sa jeunesse, quand des songes mystérieux lui faisaient entrevoir sa future mission; depuis le moment où, pour répondre à l'appel du Seigneur qui l'invitait sensiblement à l'état de perfection, il projetait d'entrer dans un ordre religieux; depuis le temps où, au début de sa mission, il entrevoyait dans ses nombreuses visions une mission immense et interminable dans les siècles à venir. Mais il avait bien compris que tout cela ne pourrait pas se réaliser s'il n'avait pas incarné, pour ainsi dire, cette mission dans un corps moral spécialement constitué dans l'Église pour la préserver et la propager de génération en génération.

Ceux qui sont poussés par la force d'en haut à réaliser un nouvel apostolat répondant aux besoins spirituels de la société chrétienne de leur temps, commencent généralement à vivre pendant des années dans la solitude et dans la prière, avant de préparer la Règle à pratiquer; puis, ayant cherché les premiers compagnons, ils se consacrent avec eux à l'apostolat entrevu

comme le but que le Seigneur leur a assigné, dans l'observance de la Règle adoptée.

Notre vénérable fondateur, au contraire, se mit aussitôt à l'œuvre, dès qu'il sut clairement que c'était la volonté de Dieu qu'il devienne l'apôtre de la jeunesse pauvre et abandonnée, et que dans cet apostolat il réaliserait sa propre sanctification; la Règle et les compagnons viendraient ensuite, comme le fruit de la plante. Il voulut avant tout accomplir lui-même ce qu'il demanderait plus tard à ses fils: vivre sa Règle avant de l'écrire et de la faire approuver par l'Église.

Les fondateurs des institutions religieuses pensent en premier lieu à la sanctification personnelle, et après seulement à l'apostolat au profit des autres; celui, par conséquent, qui veut embrasser l'institut doit avant tout consacrer plusieurs années à se sanctifier. Et c'est là une chose tout à fait raisonnable, car personne ne peut donner ce qu'il n'a pas. Quant à Don Bosco – tout en conservant l'idée fondamentale que la sanctification personnelle doit précéder l'apostolat – il a vu les choses différemment : grâce à sa fine intuition des temps nouveaux et de l'esprit moderne, et par son refus de certaines médiocrités non essentielles à la réalisation de son objectif, il comprit qu'avec un peu de bonne volonté on pouvait faire aller de pair la sanctification personnelle et l'apostolat.

Il fut le premier à en faire l'expérience, puis il disposa que ses fils fassent de même, donnant même à l'apostolat une telle préférence que les observateurs superficiels pouvaient croire qu'il avait formé une société de prêtres zélés et de volontaires laïcs dans le seul but de se consacrer à l'éducation de la jeunesse.

Et il peut sembler que le premier article de nos Constitutions insinue également la même chose, car on y lit que le but premier de la sanctification personnelle n'est déclaré qu'au moyen d'une proposition secondaire: « les membres, *tout en s'efforçant d'acquérir la perfection chrétienne*, exerceront toute œuvre de charité, etc. »

Notre Règle, comme la vie de notre Fondateur, promeut simultanément la sanctification personnelle et l'apostolat ; elle fait même de l'apostolat, en un certain sens, la cause efficiente de la perfection religieuse, en ce sens que celui qui se consacre à l'apostolat salésien doit nécessairement confirmer au moyen de son exemple l'enseignement qu'il transmet et les vertus qu'il inculque. Quiconque ne ressent pas un tel besoin ne peut pas être un apôtre, car l'apôtre n'est rien d'autre qu'une effusion continue de vertus sanctifiantes pour le salut des âmes. Tout apostolat qui ne vise pas cette effusion sanctificatrice ne mérite pas un nom si glorieux.

Or, toute la vie de notre vénérable père a été un apostolat incessant, extrêmement actif; et en même temps il s'adonnait avec ardeur à l'acquisition de la perfection, au point qu'on ne saurait dire s'il pensait plus à celle-ci ou à faire du bien à ses chers jeunes: en lui, la perfection religieuse et l'apostolat étaient une seule chose, toute sa vie durant!

Plus nous étudierons, chers confrères, cette vie bénie et merveilleuse, mieux nous nous convaincrions que, pour être ses vrais fils, nous devons travailler comme lui notre perfection religieuse en exerçant l'apostolat le plus actif et le plus fécond, tel qu'il nous est imposé par notre vocation.

L'observance pure et simple de la Règle ne suffirait pas à nous sanctifier, si elle n'est pas vivifiée par l'imitation assidue de ce qu'a fait notre bon père. Tout ce que la Règle détermine quant au but, à la forme, aux vœux, au gouvernement religieux et interne de notre Société, est contenu dans des articles si généraux que tout cela pourrait très bien s'appliquer également à d'autres Congrégations similaires.

Si donc nous nous contentions de l'observance *légal*e de ces articles, nous réussirions en effet à façonner un beau corps, mais sans âme. Celle-ci, c'est-à-dire l'esprit qui doit informer le corps, nous devons le puiser dans les exemples de notre fondateur.

Nous devons, chers confrères, être comme lui des ouvriers infatigables dans le champ qui nous a été confié, des initiateurs féconds des œuvres les plus appropriées et les plus opportunes pour le plus grand bien de la jeunesse de tous les pays, afin que notre Congrégation conserve le primat de la saine modernité qui lui est propre, mais n'oublions jamais que tout cela ne nous donnerait pas encore le droit de nous proclamer les vrais fils de Don Bosco: pour être tels, nous devons grandir chaque jour dans la perfection propre à notre vocation salésienne, en nous efforçant de tout notre pouvoir de copier l'esprit de vie intérieure de notre vénérable fondateur.

À son exemple, familiarisons-nous, dans nos occupations, avec quelques-unes des nombreuses expressions qui fleurissaient spontanément sur ses lèvres, véritables voix de son cœur, dont le son me semble encore aujourd'hui une très douce caresse: « Travaillons toujours pour le Seigneur! – Dans le travail levons toujours les yeux vers Dieu! – Que le démon ne nous vole jamais le mérite d'aucune action. – Courage! Travaillons, travaillons toujours, parce que là-haut nous aurons un repos éternel. – Travaille, souffre pour l'amour de Jésus-Christ qui a tant travaillé et souffert pour toi. – Nous nous reposerons ensuite au Paradis! – Un coin de paradis arrange tout. – Nous prendrons nos vacances au paradis! etc. »

Le travail et le paradis étaient pour lui inséparables; et dans ses derniers

souvenirs il laissa cette déclaration: « Quand il arrivera qu'un Salésien cessera de vivre en travaillant pour les âmes, alors vous direz que la Congrégation a remporté un grand triomphe, et les bénédictions du Ciel descendront sur elle en abondance! »

11. Jetons-nous dans les bras de Dieu¹¹

Le concept animateur de toute sa vie était de travailler pour les âmes jusqu'à l'immolation totale de lui-même, et c'est ce qu'il voulait pour ses fils. Mais ce travail il l'accomplissait toujours calmement, toujours égal à lui-même, toujours imperturbable, dans les joies comme dans les peines, car, depuis le jour où il fut appelé à l'apostolat, *il s'était jeté dans les bras de Dieu!* Si le devoir de travailler toujours jusqu'à la mort est le premier article du code salésien, écrit par Don Bosco plus avec l'exemple qu'avec la plume, son acte le plus parfait a été de se jeter dans les bras de Dieu et de ne jamais plus s'en éloigner. Il l'a fait quotidiennement, et nous devons l'imiter le mieux possible, pour sanctifier notre travail et notre âme.

Se jeter dans les bras de Dieu est l'acte premier et le plus naturel de toute âme, dès que son intelligence s'ouvre à la connaissance de son Créateur. Mais si toutes les âmes sentent cette poussée initiale vers Dieu, toutes ne savent pas y correspondre généreusement. La plupart d'entre elles se laissent dissiper par l'attrait des choses extérieures auxquelles elles s'accrochent comme à leur fin, ou du moins comme moyen indispensable pour arriver lentement jusqu'à Dieu.

Notre vénérable père, au contraire, s'est lancé en Dieu dès sa petite enfance, puis, pour le reste de sa vie, il n'a fait qu'accroître cet élan initial jusqu'à atteindre l'union intime habituelle avec Dieu au milieu d'occupations ininterrompues et très disparates: union dont témoignait son inaltérable égalité d'humeur, qui transparaissait de son visage invariablement souriant.

Chaque fois que nous nous adressions à lui pour un conseil, il semblait interrompre ses entretiens avec Dieu pour nous écouter, et nous avions l'impression que les pensées et les encouragements qu'il nous donnait étaient inspirés par Dieu.

¹¹ Lettre circulaire sur *Don Bosco notre modèle dans l'acquisition de la perfection religieuse, dans l'éducation et la sanctification des jeunes, dans les relations avec le prochain et dans l'art de faire du bien à tous* (18 octobre 1920), in LC 335-338.

Cette union intime imprimait à ses paroles un accent tellement particulier qu'après l'avoir écouté quelques instants, on se sentait meilleur et élevé jusqu'à Dieu, même quand (ce qui était rare) il n'avait pas terminé ses propos sur la pensée de Dieu ou de ses bienfaits. L'ardeur de son amour pour Dieu était si forte qu'il ne pouvait s'empêcher d'en parler; souvent elle transparaisait même à travers l'expression du visage et le tremblement des lèvres.

Jetons-nous avec confiance, chers confrères, dans les bras de Dieu, comme l'a fait notre bon père; alors nous sentirons, nous aussi, la douce nécessité de parler de lui, et nous ne saurons plus parler sans commencer ou terminer avec lui.

Alors non seulement nos pensées et nos paroles, mais aussi nos actions se ressentiront un peu de ce feu de l'amour divin, pour la salutaire édification du prochain; alors surtout, les exercices ordinaires de perfection religieuse nous paraîtront tout naturels, comme ils l'étaient pour Don Bosco, et nous prendrons bien soin de n'en négliger aucun.

D'autres utilisent ces exercices comme des moyens pour atteindre la perfection; nous, fils de Don Bosco, nous devons les pratiquer à son exemple comme des actes naturels du divin amour, qui est déjà vivant en nous, pour être jetés entièrement et amoureusement dans les bras de Dieu. Pour nous, ces exercices ne seront pas le bois qui sert à allumer et à alimenter le feu divin dans nos cœurs, mais les flammes mêmes de ce feu.

Jetons-nous dans les bras de Dieu, et nous réussirons facilement à nous éloigner du péché et à éradiquer de notre cœur toutes les mauvaises inclinations et habitudes, supprimant ainsi les obstacles les plus graves à la perfection religieuse.

Nous le connaissons et nous l'aimerons de plus en plus en pratiquant sa sainte loi et les conseils évangéliques; nous nous attacherons plus étroitement à Lui par la prière et le recueillement de l'esprit, en travaillant sans cesse à réaliser en nous le volo placere Deo in omnibus, en nous conformant à sa sainte volonté.

Alors, par l'exercice assidu des vertus propres à notre état, il ne nous sera pas difficile d'orienter continuellement notre cœur et notre esprit vers Dieu, qui deviendra ainsi le but direct de nos actions.

Et nous serons, comme notre bon père, soumis au vouloir divin toujours et en toute circonstance de la vie. Dans les plus grands malheurs et tribulations, il ne laissait jamais échapper un mot de plainte, ni ne se montrait triste, peureux, anxieux, mais avec un visage joyeux et avec une douce parole il donnait du courage aux autres: « *Sicut Domino placuit... sit nomen*

Domini benedictum! Que rien ne te trouble: celui qui a Dieu a tout. Le Seigneur est le maître de la maison, moi je suis l'humble serviteur. Ce qui plaît au maître doit me plaire aussi à moi. Combien de fois j'ai été témoin de cette totale soumission aux dispositions divines!

Nous posséderons, nous aussi, comme lui, un grand recueillement dans la prière. Quand nous le voyions prier, nous restions comme ravis et presque extasiés. Il n'y avait en lui rien d'affecté, rien de singulier; mais quiconque était proche de lui et l'observait ne pouvait s'empêcher de bien prier comme lui, car on voyait sur son visage une splendeur inhabituelle, reflet de sa foi vivante et de son ardent amour de Dieu.

Lorsqu'il priait avec nous (oh! le souvenir ineffable qui remplit encore mon cœur de douceur!), sa voix se détachait au milieu des nôtres, si harmonieuse et avec un ton si singulier, qu'elle nous attendrissait et nous incitait fortement à prier avec plus d'ardeur. Je n'oublierai jamais l'impression que je ressentais en le voyant donner la bénédiction de Marie Auxiliatrice aux malades. Pendant qu'il récitait l'Ave Maria et les paroles de la bénédiction, on aurait dit que son visage se transfigurait: ses yeux se remplissaient de larmes et sa voix tremblait sur ses lèvres. C'étaient pour moi des indications que *virtus de illo exibat* (Lc 6, 19); aussi n'étais-je pas surpris des effets miraculeux qui s'ensuivaient, c'est-à-dire si les affligés étaient consolés et les malades guéris. [...]

12. Comment Don Bosco nous aimait¹²

Nous devons, en second lieu, imiter Don Bosco dans l'éducation et la sanctification de la jeunesse. Étant donné qu'en lui l'apostolat et la perfection religieuse furent, comme il a été dit ci-dessus, deux actes simultanés et presque fondus en un seul, il arrive souvent qu'en l'imitant, on donne la première place à l'apostolat parmi les jeunes, parce que c'est ce qui saute le plus aux yeux.

Mais ne l'oublions pas: la perfection religieuse est le fondement de l'apostolat, et s'il manque le fondement, notre édifice éducatif sera ruiné à la première tempête. Qui sait si l'un de vous, chers confrères, n'a pas déjà eu à se poser parfois cette question: « Pourquoi est-ce que je récolte

¹² Lettre circulaire sur Don Bosco notre modèle dans l'acquisition de la perfection religieuse, dans *l'éducation et la sanctification des jeunes, dans les relations avec le prochain et dans l'art de faire le bien à tous* (18 octobre 1920), in LC 340-346.

si peu de fruits, alors que je me fatigue jour et nuit pour bien éduquer les jeunes qui me sont confiés? Dans les études, à force d'insister, cela va encore bien; mais je ne réussis pas à former leur caractère ni à cultiver de bonnes vocations; et mes jeunes, avant même d'avoir terminé leurs études, oublient facilement dans le monde les bons principes que je leur ai inculqués! Pourquoi? »

Je pense que la réponse se trouve dans ces lignes. Le grand succès de Don Bosco dans l'éducation des jeunes doit être attribué plus à la sainteté de sa vie qu'à l'intensité de son travail ou à la sagesse de ses enseignements et de son système éducatif.

À partir de là, je dirai que pour reproduire l'apostolat de notre père parmi les jeunes, il ne suffit pas de ressentir pour eux une certaine attirance naturelle, mais il faut vraiment les aimer d'un amour de prédilection. Cette prédilection, au stade initial, est un don de Dieu, c'est la vocation salésienne elle-même; mais il revient à notre intelligence et à notre cœur de la développer et de la perfectionner.

L'intelligence réfléchit sur le ministère reçu dans le Seigneur, afin de pouvoir l'accomplir convenablement: *vide ministerium quod accepisti in Domino, ut illud impleas* (Col 6, 17). Elle réfléchit à la grandeur du ministère chargé d'instruire la jeunesse et de la former à la vraie et solide vertu, c'est-à-dire d'extraire de l'enfant l'homme plénier, comme l'artiste extrait la statue du bloc de marbre ; de faire passer les jeunes d'un état d'infériorité intellectuelle et morale à un état supérieur ; de former en eux aussi l'esprit, le cœur, la volonté et la conscience au moyen de la piété, de l'humilité, de la douceur, de la force, de la justice, de l'abnégation, du zèle et de l'édification, en greffant tout cela insensiblement en eux aussi grâce à notre exemple. Bref, dans cette lumière de l'apostolat des jeunes, l'intelligence découvre, médite et comprend toute la beauté de la pédagogie céleste de Don Bosco, et en enflamme le cœur pour qu'il puisse la pratiquer en aimant, en attirant, en conquérant et en transformant.

La prédilection est perfection d'amour et c'est donc avant tout dans le cœur qu'elle se forme et se forme en aimant. Il nous faut, chers confrères, aimer les jeunes que la Providence confie à nos soins, comme Don Bosco savait les aimer. Je ne vous dis pas que c'est facile, mais c'est là que réside tout le secret de la vitalité expansive de notre Congrégation.

Mais il faut dire que Don Bosco avait pour nous une prédilection unique, tout à fait spéciale, qui provoquait en nous une attraction irrésistible. La langue ne trouve pas les mots pour la faire comprendre à ceux qui ne l'ont pas expérimentée, et même l'imagination la plus vive ne peut la représenter

de manière juste.

Aujourd'hui, j'ai l'impression de sentir encore toute la douceur et la suavité de cette prédilection qu'il avait pour moi quand j'étais jeune. J'avais la sensation d'être prisonnier d'une force affective qui nourrissait mes pensées, mes paroles et mes actions, mais je ne saurais mieux décrire mon état d'esprit, qui était aussi, je pense, celui de mes compagnons d'alors... Je me sentais aimé d'un amour que je n'avais jamais connu auparavant et qui n'était même pas comparable au grand amour que me portaient mes inoubliables parents.

L'amour de Don Bosco pour nous était quelque chose de singulièrement supérieur à toute autre affection: il nous enveloppait, tous et entièrement, comme dans une atmosphère de contentement et de bonheur, d'où étaient bannies les peines, les tristesses, les mélancolies ; il nous pénétrait corps et âme, si bien qu'on ne pensait plus ni à l'un ni à l'autre ; nous étions sûrs que le bon père y pensait, et cette pensée nous rendait parfaitement heureux.

Oh! c'était son amour qui attirait, conquérait et transformait nos cœurs! Ce qui est dit à ce sujet dans sa biographie est bien peu de chose par rapport à la réalité. Tout en lui avait pour nous un attrait puissant: son regard pénétrant et parfois plus efficace qu'un sermon; le simple mouvement de la tête; le sourire qui fleurissait toujours sur ses lèvres, toujours nouveau, très varié et pourtant toujours calme; la flexion de la bouche, comme quand on veut parler sans prononcer les mots; les mots eux-mêmes prononcés selon une certaine cadence; l'allure de sa personne et sa démarche vive et dégagée. Tout cela agissait sur nos jeunes cœurs comme un aimant auquel il était impossible de se soustraire, et même si nous l'avions pu, nous ne l'aurions pas fait pour tout l'or du monde, tant nous étions heureux de son extraordinaire ascendant sur nous, qui chez lui était la chose la plus naturelle du monde, sans nulle recherche ni effort.

Et il ne pouvait en être autrement, car de chacune de ses paroles et de ses actions émanait la sainteté de son union à Dieu, qui est la charité parfaite. Il nous attirait à lui par la plénitude de l'amour surnaturel qui enflammait son cœur et dont les flammes absorbaient, en les unissant aux siennes, les petites étincelles du même amour allumées dans nos cœurs par la main de Dieu. Nous étions à lui, car en chacun de nous il y avait la certitude qu'il était vraiment l'homme de Dieu, *homo Dei*, dans le sens le plus expressif et le plus large de l'expression.

De cette singulière attraction partait le travail de conquête de nos cœurs. Il arrive parfois que l'attraction résulte de simples qualités naturelles d'esprit et de cœur, ou de manières et de comportements qui attirent

la sympathie à l'égard de celui qui les possède. Mais une telle attirance s'estompe au bout d'un certain temps et tend à disparaître, cédant parfois la place à des aversions et à des contrastes inexplicables.

Ce n'était pas ainsi que Don Bosco nous attirait: en lui les nombreux dons naturels devenaient surnaturels par la sainteté de sa vie, et c'est dans cette sainteté que résidait tout le secret de cette attirance qui conquérait les cœurs et les transformait.

Et dès qu'il arrivait à conquérir nos cœurs, il les modelait comme il voulait avec son système (entièrement propre à lui dans la manière de le pratiquer), qu'il voulut appeler *préventif*, par opposition au *répressif*. Mais ce système – il le déclarait lui-même dans les dernières années de sa vie mortelle – n'était rien d'autre que la *charité*, c'est-à-dire l'amour de Dieu qui se dilate pour embrasser toutes les créatures humaines, en particulier les plus jeunes et les plus inexpérimentées, pour leur inculquer la sainte crainte de Dieu.

Oh! notre bon père est toujours allé de l'avant (et il le reconnaissait lui-même avec simplicité) comme le Seigneur l'inspirait et comme les circonstances l'exigeaient, mû uniquement par son ardent désir de sauver les âmes et d'infuser dans les cœurs la sainte crainte de Dieu!

Toute sa pédagogie est inspirée par le Seigneur et constitue donc notre héritage le plus précieux. Mais je vous dis, chers confrères, qu'elle peut se résumer en deux mots: charité et crainte de Dieu. D'abord la charité en nous (et notez qu'en disant charité j'entends l'amour de Dieu et du prochain porté à la perfection voulue par notre vocation), puis l'utilisation de tous les moyens – et ils sont sans nombre – et de toutes les saintes inventions que la charité est toujours capable d'imaginer pour infuser dans les cœurs la sainte crainte de Dieu.

Méditez le plus sérieusement possible cette Magna Charta de notre Congrégation qu'est le système préventif, analysez-la le plus minutieusement que vous pourrez : elle fait appel à la raison, à la religion et à l'affection, mais en dernière analyse, vous devrez convenir avec moi que *tout se résume à infuser dans les cœurs la sainte crainte de Dieu ; je dis infuser, c'est-à-dire l'enraciner de telle sorte qu'elle y reste toujours*, même au milieu du déchaînement des tempêtes et des ouragans des passions et des vicissitudes humaines.

C'est ce que fit notre vénérable père durant toute sa vie, c'est le but qu'il veut indiquer à ses fils dans la pratique du système préventif. Tous ses efforts, tous ses soins plus que maternels ne visaient directement qu'à empêcher l'offense de Dieu et à nous faire vivre en sa présence, comme si

nous l'avions réellement vu de nos yeux.

Dieu te voit, c'était le mot mystérieux qu'il chuchotait fréquemment aux oreilles de beaucoup ; *Dieu te voit*, répétaient ici et là les inscriptions sur les murs ; *Dieu te voit* était, pourrions-nous dire, le seul moyen coercitif de son système pour obtenir la discipline, l'ordre, l'application à l'étude, l'amour du travail, la fuite des dangers et des mauvaises compagnies, le recueillement dans la prière, la fréquentation des sacrements, la joie bruyante et expansive dans les récréations et les divertissements.

Au thème de la présence de Dieu il ajoutait celui du salut de l'âme. Sauver les âmes fut le mot d'ordre qu'il voulait imprimer sur les armoiries de sa Congrégation, et ce fut, on peut le dire, son unique raison d'être : il s'agissait d'abord de sauver son âme et ensuite celle des autres. L'aider à sauver notre âme était le cadeau le plus précieux que nous pouvions lui faire ; c'était la grâce, la faveur qu'il nous demandait au moyen d'insinuations ineffables, parce que son unique aspiration, le seul but de son apostolat au milieu de nous, était de conduire toutes nos âmes au paradis pour voir Dieu face à face.

Mais ces trois pensées, il nous les communiquait avec une telle douceur et suavité qu'on ne pouvait manquer d'être pénétré de ses propres sentiments. Même les plus réfractaires en recevaient une impression salutaire, qui produisait plus tard des regrets émouvants, avec un repentir sincère et un retour au bien, comme j'ai souvent pu le toucher du doigt, avec une immense consolation de ma part, même pendant ces années de rectorat.

Nous aussi, chers confrères, nous devons viser avant toute autre chose à inculquer ces trois vérités à nos jeunes, de telle sorte qu'elles remontent facilement à leur mémoire, même sans que nous en fassions le sujet précis de nos propos.

D'autre part, nous ne devons pas avoir peur d'en parler fréquemment, surtout dans les conversations familières en récréation, et dans les conversations individuelles et plus intimes, parfois nécessaires pour pouvoir mieux former une âme.

Si nous ne sommes pas sur nos gardes, il y a fort à craindre que certains d'entre nous, bien qu'animés d'une excellente volonté de faire le bien, ne sauront pas mener à bien cette partie principale et essentielle de notre éducation salésienne.

Il y a le danger qu'ils se laissent trop emporter par la passion pour les études classiques ou professionnelles, ou par les jeux et les sociétés sportives, et qu'ils réduisent la formation spirituelle des jeunes à une instruction religieuse occasionnelle, inconstante, et donc ni convaincante

ni durable, et à quelques pratiques de piété quotidiennes et dominicales expédiées en toute hâte et par habitude, comme pour se débarrasser d'une corvée ou d'un fardeau.

Non pas qu'il faille multiplier les pratiques de piété: celles-ci ne doivent être ni plus ni moins que celles qui sont prescrites, mais il faut veiller à ce qu'elles soient animées de cette profonde conviction que l'on n'obtient que quand on réussit à les faire estimer et aimer des jeunes, comme Don Bosco savait le faire.

Ne veuillez pas croire que ce danger est très éloigné, ni le considérer comme une pieuse exagération de la part de celui qui vous écrit. Oh non, malheureusement! Il y a dans l'atmosphère que nous respirons aujourd'hui la tendance à se contenter des apparences extérieures dans l'éducation de nos jeunes, au point qu'on néglige facilement les mille tactiques que notre Don Bosco utilisait pour inculquer dans les âmes une sainte horreur du péché et une attraction singulière pour les choses spirituelles.

Mais notre méthode d'éducation ne consiste-t-elle pas avant tout à « mettre les jeunes le plus possible dans l'impossibilité d'offenser Dieu »? Or, ceci ne se fait pas en réprimant les désordres une fois qu'ils se sont produits, parce qu'alors, disait Don Bosco, Dieu est déjà offensé; ni en cherchant tous les moyens pour les prévenir, car il est moralement impossible de les prévenir tous, même avec la vigilance la plus scrupuleuse.

On doit infuser dans le cœur des jeunes la crainte de Dieu, alimentée par le grand désir du salut de l'âme. Ce n'est que par ce moyen qu'on peut gagner et transformer réellement le cœur des jeunes; ce n'est qu'ainsi que nous pourrons dire que chez nous on éduque et on sanctifie la jeunesse qui afflue dans les oratoires festifs et quotidiens, dans les collèges, les internats et les autres instituts que la Providence confie à nos soins au cours du temps.

Ce point est la clé pour bien appliquer le système préventif. On le perd peut-être un peu trop de vue, non par manque de bonne volonté, mais parce qu'il concerne des choses qui transcendent le monde de nos sens; ce sont des choses qu'il faut d'abord sentir profondément en soi pour pouvoir les communiquer efficacement aux autres.

Sans ce profond sens de la vie surnaturelle, en vain nous essaierons d'être des professeurs talentueux, voire des spécialistes dans l'art d'enseigner; en vain nous assimilerons les enseignements et les maximes pédagogiques de notre vénérable père; en vain nous nous efforcerons de copier et de reproduire en nous sa bonté condescendante et sa prudente fermeté. Nous y réussirons peut-être en apparence, mais les fruits ne correspondront

pas à nos peines: *Hic labor, hoc opus est!* (Voici le travail, voici la peine!).

Par conséquent, mes chers confrères, faisons en sorte que notre mission éducative soit éminemment surnaturelle, comme celle de Don Bosco, et nous trouverons le système préventif vraiment facile et fructueux, même dans ses plus menus détails. C'est alors que règnera en nous et autour de nous cette affection et cette familiarité tant inculquées par notre vénérable fondateur dans la lettre-vision qu'il écrivit de Rome à tous ses enfants de l'Oratoire, quatre ans avant de quitter cette terre.

13. La science nécessaire au salésien prêtre¹³

Ceux qui entrent dans notre Pieuse Société assument par le fait même l'obligation de vivre selon l'esprit, les exemples et les enseignements de son vénérable fondateur. Cependant, ce devoir n'oblige pas tout le monde dans la même mesure: il incombe plus sérieusement aux supérieurs qu'aux simples prêtres, et à ceux-ci plus qu'aux clercs et aux confrères laïcs.

Par conséquent, seul le prêtre salésien peut faire revivre Don Bosco dans toute la plénitude de sa personnalité, car seul celui qui est prêtre peut reproduire intégralement un autre prêtre. Mais, je le répète, en plus de cette possibilité, il en a le strict devoir. Si les saints Pères de l'Église ont dit que le prêtre doit être un autre Jésus-Christ: *Sacerdos alter Christus*, il me semble que ce n'est pas trop vous demander en répétant à chacun de vous: « Le prêtre salésien doit être en tout et toujours un autre Don Bosco! »

Et j'ajoute que pour atteindre cet objectif, il faut avant tout bien graver dans notre esprit ce que disait notre bon père quand il parlait des prêtres: – Le prêtre est toujours prêtre, et il doit se manifester comme tel à chaque instant! [...]

Or, en disant: « Le prêtre est toujours prêtre, et il doit se manifester comme tel à chaque instant », notre vénérable père voulait avant tout que ses fils prêtres comprennent bien la grandeur et la sublimité de leur caractère, de leurs fonctions, de leur pouvoir; car plus on connaît et on estime la dignité dont on est revêtu, plus on aura soin d'en conserver la splendeur intacte et pure. Croyez-moi, chers confrères, la première chose que nous devons faire pour traduire la parole de notre fondateur dans les faits, c'est de nous familiariser au moyen de la méditation, je dirais

¹³ Lettre circulaire *Don Bosco modèle du Prêtre Salésien* (19 mars 1921), in LC 388-400.

quotidienne, de la sublime dignité sacerdotale, non pas pour nous en enorgueillir, mais pour nous encourager à nous comporter d'une manière qui soit digne d'elle. Répétons fréquemment à nous-mêmes les belles paroles de saint Éphrem: « Quelle puissance ineffable, quelle profondeur dans le redoutable et merveilleux sacerdoce de la nouvelle loi! – *O potestas ineffabilis! O quam magnam in se continet profunditatem formidabile et admirabile sacerdotium!* »

Cette considération assidue aura le mérite de produire peu à peu en nous, mes chers prêtres, cette profonde et intime conviction de notre vraie grandeur, absolument nécessaire surtout de nos jours [...], afin que nous ne cessions jamais d'être prêtres, toujours prêtres à chaque instant, comme le fut Don Bosco, comme le fut le vénérable Don Rua, comme le furent tant de nos confrères qui nous ont déjà précédés dans la patrie bienheureuse.

Mais ce n'est là pour ainsi dire que le fond du tableau, la condition préalable à la parfaite imitation de notre modèle; nous ne devons donc pas nous limiter à cela, mais aussi nous livrer à une étude assidue et aimante des traits moraux que nous devons reproduire en nous. [...]

Labia sacerdotis custodient scientiam, et legem requirent ex ore eius. C'est par ces mots que le prophète Malachie (Ml 2, 7) nous avertit que l'une des qualités du prêtre est la science. Or, si cela est vrai pour tous les prêtres en général, c'est particulièrement vrai pour ceux qui, comme nous, se consacrent à l'éducation et à l'instruction de la jeunesse. Et comme la science ne peut être acquise sans l'étude, il s'ensuit que nous devons étudier. Oui, mes chers confrères, nous devons étudier, pour que la terrible prophétie d'Osée (Os 4, 6) ne tombe pas sur nous: *Quia tu scientiam repulisti, repellam te, ne sacerdotio fungaris mihi:* puisque tu as rejeté la science, je te rejetterai de mon sacerdoce. [...]

Du point de vue moral et surnaturel, l'étude est nécessaire pour juger de notre piété et pour soutenir notre apostolat au milieu des jeunes; et du point de vue intellectuel, pour ne pas laisser nos facultés s'engourdir dans l'inertie, pour compléter selon les besoins actuels notre première formation intellectuelle reçue à l'école, et aussi pour nous mettre à l'abri des trahisons de la mémoire et garder intact le trésor des connaissances acquises.

Nous devons nous adonner à l'étude avec sérieux et avec une volonté forte et constante, en lui consacrant un temps fixe dans notre horaire journalier selon les possibilités et les exigences de notre fonction, et non pas seulement les moments où nous ne savons pas quoi faire. Que ce temps soit long ou court, il convient d'étudier chaque jour, car une étude faite occasionnellement n'atteint pas son but, et on finit peu à peu par l'abandonner

complètement. [...]

Mais il faut aussi éviter l'excès inverse: de se passionner pour l'étude au point qu'elle nuit à notre vie intérieure et aux autres devoirs de notre ministère. [...]

L'étude de la Sainte Bible, *liber sacerdotalis* par excellence, doit avoir la préséance sur toutes les autres, car, selon l'Apôtre, elle est utile pour enseigner, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice. *Omnis scriptura divinitus inspirata utilis est ad docendum, ad arguendum, ad corripiendum, ad erudiendum in iustitia* (2 Tm 3, 16). Les Saints Pères se sont formés sur la Sainte Bible, et les grands fondateurs d'Ordres religieux ont toujours donné comme règle à leurs disciples d'en lire chaque jour un passage. Ceci nous est recommandé également par Don Bosco, qui nous en a fait une prescription précise dans les Constitutions, où nous lisons que les *prêtres* et tous les membres qui aspirent à l'état clérical *doivent diriger toute leur attention principalement à l'étude de la Sainte Bible* (articles 101-102).

Que les livres saints soient par conséquent notre nourriture quotidienne. Lisons-les non pas comme le ferait un curieux, un simple lettré ou un simple historien, mais avec un profond respect religieux, sous la forme d'une méditation affective plutôt que pour une simple étude, en nous efforçant de bien pénétrer ces expressions si lumineuses et si profondes, et peut-être en apprenant par cœur les versets qui pourront nous servir dans nos méditations et dans l'exercice de notre ministère. [...]

À l'étude amoureuse de la Sainte Bible il faut joindre celle de la *Théologie dogmatique*, si nécessaire de nos jours, non seulement pour connaître en profondeur les vérités de la foi, leur caractère raisonnable, leur nécessité pour notre vrai bien temporel et éternel, mais aussi pour savoir en rendre raison face aux contradicteurs, *ut potens sit exhortari in doctrina sana, et eos, qui contradicunt, arguere* (Tt 1, 9), et ce d'une manière adaptée à la condition de chacun, savant ou ignorant, car *sapientibus et insipientibus debitor sum* (Rm 1, 14), dit saint Paul; et surtout pour nous rendre capables d'accomplir plus efficacement notre mission d'éducateurs chrétiens. [...]

Quant à l'étude de la *Théologie Morale, Pastorale, Ascétique et Mystique*, ainsi que du *Droit Canonique* selon le nouveau Code, combien elle mérite d'être bien approfondie! Étant donné que, selon le vénérable Cafasso, « la Théologie Morale, considérée dans son application, peut être appelée inépuisable et infinie, comme sont infinies les compléments et les circonstances qui peuvent modifier chaque action particulière et le jugement qu'on doit en faire », le prêtre doit l'étudier toute sa vie.

Il faut en dire autant de la Théologie Pastorale, de la Théologie Ascétique et de la Théologie Mystique, qui, à certains égards, peuvent être considérés comme des compléments et le perfectionnement de la Théologie Morale. Malheureusement, ces trois branches de la Théologie ne sont pas appréciées de tous comme il convient, ou du moins sont considérés seulement comme l'héritage de quelques prêtres privilégiés. C'est une erreur, qui fait que bon nombre de prêtres, négligeant cette étude, restent incapables de diriger les âmes et de les élever au degré de sainteté auquel Dieu les appelle.

Dans la direction des âmes il convient de veiller non seulement au minimum obligatoire, mais aussi au *maximum* de perfection possible; et cela vaut également pour les jeunes confiés à nos soins. Nous devons viser à en faire des saints, même sans en avoir l'air; mais nous n'y arriverons pas si nous ne connaissons pas bien la théologie ascétique et mystique. En disant mystique, je n'entends pas me référer aux faits extraordinaires de la vie surnaturelle, mais seulement à la perfection chrétienne rendue possible par la prière vocale, méditative, affective et contemplative, comme l'enseigne notre très doux saint François de Sales. [...]

Notre vénérable père possédait à fond cette science, et avait aussi le secret de l'instiller dans les jeunes cœurs, sans même en mentionner le nom, et c'est ainsi qu'il nous a donné un Dominique Savio, un François Besucco, un Michel Magon et toute une phalange de jeunes et de confrères saints. Mais ce secret ne s'enseigne pas avec des mots: c'est un trésor précieux qui ne peut être trouvé que dans la lecture assidue, attentive et amoureuse de sa vie, et heureux sont ceux qui s'y consacrent! Quelles merveilles ils pourront opérer dans le domaine de l'éducation!

Il faut recommander également l'étude de l'*Histoire sainte*, de l'*Histoire de l'Église* et de l'*Histoire profane*. Elle nous fournira des armes puissantes pour défendre la religion contre les attaques des adversaires, qui font souvent de l'histoire « une conspiration contre la vérité », selon l'expression de De Maistre. [...] Or, si nous connaissons bien l'histoire, nous pourrions facilement réfuter ces erreurs et empêcher qu'elles se répandent parmi le peuple. C'est ce qu'a fait notre vénérable père, qui s'est toujours efforcé de faire connaître au peuple la grandeur de l'Église Catholique et du Pape, et c'est ce que nous devons faire.

L'étude de la sainte *Liturgie* est également indispensable. C'est cette étude qui, plus que toute autre, contribue à nourrir l'esprit ecclésiastique et sacerdotal, qui infuse dans l'âme l'amour et le respect pour les cérémonies sacrées et pour les fonctions de l'Église, qui enseigne le sens intime des solennités qui se succèdent au cours de l'année ecclésiastique, et qui, en un

mot, nous fait vivre de la vie même de l'Église, notre mère. [...]

En raison de notre condition particulière d'éducateurs, nous devons également cultiver les *sciences profanes naturelles*. Grâce à la lecture d'ouvrages des maîtres de la pensée contemporaine et de quelque bonne revue catholique nous pourrions suivre, avec un bon discernement et une sage orientation, le mouvement des idées des temps nouveaux, les découvertes faites dans le monde des sciences, la tactique actuelle des ennemis de l'Église, les nouvelles formes de l'erreur, les objections contemporaines contre les vérités chrétiennes, et ainsi de suite.

Mais ici également, nous donnons la préférence aux sciences qui nous aident plus directement à atteindre le but que Don Bosco s'était fixé en fondant la Pieuse Société. Entrons par conséquent avec amour dans la pensée éducative de notre vénérable père, et tâchons d'approfondir nos *connaissances pédagogiques et didactiques* en nous inspirant toujours des concepts et des directives qui forment la base de notre système éducatif.

Cultivons en outre avec amour et grand intérêt les *études classiques*, en particulier celles de la latinité, en rénovant les classiques chrétiens, afin que leur pensée pénètre dans les jeunes âmes et serve de contrepoison à la pensée des classiques païens. À cet égard, rappelons combien de sacrifices Don Bosco a consentis pour diffuser les œuvres des grands maîtres dans le domaine des lettres et de la vie chrétienne. [...]

Soyons bien convaincus, chers confrères, que l'étude est absolument nécessaire pour que nous soyons toujours prêtres de Jésus-Christ, prêtres dans notre esprit et dans l'orientation habituelle de nos pensées, prêtres dans notre cœur et dans notre ministère, prêtres comme le veut Don Bosco et comme Don Bosco l'a été!

14. Le perfectionnement de notre vie spirituelle¹⁴

La passion pour la culture de notre vie intellectuelle ne saurait suffir, mes chers confrères, pour nous faire reconnaître comme de dignes fils de Don Bosco, si elle ne nous incitait pas dans le même temps à perfectionner d'autant plus intensément notre vie morale, religieuse et apostolique.

Parmi les divers buts de l'étude énumérés par saint Bernard, seuls les deux derniers sont dignes de nous: *ut aedificentur, et prudentia est; ut*

¹⁴ Lettre circulaire *Don Bosco modèle du Prêtre Salésien* (19 mars 1921), in LC 401-405, 418-421.

aedificent, et hoc caritas est. C'est pourquoi la prudence devra nous guider maintenant pour nous rappeler et pour reconnaître ce que nous devons faire *ut aedificemur*, pour nous sanctifier: ce n'est que lorsque nous aurons fait le nécessaire pour nous sanctifier que nous pourrons sanctifier les autres. Plus précisément, si nous voulons que l'apostolat auprès des jeunes soit fructueux, nous devons faire en sorte que nos études servent à l'acquisition de la vie intérieure.

Dans son livre intitulé *L'âme de tout apostolat*, l'abbé Chautard écrit avec justesse:

« Vivre avec soi, en soi, se diriger soi-même, et ne pas se laisser diriger par les choses extérieures ; réduire l'imagination, la sensibilité, voire l'intelligence et la mémoire à l'état de servantes de la volonté, et conformer continuellement cette volonté à celle de Dieu, c'est un programme de moins en moins accepté en ce siècle d'agitation, qui a vu naître un nouvel idéal: l'amour de l'action pour l'action. Les affaires, les préoccupations familiales, l'hygiène, la bonne réputation, l'amour du pays, le prestige de la corporation, la prétendue gloire de Dieu, rivalisent pour nous empêcher de vivre en nous-mêmes. Cette espèce de délire de la vie extérieure arrive aussi à exercer une attraction irrésistible sur nous. »

Je n'entends pas parler ici de la nécessité de la vie intérieure ; qu'il me soit permis cependant de mentionner les choses les plus importantes pour la formation de notre vie morale et religieuse de prêtres salésiens, pour nous encourager, vous et moi, à les mettre en pratique. Dans cette formation, chers confrères, nous devons avant tout avoir toujours clairement devant les yeux *le but de notre vie*, qui est uniquement la gloire de Dieu moyennant notre sanctification et notre salut.

Mais à la vision de la finalité il faut joindre l'estime surnaturelle de notre vocation sacerdotale et la conscience perpétuelle du grave devoir qu'elle nous impose de servir les âmes pour les gagner à Dieu, d'être des médiateurs entre Dieu et les hommes, des rédempteurs et des sanctificateurs, en union avec Jésus-Christ, prêtre éternel.

N'oublions pas non plus que nous devons atteindre cette fin essentielle du sacerdoce dans l'obéissance qui nous est assignée par nos supérieurs, et selon la mesure des talents et des grâces que nous avons reçus. Il n'est pas nécessaire d'accomplir des œuvres grandioses ou des actes héroïques de vertu non imposés par notre état. Il suffit que nous nous appliquions à vivre et à agir dans l'obéissance, en conformité parfaite avec le vouloir

divin et en union intime avec Jésus-Christ, en accomplissant au mieux toutes nos actions ordinaires, et avec l'intention d'élever même les plus petites et les plus indifférentes jusqu'à en faire des œuvres méritoires pour la vie éternelle. [...]

Gardons-nous cependant de l'erreur très commune et très pernicieuse de nous arrêter à cette pratique des vertus ordinaires, et à cette lutte contre les mauvais penchants, sans y joindre le vif désir d'une perfection plus haute et l'effort constant pour y parvenir.

C'est la paresse spirituelle qui encourage ce genre d'inertie, ainsi qu'une fausse idée de ce qu'exige la vocation. Nous ne pouvons pas nous contenter d'un programme minimum de vertus, d'un degré de moralité juste suffisant pour maintenir l'âme dans la grâce sanctifiante, une médiocre observance des normes générales de la vie sacerdotale, communes à tous les prêtres séculiers. Notre vocation nous oblige non seulement à tendre vers la sainteté: *Haec est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra* (1 Ts 4, 3), *ut essemus sancti, et immaculati* (Ep 1, 4), mais aussi à l'acquérir au degré le plus parfait possible, en pratiquant l'horreur de tout mal et l'amour de tout bien, car, comme le dit saint Thomas, la sainteté *amovet a malo, facit operari bonum, et disponit ad perfectum*.

Pour nous aider dans cette œuvre de sanctification, nous avons à notre disposition surtout les *Constitutions* que nous a données notre vénérable fondateur. Le prêtre salésien qui médite profondément les Constitutions et qui s'efforce ensuite de les pratiquer avec exactitude, pourra s'élever en peu de temps jusqu'à l'union parfaite avec Dieu, à cette union qui est l'essence de la sainteté, et qui en Don Bosco était ininterrompue, malgré la multiplicité de ses occupations. [...]

Cependant, la Règle ne fixe que les lignes générales en vue de notre sanctification; il faut donc l'intégrer et la vivifier au moyen de l'authentique *tradition salésienne*. Celle-ci est contenue dans les Règlements, dans les Délibérations Capitulaires primitives, dans les lettres et circulaires mensuelles des supérieurs majeurs, et dans l'ensemble des petites particularités et coutumes spéciales transmises de vive voix et conservées dans la maison-mère. [...]

Nous devons rester tels que Don Bosco nous a voulu, et nous risquons de modifier la physionomie qu'il a imprimée à notre Pieuse Société si, animés d'un zèle excessif pour la sainteté extérieure, nous voulions multiplier les pratiques pieuses, qui, bien qu'excellentes pour d'autres instituts, tendent à dénaturer ce type de spiritualité intime et peu apparente que Don Bosco a imprimé au sien. Mais d'autre part, ce serait pire si l'on allait

à l'extrême opposé, et si, interprétant mal les intentions du fondateur, on pensait que pour être ses disciples, il suffisait d'avoir la passion pour la jeunesse, la sympathie pour l'école et la vie bruyante des rassemblements de jeunes, sans se soucier sérieusement de la sanctification personnelle. [...]

À côté du sacrement de la miséricorde de Dieu, et en quelque sorte comme son complément, comme remède et en même temps comme réconfort dans les nombreuses difficultés qu'on rencontre dans l'acquisition de la perfection religieuse, il y a la *direction spirituelle*, et de cela aussi, mes chers confrères prêtres, j'entends vous parler brièvement.

La direction spirituelle est l'ensemble des conseils et des normes, théoriques et pratiques, qu'une personne sage et expérimentée dans les voies de l'esprit donne à une âme qui souhaite progresser dans la perfection.

Dans les monastères anciens, cette direction ne faisait qu'un avec le rendement de compte: le religieux manifestait au supérieur toute sa conscience avec une confiance filiale, et il était dirigé par lui *au for externe et au for interne*.

Cependant, afin de protéger la liberté de conscience, la sainte Eglise a établi que le rendement de compte ne porte que sur les choses extérieures, comme le prévoient également nos Constitutions, mais sans exclure que le religieux puisse de son plein gré s'ouvrir entièrement à son supérieur. En effet, celui qui a une confiance illimitée en son supérieur et sent qu'il peut lui révéler même les choses les plus intimes de son âme, pourra le faire, et même il en retirera des avantages inestimables.

Quant à celui qui préfère limiter son rendement de compte aux choses extérieures (ce que personne ne doit jamais omettre de faire mensuellement), qu'il se rappelle qu'une direction spirituelle lui est indispensable, même s'il est prêtre, et qu'il la cherche auprès de celui qui lui inspire davantage confiance.

Naturellement, le confesseur, n'étant pas seulement juge, mais aussi médecin et conseiller, ami et père, et connaissant plus que quiconque nos qualités spirituelles et toute notre vie, peut fort bien être notre guide sur le chemin de la perfection religieuse, soit dans le sacrement, soit en dehors du sacrement de la confession, et ce, d'autant plus que, dans notre cas, il est lui-même tenu de rechercher la même perfection que nous et de vivre le même esprit religieux.

J'ai dit, mes chers confrères, que la direction spirituelle nous est indispensable, même si nous sommes prêtres. Le sacerdoce et la profession religieuse nous en font une obligation plus grande, parce que, comme prêtres et comme religieux, nous sommes tenus à une perfection plus élevée

que celle qu'on pourrait exiger des simples chrétiens. En effet, sans une direction spirituelle solide, il est presque impossible de devenir parfait: tel est le sentiment unanime des Pères et des Docteurs de la sainte Église, et des hommes spirituels qui se sont illustrés au cours des siècles chrétiens. – Qui s'appuie sur son propre jugement, affirme Cassien, n'arrivera jamais à la perfection et ne pourra pas échapper aux pièges du démon (*Conf.* II, 14, 15). Et saint Vincent Ferrer: – Notre Seigneur, sans qui nous ne pouvons rien, n'accordera jamais sa grâce à celui qui, ayant à sa disposition un homme capable de l'instruire et de le diriger, néglige ce puissant moyen de sanctification, croyant qu'il peut se suffire à lui-même et qu'il peut chercher et trouver par ses propres forces les choses qui lui sont utiles pour la perfection de son âme.

La direction spirituelle est la voie royale qui guide sûrement les hommes au sommet de l'échelle mystérieuse où se trouve le Seigneur; c'est le chemin qu'ont parcouru les saints: *hanc viam tenuerunt omnes sancti*. Seules quelques âmes privilégiées, privées sans leur faute d'un directeur spirituel, furent guidées directement par Dieu au moyen de lumières personnelles, mais c'est l'exception et non la règle. (*De vit. Sp., II, I*).

Avant toute chose, dit saint Grégoire le Grand, il faut tâcher de trouver un bon guide et un bon maître (*Lib. de Virg., c. 13*). – C'est un grand orgueil, poursuit saint Basile, de croire qu'on n'a pas besoin de conseils (*In cap. I Isaiæ*). – Ils se trompent eux-mêmes, s'exclame à son tour saint Jean Climaque, ceux qui se confient en eux-mêmes croyant qu'ils n'ont pas besoin de guide (*I^{er} Degré, c. 2*). – Celui qui prétend être son propre maître et guide, dit saint Bernard, se fait le disciple d'un sot (*Epist. 87*).

Disons donc en conclusion, chers confrères prêtres, que de tous les écrits des hommes spirituels on entend s'élever une voix unanime pour nous dire la nécessité de la direction spirituelle. Et si nous voulons bien comprendre l'esprit de nos Règles, nous verrons également qu'elle nous est inculquée par l'article 18, où nous sommes invités à manifester aux supérieurs avec simplicité et spontanément les infidélités extérieures commises contre les Constitutions, ainsi que nos progrès dans la vertu, afin que nous puissions recevoir d'eux des conseils et des encouragements, et aussi, si nécessaire, des avertissements appropriés. On ne pouvait pas faire mieux pour nous suggérer la pratique de la direction spirituelle!

Il n'est pas besoin d'ajouter autre chose pour en montrer la nécessité. Il convient cependant de faire une observation. Lorsque nous apprenons que quelqu'un a abandonné la vie religieuse qu'il avait professée, et tout en regrettant ce désastre et en invoquant dans la prière la miséricorde de

Dieu sur le malheureux, nous devons penser qu'un tel malheur ne lui serait certainement pas arrivé, s'il s'était confié à un bon directeur spirituel et s'il avait suivi ses conseils et ses exhortations.

Mais la direction spirituelle, mes chers confrères prêtres, ne doit pas être une chose occasionnelle et changeante, mais un système de conduite unique et constant, à la fois théorique et pratique, capable de nous guider vers la sainteté.

La tâche du directeur spirituel est de nous faire savoir ce que Dieu veut de nous, les vertus que nous devons pratiquer, les moyens auxquels nous devons recourir, les dangers contre lesquels nous devons nous prémunir pour ne pas échouer dans notre vocation salésienne.

C'est lui qui doit nous activer quand nous sommes relâchés, et nous modérer dans les ardeurs indiscrettes; c'est lui qui doit freiner notre imagination, et nous indiquer la juste mesure à observer dans la pratique de la vertu, dans le choix des lectures et dans les relations avec le prochain, la vraie nature des tentations et les armes les plus appropriées pour les combattre.

C'est lui qui doit nous instruire sur les meilleurs moyens pour déraciner nos défauts et acquérir les vertus; qui doit mesurer notre exactitude dans les pratiques de piété, dans l'observance des règles et dans l'accomplissement des devoirs inhérents à notre vocation. Or nous ne pouvons avoir ces biens qu'avec l'aide d'un guide stable et rempli de l'esprit salésien.

Notre patron saint François de Sales dit de très belles choses sur le directeur spirituel, et beaucoup d'entre elles sont tout à fait adaptées à notre cas. Dans son *Introduction à la vie dévote* (I, 4) il dit entre autres : « Ne le considérons pas comme un simple homme, et ne mettons pas notre confiance en lui comme homme et en son savoir humain, mais en Dieu qui nous communiquera ses faveurs et ses inspirations par le ministère de cet homme, mettant dans son cœur et sur ses lèvres ce qui sera requis pour notre bonheur... Traitons avec lui à cœur ouvert, en toute sincérité et fidélité, lui manifestant clairement notre bien et notre mal, sans feintise ni dissimulation; et par ce moyen, le bien sera examiné et rendu plus assuré, et le mal corrigé et remédié ; de cette manière nous nous sentirons allégés et fortifiés dans nos afflictions, et nous resterons modestes et réglés dans nos joies. »

15. Vocations et esprit salésien¹⁵

Plus on étudie la vie de Don Bosco, plus on découvre la génialité de sa création. Voyant l'acharnement haineux qui faisait rage en son temps contre notre sainte religion, et en particulier contre les Ordres et les Congrégations religieuses que la révolution supprimait par des lois injustes même dans les États auparavant catholiques, et sentant qu'il ne lui serait pas possible de donner vie à une nouvelle famille religieuse, s'il la modelait sur celles déjà supprimées, il laissa de côté ce qui était de pure forme extérieure, et il commença sa Société avec ce qui était strictement nécessaire à la perfection religieuse.

À la terminologie traditionnelle des Congrégations du passé il substitua des noms communs et moins voyants. Sa société ne devait être qu'une société pieuse de personnes consacrées à l'éducation de la jeunesse pauvre et abandonnée; ses membres devaient conserver, avec les droits civils, la possession radicale de leurs biens, tout en étant liés par un vœu à la pratique des conseils évangéliques, et donc en pratique vraiment pauvres, ne pouvant sans permission faire aucun acte de propriété. Ils devaient allier l'esprit d'initiative personnelle à la soumission due au supérieur. C'est précisément à cet esprit que notre Société doit cette géniale modernité qui lui permet de faire le bien exigé par les besoins des temps et des lieux. Enfin, même si les membres laissent leurs parents, leurs amis et le monde pour suivre Jésus-Christ, ce détachement ne doit pas imposer une séparation violente qui les force presque à rompre les liens de la nature et toutes les relations extérieures: la volonté peut très bien être parfaitement détachée de tout et de tous, sans qu'il soit besoin de séparations matérielles.

Tout son système éducatif consiste à former des volontés capables d'accomplir leur devoir et de pratiquer les conseils évangéliques à un degré héroïque, non par peur humaine, non par coercition extérieure, non par force, mais librement par amour.

Son institution est une famille composée uniquement de frères qui ont accepté les mêmes devoirs et les mêmes droits, dans la plus parfaite liberté de choix et dans l'amour le plus ardent pour ce genre de vie.

Pour cela, il voulait absolument exclure de ses maisons les lois et les dispositions disciplinaires qui limitaient de quelque manière la liberté des enfants de la famille: chacun devait respecter l'horaire et le règlement non pas sous la contrainte d'agents extrinsèques, mais spontanément, par un

¹⁵ Lettre circulaire *Sur les vocations* (15 mai 1921), in LC 447-462, 464-469.

libre choix de la volonté.

Là où règne l'esprit de famille, l'autorité des supérieurs ne se fait pas sentir sous forme d'impositions militaires, et l'amour filial pousse leurs sujets à prévenir même leurs simples désirs. Or, c'est cet esprit de famille qui est le terrain le plus propice aux vocations; c'est pourquoi, mes chers confrères, nous devons le préserver jalousement et l'augmenter.

Quand nous parlons avec des amis, des connaissances ou des étrangers, mettons en pleine lumière cet esprit qui est le nôtre, en montrant une attitude toujours joviale et allègre, et en exaltant le bonheur de notre état chaque fois que l'occasion se présente.

C'est ainsi que, presque sans nous en rendre compte, nous élargirons le terrain des vocations. Certains d'entre eux seront portés insensiblement à abandonner leurs préjugés sur l'état religieux, et à l'occasion, ils loueront peut-être notre genre de vie, ou peut-être même ils le recommanderont à ceux qui hésitent encore sur le choix de cet état de vie. N'est-ce pas là un apostolat indirect en faveur des vocations?

Mais surtout, chers confrères, nous devons conserver cet esprit de famille dans les oratoires festifs, dans les maisons, dans les collèges et les internats où nous travaillons, parce que les vocations ne peuvent s'épanouir que là où règne cet esprit.

Faisons donc vivre autour de nous cette familiarité que notre bon père nous a si chaleureusement et efficacement décrite dans sa mémorable lettre de Rome du 10 mai 1884, qui est le commentaire le plus authentique de son système préventif. [...]

Les vrais apôtres des vocations font comme le sculpteur : avant de se mettre à l'œuvre projetée, il cherche lui-même le bloc de marbre le plus fin, puis le fait transporter dans son atelier pour le travailler avec intelligence et amour.

Au cours des années de mon Rectorat, j'ai assisté avec joie au grand mouvement de jeunesse des élèves et des anciens élèves de nos instituts, et du fond de mon cœur j'ai fait monter à plusieurs reprises un hymne d'action de grâce au Seigneur et à notre puissante Auxiliatrice pour cette merveilleuse affluence de jeunes pleins d'audace, accourus avec enthousiasme sous la bannière qui porte dans chaque pays du monde le *Da mihi animas de notre bon père!*

Chaque fois que je me suis trouvé dans nos maisons au milieu de la foule joyeuse de nos élèves, et que j'observais leur bon visage candide, sur lequel apparaissaient clairement les belles qualités dont ils étaient dotés, je pensais spontanément en moi-même que beaucoup d'entre eux seraient

prêts à se consacrer au Seigneur, s'ils étaient bien dirigés et aidés dans le choix de ce qu'il a appelé « la meilleure part ».

Et lors des rencontres mémorables avec les anciens élèves, en qui je voyais étinceler tant de belles qualités d'esprit et de cœur dans leur plein développement, j'ai pensé également que beaucoup d'entre eux auraient sans doute embrassé la carrière de l'apostolat des âmes, s'ils avaient été encouragés et suivis par leurs supérieurs et leurs enseignants.

Ce que je vous dis là, mes bons confrères, ce ne sont pas de simples suppositions et de pieux désirs. C'est un fait que lorsque le sol, même bien préparé et fertilisé, ne porte pas de fruit, la faute en revient à l'agriculteur : ou il n'a pas semé, ou il a semé des graines qui n'étaient pas bonnes, ou il n'a pas pris soin de veiller à ce que la semence pousse bien et ne soit pas mangée par les oiseaux et étouffée par l'ivraie.

Dans l'immense foule des jeunes que la Providence envoie dans nos maisons, nombreux sont ceux qui offrent une terre tout à fait propre à produire la fleur de la vocation sacerdotale ou religieuse, c'est-à-dire qui ont les qualités requises pour l'état de perfection. Mais, comme nous l'avons déjà dit plus haut, il y a besoin de quelqu'un qui sache les diriger et les guider comme il faut. C'est ce que nous devons faire, si nous voulons nous montrer des fils aimants de la Sainte Église et de notre Congrégation.

Mais quelles sont les jeunes âmes qui offrent un terrain propice pour les vocations? Notre regard, mes chers confrères, doit se porter, comme le faisait notre vénérable en véritable spécialiste, sur ceux qui ont un *attrait spécial pour la pureté*.

Je ne parle pas de cette pureté négative, inconsciente, due uniquement à l'équilibre ou au calme du tempérament, ou à une ignorance heureuse mais éphémère de certains mystères de la vie. Je parle d'une pureté positive, consciente, voulue, de l'adolescent qui sait déjà ou du moins commence à soupçonner l'existence et la nature des plaisirs, qui sent peut-être déjà dans sa nature inférieure une attirance vers eux, mais qui, dans sa raison, dans son cœur, dans son âme, éprouve un dédain et un dégoût pour ces choses, et donc un désir et un besoin de s'en éloigner, afin d'épargner à ses yeux, à son imagination et à sa vie leur haleine contaminée. [...]

Un autre caractère que le jeune doit avoir pour être un terrain propice à la vocation est un *sentiment élevé qui abhorre ce qui est médiocre, banal et vulgaire, et aspire aux grandes choses*. C'est ce sentiment qui, face aux biens et aux honneurs terrestres, lui fait dire avec une noble fierté brillant dans ses yeux : *Excelsior! Ad maiora natus sum!*

Il est évident que l'état sacerdotal et religieux ne peut manquer d'attirer

fortement ces jeunes, car c'est un état supérieur à tout autre, même d'un point de vue purement humain. Mais une telle élévation d'âme n'est en eux généralement qu'à l'état embryonnaire, et c'est à nous de la développer par l'éducation.

Ici surtout, chers confrères, l'éducateur salésien doit savoir manifester tout son talent et la valeur du système préventif. Ce système – qui est notre héritage le plus précieux – s'il est bien interprété et mieux appliqué, nous permettra de distinguer facilement les différents caractères de nos jeunes, et nous indiquera les moyens pour les améliorer tous, sans oublier d'élever à une plus grande perfection ceux qui se sentent appelés à des fonctions plus élevées.

Permettez-moi de vous rappeler ce que j'ai déjà dit lorsque j'ai essayé de vous décrire Don Bosco comme notre modèle dans l'éducation et la sanctification de la jeunesse: on peut trouver là aussi la norme de ce que nous devons faire pour former nos jeunes selon les exemples paternels.

Grâce à la pratique de notre système, nous éviterons que les caractères déjà bons par nature et par éducation familiale se gâtent. Nous veillerons à ce que leurs compagnons aux goûts plus terrestres ne les attirent à leurs idées, à leurs goûts, à leurs projets d'avenir, bref vers ce qui est bas, ou bien même vers les aspirations communes à la fortune, au luxe, au bien-être et aux commodités, aux plaisirs vulgaires, aux succès et aux vanités mondaines.

Amenons-les adroitement à *lever les yeux vers un idéal supérieur*, vers le bien et la vertu, vers les joies ardues mais d'autant plus douces que procure le devoir accompli par une conscience en paix, et vers une vie sérieuse, utile et digne.

De temps en temps, que ce soit à l'école, dans les conférences, dans les mots du soir ou pendant les récréations, parlons avec enthousiasme de ces nobles idéaux, et si parfois au cours des conversations familières qui se font en récréation quelqu'un manifestait des préoccupations d'amour-propre ou d'intérêt, ne manquons pas de les condamner ouvertement en disant: « C'est bas, c'est mesquin, c'est banal, ce n'est pas digne d'un cœur généreux ». C'est surtout au cours de ces entretiens que nous pouvons trouver l'occasion de répéter sous mille formes diverses la sainte parole du *Sursum corda!*

En lisant avec amour les premiers volumes de la vie de notre bon père, nous pouvons y trouver une mine précieuse de normes et d'exemples pour l'exercice pratique de cet apostolat, merveilleusement fécond en excellentes vocations.

Faisons-en tous notre profit, mes très chers confrères, mais n'oublions pas une chose très importante, à savoir que pour don Bosco, les jeunes les plus birichini, comme il aimait les appeler, remuants et espiègles, offraient un bon terrain pour la vocation. Leur nature ardente et leur grand cœur les faisaient sortir d'eux-mêmes, prêts à aimer et, par conséquent, à donner, puis à se donner, et enfin à se sacrifier totalement pour le bien d'autrui.

Ses meilleures conquêtes ont été faites au milieu des enfants de cette nature. Nombreux sont encore vivants parmi ceux qui peuvent en donner un témoignage véridique, et s'ils mettaient sur le papier les souvenirs de leurs premières années et la genèse de leur vocation, comme on verrait briller en pleine lumière l'art de notre vénérable père, qui savait élever les cœurs vers le désir et la réalisation de la perfection!

Mettons-nous de toutes nos forces, nous aussi, à la recherche de ces *jeunes au cœur ardent et généreux*. Une parole, un mouvement, un acte de gentillesse ou de charité en faveur d'un camarade peuvent en être les premières manifestations. Si nous les formons avec sagesse et amour, un jour ou l'autre nous recevrons d'eux la confiance d'un début d'aspiration à la vie ecclésiastique ou religieuse, car peu à peu ils en viendront à l'idée que c'est seulement dans cet état de vie qu'ils pourront pleinement satisfaire leur besoin de se donner et de se sacrifier pour les autres.

J'ai dit de « les former avec amour », parce que notre travail est indispensable, à la fois pour combattre en eux sans relâche la tendance à l'égoïsme dont il faut corriger la moindre manifestation, et pour les habituer à accomplir fréquemment de petits actes de générosité, en leur montrant, même par un simple regard, que nous en sommes heureux et que nous les approuvons.

Encourageons-les à donner généreusement à leurs camarades et aux pauvres, mais surtout à se donner eux-mêmes en étant disponibles et actifs au service du bien. Faisons en sorte qu'ils aiment les études et le travail comme le moyen le plus sûr pour faire du bien.

Commençons par leur donner de petites responsabilités dans les différentes Compagnies, dans la surveillance pendant les récréations et dans les jeux, comme autant de moyens pour faire un peu de bien à leurs camarades. Incitons-les à donner des conseils, à protester énergiquement contre les mauvaises conversations, à répandre le bon esprit et la piété par tous les moyens...

Si on devra se priver pour donner, et si pour se donner et agir on devra quitter ses aises, se fatiguer, surmonter sa timidité et le respect humain, et parfois s'exposer à l'ironie et aux moqueries des autres, alors la formation

sera meilleure et plus sûre.

Cependant, même si nos jeunes sont amoureux de la pureté, pleins de sentiments élevés et prêts à tous les renoncements, ils ne seront jamais un terrain propice aux vocations s'ils ne possèdent pas *un profond esprit surnaturel*.

Nous savons que tout notre travail d'éducateurs doit viser, à la suite de Don Bosco, à former des chrétiens convaincus et pratiquants, mais nous n'y arriverons pas sans leur inculquer l'esprit surnaturel. Et cet esprit est d'autant plus nécessaire chez les jeunes que le Seigneur a dotés des qualités nécessaires à l'apostolat des âmes.

Cherchons donc à leur donner des idées surnaturelles, imprégnons leur esprit des grandes vérités de la foi, principalement de celles qui concernent le plus l'orientation de notre vie, telles que la grandeur de Dieu, ses bienfaits et tous les titres qui lui confèrent le droit absolu de disposer de nous pour son service; - son infinie amabilité, la douceur de se donner entièrement à Lui; - la certitude de la mort, jointe à l'incertitude de son heure et du jugement divin qui fixera à jamais notre destin heureux ou malheureux; - la vanité et la fragilité des choses terrestres; - l'importance capitale du salut de l'âme; - la malice infinie du péché, l'immense valeur de la grâce, la valeur inestimable de l'âme; - la dignité et les mérites des efforts que l'homme fait pour se sauver, la nécessité de suivre Jésus le plus près possible.

Saisissons toutes les occasions propices pour instiller profondément ces vérités suprêmes dans l'âme de nos jeunes, et ce de manière naturelle et persuasive, davantage par l'exemple de notre foi qu'avec des discours.

Habituons-les à faire une courte lecture quotidienne sous forme de méditation, comme le suggère le vénérable père dans le *Giovane Provveduto*. Comme elles sont belles et aimables les lectures et les considérations écrites par lui dans les premières années de son apostolat parmi les jeunes! Comme elles révèlent chez lui une charité ardente et une méthode éducative entièrement inspirée d'esprit surnaturel!

Au moyen des idées surnaturelles nous suscitons en eux les sentiments correspondants: une forte crainte de Dieu (oh, le *Dieu te voit* de don Bosco, comme il était efficace!), mais une crainte tempérée par la piété filiale; l'horreur pour tout ce qui peut offenser Dieu, la peur de l'enfer, un vif désir du paradis; le mépris du monde, de ses plaisirs, de ses pompes, de ses maximes et de son esprit.

Inspirons-leur surtout un amour à la fois viril et tendre envers notre Seigneur Jésus-Christ, le Jésus de la Crèche, du Calvaire, de l'Eu-

charistie; encourageons-les à étudier dans le saint évangile sa vie et sa sublime et douce physionomie; à le visiter dans le tabernacle, à s'unir à lui fréquemment, voire tous les jours, dans la sainte communion, au moins spirituelle; à aimer la sainte Église avec enthousiasme, au fur et à mesure qu'ils apprendront les gloires merveilleuses de son histoire, de ses œuvres sublimes, et de ses saints.

En outre, les idées et les sentiments surnaturels doivent développer chez les *jeunes les vertus surnaturelles* – dans une mesure compatible avec leur âge: la charité, l'humilité, la mortification qu'on pratique chaque jour dans l'observance exacte du Règlement; l'abnégation et le zèle pour les âmes.

Pour l'acquisition de ces vertus, et tout d'abord pour la correction des défauts, qui en est une condition indispensable, apprenons à nos jeunes à manier les armes puissantes de l'examen général et particulier. Ainsi se formeront en eux peu à peu des *goûts surnaturels*: le goût de la prière, de la parole de Dieu, des lectures pieuses, des fonctions de l'église; et ils seront désireux, heureux de servir la Messe chaque fois que l'occasion se présentera.

Lisez, lisez, chers confrères, ces vrais joyaux que sont les biographies de Dominique Savio, de Michel Magon, de François Besucco, de Louis Colle, et vous trouverez que pour faire pousser autour de lui ces belles fleurs de sainteté, Don Bosco a fait précisément ce que je viens de vous dire.

D'autre part, il ne faut pas penser que cette formation surnaturelle de nos jeunes relève uniquement de la responsabilité du directeur, du catéchiste et du confesseur: non, non, elle exige le concours de tous, et donc aussi de celle des enseignants et des chefs de laboratoire. Elle dépend peut-être parfois plus de ces derniers, étant plus que tous les autres en contact avec les jeunes.

Les maîtres, les professeurs, les chefs de laboratoire, les assistants, s'ils sont à la hauteur de leur mission et savent profiter des occasions qui se présentent continuellement, peuvent mieux que tout autre infuser le surnaturel d'abord dans l'intelligence, puis dans le cœur et dans la vie intérieure de leurs élèves.

L'enseignant salésien doit être bien convaincu de la nécessité de donner à ses élèves une solide éducation religieuse. Or, l'histoire, la littérature, la philosophie, les sciences, les mathématiques, la géographie, etc., lui offrent à chaque instant la possibilité d'insinuer une vérité religieuse au moins indirectement.

C'est là un des points clés de notre système éducatif ; si nous le négligeons, les vocations manqueront inévitablement dans nos instituts.

16. Semeurs de vocations¹⁶

Mes chers confrères, si nous sommes bien pénétrés de notre mission éducative, comme la veut Don Bosco, nous ne pouvons pas nous contenter de préparer le terrain favorable aux vocations, sujet dont je vous ai entretenu jusqu'à présent, mais nous devons aussi les *semer* et les cultiver avec amour.

Tout d'abord, les semer, c'est-à-dire utiliser les moyens dont nous disposons pour que sur ce terrain favorable la vocation naisse et prenne forme réellement. Et ces moyens sont: la prière, les exhortations, les lectures ascétiques, et les mille « saintes astuces » en quoi Don Bosco a été pour nous un maître incomparable. « Les salésiens auront de nombreuses vocations grâce à leur conduite exemplaire », lui dit le personnage mystérieux du rêve; donc pour faire naître de nombreuses vocations autour de nous, nous devons ordonner notre conduite et toute notre vie aux fins de notre Pieuse Société : *l'acquisition de la perfection dans l'exercice de toute œuvre de charité, spirituelle et corporelle, en faveur des jeunes, en particulier des plus pauvres, ainsi que l'éducation du jeune clergé.*

Pourquoi, dans le 1^{er} article sur le *But de la Société Salésienne*, Don Bosco a-t-il voulu que ses membres s'occupent également de l'éducation du jeune clergé? Non pas parce que nous devons nous occuper directement de Séminaires diocésains – ce que l'article 77 nous interdit de faire sans l'autorisation expresse du Saint-Siège pour des cas particuliers – mais parce que *nous prenons le plus grand soin de cultiver dans la piété et dans la vocation ceux qui se montrent recommandables d'une manière spéciale dans l'étude et dans la piété* (article 5). [...]

Le vénérable Don Bosco comptait beaucoup sur la *prière* pour la formation des vocations. Si nous manquons aujourd'hui de vocations, qui sait ce n'est pas parce que nous ne prions pas bien? Souvent, même chez nous, on prie de façon mécanique, par habitude, sans réflexion, et alors comment les prières peuvent-elles atteindre leur but? Mettons donc en elles des intentions bien déterminées, jointes à la plus grande ferveur possible, et nous expérimenterons leur puissante efficacité sur le cœur de Dieu. [...]

Aux prières pour les vocations unissons *l'esprit de mortification*, parce que la générosité de Dieu est proportionnée à celle de nos désirs et de nos supplications. Les désirs réduits à de simples mots coûtent peu et valent encore moins; mais ceux qui nous rendent forts contre nous-mêmes, qui nous font surmonter nos répugnances, résister à nos mauvaises tendances,

¹⁶ Lettre circulaire *Sur les vocations* (15 mai 1921), in LC 469-473.

pratiquer des devoirs pénibles et supporter les défauts de notre prochain, manifestent à Dieu toute la vivacité de nos aspirations, et l'inclinent plus fortement à nous exaucer.

Je ne veux pas dire qu'on doit faire des pénitences spéciales pour obtenir des invocations; notre travail assidu et notre observance régulière sont déjà en eux-mêmes une grande mortification. Cependant, il est certain que les confrères, qui ne peuvent rien faire d'autre, feraient une œuvre hautement méritoire et efficace en imitant l'exemple de notre vénérable père : quand il avait besoin d'une grâce très importante, il s'imposait des austérités spéciales et réussissait ainsi à obtenir ce qu'il demandait.

Les âmes mortifiées ont toujours exercé une influence extraordinaire sur le cœur de Dieu; c'est pourquoi ne vous étonnez pas si je vous fais cette déclaration : le Salésien humble, caché, toujours soucieux de son devoir, qui de temps en temps se mortifie courageusement pour obtenir des vocations à la Pieuse Société, parvient à en susciter sans même s'en apercevoir. [...]

Mais les prières et les mortifications valent peu s'il manque la *conduite exemplaire* et la *sainteté personnelle* de chaque Salésien. Il est indéniable, chers confrères, que les vocations dans les communautés religieuses sont en proportion directe de la ferveur et de la sainteté de leurs membres.

Notre bon père a toujours inculqué cette vérité dans ses exhortations, et plus encore avec l'exemple pratique de sa sainteté, qui faisait éclore les vocations partout, incitant les cœurs généreux à le suivre de près sur le chemin malaisé qu'il a emprunté.

Alors, c'est-à-dire à l'époque de ma jeunesse, nous estimions comme un grand honneur d'être comptés parmi ses fils, et il y avait en nous la ferme volonté de nous consacrer entièrement au Seigneur et non seulement à moitié, non pour des avantages temporels, mais pour la joie de pouvoir mener, comme lui, une vie toute de sacrifice, bien qu'apparemment ordinaire et commune.

La sainteté du père fut effectivement la cause de la vocation de tous ses fils: nous voulions le suivre, car de lui émanait une vertu secrète qui rendait notre cœur plus ardent, notre esprit plus éclairé, nos passions plus calmes, nous poussant en même temps à l'imiter en tout.

Cette vertu secrète brillait si habituellement dans son regard serein, dans son sourire permanent et dans toute sa physionomie, que nous le voyions déjà transfiguré en Dieu et en pleine possession de cette paix divine et de ce courage surhumain qui sont le propre des saints. Aussi nos cœurs brûlaient-ils du désir d'être comme lui et avec lui, au prix de n'importe quel sacrifice.

Quant à nous, mes chers confrères, si nous observons nos Règles avec exactitude, si nous exerçons les vertus les plus solides, si nous aimons notre vocation, la charité fraternelle, la familiarité évangélique et l'union interrompue avec Dieu, nous pouvons acquérir, nous aussi, cette vertu secrète de la sainteté de notre vénérable père, et comme lui, susciter de nombreuses vocations autour de nous. Mais notre façon de vivre doit être attrayante, au point que les jeunes en arrivent à désirer son activité ingénieuse et sa gaieté inaltérable. Don Bosco voulait que nous soyons toujours joyeux, même au milieu des plus grandes fatigues et des peines les plus tenaces, même au milieu des privations et des sacrifices.

De plus, parlons souvent de la vie salésienne en mettant en évidence ses innombrables avantages : la grande variété des occupations, adaptées à toutes les natures et aux caractères les plus divers ; le grand nombre d'instituts et de maisons, ce qui permet à celui qui ne pourrait plus travailler avec fruit en un endroit de pouvoir être transféré en un autre et continuer ainsi à être utile; la beauté de notre apostolat, la douceur de l'esprit qui l'anime, la modernité et l'étendue des œuvres.

Je suis sûr par ailleurs que personne ne voudra jamais se montrer mécontent de sa vocation devant les élèves, ni discréditer de quelque manière que ce soit la Congrégation qui l'a inscrit parmi ses fils.

INDEX

INTRODUCTION.....	5
ABRÉVIATIONS ET SIGLES.....	9
Première Section LA VIE (1845-1921)	
Chapitre 1: LES ANNEES DE FORMATION (1845-1868)	13
<i>Enfance et adolescence</i>	13
<i>Parmi les salésiens des origines</i>	17
<i>Assistant au petit séminaire de Mirabello (1863-1868)</i>	21
Chapitre 2: PREFET A VALDOCCO ET DIRECTEUR A GENES (1868-1881).....	25
<i>Ordination et premières années de sacerdoce</i>	25
<i>Fondateur de l'œuvre salésienne de Gênes</i>	29
Chapitre 3: INSPECTEUR DES MAISONS SALESIENNES DE FRANCE (1881-1892)	39
1881-1884	39
1885-1888.....	45
1889-1892.....	49
Chapitre 4: DIRECTEUR SPIRITUEL DE LA CONGREGATION SALESIENNE	55
1893-1895	55
1896-1900.....	61
Chapitre 5: LA VISITE DES MAISONS SALESIENNES D'AMERIQUE (1900-1903)	67
<i>Argentine, Uruguay et Paraguay</i>	67
<i>Brésil, Chili, Bolivie et Pérou</i>	70
<i>Équateur</i>	74

<i>Colombie, Venezuela, Mexique et États-Unis</i>	78
Chapitre 6: AUX CÔTÉS DE DON RUA ENTRE 1903 ET 1910	85
1903-1907	85
1908-1910	90
Chapitre 7: LES PREMIÈRES ANNÉES DE RECTORAT (1910-1913)	95
<i>Deuxième successeur de Don Bosco en (1910)</i>	96
1911-1912	100
<i>Une année d'une grande intensité (1913)</i>	104
Chapitre 8: LE DRAME DE LA GUERRE (1914-1918).....	109
<i>Le début de la guerre</i>	109
<i>L'accompagnement des salésiens soldats</i>	114
<i>La dernière année de guerre</i>	118
Chapitre 9: AU SOIR DE LA VIE (1919-1921).....	121
1919-1920	121
1921	127

Deuxième Section
**LA CONTRIBUTION DE DON ALBERA
À LA SPIRITUALITÉ SALÉSIENNE**

1. <i>Le magistère de la vie</i>	135
2. <i>Esprit de prière</i>	139
3. <i>Vie de foi</i>	142
4. <i>Don Bosco modèle du salésien</i>	145
L'acte le plus parfait de Don Bosco	147
L'amour des jeunes	149
La Madone de Don Bosco	152
5. <i>Les vertus du salésien</i>	155
Vie disciplinée	155
Obéissance	157
Chasteté	160
La pauvreté	162
Recherche de la perfection	165
Douceur salésienne	167

Troisième Section
TEXTES CHOISIS
DE DON ALBERA

1. <i>L'esprit de prière</i>	175
2. <i>À l'école de Don Bosco</i>	180
3. <i>Vivre de foi</i>	182
4. <i>L'oratoire est l'âme de notre Pieuse Société</i>	185
5. <i>Soyez tous missionnaires!</i>	188
6. <i>La Madone et Don Bosco</i>	191
7. <i>La douceur du salésien</i>	196
8. <i>Faire revivre Don Bosco en nous</i>	200
9. <i>Être dignes de notre père Don Bosco</i>	203
10. <i>Don Bosco notre modèle</i>	205
11. <i>Jetons-nous dans les bras de Dieu</i>	210
12. <i>Comment Don Bosco nous aimait</i>	212
13. <i>La science nécessaire au salésien prêtre</i>	218
14. <i>Le perfectionnement de notre vie spirituelle</i>	222
15. <i>Vocations et esprit salésien</i>	228
16. <i>Semeurs de vocations</i>	235

Tous ceux qui ont rencontré le deuxième successeur de Don Bosco, le Père Paul Albera (1845-1921), aux différentes périodes de sa vie, ont eu l'impression de voir en lui une personnalité d'une grande douceur. Son visage juvénile, illuminé d'un perpétuel sourire, resta tel même au temps de la vieillesse. Seuls ses cheveux étaient devenus blancs comme la neige. Ses yeux limpides fixaient ses interlocuteurs avec la gentillesse et la luminosité d'un enfant. Sa manière lente et pénétrante de parler allait droit au cœur. Il était maigre, de santé délicate.

Quand il réfléchissait sur lui-même, il était souvent rempli de mélancolie.

Il se sentait inadéquat, manquant des qualités nécessaires à un successeur de Don Bosco, loin de la perfection requise d'un religieux. Dans ses relations avec les autres apparaissaient toute l'amabilité, la délicatesse et la bonté de son humanité.

Il était doté d'une profonde capacité d'écoute et il avait le don du discernement.

Cependant, si nous regardons ses actions, ses voyages infatigables, la ferveur de son apostolat, la profondeur de ses enseignements, la multiplicité des fondations, nous découvrons un homme complètement différent : une personnalité d'une très grande ardeur. Nous ferions tort à ce salésien si doux, si aimable, si indulgent pour son prochain, si nous ne rappelions pas qu'il fut l'un des tempéraments les plus fermes, solides et tenaces, qui a su guider la Société salésienne avec intelligence et courage au cours d'une des périodes les plus difficiles de son histoire.

Le volume est divisé en trois sections. La première présente la biographie de Don Paolo Albera. La deuxième expose les points clés de son magistère spirituel.

La troisième contient une anthologie des textes les plus significatifs tirés de ses Lettres circulaires aux salésiens.



**CENTRO STUDI
DON BOSCO**

Università Pontificia Salesiana

CSDB.UNISAL.IT
SALESIAN.ONLINE

€ 15,00